science de l'esprit



RUDOLF STEINER

Les dangers d'un occultisme matérialiste

TRIADES

LES DANGERS D'UN OCCULTISME MATÉRIALISTE

RUDOLF STEINER

LES DANGERS D'UN OCCULTISME MATÉRIALISTE

*14 conférences faites à Dornach
du 10 octobre
au 7 novembre 1915*

Traduction de
Raymond Burlotte

2002
TRIADES
PARIS

Titre original :

Die okkulte Bewegung im neunzehnten Jahrhundert und ihre Beziehung zur Weltkultur

4[e] édition, 1986

GA 254

Couverture : Odilon Redon, *Obsession*, 1894. Lithographie.
The Art Institute of Chigago (USA).

ISBN 2-85248-231-2

À propos de la publication des conférences de Rudolf Steiner

L'œuvre complète de Rudolf Steiner (1861-1925) est constituée par les écrits, les conférences, et l'œuvre artistique. De 1900 à 1924, Rudolf Steiner a fait de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même voulait à l'origine que ces conférences ne soient pas fixées par écrit. Conçues comme des communications orales, elles n'étaient pas destinées à l'impression. Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, et non exemptes d'erreurs, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en réglementer la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui il incombait de choisir les sténographes, de gérer les sténogrammes et de revoir les textes. Faute du temps nécessaire, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet « Il faudra seulement s'accommoder du fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées. Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner *(Rudolf Steiner Gesamtausgabe),* dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

LE MOUVEMENT OCCULTE AU XIXe SIÈCLE ET SON RAPPORT À LA CIVILISATION

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 10 octobre 1915

Si vous prenez en considération les analyses que nous avons pu faire ces derniers temps [1], vous comprendrez que la conception matérialiste, la manière de penser matérialiste qui règne à notre époque, n'est pas le fait de l'arbitraire humain, mais provient en quelque sorte d'une nécessité historique.

Lorsqu'on connaît tant soit peu l'évolution de l'humanité sous son aspect spirituel, on sait que, pendant des siècles, et même des millénaires, cette humanité participait de façon bien plus intense à la vie spirituelle qu'elle ne le fait depuis quatre ou cinq siècles. Et nous savons parfaitement à quoi cela tient. Nous savons qu'au début de l'évolution terrestre l'humanité possédait encore une clairvoyance héritée de l'ancienne Lune. Nous pouvons aussi nous représenter que, dans les premiers temps de l'évolution terrestre, cette ancienne clairvoyance était très intense, très active, et permettait aux hommes une vision spirituelle étendue. Puis cette ancienne clairvoyance s'est affaiblie de plus en plus, et les temps sont venus où la très grande majorité des hommes n'avait plus la possibilité de voir dans les mondes spirituels. C'est alors que le Mystère du Golgotha est intervenu, comme une compensation pour l'évolution de l'âme humaine. Mais il subsista pourtant toujours un certain reste des anciennes facultés intérieures, reste que nous trouvons par exemple dans la science des XIVe et XVe siècles, voire celle des XVIe et XVIIe siècles. Car la

science était alors très différente de ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Même si elle n'accédait plus à une clairvoyance imaginative claire, elle pouvait tout de même encore compter sur les vestiges d'anciennes inspirations et intuitions qui furent ensuite élaborés par ceux qu'on appelait les alchimistes. Quand il était loyal et ne cherchait pas un profit égoïste, l'alchimiste travaillait encore avec d'anciennes inspirations et intuitions. Même s'il n'en avait plus un savoir très consistant, les vestiges de l'ancienne clairvoyance agissaient encore dans ses manipulations extérieures. Mais le nombre de ceux qui disposaient de ces restes de clairvoyance se réduisit de plus en plus. Je l'ai souvent signalé : ces restes de clairvoyance peuvent très facilement remonter du naturel humain sous forme de visions ataviques. Nous avons montré de maintes façons comment cette clairvoyance visionnaire, atavique, peut resurgir à notre époque.

Vous aurez compris que, plus nous approchons de notre époque, plus ces anciennes facultés de l'âme déclinent et plus celles qui servent à l'observation du monde sensible extérieur deviennent prépondérantes. Cela s'est préparé lentement pour atteindre un point culminant au XIXe siècle, et plus exactement au milieu de ce XIXe siècle. Même si l'homme d'aujourd'hui, dans la mesure où il s'intéresse peu à ces choses, ne s'en rend pas vraiment compte, il deviendra par contre évident, à l'avenir, que l'impulsion matérialiste a été la plus forte dans la seconde moitié du XIXe siècle, et tout particulièrement au milieu du XIXe siècle. Mais toute impulsion a en même temps pour effet que certains talents se développent. Et si la méthode scientifique matérialiste a pu réaliser des progrès colossaux, c'est justement parce que la tendance de l'âme à s'en tenir au monde sensible extérieur est apparue à ce moment-là.

Mais il faut aussi songer que ce moment de l'évolution humaine fut accompagné d'un autre phénomène. Transportez-vous en esprit aux âges les plus archaïques de l'évolution spirituelle humaine ; vous verrez qu'à ces époques, pour ce qui est du savoir spirituel précisément, les hommes étaient dans une situation plutôt heureuse. La plupart, presque tous, connaissaient le monde spirituel parce qu'ils le contemplaient directement. Ces hommes-là avaient connaissance du monde spirituel comme l'homme d'aujourd'hui a connaissance des minéraux, des plantes et des animaux, ou comme il perçoit les sons et les couleurs. Ils avaient aussi un rapport tout à fait concret avec ce monde spirituel, de telle sorte qu'à ces époques reculées il n'y avait personne qui n'eût été en rapport – pendant son sommeil ou dans l'état de conscience amoindri du rêve – avec les morts qui avaient été proches de lui pendant sa vie. Disons que l'on pouvait fréquenter les vivants quand on était éveillé, et les morts quand on dormait ou quand on rêvait. Il aurait, bien sûr, été superflu, en ces temps archaïques, d'enseigner aux hommes qu'il existe une immortalité de l'âme, de même qu'il serait superflu, aujourd'hui, de prouver qu'il existe des plantes. Imaginez que, de nos jours, quelqu'un veuille nous prouver qu'il existe des plantes ! Cela aurait été la même chose si, autrefois, quelqu'un avait voulu prouver qu'il y a une vie de l'âme après la mort !

Cette faculté de participer à la vie du monde spirituel s'est perdue peu à peu dans l'humanité. Certes, il y a toujours eu des individus qui développaient une certaine clairvoyance en profitant de l'occasion qui était encore donnée à l'humanité de cultiver ces facultés. Mais cela aussi devint de plus en plus difficile. Comment développait-on, autrefois, une clairvoyance particulière ? Quand on se penche avec sérieux, aujourd'hui, sur la philosophie

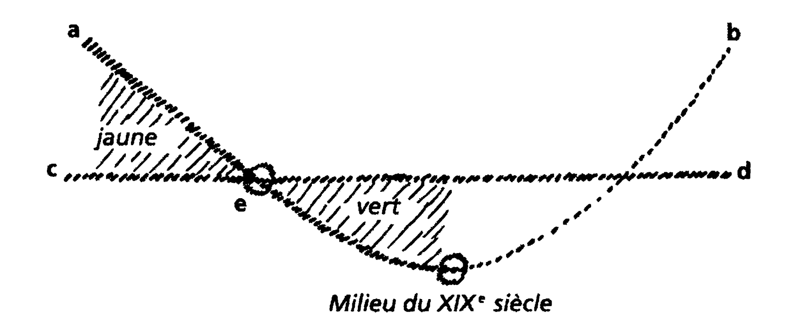
de Platon par exemple, ou sur ce qui existe encore de celle d'Héraclite, on doit les envisager tout autrement, voyez-vous – surtout celle des premiers penseurs grecs – que les philosophies des époques suivantes. Essayez donc de lire le premier chapitre des *Énigmes de la philosophie* où j'ai montré comment ces anciens philosophes, Thalès, Parménide, Anaximène et Héraclite, sont encore liés à leur tempérament. Cela n'avait pas encore été relevé jusqu'à maintenant. C'est en effet la première fois, dans mes *Énigmes de la philosophie*, que ce fait est signalé, et il faudra encore du temps avant qu'on accepte cette idée. Mais peu importe. Jusqu'à Platon, on a le sentiment que la philosophie saisit encore l'homme tout entier. Cela cesse avec Aristote. Chez ce dernier, on a déjà le sentiment d'avoir affaire à une philosophie d'érudit. C'est pourquoi, pour comprendre Platon, on a besoin d'autre chose que de ce que le philosophe d'aujourd'hui peut habituellement apporter. C'est aussi pourquoi il y a tout un abîme entre Platon et Aristote. Aristote est déjà un savant au sens où on l'entend aujourd'hui, alors que Platon est le dernier philosophe au sens où les Grecs l'entendaient, c'est-à-dire un philosophe qui a encore en lui des concepts vivants. Tant que l'on a une telle philosophie – et elle s'est prolongée longtemps, jusqu'au cœur du Moyen Âge –, le contact avec le monde spirituel n'est pas perdu. Le Moyen Âge n'a pas opté pour cette philosophie, mais lui a préféré celle d'Aristote. On a adopté la philosophie aristotélicienne pendant tout un temps, et ce fut certes une bonne chose. La philosophie platonicienne continua d'ailleurs d'être admise, elle aussi.

Or, tant qu'existaient encore ne fût-ce que des prédispositions à une certaine clairvoyance, il se passait quelque chose de très significatif lorsque les gens laissaient cette philosophie agir sur eux. De nos jours, la philosophie

n'agit plus que sur la tête, sur la pensée. C'est pourquoi tant de gens, qui n'aiment pas penser, fuient la philosophie. S'ils refusent de l'étudier, c'est surtout parce qu'elle n'offre rien de sensationnel. L'ancienne philosophie, par contre, quand elle pénétrait l'âme humaine, fécondait encore, grâce à son plus grand pouvoir vivifiant, ce qui subsistait des dispositions à la clairvoyance. C'était le cas de la philosophie de Platon et même de celle d'Aristote. Elles étaient bien moins abstraites que les philosophies actuelles, et elles pouvaient encore féconder les dispositions à la clairvoyance. Ceux qui s'adonnaient à l'étude de ces anciens philosophes développaient ainsi des aptitudes qui, sans cela, auraient totalement disparu. C'est ainsi qu'apparurent les voyants. Mais comme ce qu'il fallait apprendre à propos du monde physique, la philosophie y compris – même si cela n'avait de sens que pour le plan physique – prenait toujours plus d'importance, on s'éloigna de plus en plus des restes de l'ancienne clairvoyance. Et bientôt il ne fut plus possible d'y accéder. Être voyant devint toujours plus difficile. Cela ne sera à nouveau possible que lorsque les nouvelles méthodes qui ont été inaugurées avec *L'initiation ou Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs* apparaîtront plausibles à l'humanité.

Comme vous le voyez, cela commence par descendre, pour en arriver à une période matérialiste qui, comme nous l'avons vu, atteint son point culminant – on pourrait dire aussi son point le plus bas – au milieu du XIXe siècle. Les conditions deviennent, certes, de plus en plus difficiles, mais il importe néanmoins que les fils qui nous relient aux anciennes impulsions de développement de l'humanité ne soient pas rompus.

Si l'on veut représenter par une ligne ce qu'a été l'évolution de la clairvoyance, voici ce que cela donne :



Milieu du XIXe siècle

Ici (jaune), la faculté de clairvoyance est encore en pleine floraison, puis elle va en diminuant (vert) ; ici nous aurions le milieu du XIXe siècle, où l'on « touche le fond », et à partir de là, cela devrait remonter.

Mais *comprendre* le monde spirituel est encore tout autre chose que disposer de clairvoyance ! De même que la science est autre chose, pour le monde, que la simple perception sensorielle, la vision est autre chose que la compréhension de ce qui est vu. Dans les temps très reculés, les hommes se contentaient le plus souvent de la vision sans beaucoup se préoccuper de réfléchir. Dans leur clairvoyance, tout leur était donné. Mais la faculté de penser s'est progressivement développée, elle aussi. Je peux donc dessiner ainsi la ligne qui correspond au « penser » sur le monde spirituel (voir dessin) : *a* – *b* serait la ligne de la vision, du « voir », et *c* – *d* celle du « penser ».

Dans les anciennes époques de la voyance, l'homme ne s'occupait que de ce qu'il voyait. Ce qu'il pensait restait en quelque sorte dans les régions subconscientes de son âme. Les voyants d'autrefois ne pensaient pas. Tout leur était directement donné avec la vision. C'est seulement autour des IIIe et IVe millénaires que le « penser » s'est saisi du « voir ». Ce moment correspond à l'apogée des civilisations indienne, perse, égypto-chaldéenne et de toute la culture

grecque archaïque ; une apogée au cours de laquelle le penser encore tout neuf se maria au voir. À ces époques, le penser n'était pas aussi subtil et pointilleux qu'à notre époque. On avait quelques grands concepts, suffisamment larges, et, en outre, la faculté de voir *(e)*. C'était par exemple le cas, bien que déjà sous une forme affaiblie, chez les voyants qui fondèrent les Mystères de Samothrace et y introduisirent la doctrine monumentale des quatre Kabires : Axiros, Axiokersos, Axiokersa et Kadmillos. La doctrine de ces quatre dieux était enseignée autrefois dans l'île de Samos (en Samothrace) de telle façon que l'on donnait aux adeptes de l'initiation quelques grandes idées qu'ils pouvaient ensuite relier à ce qui subsistait encore de l'ancienne clairvoyance. Peut-être pourrons-nous décrire encore plus précisément ces choses[2].

Et puis nous voyons la faculté de clairvoyance sombrer en quelque sorte au-dessous du seuil de la conscience. Il devenait toujours plus difficile de faire remonter des visions des profondeurs de l'âme. Mais on pouvait, bien entendu, conserver et même continuer à développer quelques-uns des concepts, jusqu'au moment où, finalement, on vit apparaître des initiés qui n'avaient plus nécessairement besoin d'être voyants.

Dans les différents centres où ces initiés se réunissaient, dans les écoles initiatiques, on prenait tout simplement, pour une part, ce qui avait été conservé des temps passés, et dont on pouvait dire que d'anciens voyants l'avaient vu, et pour une autre part ce qui pouvait être découvert par des êtres encore doués de dispositions ataviques à la clairvoyance. On basait donc sa conviction en partie sur la tradition historique et en partie sur l'expérimentation. On s'assurait ainsi que ce que l'on pensait était vrai. Mais dans ces centres, il y avait de moins en moins d'hommes capables de voir dans les mondes spirituels et de plus en

plus, par contre, avaient de ces mondes une connaissance théorique qu'ils exprimaient par des symboles ou de façon analogue.

Songez maintenant à ce qui a dû en résulter vers le milieu du XIXe siècle, à l'époque où les tendances matérialistes de l'homme eurent atteint leur niveau le plus bas. Il y avait, bien entendu, des gens qui connaissaient l'existence d'un monde spirituel, qui savaient ce qu'il y a dans ce monde spirituel, mais sans l'avoir jamais vu. Les savants les plus éminents du XIXe siècle étaient de ceux-là ; ils n'avaient jamais rien vu du monde spirituel, mais ils en connaissaient l'existence. Ils pouvaient réfléchir à son sujet et découvrir ainsi de nouvelles vérités à l'aide de certaines méthodes, en particulier un certain symbolisme qui s'était conservé dans de vieilles traditions. Si, pour ne prendre qu'un exemple, on dessine un être humain et si l'on regarde cette image, il n'y a rien de bien particulier à en tirer. Mais si l'on dessine une forme humaine avec une tête de lion et une autre avec une tête de taureau, ceux qui ont appris à interpréter ce genre de symboles peuvent beaucoup en tirer. De même, celui qui est initié dans ce domaine peut apprendre énormément en regardant une peinture représentant un taureau, ou un lion, à tête humaine. De très nombreux symboles de ce type ont été dessinés, et il y eut par la suite des sociétés tout à fait sérieuses auprès desquelles on pouvait apprendre le langage des symboles. Je ne vous en dirai pas davantage, car les écoles initiatiques protégeaient sévèrement ces symboles et ne les communiquaient à personne qui ne se fût engagé à se taire à leur sujet. Pour être un bon initié, il suffisait de connaître ce langage symbolique, c'est-à-dire une écriture symbolique bien précise.

Au milieu du XIXe siècle, la situation était donc la suivante : dans l'humanité en général, et le monde civilisé en

particulier, la vision du spirituel avait sombré dans les profondeurs du subconscient de sorte que les hommes n'avaient plus que des tendances matérialistes. Mais un grand nombre de gens savaient pourtant qu'il existe un monde spirituel et que, de même que nous sommes entourés par l'air, nous sommes aussi entourés par le monde spirituel. Ces gens-là se sentaient en même temps chargés d'une certaine responsabilité, car ils ne pouvaient faire référence à aucune faculté actuelle pour montrer qu'il existe un monde spirituel, et pourtant ils ne voulaient pas laisser le monde autour d'eux sombrer à cause de sa propension au matérialisme. Au XIXe siècle, les initiés se voyaient donc confrontés à une situation bien particulière. Devons-nous – se demandèrent-ils – conserver dans de petits cercles ce qui nous a été transmis du passé, et assister par ailleurs à la chute de toute l'humanité, avec sa culture et sa philosophie, dans le matérialisme ? Devons-nous rester spectateurs de tout cela ? Or ils n'ont pas pu rester indifférents, en particulier ceux qui prenaient ces choses très au sérieux.

Au milieu du XIXe siècle, quand les initiés se retrouvaient entre eux, les termes « ésotéristes » et « exotéristes » prenaient ainsi un sens différent de celui qu'ils avaient auparavant. Les occultistes se partageaient en deux groupes : les exotéristes et les ésotéristes. Si l'on veut faire une comparaison avec nos actuels Parlements, ce qui, bien sûr, n'est pas vraiment approprié, on peut comparer les exotéristes aux partis qui siègent à gauche et les ésotéristes aux partis dits de droite. Les ésotéristes étaient en effet ceux qui voulaient s'en tenir au strict principe de ne rien laisser filtrer dans le public des connaissances sacrées transmises, rien de ce qui pourrait permettre à ceux qui veulent penser de pénétrer le langage symbolique. Ils étaient donc un peu les conservateurs parmi les occultistes. Quant aux

exotéristes, qui étaient-ils ? Eh bien, c'étaient ceux qui voulaient rendre exotérique une part de l'ésotérisme. Sur le fond, les exotéristes n'étaient pas tellement différents des ésotéristes ; ils étaient seulement plus enclins à laisser parler leur sens des responsabilités et à vouloir porter à la connaissance du public une partie du savoir ésotérique.

À l'époque, cela donna lieu à une vaste discussion – dont le monde extérieur ne sait évidemment rien – discussion qui fut particulièrement véhémente vers le milieu du XIXe siècle. Les débats qui opposèrent les ésotéristes et les exotéristes furent bien plus virulents que ceux qui, dans les Parlements, opposent les conservateurs et les libéraux. Les ésotéristes soutenaient qu'il ne fallait parler du monde spirituel qu'à ceux qui s'engageaient au secret et demandaient à entrer dans une société. Les exotéristes, eux, disaient : Si l'on suit ce principe, tous ceux qui ne se rallieront pas à une société ou à une ligue de ce genre sombreront dans le matérialisme !

Les exotéristes proposèrent alors une autre voie et, je puis vous le dire aujourd'hui, c'est précisément celle que nous suivons, à savoir rendre publique une certaine partie du savoir ésotérique. Vous voyez bien de quelle façon nous avons travaillé en nous appuyant sur ce que l'on peut trouver dans des écrits publics pour nous élever progressivement dans les mondes spirituels.

Au milieu du XIXe siècle, on n'en était pas encore au point où quelqu'un aurait osé admettre une telle chose à partir des conceptions existantes. Il va de soi que, dans ce genre de cercles, on ne procédait pas par votes. On peut pourtant dire, en parlant par image, que dès la première consultation les ésotéristes remportèrent le scrutin et que les exotéristes durent s'incliner. Personne ne contesta la décision de la communauté, car on respectait alors la bonne vieille loi de la solidarité. C'est seulement

ces derniers temps que l'on a été amené à devoir exclure des membres ou à ce que des membres démissionnent. Cela n'existait pas autrefois, car on comprenait ce qui, dans la fraternité, oblige à faire cause commune. Toujours est-il que les exotéristes ne purent que se soumettre. Mais leur responsabilité à l'égard de l'humanité leur pesait. Ils se sentaient, dans un certain sens, les gardiens de l'évolution. Cela leur pesa tant et si bien qu'on n'en resta pas à ce premier « vote » – si je puis encore une fois utiliser ce terme impropre – et qu'on en vint à ce qu'on appellerait aujourd'hui un compromis ; encore un mot emprunté au monde extérieur qu'il faut prendre comme une image. Qu'est-ce que cela signifie ?

On se dit – et cela, les ésotéristes l'admirent aussi – qu'il était bon que l'ensemble de l'humanité sache qu'il n'y a pas que de la matière et des lois matérielles autour de nous, mais que, tout comme nous sommes entourés de matière, nous sommes aussi entourés d'esprit, et que l'homme n'est pas seulement ce qui nous apparaît quand nous le regardons du point de vue matériel, mais qu'il y a encore quelque chose de nature psychospirituelle en lui. Il faut empêcher que l'humanité perde la possibilité de savoir cela. On se mit donc d'accord là-dessus : ce fut le « compromis ».

Mais les ésotéristes du XIXe siècle n'étaient pas disposés à laisser filtrer leur savoir ésotérique. Pour eux, la connaissance ésotérique ne devait pas être révélée. C'est pourquoi il fallut tolérer une autre méthode qui se répandit alors dans le monde. Comment elle fut imaginée, c'est là une histoire compliquée. J'ai souvent évoqué cette affaire, notamment à l'occasion de l'inauguration de certaines Branches[3]. On se dit donc : Nous ne voulons pas divulguer le savoir ésotérique, mais nous voulons tenir compte du matérialisme de l'époque. En fait, les ésotéristes se fondaient sur l'expérience. En effet, si nous regardons, aujourd'hui encore, ce

que les gens font de ce savoir quand ils peuvent y avoir accès, nous aurons une certaine compréhension – et même de la compassion – pour ceux qui, à l'époque, déclarèrent qu'ils ne voulaient pas entendre parler d'une divulgation du savoir ésotérique. Il faut bien reconnaître, car on l'observe toujours et encore, que la divulgation du savoir ésotérique devient carrément une calamité, et que ceux qui reçoivent ces connaissances créent eux-mêmes toutes sortes d'obstacles qui empêchent qu'elles soient largement diffusées. Nous avons parlé de cela à plusieurs reprises au cours des dernières semaines[4]. Celui qui s'efforce de divulguer un savoir ésotérique fait en effet les pires expériences. On tient encore bien trop peu compte de tous ces obstacles. Lorsqu'on cherche à venir en aide à chacun avec la meilleure bonne volonté, les choses les plus simples provoquent déjà des calamités ! Vous n'imaginez pas le nombre de fois où l'on donne tel ou tel conseil à quelqu'un, et que ce conseil ne lui plaît pas. Quand le monde extérieur prétend qu'un occultiste qui agit comme nous le faisons ici possède une grande autorité, ce ne sont que des paroles en l'air ! Tant qu'un occultiste donne des conseils qui plaisent, il a effectivement du succès. Mais dès qu'il en donne qui ne plaisent plus, on les refuse ! Cela va même jusqu'aux menaces : Si tu ne me donnes pas d'autres conseils, je ne m'en sors pas avec moi-même. La personne se fait menaçante, alors qu'on n'a fait que dire ce qui serait bon pour elle. Mais comme c'est autre chose qu'elle voulait entendre, elle trouve qu'elle a suffisamment attendu pour qu'on lui dise *vraiment* de quoi il s'agit. En fait, cela fait longtemps qu'on le lui a dit, mais cela ne lui plaît pas. Tant et si bien que ceux qui, au début, étaient prêts à croire servilement à l'autorité deviennent les ennemis les plus acharnés. Ils attendent en fait les conseils qu'ils voudraient avoir, et dès qu'ils en reçoivent d'autres, ils se changent en

adversaires. Vous le voyez, notre époque nous apprend qu'il ne faut pas condamner trop vite les ésotéristes qui ne pouvaient se résoudre à accepter la divulgation des vérités ésotériques !

C'est ainsi qu'au milieu du XIXe siècle on empêcha cette divulgation et on voulut prendre en compte les tendances matérialistes de l'époque. Il est particulièrement difficile de s'exprimer sur ce sujet, et je ne peux le faire qu'en utilisant des mots qui n'ont jamais été prononcés, mais qui sont pourtant vrais. L'ésotériste disait alors : « Que faire avec cette humanité ? Je pourrais parler longtemps aux gens des idées et des préceptes véritables de l'ésotérisme, mais ils ne feraient que se moquer de moi et de vous ! Seuls les gens crédules vous écouteront, quelques femmes faciles à convaincre, peut-être aussi quelques hommes, mais beaucoup moins ; quant à ceux qui s'en tiennent aux principes scientifiques, vous ne pourrez jamais les convaincre. Vous devez prendre en compte les tendances de l'époque ! »

La conséquence de tout cela fut que l'on chercha un moyen pour attirer l'attention sur le monde spirituel en allant toutefois dans le sens du matérialisme, de la même façon que l'on attire l'attention par exemple sur le fait que chez un criminel le lobe occipital du cerveau ne recouvre pas – ou pas totalement – le cervelet[5]. Et c'est ainsi que l'on en est venu à l'idée de mettre consciemment en scène le médiumnisme. D'une certaine façon, on fit des médiums les agents de ceux qui voulaient, par cette voie, convaincre les gens qu'il existe un monde spirituel, parce qu'à travers eux on pouvait vraiment toucher du doigt ce qui vient du monde spirituel. Ils apportaient, en effet, quelque chose que l'on pouvait montrer sur le plan physique. Le médiumnisme servit de moyen pour prouver aux hommes qu'il existe bien un monde spirituel ! Exotéristes

et ésotéristes se mirent d'accord pour donner un coup de pouce au médiumnisme afin de donner des facilités à la tendance de l'époque.

Lisez par exemple ce que M. von Wrangell[6] écrit à la page 41 de sa brochure ; dans un certain sens ce n'est pas si mal : *« Il suffit de rappeler des noms comme Zöllner, Wallace, du Prel, Crookes, Butlerow, Rochas, Oliver Lodge, Flammarion, Morselli, Schiaparelli, Ochorowicz, James et d'autres. »* Comment, en effet, ces hommes ont-ils pu se convaincre de l'existence d'un monde spirituel ? C'est parce qu'ils ont assisté à des « démonstrations » de ce monde. Peut-être le devaient-ils... En tout cas, la seule chose que l'on peut faire au moyen du monde spirituel, à partir du monde des initiés, ce sont des expérimentations avec le monde des hommes. Il faut toujours examiner à quel degré de maturité en est l'humanité. Ce coup de pouce au médiumnisme, au spiritisme, était donc une expérimentation. Et les deux partis, exotéristes et ésotéristes, qui avaient conclu le compromis, ne pouvaient que dire : Nous voulons voir ce qui va résulter de tout cela. Or quel fut le résultat ?

La plupart des médiums parlaient du monde dans lequel vivent les défunts. Vous n'avez qu'à lire la littérature qui traite de ce sujet. Pour ceux qui étaient des initiés, le résultat de toute cette opération fut des plus affligeants. Ce qui arriva est en effet ce que l'on peut imaginer de pire. Car il y avait deux possibilités, voyez-vous. La première était que l'on utilisât des médiums et que ceux-ci fissent des communications quelconques. Ce qu'ils communiquaient, ils ne pouvaient alors que l'appliquer au monde habituel qui, dans ses éléments sensibles, contient aussi de l'esprit. Les gens s'attendaient donc à ce que les médiums leur révèlent toutes sortes de lois naturelles occultes, des lois naturelles élémentaires. Il ne pouvait d'ailleurs pas

venir d'eux autre chose dans un premier temps, et ceci pour la raison suivante.

Nous savons que l'homme est constitué du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du Je. Entre le moment où il s'endort et celui où il s'éveille, l'homme véritable est donc dans son Je et son corps astral. Mais il est aussi dans le monde où sont les morts. Or le médium que l'on voit assis devant soi n'est pas un Je et un corps astral! Chez lui, la conscience du Je et aussi la conscience du corps astral ont été mises en veilleuse, tandis que les corps physique et éthérique ont été au contraire stimulés. De ce fait, le médium peut entrer en relation avec un hypnotiseur ou avec un inspirateur, en tout cas avec quelqu'un d'autre. Le Je de ce quelqu'un, ou bien l'environnement, peuvent alors agir sur lui. Mais un médium n'a pas la possibilité de pénétrer dans le domaine des morts, et ceci pour la bonne raison que, chez lui, ce qui se trouve dans ce domaine est mis en veilleuse. Les médiums ont donc échoué. Ils ont « bluffé » lorsqu'ils ont prétendu que les communications qu'ils faisaient venaient du domaine des morts, et l'on s'est alors aperçu que cette opération n'avait réussi qu'à répandre une grande erreur. Un beau jour, on s'est dit que le chemin sur lequel on s'était aventuré induisait les gens en erreur, puisqu'il les menait à une théorie luciférienne qui se rattachait à des observations purement ahrimaniennes. On avait donc répandu une erreur dont rien de bon ne pouvait sortir. C'est ce que l'on comprit peu à peu.

On avait voulu, en tenant compte de la tendance matérialiste de l'époque, faire prendre conscience aux hommes du fait qu'il existe autour d'eux un monde spirituel. Mais ce chemin aboutit, comme nous l'avons vu, à une erreur. Vous pouvez en déduire à quel point il est nécessaire de prendre l'autre chemin, celui qui consiste à rendre exotérique une

partie du savoir ésotérique. Même si cela entraîne calamité sur calamité, il faut tout de même s'y engager! Si nous pratiquons la science de l'esprit, c'est justement parce que nous reconnaissons la nécessité que soit appliqué le principe des exotéristes du XIXe siècle. La science de l'esprit, telle que nous voulons la mettre en œuvre, vise avant tout à appliquer honnêtement ce principe.

Tout cela montre que nous avons affaire, avec le matérialisme, à quelque chose sur quoi on ne peut pas se contenter de débiter des théories. Il faut d'abord comprendre la nécessité de son ascension, notamment lorsqu'il atteint son point culminant – ou plus exactement lorsqu'il toucha le fond – vers le milieu du XIXe siècle. Cela avait d'ailleurs commencé longtemps auparavant, trois, quatre, voire cinq siècles plus tôt. Les penchants des hommes pour le spirituel s'enfonçaient toujours plus dans le subconscient. Le milieu du XIXe siècle ne représente que le point culminant de cette tendance. Mais cela était nécessaire pour que les hommes puissent développer des talents purement matérialistes sans être gênés par des facultés occultes. Un philosophe matérialiste comme Kant – matérialiste du point de vue des idéalistes du XIXe siècle, comme vous pouvez facilement le lire dans mes *Énigmes de la philosophie* – n'aurait jamais pu exister si les facultés occultes ne s'étaient pas ainsi effacées. Certaines facultés se forment chez l'homme tandis que d'autres reculent. Mais pendant qu'un genre de facultés, de talents, se développe vers l'extérieur, l'autre genre suit son chemin à l'intérieur. Ces trois, quatre, cinq siècles pendant lesquels le matérialisme s'est développé ne furent donc pas pour autant perdus pour l'évolution spirituelle de l'humanité. Sous le seuil de la conscience, le spirituel a continué de se développer. Et si les gens réfléchissent à ce que j'ai signalé en parlant de la brochure de M. von Wrangell, à propos de ce qu'il a

appelé le domaine du rêve, vous pourrez déjà y découvrir les facultés occultes qui attendent seulement qu'on les développe. Elles sont là ; elles existent en abondance dans les âmes humaines. Il faut seulement aller les y puiser de la manière juste.

Voilà ce que je voulais vous dire en guise d'introduction. Demain nous aborderons des questions qui nous ouvriront des horizons sur la relation entre les vivants et les morts lorsqu'on tient compte de l'éclairage qu'apporte tout de même la fausse voie née du compromis entre les exotéristes et les ésotéristes. Pour comprendre le contexte de ce que fut ce compromis, il nous faudra examiner ce que sont la naissance et la mort pour, ensuite, montrer le lien de tout cela avec les méthodes matérialistes.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 11 octobre 1915

Lors de nos considérations d'aujourd'hui, j'aimerais que vous me permettiez de mêler des éléments personnels à des réflexions plus objectives. Ce que je voudrais ajouter à mon exposé d'hier nécessite en effet que nous abordions ce qui sera notre thème d'aujourd'hui. Après y avoir bien réfléchi, je pense qu'il est juste de revenir sur tout cela plus en détail.

Nous partirons d'un événement un peu particulier, en rapport avec notre mouvement. Sur un plan extérieur, vous le savez, nous avons débuté en nous rattachant à la Société théosophique. Nous avons fondé ce que l'on appelle la Section allemande au sein de la Société théosophique à l'automne 1902 à Berlin. Au cours de l'année 1904, nous avons reçu la visite[7] de membres éminents de la Société théosophique, la *Theosophical Society*, dans différentes villes d'Allemagne. C'est à l'époque de ces visites que se situe l'événement dont je voudrais vous parler. Mon livre *Théosophie* était déjà paru, au printemps 1904, et la revue *Luzifer-Gnosis* avait été fondée. J'avais publié dans cette revue quelques articles traitant du problème de l'Atlantide[8] et des conditions qui régnaient pendant l'époque atlantéenne. Ces articles sont ensuite parus dans un tiré à part sous le titre *Nos ancêtres atlantéens*. Peut-être vous souvenez-vous qu'il s'agit d'un certain nombre de communications sur la nature du monde de l'Atlantide; dans la revue, il était aussi question de ce qu'on appelle

l'époque lémurienne. Un grand nombre d'articles de ce genre était donc paru et il se trouve qu'à l'époque où les membres de la *Theosophical Society* étaient parmi nous, celui des numéros où étaient données ces importantes communications venait d'être imprimé et envoyé aux abonnés. Une des personnalités[9] très en vue dans la *Theosophical Society*, ayant lu ce que j'avais écrit à propos du monde de l'Atlantide, me posa alors une question. Et c'est cette question que je voudrais mettre maintenant en relation avec ce que j'évoquais hier.

Ce membre de la *Theosophical Society* qui, à l'époque où elle avait été fondée par Blavatsky, participait déjà aux affaires les plus importantes et se trouvait donc lié de très près au fonctionnement de cette société, me posa la question suivante : De quelle façon ces communications sur le monde atlantéen ont-elles pu vous parvenir ? Cette question était lourde de signification, car ce membre ne connaissait jusque-là que la manière dont on avait pu avoir ce genre de communications dans la *Theosophical Society*, c'est-à-dire par le truchement de médiums. Dans les communications qui, jusque-là, avaient été répandues dans la *Theosophical Society*, on s'était toujours appuyé sur des recherches qui, dans un certain sens, provenaient de médiums. C'est-à-dire qu'une personne était mise dans une sorte d'état médiumnique – on ne peut pas dire qu'elle était vraiment en transe, mais en tout cas elle n'était pas dans son état de conscience ordinaire – et on créait alors certaines conditions pour qu'elle puisse tout de même faire des communications sur des choses auxquelles on n'a pas accès avec la conscience ordinaire. À l'époque, c'est toujours ce moyen que l'on avait utilisé, et le membre de la *Theosophical Society* dont je viens de vous parler pensait que c'était la seule façon d'apprendre quelque chose à propos des temps préhistoriques. Il

voulait donc savoir qui, parmi nous, pouvait être utilisé pour ce genre de recherche.

Quand je lui répondis que j'avais écarté ce mode d'investigation pour m'en tenir strictement à une recherche individuelle, et que j'avais tout découvert par mon travail personnel, il ne me comprit pas du tout. Il n'envisagea pas un instant qu'il pouvait s'agir d'autre chose que de ce qui avait toujours été pratiqué jusque-là dans la Société théosophique. Or la voie qui m'était assignée était d'écarter tout mode de recherche antérieur et, bien qu'avec les moyens de la vision suprasensible, de faire des recherches comme on en fait lorsqu'on se sert uniquement des révélations qui peuvent être données à la personnalité du chercheur *lui-même.*

La manière même dont je me suis engagé dans le mouvement spirituel fait qu'il n'y a pas pour moi d'autre alternative que de faire valoir de la façon la plus stricte cette méthode de recherche dont le monde et l'humanité actuels ont assurément le plus grand besoin. Vous voyez que la méthode d'investigation de la science de l'esprit se distingue de façon significative des voies que l'on pratiquait dans la *Theosophical Society.* Tout ce que celle-ci a pu savoir du monde spirituel, par exemple les communications qui sont contenues dans les livres de Scott-Elliot sur l'Atlantide [10], a été obtenu de la façon qui vient d'être évoquée, tout simplement parce que c'était la seule que l'on considérait comme valable et objective. À cet égard, l'apport de notre courant de science de l'esprit représente, depuis le début, une totale rupture par rapport aux méthodes de la *Theosophical Society.* Notre orientation tient absolument compte, en effet, des méthodes scientifiques modernes, qu'il s'agit pour elle de développer assez loin pour pouvoir s'élever jusque dans les domaines spirituels.

Cet entretien est des plus significatifs. Il met en évidence la différence entre la science de l'esprit que nous cultivons ici et ce qui se faisait alors dans le reste de la *Theosophical Society*. Ce que nous avons dans la science de l'esprit n'existait pas à l'époque, car la Société théosophique continuait de pratiquer la méthode issue de cet ancien compromis entre les exotéristes et les ésotéristes. Ceci découle nécessairement de la façon dont les choses ont évolué. Je vous ai dit hier que la faculté de clairvoyance avait peu à peu disparu et qu'il n'y avait plus que des cas isolés de voyants, dont on pouvait faire des médiums pour recevoir certaines révélations. C'est ainsi que l'on créa des ordres dits « occultes », qui regroupaient de nombreux initiés, mais pas de voyants. Ils avaient dû d'abord se former peu à peu à ces méthodes – courantes depuis longtemps à l'époque matérialiste –, puis se créer des instruments de recherche, c'est-à-dire aller à la recherche de personnes chez lesquelles on pouvait encore développer des facultés médiumniques, donc une clairvoyance atavique, pour en tirer certaines choses. Des idées théoriques, ainsi que des symboles, circulaient, mais si l'on voulait vraiment faire des recherches, il fallait faire appel à l'aide de ces personnes douées de clairvoyance atavique. Cette méthode fut poursuivie aussi, d'une certaine façon, dans la *Theosophical Society*, et le compromis dont je vous ai parlé hier consista en fait à réaliser dans les loges, dans les différents ordres, certaines expériences par lesquelles on envoyait des influences spirituelles dans le monde. Le but était de prouver que le monde spirituel peut avoir certaines influences sur les hommes.

C'est de cette façon que l'on était allé chercher ce qui se pratiquait dans les écoles ésotériques. Or toute cette opération fut un fiasco. Alors qu'on attendait qu'ils révèlent les véritables lois spirituelles qui régissent le monde

environnant, presque tous les médiums tombèrent dans l'erreur de croire que ce qui leur était donné provenait des morts. Ils eurent alors tendance à maquiller ce qu'ils recevaient en le faisant passer pour des communications émanant des morts. Et cela ne fut pas sans conséquence. Si les plus anciens parmi vous se souviennent des livres qui étaient proposés à l'époque sous l'égide de la *Theosophical Society,* ils savent que ce qui est décrit dans les ouvrages de Mme Besant à propos du monde astral et de la vie après la mort ne fait que reproduire ce que l'on peut déjà lire dans la *Doctrine secrète*[11] de Blavatsky ou dans les livres de Leadbeater. C'est aussi de là que venait tout ce que l'on disait à propos de la vie de l'être humain entre la mort et une nouvelle naissance.

Si vous comparez cela à ce qu'il m'a fallu écrire dans ma *Théosophie* à propos du « monde des âmes » et du « pays des esprits » – dans les premiers temps on a voulu le contester, mais je crois qu'aujourd'hui suffisamment de gens pourront se faire là-dessus un avis objectif –, vous trouverez des différences considérables, et cela justement parce que les méthodes de recherche, dans ces domaines aussi, étaient différentes. Toutes les méthodes de recherche qu'avait la *Theosophical Society* se ramenaient à celles dont j'ai parlé, y compris celles qui cherchaient à connaître l'existence des morts.

Ce que la *Theosophical Society* commença par donner au monde, vous le voyez, ne fit que poursuivre la tentative des occultistes. Dans quel sens ce ne fut tout de même pas le cas, nous l'entendrons bientôt. Mais pour l'essentiel, c'était bien une continuation de ce que l'on avait tenté de faire à partir du milieu du XIXe siècle suite à un compromis entre les exotéristes et les ésotéristes ; sauf que, par la suite, la *Theosophical Society* a rendu la chose un peu plus ésotérique. Alors qu'auparavant on avait essayé d'opérer

en public avec les médiums, les membres de la *Theosophical Society* ont préféré agir dans des cercles intimes et ne communiquer leurs résultats qu'après coup. Cette différence est essentielle, car c'était renouer là avec une méthode de recherche que les différents ordres acceptaient comme une pratique courante avant le milieu du XIXe siècle. Je dois le souligner, parce que je voudrais insister sur le fait que notre mouvement de science de l'esprit marque l'entrée dans le mouvement occulte d'une méthode totalement nouvelle, qui prend en compte la manière de penser de la science moderne.

Or je vous disais que le compromis des exotéristes et des ésotéristes qui visait à convaincre le monde matérialiste de l'existence du monde spirituel en utilisant toutes sortes de médiums fut un fiasco. On s'aperçut du fiasco par le fait que les médiums parlaient toujours d'un monde – le monde des morts – auquel, dans de telles circonstances, ils ne pouvaient absolument pas avoir accès. Ils parlaient de communications qu'ils disaient recevoir du monde où vivent les morts. De telle sorte que les exotéristes comme les ésotéristes s'aperçurent bientôt que leur tentative ne menait pas à ce qu'ils avaient en réalité voulu.

Demandons-nous à présent comment tout cela a pu se produire. Qu'est-ce que cette bien curieuse tentative, elle-même issue du compromis dont j'ai parlé, a finalement montré ? Il s'avère qu'une certaine catégorie d'initiés arrachèrent en quelque sorte les leviers de commande à ceux qui avaient conclu le compromis. Les initiés d'extrême gauche s'emparèrent du mouvement qui, jusque-là, avait été protégé comme je vous l'ai expliqué. Ils prirent une forte influence parce que tout ce qui se fit par l'entremise des médiums provenait non pas du domaine des morts, mais de celui des vivants qui étaient en même temps les initiateurs de ces pratiques et qui se mettaient, de près ou

de loin, en rapport avec les médiums. Et tout ce qui se faisait à travers ces initiateurs et à travers les médiums prit ainsi la coloration des théories de ceux qui avaient voulu s'emparer de ces médiums. Au départ, les exotéristes et les ésotéristes avaient conclu leur compromis pour dire aux gens : Voyez, il existe bien un monde spirituel ! C'est ce qu'ils voulaient leur inculquer. Mais lorsque ceux qui croyaient alors pouvoir tenir les rênes sentirent que celles-ci leur échappaient, les occultistes d'extrême gauche s'en emparèrent et tentèrent de communiquer au monde, au moyen des médiums – si je puis employer cette tautologie – leurs théories, leurs conceptions *à eux*.

Pour ceux qui avaient accepté le compromis dans le but d'aider l'humanité, l'affaire prenait un tour fort désagréable. Ils ressentaient, de plus en plus, que des théories toujours plus fausses à propos du suprasensible étaient diffusées dans le monde. Telle était la situation dans l'évolution de l'occultisme autour des années quarante, cinquante et même soixante du XIX[e] siècle.

Dans les cercles des occultistes sincères, quand on réfléchissait à toute cette affaire, on se sentait vraiment dans une situation fatale. Car plus les occultistes étaient à gauche, moins ils se souciaient de ne donner que ce que l'on *peut* donner, c'est-à-dire ce qui concerne l'humanité en général. On est « de gauche » en occultisme lorsqu'on cherche à atteindre un certain but à l'aide de la connaissance occulte que l'on défend. On est « de droite » quand on répand la connaissance simplement pour elle-même. La position moyenne est celle qui tend à rendre exotérique l'ésotérisme dont, à notre époque, l'humanité a besoin. On trouve à l'extrême gauche ceux qui rattachent des buts particuliers à l'enseignement occulte qu'ils répandent. On est « de gauche » dans la mesure où l'on poursuit certaines finalités en guidant les gens vers le spirituel ; on leur donne

toutes sortes de communications venant du monde spirituel et l'on implante d'une façon incorrecte en eux ce qui ne vise, au fond, qu'à réaliser de telles finalités. Ceux qui dirigeaient les initiés modernes se sont donc retrouvés devant pareille situation. Ils ont compris que la chose était aux mains de gens qui poursuivaient des buts particuliers. Telle est la situation devant laquelle se sont trouvés les ésotéristes et les exotéristes qui avaient conclu le compromis en question.

On entendit alors – cette expression n'est peut-être pas des plus justes, mais nous ne pouvons pas choisir très précisément les mots que nous utilisons ; nous dépendons en effet du langage extérieur, or le commerce entre les occultistes diffère sensiblement de ce que le langage extérieur est à même de rendre –, on entendit alors qu'un événement important pour l'avenir de l'évolution spirituelle était sur le point de se produire sur terre. Et c'est cet événement qu'il me faut vous décrire à présent. Jusqu'à ces derniers temps, les différents ordres occultes avaient toujours préféré pour leurs recherches faire le moins possible appel à des médiums femmes. Dans les ordres les plus strictes, ceux qui voulaient s'en tenir au juste point de vue, on n'utilisait jamais de médium femme pour obtenir des communications sur le monde spirituel.

Or l'organisme féminin, de par sa constitution, est apte à conserver plus longtemps que l'organisme masculin la faculté de clairvoyance atavique. Alors que les médiums hommes avaient quasiment disparu, il existait encore des médiums femmes, si bien qu'on en utilisa un grand nombre lors du compromis dont il a été question. C'est alors qu'apparut dans le cercle des occultistes une personnalité aux facultés médiumniques extrêmement développées. Il s'agit de Madame H. P. Blavatsky, une personne qui, grâce à certains constituants subconscients de son

organisme, avait une capacité hors du commun pour tirer beaucoup, beaucoup de choses du monde spirituel. Demandons-nous maintenant ce qui devenait alors possible pour le monde. À un des moments les plus importants de l'évolution occulte apparaissait dans le monde une personnalité qui, du fait de la constitution très particulière de son organisme, était truffée de toutes sortes de possibilités d'aller puiser dans le monde spirituel, grâce à ses facultés subconscientes, les choses les plus diverses.

L'occultiste qui, en ce temps-là, observait son époque devait se dire : Voilà une personnalité qui apparaît au bon moment ; grâce à la constitution particulière de son organisme, elle peut apporter les preuves les plus formelles à l'appui des connaissances que la tradition nous transmet depuis la nuit des temps, et qui n'existe plus pour nous que sous forme de symboles. Il y avait bien là, effectivement, une personnalité qui, du simple fait de sa constitution, offrait la possibilité de prouver de nouveau des choses que, depuis longtemps, on ne connaissait plus que par tradition. On était placé devant ce fait, précisément, après le fiasco de cette tentative qui avait abouti à une impasse. Retenons bien cela : avec Blavatsky, on avait affaire à une personnalité dont on pouvait tirer des vérités occultes comme on tire des étincelles d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité !

Cela nous mènerait trop loin si je voulais vous raconter tous les épisodes intermédiaires, mais il me faut tout de même ajouter quelque chose d'important. On se trouvait donc à un moment des plus significatifs, que je puis caractériser par une image. Les occultistes de droite qui étaient en lien avec le parti modéré, donc ceux qui avaient conclu le fameux compromis, pouvaient se dire : À présent, il est possible d'obtenir de cette personnalité des révélations très importantes ! Ceux qui étaient de gauche, eux, pouvaient

se dire : À présent, il est possible d'agir de façon intense dans le monde grâce à cette personnalité ! – Si bien qu'une lutte s'engagea, d'un côté dans l'intention sincère de voir confirmer beaucoup de ce que les initiés savaient, et de l'autre côté avec la volonté de réaliser certains objectifs particuliers.

J'ai souvent parlé de la première période de la vie de H. P. Blavatsky en montrant comment on a d'abord essayé de tirer d'elle un maximum de choses. Mais les choses changèrent bientôt, du fait qu'H. P. Blavatsky passa relativement vite dans la sphère de ceux qui se situaient pour ainsi dire dans l'aile gauche. Et bien que Blavatsky eût parfaitement conscience de ce qu'elle pouvait voir – en ce sens, ce n'était pas un médium passif : elle disposait même d'une mémoire fantastique pour tout ce qui se révélait à elle depuis les mondes supérieurs – certaines personnalités durent néanmoins exercer sur elle leur influence lorsqu'elle voulait tirer des révélations du monde spirituel. C'est pourquoi elle se référait toujours à ce qui, en fait, n'aurait pas dû être mêlé à tout cela : je veux parler des Mahatmas[12]. Ils peuvent bien se tenir à l'arrière-plan, mais ce n'est pas cela qui importe lorsqu'il s'agit de faire progresser l'humanité.

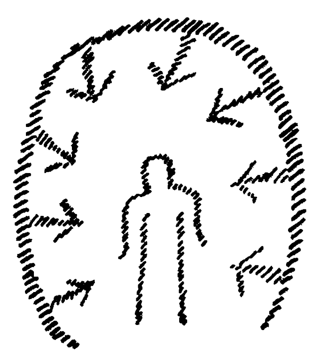
H. P. Blavatsky se trouva donc relativement tôt devant une décision à prendre. Grâce aux occultistes de gauche, elle apprit qu'elle était un personnage important. Elle savait, bien sûr, ce qu'elle voyait, mais elle n'avait aucune idée de l'importance de sa personnalité. Celle-ci lui fut révélée par les occultistes de gauche. Au fond, elle était tout à fait honnête, et c'est pourquoi, lorsqu'elle entendit ce qu'on lui disait de ce côté qui, au début, n'a pas dû beaucoup lui plaire – parce qu'elle était honnête justement –, elle chercha tout d'abord à conclure, de son côté aussi, une sorte de compromis avec une fraternité occulte

en Europe. Il aurait pu en résulter quelque chose de très beau, car ses dons exceptionnels de médium auraient pu confirmer de façon phénoménale ce que les initiés ne connaissaient qu'en théorie à partir du symbolisme. Mais Blavatsky n'était pas seulement une nature foncièrement honnête, elle disposait aussi d'un sacré culot, comme on dit. Il y avait chez elle une tendance que l'on retrouve chez beaucoup de personnes à tendance médiumnique, à savoir une forte instabilité dans tout le comportement extérieur. À certains moments, elle pouvait même se montrer très effrontée. Et dans un de ces élans d'insolence, elle posa à la fraternité occulte qui avait décidé de tenter avec elle une expérience, des conditions irréalisables. Comme elle savait ce qu'elle était capable de donner, elle résolut alors de relever le défi avec d'autres fraternités. Et c'est ainsi qu'elle s'adressa à une fraternité américaine. Celle-ci, dont la majorité avait continuellement balancé entre la droite et la gauche, s'est alors trouvée devant la possibilité de recevoir de formidables révélations sur les mondes spirituels.

À la même époque, d'autres frères de gauche s'intéressèrent, eux aussi, intensément à H. P. Blavatsky. Ils poursuivaient déjà, à l'époque, des intérêts bien précis. Je ne veux pas m'étendre sur ce point. Si cela devenait nécessaire, je pourrais le faire plus tard[13]. Pour l'heure, il suffit de dire que ces frères avaient avant tout de forts intérêts politiques. Ils voyaient la possibilité d'exercer une action politique en Amérique par l'intermédiaire de gens que l'on aurait d'abord préparés de façon occulte. La conséquence fut qu'à ce moment où H. P. Blavatsky avait déjà acquis une somme énorme de savoir occulte du fait qu'elle avait collaboré avec la loge américaine, elle dut en être chassée lorsqu'on découvrit qu'il y avait de la politique là-dessous. Cela n'allait plus !

La situation devint alors des plus épineuses. Comme ce qui avait été entrepris pour attirer l'attention des gens sur l'existence du monde spirituel avait abouti à un fiasco, il fallait que tout cela soit retiré par les occultistes sérieux. Il s'agissait de montrer que l'on ne pouvait accorder aucun crédit à ce que le spiritisme mettait en avant. Bien qu'il ait beaucoup d'adeptes, ce n'était que matérialisme et dilettantisme des plus extérieurs! Seuls s'y intéressaient quelques érudits qui voulaient être informés de façon extérieure, matérialiste, sur le monde spirituel. En outre, Blavatsky n'avait pas caché à la loge américaine, lors de son départ, qu'elle n'avait pas l'intention de se taire dans le monde. Or comme elle pouvait se souvenir de ce qui lui avait été révélé, elle savait vraiment beaucoup de choses. Et en plus elle ne manquait pas de culot!

Le cas était bien embarrassant. Que pouvait-on faire? C'est alors que l'on pratiqua ce que j'ai déjà évoqué à plusieurs reprises ici ou là[14] : H. P. Blavatsky fut mise en « captivité occulte[15] » comme on dit. Cela consista, par des procédés que seuls des frères initiés à certains arts et certaines machinations savent manier – et que pratiquent seulement des fraternités où l'on s'adonne à des arts interdits –, à faire vivre un certain temps H. P. Blavatsky dans un monde qui renvoyait vers l'intérieur tout son savoir occulte.



Dites-vous que ce schéma représente Blavatsky avec, dans son aura, le savoir occulte, et que l'on parviendrait, au moyen de certains procédés, à faire que ce qui vivait dans cette aura soit rejeté vers l'intérieur de son âme pendant un long intervalle de temps. Donc tout le savoir occulte qu'elle possédait devait être enfermé comme dans une prison, afin qu'elle soit isolée du monde extérieur et de son occultisme.

Cela s'est produit à l'époque où H. P. B.[16] aurait pu devenir très dangereuse en divulguant les choses qui sont les plus intéressantes à l'horizon du mouvement occulte. Or certains occultistes indiens qui, pour leur part, inclinaient eux aussi fortement à gauche, eurent vent de la chose. L'intérêt de ces gens-là était avant tout d'orienter l'occultisme de telle manière que cet occultisme puisse agir dans le sens de leurs intérêts à eux. Grâce aux efforts de ces occultistes – qui connaissaient les pratiques appropriées – l'emprisonnement fut levé et Blavatsky, redevenue libre, put à nouveau faire un usage correct de ses forces spirituelles.

Cela vous montre déjà toute la complexité de ce qui s'est passé dans cette âme, et de quels ingrédients était fait ce qui, à travers elle, s'est répandu dans le monde. Mais du fait que ces occultistes indiens s'étaient donné la peine de la sortir de son emprisonnement, elle était d'une certaine façon entre leurs mains, et il fut impossible d'empêcher que ces gens-là utilisent sa personnalité pour répandre dans le monde les aspects de l'occultisme qui leur convenaient. Ce qui advint alors est très curieux. Il s'agit en quelque sorte d'un « arrangement », si je peux utiliser ce terme un peu grossier. Ce qui fut arrangé, je le décrirais à peu près comme suit. Les occultistes indiens voulaient mettre en avant leurs propres intérêts face à ceux des autres groupes, et ils se servaient pour cela de Mme Blavatsky. Mais celle-ci était condamnée à recevoir une influence de

l'extérieur : il fallait que son état médiumnique soit provoqué de l'extérieur ! C'est pourquoi il était aussi possible d'introduire par son intermédiaire toutes sortes de choses dans le monde.

À cette époque, H. P. B. s'associa à une personnalité qui, au fond, ne s'intéressa pas d'emblée à la théosophie, mais possédait un remarquable talent d'organisateur : le colonel Olcott. Je ne peux pas l'affirmer, mais je présume qu'un certain lien existait déjà entre eux à l'époque où H. P. B. appartenait à la loge américaine. Puis une autre personnalité entra dans le « champ visuel spirituel » d'H. P. B., sous le masque, pourrait-on dire, d'une individualité d'autrefois. Cette personnalité était principalement porteuse de ce qu'on voulait lancer dans le monde à partir de l'Inde. Certains parmi vous savent peut-être que, dans son livre *People from the other world* [17], le colonel Olcott parle beaucoup de cette individualité qui entra dans le champ visuel spirituel d'H. P. B. sous le masque d'une individualité d'autrefois appelée Mahatma Koot Hoomi [18]. Comme vous le savez peut-être, Olcott a écrit beaucoup, beaucoup de choses à propos de ce Mahatma Koot Hoomi, notamment qu'en l'an 1874 ce personnage révéla le nom de l'individualité qui vivait en lui. Il déclara s'appeler en réalité John King et avoir été un puissant pirate au XVIIe siècle. Cela se trouve dans le livre précité du colonel Olcott. On aurait donc affaire, avec le Mahatma Koot Hoomi, au *spirit* d'un pirate qui fut fameux au XVIIe siècle et qui aurait ensuite, au XIXe, provoqué les phénomènes particulièrement significatifs qui eurent lieu à l'aide du médium H. P. B. et d'autres encore, comme faire venir de loin des tasses de thé, extraire toutes sortes de documents du cercueil du père défunt de H. P. B. ou d'autres choses de ce genre. Si l'on en croit le colonel Olcott, tout cela était le fait de ce fameux pirate du XVIIe siècle.

Mais le colonel Olcott s'exprima bientôt d'une façon curieuse à propos de ce John King[19]. Il dit que l'on n'avait peut-être pas du tout affaire au *spirit* de ce pirate, mais plutôt à la créature d'un ordre qui existe de façon visible parmi les hommes terrestres, tout en dépendant, pour ce qui est de ses résultats, d'êtres invisibles. Mahatma Koot Hoomi aurait donc été membre d'un ordre qui, pendant sa vie, aurait agencé les choses dont je vous ai parlé, choses qui devaient être communiquées au monde à travers H. P. B., mais en lien avec toutes sortes d'intérêts particuliers. Ces intérêts faisaient que l'on se sentait poussé à répandre tout spécialement une doctrine indienne.

Voilà donc où en était la chose dans les années 70 du XIXe siècle. Il s'agit, comme vous le voyez, de faits importants, mais le plus important, si l'on veut appréhender ce que fut l'évolution du mouvement occultiste, est encore de comprendre comment ils s'enchaînent. Ce même John King est aussi celui qui a « précipité »[20] la parution des livres de Sinnett, tant le premier, les *Lettres sur le monde occulte* que celui qui s'intitule *le Bouddhisme ésotérique*[21].

Ce *Bouddhisme ésotérique* me tomba entre les mains quelques semaines seulement après sa parution, et je pus me rendre compte, en le lisant, que l'on s'efforçait, d'un certain côté, de donner aux conceptions spirituelles une forme tout à fait matérialiste. En effet, si vous vous penchez sur ce livre avec tout l'outillage intérieur que vous avez pu acquérir au cours du temps, vous serez étonnés de voir à quel point tout cela est présenté sous un angle matérialiste. On a même affaire là à une des pires formes de matérialisme, car c'est le monde spirituel qui est présenté de façon matérialiste ! Quelqu'un qui n'aurait entre les mains que *le Bouddhisme ésotérique* ne pourrait jamais sortir du matérialisme. Oh ! bien sûr, la matière y devient extrêmement subtile, mais, quelle que soit la hauteur à

laquelle on grimpe, on ne quitte jamais le matériel ! Si bien que ceux qui étaient maintenant les patrons spirituels – excusez l'expression matérialiste ! – d'H. P. B. n'avaient pas seulement des intérêts particuliers orientés vers l'Inde, mais ils faisaient aussi les pires concessions à l'esprit matérialiste de l'époque. On peut voir à quel point leurs spéculations étaient justes en considérant l'influence que le livre de Sinnett exerça sur un grand nombre de gens. J'ai connu des scientifiques matérialistes enthousiasmés par ce livre parce qu'il va tout à fait dans leur sens et que, malgré tout, il leur permet de concevoir un monde spirituel ! Ce livre satisfait les besoins du matérialisme tout en donnant la possibilité d'étancher aussi la soif que l'on a d'un monde spirituel, le désir d'admettre l'existence d'un monde spirituel.

Or vous savez que c'est précisément pendant le développement ultérieur de ces événements – c'était vers la fin des années 80 du XIXe siècle – que H. P. B. écrivit sa *Doctrine secrète*, et qu'elle mourut en 1891. Cette *Doctrine secrète* est tout entière dans le style du *Bouddhisme ésotérique*, sauf que d'énormes erreurs – que tout occultiste pouvait déceler aussitôt – y ont été corrigées. Je me suis souvent exprimé à propos du caractère tellement particulier de la *Doctrine secrète,* et je n'ai donc pas besoin de le redire dans ce contexte. C'est sur la base de ces événements que la *Theosophical Society* a été fondée. Sur le fond, elle a conservé son caractère indien, bien que de façon moins marquée que lorsqu'elle était sous l'influence de John King. Mais la coloration indienne s'est conservée tout le temps. Ce que je viens de vous décrire était donc en quelque sorte une nouvelle voie qui s'appuyait fortement sur le matérialisme de l'époque, mais devait être à même de montrer à l'humanité que l'on n'a pas seulement affaire à un monde matériel extérieur, mais aussi à un monde spirituel.

Il faudrait compléter ce que je viens de vous raconter en ajoutant de nombreux détails, mais nous n'en avons pas le temps. Je voudrais à présent vous montrer comment notre mouvement de science de l'esprit, comme nous l'appelons, a dû prendre sa place au sein du mouvement qui était déjà là.

Vous savez qu'en octobre 1902 nous avons fondé la Section allemande de la *Theosophical Society*. Or dès l'hiver 1900, puis celui de 1901, j'avais tenu à Berlin des conférences que l'on peut qualifier de théosophiques, car elles eurent lieu dans le cercle des théosophes berlinois. Ce sont eux qui m'avaient invité à faire ces conférences. Les premières furent celles qui ont ensuite paru en livre sous le titre *la Mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne et les conceptions de notre temps.* Elles eurent lieu dans un cercle de membres de la Société théosophique, Société dont je n'étais pas membre à l'époque. Retenons tout d'abord que l'on avait affaire à un enseignement qui se propageait auprès de gens qui trouvaient là une certaine orientation vers le monde spirituel. Dans le monde entier, il y avait en effet des gens préparés, qui voulaient savoir quelque chose du monde spirituel. Ces gens ignoraient tout ce dont je vous ai parlé aujourd'hui. Ils n'en avaient pas le moindre soupçon. Ils aspiraient sincèrement au spirituel, et c'est pour cela qu'ils adhéraient à un mouvement où une pareille aspiration pouvait être satisfaite. On trouvait donc là des cœurs qui aspiraient à connaître le monde spirituel.

Or vous savez que l'on m'a reproché de façon grotesque d'avoir brusquement viré de bord par rapport à la vision du monde, tout autre, que j'avais défendue finalement dans mon livre (dont la première partie avait paru en février 1900 et la seconde en octobre 1900) : *Visions du monde et de la vie au XIXe siècle*[22]. On m'a reproché d'avoir brusquement viré de bord en me reliant

à la théosophie. Or je vous ai souvent raconté qu'il n'y a pas seulement le fait que le livre de Sinnett par exemple est arrivé entre mes mains aussitôt après sa parution ; j'avais aussi un rapport étroit avec la jeune Société théosophique viennoise. Vous devez, aujourd'hui, voir l'ensemble des circonstances de l'époque, et je voudrais encore vous donner rapidement une possibilité de porter un regard ouvert et objectif sur ce que l'on pourrait appeler les antécédents de la Section allemande. Il y avait là des gens qui aspiraient à connaître le monde spirituel, et c'est dans ce cercle, dans le petit local chez le comte Brockdorff, que j'avais donné des conférences sur la mystique et les grands mystiques. À l'époque, encore une fois, je n'étais pas membre de la Société théosophique. La préface de l'ouvrage dans lequel ces conférences ont été publiées date de septembre 1901. En été 1901, j'avais rassemblé les textes de mes conférences de l'hiver 1900-1901 dans le livre qui parut en septembre sous le titre *la Mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne et les conceptions de notre temps.* Je vais vous lire le début de la préface :

« *Ce que j'expose dans le présent ouvrage avait été le contenu de conférences faites l'hiver dernier à la Bibliothèque théosophique de Berlin. J'avais été invité par la Comtesse et le Comte Brockdorff à parler de la mystique devant un auditoire pour lequel ce sujet constituait un problème majeur. Dix ans auparavant je n'aurais pas encore osé donner suite à une telle demande. Ce n'est pas qu'à l'époque les idées que j'exprime maintenant n'aient pas déjà été vivantes en moi. Elles étaient déjà contenues en totalité dans ma* Philosophie de la liberté (1894). *Mais pour exprimer ces idées comme je le fais aujourd'hui, et pour en faire la base de considérations telles qu'elles apparaissent dans le présent ouvrage, il faut encore tout autre chose que la ferme certitude de leur vérité conceptuelle. Cela requiert une fréquentation intime de ce monde*

des idées durant de longues années. C'est seulement maintenant, après avoir tiré avantage d'une telle pratique, que je puis m'exprimer tel qu'on pourra s'en rendre compte dans cet ouvrage. »

Vous pouvez alors comprendre pourquoi j'ai laissé ce que j'avais donné sous forme de conférences dans les cercles les plus différents pénétrer dans un mouvement occulte. Dans le premier tome de mes *Visions du monde et de la vie au XIXe siècle,* dans le chapitre sur Schelling, on lit ce qui suit. Je cite d'après la première édition, dédiée à Ernst Haeckel, qui parut en février 1900. Il s'agit donc d'un passage tiré d'un livre dont on dit qu'il émane d'une tout autre vision du monde que ce qui se trouve dans la *Mystique*:

« *Or il existe deux possibilités de décrire l'être un qui est à la fois esprit et nature. Ou bien je mets en évidence les lois de la nature qui sont à l'œuvre en réalité. Ou bien je montre comment l'esprit fait pour parvenir à ces lois. Dans les deux cas, c'est une seule et même chose qui me guide. Dans le premier cas, la loi me montre comment elle est agissante dans la nature; dans le second cas, l'esprit me montre ce qu'il entreprend pour se représenter cette même loi. Dans le premier cas, je pratique la science de la nature, dans l'autre, la science de l'esprit. Schelling* [23] *décrit de manière attachante comment toutes deux sont faites l'une pour l'autre: "Toute science de la nature tend nécessairement à passer de la nature à l'intelligence. C'est ceci et rien d'autre qui fonde le fait que l'on tente de faire pénétrer la théorie dans les phénomènes de la nature. La perfection suprême de la science de la nature serait la spiritualisation parfaite des lois de la nature qui ferait de celles-ci des lois de la contemplation et du penser. Les phénomènes (le matériel) doivent disparaître totalement, seules les lois (le formel) doivent rester. C'est pourquoi, plus la loi apparaît dans la nature elle-même, plus l'enveloppe extérieure disparaît, plus*

les phénomènes eux-mêmes se spiritualisent pour finir par disparaître tout à fait. Les phénomènes optiques ne sont rien d'autre qu'une géométrie dont les lignes sont tracées par la lumière et cette lumière elle-même est déjà une matérialité hybride. Dans les phénomènes magnétiques, toute trace matérielle disparaît déjà et des phénomènes de la pesanteur, que même les physiciens croyaient ne pouvoir comprendre que comme une action spirituelle directe" – une action à distance – "il ne reste rien d'autre que leur loi qui, lorsqu'elle se présente à grande échelle, est le mécanisme des mouvements du ciel. La théorie parfaite de la nature serait celle grâce à laquelle la nature tout entière se transformerait en une seule et même intelligence. Les productions mortes et inconscientes de la nature ne sont que des tentatives ratées de la nature qui cherche à se refléter elle-même, la nature prétendue morte n'est du reste qu'une intelligence qui n'est pas parvenue à maturité, c'est pourquoi, inconsciente encore, la nuance intelligente apparaît déjà dans ses phénomènes. La nature n'atteint son but suprême – devenir pour elle-même entièrement objet – que par l'ultime et suprême réflexion, réflexion qui n'est rien d'autre que l'être humain ou qui est très généralement ce que nous nommons raison, par laquelle la nature fait pour la première fois totalement retour sur elle-même et par laquelle se manifeste que la nature est à l'origine identique à ce qui est reconnu en nous comme faculté intelligente et consciente." »

Toujours à propos de Schelling, j'écris ensuite, page 85 :

« *À mesure que sa pensée progressait, la contemplation du monde devenait pour Schelling contemplation de Dieu ou théosophie. Il était déjà entièrement sur le terrain d'une telle contemplation de Dieu lorsqu'il publia en 1809 ses* Recherches sur la liberté humaine. *Tous les problèmes philosophiques lui apparurent alors sous un jour nouveau. Si toutes choses sont divines, comment se fait-il qu'il existe du mal dans le monde, puisque Dieu ne peut pourtant être que*

la bonté parfaite? Si l'âme de l'homme est en Dieu, comment se fait-il qu'elle poursuive tout de même ses buts égoïstes? Et si c'est Dieu qui agit en moi, comment puis-je, moi, qui n'agis donc absolument pas comme un être autonome, être pourtant réputé libre?»

Cette vision du monde n'est pas repoussée. Et je dis plus loin, page 90:

«*Par de telles conceptions, Schelling s'est révélé être le plus hardi et le plus courageux des philosophes que la philosophie de Kant ait mis sur la voie d'une vision idéaliste du monde. Sous l'influence de cette impulsion kantienne, on renonça à philosopher sur des choses qui sont au-delà de ce qu'observent les sens et de ce que le penser dit sur ces observations. On tenta de se contenter de ce qui se trouve dans les limites de l'observation et du penser. Mais tandis que Kant avait conclu de la nécessité d'une telle limitation que l'on ne pouvait rien connaître au sujet des choses de l'au-delà, les post-kantiens déclarèrent: puisque l'observation et le penser ne renvoient à aucune réalité divine de l'au-delà, ils sont eux-mêmes le divin. Et Schelling fut le plus énergique de ceux qui le déclarèrent. Fichte a tout ramené à l'essence du moi; Schelling a répandu la qualité du moi sur toutes choses. Il ne voulait pas montrer comme Fichte que l'essence du moi est tout, mais au contraire que tout a la qualité du moi. Et Schelling eut le courage de déclarer divin non seulement le contenu d'idées du moi, mais toute la personnalité spirituelle de l'être humain. Il ne fit pas seulement de la raison humaine une raison divine, mais il fit du contenu de vie de l'être humain une entité divine personnelle. On appelle* anthropomorphisme *une explication du monde qui part de l'être humain et se représente que le cours du monde dans son ensemble est sous-tendu par une entité qui le dirige comme l'être humain dirige ses propres actes. Celui qui voit dans une raison universelle le fondement de ce qui s'y produit donne lui aussi du monde une*

explication anthropomorphique. Car cette raison universelle *n'est rien d'autre que la raison humaine dont on fait une raison universelle. Quand Goethe dit*[24] *: "L'être humain ne saisit jamais à quel point il est anthropomorphique", il pense à ce fait que dans la moindre remarque que nous faisons sur la nature sont contenus des anthropomorphismes cachés. Lorsque nous disons qu'un corps se met à rouler parce qu'il a été heurté par un autre, nous formons une telle représentation à partir de notre moi. Nous donnons une impulsion à un corps et il se met à rouler. Et quand nous voyons qu'une boule se dirige vers une autre et que celle-ci se met à rouler, nous nous représentons que la première a heurté la seconde, de manière analogue à l'effet de choc que nous produisons nous-mêmes en donnant une impulsion. Ernst Haeckel*[25] *trouve que le dogme anthropomorphique "compare la façon dont Dieu a créé le monde et le gouverne aux créations ingénieuses d'un technicien ou d'un mécanicien inventif et au gouvernement d'un État par un sage souverain. On se représente alors de façon tout à fait semblable à l'homme Dieu le Père dans son penser et son agir, en tant que l'être qui a créé, qui maintient et qui gouverne le monde." Schelling a eu le courage d'aller jusqu'à l'anthropomorphisme le plus conséquent. Il déclara pour finir que l'être humain avec tout son contenu de vie était la divinité. Et comme non seulement ce qui est conforme à la raison, mais aussi ce qui n'est pas conforme à la raison fait partie de ce contenu de vie, il avait la possibilité d'expliquer même ce qui, au sein de ce monde, n'est pas conforme à la raison. Il dut, il est vrai, compléter à cette fin la vue rationnelle par une autre qui n'a pas sa source dans le penser. Il appela "philosophie positive" cette vue qu'il estimait plus élevée. Elle "est la véritable philosophie libre ; celui qui n'en veut pas peut la laisser, libre à chacun, je dis seulement que, si quelqu'un veut avoir le déroulement véritable de l'histoire, s'il veut avoir une création libre de l'univers, il ne peut avoir tout cela que par le canal d'une*

telle philosophie. Si la philosophie rationaliste lui suffit et s'il ne réclame rien d'autre en dehors d'elle, qu'il en reste à celle-ci, il lui faudra seulement renoncer à avoir avec et dans la philosophie rationaliste ce que celle-ci ne peut tout bonnement pas contenir, à savoir le Dieu véritable et le véritable déroulement de l'histoire et un rapport libre de Dieu avec le monde." La philosophie négative "restera essentiellement la philosophie d'école, la philosophie positive sera celle de la vie. Seule l'union des deux conférera la consécration que l'on est en droit d'exiger de la philosophie. Comme on le sait, les Mystères d'Éleusis distinguaient entre les grands et les petits Mystères, les petits Mystères passaient pour le degré précédant les grands Mystères. […] La philosophie positive est la conséquence nécessaire de la philosophie négative bien comprise et ainsi on peut dire à juste titre : dans la philosophie négative on célèbre les petits Mystères de la philosophie, dans la philosophie positive, les grands Mystères." »

Et le chapitre se termine ainsi :

« *Si l'on déclare que la vie intérieure est le divin, alors il paraît inconséquent d'en rester à une partie de cette vie intérieure. Schelling n'a pas compris cette inconséquence. Au moment où il dit : expliquer la nature signifie créer la nature, il a donné l'orientation de toute sa vision de la vie. Si contempler la nature par le penser, c'est reproduire son activité créatrice, alors le caractère fondamental de cette activité créatrice doit aussi correspondre à celui de l'agir humain : ce doit être un acte de liberté et non pas un acte de nécessité géométrique. Mais nous ne pouvons pas non plus connaître une activité créatrice libre par les lois de la raison ; il faut qu'elle se* révèle *par un autre moyen.* »

J'avais à écrire une histoire des visions du monde au XIXe siècle. Je ne pouvais pas aller plus loin, car les tentatives de l'époque pour faire progresser les idées n'étaient que des tentatives de dilettantes et n'exerçaient aucune

influence sur la recherche en matière philosophique. Cela ne pouvait pas constituer un chapitre de mon livre. Mais vous y trouvez par contre une allusion à la théosophie, pour autant qu'elle a été prise en compte par un penseur sérieux, dans le chapitre sur Schelling.

Et maintenant, permettez-moi une remarque : la deuxième partie de ce même livre, qui traite de Hegel, est datée d'octobre 1900. C'est seulement à ce moment-là que j'ai commencé à tenir ces conférences, et la *Mystique* paraissait déjà en septembre 1901. Maintenant, non pas pour introduire un élément personnel, mais pour que vous puissiez vous faire un jugement objectif, je voudrais attirer votre attention sur ce commentaire à propos du livre *Visions du monde et de la vie au XIXe siècle* qui est paru le 15 décembre 1901 dans *Der Freidenker* [26], l'organe de l'alliance des *deutsche Freidenker* (les « libres-penseurs allemands »). Après une introduction, l'auteur commence par déplorer qu'il n'existe pas d'étude lisible sur l'évolution des visions du monde au XIXe siècle, puis il écrit :

« *Spécialement dans le domaine de la philosophie où "on peut à merveille disputer sur des mots et bâtir avec eux tout un système", on a beaucoup péché dans les écrits populaires. Les Veilleurs de Sion et autres disciples d'ordres de toutes sortes avec leurs cliques savantes, auxquelles appartiennent – hélas ! – tant de professeurs d'université, en ont lourd sur la conscience.* »

Le passage qui suit montre avec quelle bienveillance le livre a été accueilli :

« *Il faut d'autant plus se réjouir que Dr. Steiner, un auteur moderne connu pour être un penseur combatif, ait entrepris de donner au public allemand un exposé objectif des conflits spirituels qui ont secoué l'Allemagne du XIXe siècle à propos de la vision du monde.* »

Ensuite on peut lire un extrait du livre. Puis il y a encore quelque chose de curieux, et c'est justement à cause de ce passage que je dois vous raconter tout cela. L'auteur de cette critique trouve qu'il manque quelque chose dans le livre, et voici comment il l'exprime :

« Même si le spiritisme de du Prel et le paléochristianisme d'anachorète de Tolstoï sont devenus inutilisables pour une activité culturelle qui s'appuie sur la notion d'évolution, leur valeur symptomatologique ne doit pas pour autant être négligée. De la même façon, le néobouddhisme (théosophie), qui a créé sa propre phraséologie – une sorte de jargon mystique – aurait pu trouver aussi sa place. Une psychologie de la croyance moderne aux esprits venant d'un homme plein d'esprit comme Steiner aurait été assurément la bienvenue. Le style de l'ouvrage est facile à comprendre. Aucune tirade philosophique par trop scolaire ne vient gâter le plaisir du lecteur. »

Cela fut donc écrit en décembre 1901, peu après que j'ai commencé à tenir les conférences théosophiques à Berlin. On peut donc dire qu'à l'époque on a exigé objectivement – ce fut une demande publique – que je m'exprime sur ce que veut la théosophie. Il ne s'agissait pas, de ma part, d'un acte arbitraire. C'était clairement un signe du karma, comme on dit.

En hiver 1900-1901, j'avais donc donné les conférences sur la mystique, et en hiver 1901-1902 celles qui traitaient un peu plus en détail de la nature des Mystères grecs et égyptiens, et qui sont parues par la suite dans mon livre *le Christianisme et les Mystères* en été 1902. Une grande partie de *la Mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne* fut aussitôt traduite en anglais, et ce avant même que je fusse membre de la *Theosophical Society*. Je pourrais encore vous dire beaucoup de choses fort importantes, mais nous n'aurons pas assez de temps. Cela pourra se faire une autre fois. Il faut pourtant que je vous raconte encore une chose.

Vous voyez que, nulle part, l'évolution continue n'a été interrompue et que tout s'est déroulé avec une certaine évidence. Il est vrai que, déjà en commençant le cycle des conférences que j'ai tenu sur les Mystères grecs et égyptiens – cette fois encore dans la bibliothèque de la maison des Brockdorff à Berlin –, donc dès le deuxième cycle de conférences, j'avais eu vent d'une chose qui, à l'époque, n'était pas si grave, mais qui, en se développant de façon conséquente, a pu pourtant aboutir à ce que l'on a ensuite qualifié d'« excentricités mystiques ». C'est Monsieur Bauer, je crois, qui a utilisé ce terme[27].

Celle qui est devenue à présent Madame Steiner assistait aux conférences de 1901-1902 sur les Mystères grecs et égyptiens. Elle avait aussi entendu la conférence que j'avais donnée en hiver 1900, toujours à la Société théosophique, sur Gustav Theodor Fechner. C'était une conférence isolée, qui ne faisait pas partie de l'autre cycle. En hiver 1900, Madame Steiner assistait donc déjà à une partie des conférences que je tenais alors. Il serait intéressant de raconter certains petits détails sur cette présence ; cela apporterait de la couleur ! Nous le ferons une autre fois[28] si nécessaire.

Après que Madame Steiner fut restée absente de Berlin pendant quelque temps, elle rentra de Russie et entendit alors, en compagnie d'une connaissance de la Comtesse Brockdorff[29], les premières conférences du cycle de l'hiver 1901/1902. À la fin d'une de ces conférences, cette personne vint vers moi et me dit... quelque chose du genre de ces excentricités que je viens d'évoquer. Par la suite, cette dame est devenue adepte plus que fanatique de la *Theosophical Society* et a même occupé une situation élevée dans l'ordre qui a été fondé pour la nouvelle naissance du Christ[30]. Ce jour-là, elle s'approcha de moi avec une mine d'initiée de la *Theosophical Society* – quelqu'un donc de

profondément initié – et, pour preuve de son initiation, elle me déclara : « Vous parlez des Mystères, mais savez-vous qu'il en existe encore aujourd'hui ? Mais oui, il y a encore aujourd'hui des sociétés entièrement secrètes ! »

Lors d'une autre conférence, qui traitait aussi des Mystères grecs, elle m'aborda de nouveau et me dit : « On voit que vous vous souvenez bien de ce qui vous a été enseigné lorsque vous étiez dans les Mystères grecs ! » Voilà bien de ces propos qui, en se développant un peu, feraient assurément partie des « excentricités mystiques »...

Je dois encore ajouter qu'à l'automne 1901 cette relation de la Comtesse Brockdorff organisa une soirée. Madame Steiner parle encore, à ce propos, du « thé aux chrysanthèmes » parce qu'il y avait là un grand nombre de ces fleurs. L'invitation venait de la dame en question, et je me suis parfois demandé, après coup, ce qu'elle voulait vraiment. La soirée avait lieu le jour anniversaire de la fondation de la *Theosophical Society* [31] ; une date particulièrement importante pour cette dame. Peut-être cherchait-elle à faire de moi un collaborateur zélé, à sa façon. Elle faisait toutes sortes d'approches, parfois même de façon insistante. Mais il n'en est rien résulté d'important. Je voudrais pourtant évoquer à présent un entretien que Madame Steiner et moi, nous eûmes lors de ce « thé aux chrysanthèmes » à l'automne 1901, entretien au cours duquel Madame Steiner me demanda s'il n'était pas nécessaire de donner vie, en Europe, à un mouvement spirituel. Au cours de la conversation, je m'exprimai très clairement à ce propos en disant : Certes, il est nécessaire de donner vie à un mouvement ayant le caractère de la science de l'esprit ; mais on ne pourra faire appel à moi que pour un mouvement qui se rattache exclusivement à l'occultisme occidental et qui continue à le développer. J'ajoutai qu'il faudrait alors se rattacher à Platon, Goethe, etc., et j'évoquai tout le programme qui fut réalisé par la suite.

Dans ce programme, il n'y avait aucune place pour des pratiques malsaines, vraiment aucune, mais bien entendu, il arriva aussi à plusieurs reprises des personnes qui avaient ce genre de tendances, notamment parce qu'elles étaient influencées de tous les côtés par le mouvement dont nous venons de parler. La conversation avec un membre de la Société anglaise, que j'évoquai en commençant cette conférence, vous aura montré comment ce programme impliquait nécessairement le rejet de tout médiumnisme et de tout atavisme.

Vous voyez que nous nous sommes engagés en toute conscience dans la voie que nous avons suivie durant de longues années. Même si, sur cette voie, beaucoup de gens sont venus à nous avec toutes sortes de facultés clairvoyantes médiumniques et ataviques, nous n'avons pas dévié de ce chemin, et il nous a conduits là où nous en sommes à présent.

De ce fait, je n'avais pas d'autre solution que de trouver, au sein du mouvement théosophique, les hommes dont le cœur et l'intelligence recherchaient aussi une telle méthode tout à fait saine. Quant à ceux qui ne voulaient pas d'un mouvement sain de ce genre, c'est-à-dire fondé sur une base scientifique sérieuse et impliquant donc une véritable responsabilité scientifique, ils ont toujours traité ce que nous avons fait en commençant par le déformer à leur façon, comme vous pouvez le voir à cette affaire qui vous casse actuellement la tête – ou peut-être pas ! –, et cela nous a en outre attiré, comme cette affaire vous le montre aussi, un tas d'ennemis. Si vous examinez les choses dans leur déroulement historique, il vous apparaîtra qu'à travers toute notre activité, nous n'avons jamais reculé devant l'entrée dans les mondes spirituels les plus élevés, dans la mesure où ceux-là accordent à l'humanité la grâce de s'ouvrir à elle, mais que, d'un autre côté, nous

avons refusé de façon stricte ce qui n'avait pu être acquis par une voie saine, c'est-à-dire par les méthodes qui permettent d'entrer de façon juste dans les mondes spirituels. Celui qui peut reconnaître ce principe, l'estimer et le suivre historiquement n'a pas besoin d'y voir une simple affirmation : il le perçoit dans toute la façon d'agir qui a été la nôtre au cours des années. Nous avons eu la possibilité d'aller beaucoup plus loin dans la véritable investigation du monde spirituel que la Société théosophique n'a jamais pu le faire. Et nous n'empruntons pas de chemins dangereux. Nous prenons les chemins sûrs. Parlons net, sans ambages !

Voilà pourquoi j'ai toujours refusé de faire quoi que ce soit dans le domaine de l'ésotérisme avec l'un ou l'autre occultisme désuet et avec une quelconque fraternité ou communauté de cette sorte. Et c'est seulement parce que l'autonomie la plus totale m'a été assurée que j'ai travaillé pendant un temps dans un certain lien extérieur avec la *Theosophical Society* et ses institutions ésotériques, mais jamais ce ne fut dans leur orientation. En 1907 déjà, nous avons séparé de la *Theosophical Society* tout ce qui est ésotérique, et ce qui s'est passé ensuite, vous le savez suffisamment. Il est arrivé aussi que des fraternités occultes me fassent telle ou telle proposition[32]. Lorsque l'une d'elle me proposa de participer à la propagation d'un occultisme qui se qualifie aussi de rosicrucien, je laissai cette demande sans réponse, bien qu'elle émanât d'un mouvement occulte très réputé. Je dois dire cela pour montrer que, chez nous, on suit un chemin indépendant, approprié au temps présent, et que tout contact avec des éléments malsains ne peut que nous être des plus désagréables[33].

TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 16 octobre 1905

Aujourd'hui, comme nous avons encore d'autres points à traiter, je me contenterai d'ajouter un court épisode à nos considérations de ces derniers jours. Demain, nous reviendrons de façon plus précise sur le mouvement occulte au XIXe siècle et son rapport avec la culture universelle. Mais il me faut encore insérer aujourd'hui dans notre développement une chose très importante. Si vous vous souvenez des différentes analyses auxquelles nous nous sommes livrés, et notamment de certaines remarques que j'ai pu faire à propos de la brochure *Science et théosophie* de Monsieur von Wrangell[34], vous verrez que l'on est obligé, du point de vue de notre science de l'esprit précisément, d'accorder une grande importance à la montée du matérialisme et de la conception matérialiste du monde au XIXe siècle. Il ne saurait suffire de réagir à cette montée du matérialisme en le critiquant.

Adopter une attitude critique est toujours ce qu'il y a de plus facile quand on est confronté à une chose. Mais ce qui est nécessaire, c'est de comprendre que ce courant que l'on peut appeler la vision matérialiste du monde devait apparaître dans l'évolution de l'humanité au XIXe siècle précisément. Nous allons d'abord considérer deux points de vue à partir desquels toute la signification de cette vision du monde pourra s'éclaircir.

La vision matérialiste du monde, sous la forme qu'elle a prise au XIXe siècle, n'existait pas auparavant. Certes, il y a

eu des philosophes matérialistes comme Démocrite et quelques autres – vous pouvez lire à ce propos *les Énigmes de la philosophie* – qui sont pour ainsi dire les précurseurs de cette théorie. Mais si l'on compare la façon dont ils voyaient le monde avec ce qui s'exprime dans le matérialisme du XIX[e] siècle, il faut dire que celui-ci n'avait encore jamais existé sous cette forme. Il ne pouvait pas exister au Moyen Âge en particulier ou aux siècles qui ont précédé l'aube de l'époque moderne, et ceci parce que les hommes, dans leur vie intérieure, étaient encore beaucoup trop reliés aux impulsions du monde spirituel. Se représenter l'univers comme une somme d'atomes se mouvant dans l'espace et s'agglomérant pour former des molécules grâce auxquelles se produisent ensuite tous les phénomènes de la vie et de l'esprit, voilà qui était réservé au XIX[e] siècle.

Or il existe une sorte de fil rouge que l'on pourra toujours suivre, car il sera forcément là, même dans les pires visions du monde. Et lorsqu'on suit ce fil rouge, qui passe à travers l'évolution de l'humanité, on est bien forcé de reconnaître que la vision matérialiste est pour le moins impossible. Ce fil rouge consiste tout bonnement dans le fait que les hommes doivent penser ! Sans penser, en effet, il est impossible à l'homme de parvenir à une vision quelconque – même matérialiste – du monde. Il a bien fallu la penser, cette vision matérialiste ! Sauf que, dans la vision matérialiste, on oublie de pratiquer la connaissance de soi, à savoir le minimum de connaissance de soi qui consiste à se dire : je pense, moi, alors que les atomes ne peuvent pas penser ! Quand on exerce tant soit peu cette connaissance de soi, on trouve un point solide auquel on peut se tenir. Et quand on s'y tient, on se rend compte qu'il y a dans le matérialisme quelque chose qui ne va pas.

Mais pour que l'on pût ainsi s'en rendre compte, il fallait d'abord qu'il prenne la forme qui lui est propre. Tant

qu'on avait encore du matérialisme une image faussée, dans laquelle on incluait toujours certaines impulsions spirituelles, on pouvait s'accrocher au peu d'esprit que l'on trouvait encore dans les phénomènes de la nature, etc. C'est seulement après que l'on eut évacué jusqu'à la moindre trace d'esprit – grâce à l'esprit, car penser n'est possible qu'avec l'esprit ! –, après que l'on eut éliminé, grâce à l'esprit, tout esprit de l'image du monde, qu'apparut toute l'aridité de la vision matérialiste. Mais il faut pour cela, vous le voyez, cette prise de conscience de ce qu'est penser. Autrement, c'est impossible. Dès que l'on prend conscience, par contre de ce qu'est penser, on doit se dire que l'image aride du matérialisme devait apparaître à un moment de l'évolution, afin que les hommes s'aperçoivent de ce qu'il y a en elle.

Ce serait l'un des points. Mais on ne le comprend pas encore vraiment si l'on ne caractérise pas aussi son autre aspect : l'image matérialiste de l'univers – l'espace – et, dans cet espace, les atomes en mouvement. Dans cette vision, tout ce qui existe ne serait finalement qu'une conséquence extérieure, une illusion, produite par la réalité de l'espace et des atomes qui s'y meuvent, donc de ces particules dont nous avons déjà montré, dans les conférences précédentes, que l'on ne peut pas vraiment penser qu'elles existent. Et pourtant on retombe toujours sur ces atomes. Comment les trouve-t-on en réalité ? Comment l'homme en vient-il à supposer l'existence des atomes ?

Personne ne peut les avoir vus, car il s'agit en fait d'une invention, d'un modèle. Il a d'abord fallu, en effet, les concevoir. Il faut donc qu'il existe une bonne raison pour que l'homme se représente, lorsqu'il fait abstraction de la réalité, un monde fait d'atomes. Il doit y être incité par quelque chose. En vérité, ce n'est pas la nature elle-même qui amène l'homme à se représenter partout des atomes. On peut discuter de cela avec un physicien qui connaît

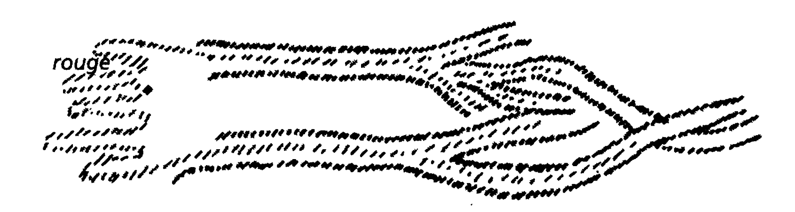
bien la physique extérieure. Quand je dis qu'il s'agit d'une représentation, d'une hypothèse, je ne parle pas à la légère; j'ai réellement eu ce genre de discussions avec des physiciens. Ils disaient bien ne pas vouloir tomber dans le travers de l'atomisme! Et l'on devrait toujours se rappeler, comme les physiciens les plus avisés l'ont fait dans les années quatre-vingt du XIXe siècle, que l'atomisme est une hypothèse de travail, une supposition que l'on fait de manière à disposer d'un raccourci, d'un moyen de calcul, mais en aucun cas une réalité. Les physiciens qui pensent vraiment auraient préféré en rester à ce qu'ils perçoivent par les sens. Et pourtant ils retombent toujours et encore sur l'atomisme comme un chat retombe sur ses pattes.

Si vous songez à ce que nous avons étudié au cours de ces dernières années – nous en avons déjà maintes fois parlé depuis que j'ai tenu à Munich les conférences sur la *Théosophie du Rose-Croix* [35] –, vous savez que l'homme a reçu les premières dispositions de son corps physique sur l'ancien Saturne, puis qu'il est passé par les évolutions de l'ancien Soleil et de l'ancienne Lune et que, durant cette phase lunaire, son système nerveux a été inséré dans ce qui était alors son organisme physique.

Mais on se représenterait la chose d'une façon totalement fausse si l'on s'imaginait que le système nerveux se présentait sur l'ancienne Lune comme un anatomiste ou un physiologiste le connaissent aujourd'hui. À l'époque lunaire, le système nerveux n'existait que sous forme d'archétype, d'imagination. Il n'est devenu physique – ou mieux minéral –, il n'est devenu physico-chimique, comme le nôtre, que durant la phase terrestre de l'évolution. Toute l'organisation qui est maintenant celle du système nerveux dans notre corps est un résultat de l'organisation terrestre. C'est en effet au cours de l'étape terrestre que le minéral – la matière – s'est incorporé aux archétypes imaginatifs de

notre système nerveux, comme d'ailleurs aux autres archétypes. Le système nerveux que nous possédons actuellement s'est constitué de cette manière.

C'est avec ce système nerveux que je pense et que je perçois le monde, se dit le matérialiste. Mais nous savons que c'est là un non-sens. Pour nous représenter vraiment ce qui se passe, nous pouvons imaginer un nerf quelconque qui parcourt l'organisme. Représentez-vous différents nerfs dans l'organisme. À leurs extrémités, ils se terminent par de multiples ramifications. Chaque nerf est une sorte de tronc qui se sépare en nombreuses petites branches. Ces branches s'approchent alors d'autres branches, et cela continue en formant un autre cordon nerveux. Voici approximativement comment cela se présente.



Comment la vie psychique se développe-t-elle à l'intérieur du système nerveux? C'est la question qu'il faut d'abord se poser. On ne peut se faire aucune idée de la façon dont la vie psychique se développe dans le système nerveux tant que l'on se contente d'envisager l'homme éveillé. Mais dès que l'on considère le moment où l'homme, avec son Je et son corps astral, se glisse hors du système nerveux – il se glisse en fait hors de tout son corps, et donc aussi hors du système nerveux –, ainsi que le moment où, lorsqu'il se réveille, il s'enfile de nouveau dans son corps, on remarque en quoi consiste ce processus singulier : pendant que l'on dormait, on était en réalité en dehors des nerfs, c'est-à-dire avec le corps astral et le Je, et au réveil on « renfile » son système nerveux ; pendant

tout le temps où l'on est éveillé, on reste vraiment dedans. D'abord on se sent en dehors, puis, au réveil, c'est comme si l'on se glissait à l'intérieur des nerfs.

Le processus de l'éveil est beaucoup plus complexe qu'on ne peut tout d'abord se le représenter schématiquement. C'est ainsi que, durant toute la journée, on est avec l'âme à l'intérieur du corps de telle façon que l'on remplit le corps physique – y compris les nerfs – avec le corps astral. Mais ce n'est pas comme si l'on remplissait le corps physique d'une sorte de brouillard. On l'emplit en l'organisant. En plongeant ainsi dans les différents organes, on s'enfile, comme avec des tentacules, jusqu'aux ramifications nerveuses les plus extérieures.

Représentez-vous cela de façon vivante. Je veux le dessiner encore une fois, mais cela n'est possible qu'en représentant les choses à l'envers, comme en une sorte d'image-reflet. Je dois en effet dessiner du dehors, alors qu'il faudrait le faire du dedans. Supposons que ceci soit le corps astral qui étend ses tentacules (rouge). Tout ce que je dessine à présent est du corps astral. Ici, il étend certaines tentacules dans les cordons nerveux. Je le dessine ainsi :

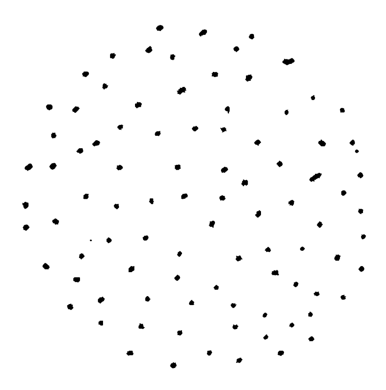


Là il s'enfile véritablement dans les cordons nerveux. Imaginez que la manche de ma veste soit cousue à son

extrémité et que mon bras s'y enfile comme dans un sac. Et maintenant imaginez que j'ai cent bras et que je les enfile dans autant de sacs. Je me heurterais avec mes cent bras aux endroits où les manches sont cousues. C'est ainsi que nous enfilons notre corps astral jusque là où les cordons nerveux s'arrêtent. On peut suivre les cordons nerveux jusqu'à leurs extrémités et l'on s'y glisse jusque-là. Tant que je me glisse dans la manche, je ne sens rien. Je sens seulement quelque chose quand j'arrive au bout, à l'endroit où la manche est cousue. C'est la même chose avec les nerfs : nous ne les sentons que là où ils se terminent. Nous plongeons toute la journée dans la matière nerveuse et nous touchons continuellement les extrémités de nos nerfs. Nous n'en prenons pas conscience, mais cela se manifeste pourtant dans notre conscience sans que nous le voulions. Lorsque l'homme pense – et il pense avec son Je et son corps astral, n'est-ce pas – on peut dire que l'activité du Je et du corps astral se transmet au corps éthérique. Quelque chose du corps éthérique, au moins son mouvement, se glisse donc aussi jusque-là. Et ce qui provoque la conscience, c'est que, en pensant, j'arrive toujours à un point où je heurte quelque chose. Quand je me glisse là-dedans, je me cogne en une infinité de points, mais je n'en ai pas conscience. Seul celui qui vit consciemment le processus du réveil en prend conscience : lorsqu'il se glisse consciemment dans le manteau de ses nerfs, il sent qu'il est piqué de partout.

J'ai connu quelqu'un qui a pris conscience de façon anormale de ce que je vous décris maintenant. C'était un excellent mathématicien, très au fait de la situation des mathématiques supérieures à l'époque. Il s'était, bien sûr, beaucoup occupé de calcul différentiel et intégral. En mathématiques, les différentielles correspondent à ce qui est « atomique » ; c'est en effet ce que l'on peut se représenter de plus petit. Je ne puis pas développer cela aujourd'hui.

Mais cet homme, donc, sans que cela passe vraiment le seuil de sa conscience, sentait tout de même qu'il était piqué de partout lorsqu'il se glissait dans son corps. Lorsqu'une telle expérience n'est pas amenée à la conscience de façon correcte, comme cela est possible grâce aux exercices de *l'Initiation ou Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs,* des choses inhabituelles peuvent se produire. C'est ainsi qu'il croyait ressentir partout en lui des différentielles. Je suis plein de différentielles – disait-il –, je ne suis pas du tout intégral ! Il prétendait donc, avec une certaine perspicacité, qu'il regorgeait de différentielles !



Représentez-vous ces piqûres de façon concrète. Qu'en fait l'homme lorsqu'elles ne montent pas à sa conscience ? Il les projette dans l'espace ; il en remplit l'espace, et ce sont alors les atomes ! Telle est en vérité l'origine de l'atomisme. L'homme fait comme vous feriez s'il y avait devant vous un grand miroir dont vous ne soupçonneriez pas la présence. Vous croiriez alors avoir en face de vous une assemblée de personnes. De la même façon, l'homme se représente l'espace empli de ce qu'il y projette. Son processus nerveux se reflète en lui du fait qu'il se cogne à toutes ces extrémités. Mais il n'a pas conscience de ces

heurts, et voilà pourquoi l'espace lui semble partout empli d'atomes. Les atomes sont les piqûres dues à toutes ces terminaisons nerveuses. La nature ne nous oblige nullement à supposer l'existence d'atomes. C'est la nature humaine qui nous y contraint! Au moment où, en s'éveillant, l'on revient à soi, l'on plonge en soi-même et l'on perçoit en soi une infinité de points spatiaux. On est alors dans la même situation que lorsqu'on s'approche d'un miroir. On s'y heurte, et l'on sait qu'on ne peut pas passer derrière. C'est la même chose quand on s'éveille. À cet instant, on se cogne aux nerfs et l'on sait qu'on ne peut pas aller au-delà. On est dans un cul-de-sac dont on ne peut pas sortir. Toute la théorie atomique vient en réalité de là: c'est comme si on rencontrait une paroi réfléchissante et, à l'instant où l'on s'aperçoit que l'on ne peut pas aller plus loin, on se rend compte de ce qu'il en est.

Et maintenant, souvenez-vous d'une phrase de Louis Claude de Saint-Martin[36] dont je vous ai déjà parlé. Le scientifique d'aujourd'hui dit: Analyse les phénomènes naturels et tu trouveras le monde des atomes! Or nous savons que le monde des atomes n'existe pas et qu'en réalité n'existent que nos terminaisons nerveuses. Mais alors qu'y a-t-il là où l'on s'imagine le monde des atomes? Il n'y a rien! Nous devons rester devant le miroir, là où nos nerfs s'arrêtent. L'homme se tient là et forme un appareil réflecteur. Quand on ignore qu'il forme un appareil réflecteur, on suppose qu'il existe toutes sortes de choses derrière, notamment tout ce que décrit la vision matérialiste du monde. Mais en réalité, c'est l'homme qu'il faut trouver. Or c'est impossible tant que l'on dit: «Analyse les phénomènes naturels...», car ce sont eux qui nous donnent l'atomisme! Il faut plutôt dire: Cherche à voir à travers l'apparence! Car alors on ne peut plus ajouter: Et tu trouveras le monde des atomes –, mais il faut dire: Et tu trouveras l'homme!

Maintenant souvenez-vous de cette sorte de prophétie de Louis Claude de Saint-Martin, qu'il n'a d'ailleurs pas complètement comprise lui-même : *« Dissipez vos ténèbres matérielles et vous trouverez l'homme. »* C'est exactement ce que je viens de dire, mais on ne peut le comprendre qu'avec l'aide de tout ce que nous venons d'évoquer.

En faisant ainsi se rencontrer notre science de l'esprit et la science de la nature – et notamment les erreurs de celle-ci –, vous voyez comment nous répondons aux aspirations de ceux qui pressentaient ce que la vision matérialiste a d'impossible. Quand on saisit le caractère particulier de notre vision du monde, on comprend aussi que ses conséquences ont une importance infinie : si la science de l'esprit est là, c'est en effet parce qu'elle a répondu aux aspirations de ceux qui avaient un sens pour le vrai, pour ce qui doit venir en tant que vérité, et qui peut seul apporter à l'humanité ce dont elle a besoin à notre époque.

Demain, j'aurai à vous montrer pourquoi la tentative qui fut faite au XIXe siècle avec le spiritisme devait forcément aboutir à une erreur. Comme je vous l'ai souvent expliqué, on avait affaire à des suggestions provenant de personnes vivantes, alors que l'on croyait recueillir des messages de défunts. En fait, on ne peut atteindre les morts que si l'on se retire dans la partie de la vie psychique qui peut être détachée du corps physique. On ne peut accéder à ce que l'homme vit entre la mort et une nouvelle naissance qu'au moyen de ce que l'on peut atteindre en s'extrayant du corps physique. De telle sorte que l'on ne peut pas, pour ce faire, utiliser des médiums au vrai sens du mot.

Nous reparlerons de tout cela demain. Et nous reviendrons aussi, à cette occasion, sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 17 octobre 1915

Aujourd'hui, je voudrais ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit au sujet du développement de la vie spirituelle au XIXe siècle. Il nous faudra notamment revenir, d'un côté, sur le rôle que joue la vision matérialiste et le fait que l'on a essayé d'opposer à la montée du matérialisme dans l'humanité – montée certes nécessaire, comme je l'ai souligné – le mouvement spirituel du XIXe siècle. Nous avons vu en effet comment les occultistes de divers bords ont tenté de sauver l'humanité de la chute dans le matérialisme. D'un autre côté, nous pourrons rattacher à cela certaines considérations sur ce que nous vivons ici même ces derniers jours. Nous tenterons de pénétrer quelque peu derrière certaines puissances, certaines forces pour le moins étranges, dont la manifestation extérieure, au plan physique, nous a déjà occupés pendant tellement de séances[37] qui ont été pour vous, j'imagine, de terribles casse-tête.

Il existe en effet un lien entre certains grands points de vue inhérents à l'évolution spirituelle du XIXe siècle et ces événements qui nous touchent actuellement. Je serai sans doute obligé, aujourd'hui, de remonter assez loin, et je vous prie de prendre avec une certaine circonspection les différentes communications que je vais devoir vous faire, pour la bonne raison qu'il s'agit de choses qui, comme vous le verrez, ne peuvent être confiées à l'heure actuelle qu'à très peu de gens. Mais il viendra un temps où elles pourront être pleinement attestées.

Partons encore une fois du fait que, dans le cours naturel du progrès de l'humanité, le XIXe siècle aura été celui de la montée du matérialisme. Au milieu de ce siècle, l'humanité devait en quelque sorte subir cette épreuve. Comme une Circé tentatrice, le matérialisme devait se dresser à l'horizon de la vision que les hommes avaient du monde. Les tendances, les penchants, les sentiments des hommes devaient devenir tels que l'humanité s'éprenne du matérialisme. On peut vraiment dire, n'est-ce pas, que l'homme du XIXe siècle est tombé amoureux du matérialisme.

De l'autre côté, nous l'avons vu, il convient de faire un grand éloge de ce matérialisme [38]. En tant que méthode, il a permis à la science de réaliser ses plus belles conquêtes. Jamais les acquisitions de la science, avec toutes leurs applications technologiques, économiques et sociales, n'auraient pu voir le jour si les facultés de l'âme humaine n'avaient été forgées pour voir le monde de façon matérialiste. Deux choses se sont, en fait, conjuguées. D'un côté, il fallait que le cours de l'évolution humaine avance jusqu'au point où, en poursuivant l'observation de la nature, on aboutisse à une interprétation matérialiste. Ce sont justement les gens les plus honnêtes qui devaient en arriver là, s'ils suivaient les voies d'investigation dans lesquelles la science s'était engagée. Car le matérialisme était une bonne chose ! C'était la bonne méthode de recherche pour approcher les mystères du monde sensible. Voilà un premier point. Mais, d'un autre côté, il faut dire que le cœur de l'homme était enclin à aimer le matérialisme, si bien que tout poussait dans ce sens. Tout contribuait à mettre l'humanité à l'épreuve en la plongeant dans une vision matérialiste du monde.

Or je vous ai déjà dit que ceux des occultistes qui avaient la responsabilité, pour ainsi dire, de ne pas laisser

l'humanité sombrer entièrement dans le matérialisme, ont tenté cette opération avec les médiums, et que cette tentative a fait fausse route. Je vous ai montré une de leurs principales erreurs. Il était pour le moins étrange, en effet, que les médiums prétendissent partout pouvoir faire des révélations à partir du monde où les hommes vivent après la mort. Et le plus étrange était que ces révélations prétendument tirées du monde des morts par les médiums présentaient partout un caractère des plus tendancieux. Vous pouvez examiner ces témoignages, et vous verrez que, dans la façon dont ils présentent la vie de l'âme après la mort, ils font tous preuve d'un certain parti pris.

Dans des endroits importants où l'on se servait de médiums, on vit arriver des révélations qui troublèrent fortement les anciens ésotéristes, ceux qui ne voulaient pas que certaines vérités occultes se répandent dans le public. Pourquoi cela pouvait les troubler à ce point, je puis vous l'expliquer en quelques mots.

Relisez, pour bien comprendre toute cette affaire, le cycle de conférences que j'ai faites à Vienne il y a quelque temps, et qui a été publié sous le titre *Vie intérieure, mort et immortalité*[39]. Il s'y trouve des choses très importantes, qui apparaissent à celui qui approche correctement le royaume des morts et se met dans une situation telle que les morts puissent lui parler.

Or dans beaucoup d'endroits où l'on s'est servi des médiums, ce sont des révélations tout autres qui ont été faites. Et si vous lisez l'abondante littérature où ont été rassemblées les déclarations des différents médiums, vous constaterez que les choses ont pris une coloration très tendancieuse, notamment lorsque ces médiums ont été conduits par des âmes de personnes vivantes. On a obtenu là des descriptions de la vie après la mort qui, lorsqu'on les compare à ce qui se trouve dans le cycle de conférences

que j'ai évoqué, s'avèrent totalement fausses. Vous verrez aussi que la tendance des différents médiums a toujours été de ne rien laisser filtrer du fait que nous vivons plusieurs fois sur terre. Lorsqu'ils prétendaient que les morts leur parlaient, les médiums dépeignaient la vie après la mort de façon telle que ce qui en ressortait, c'est qu'il ne peut pas y avoir de vies terrestres successives. Le médiumnisme s'est développé avec une tendance – dans ses apports les plus importants précisément – à faire de faux témoignages sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance, c'est-à-dire à faire des déclarations qui excluent carrément l'idée de la réincarnation. C'est ainsi que l'on voulait parler à travers les médiums. Certaines personnes qui ont cette tendance voulaient répandre dans le public, via les médiums, ce genre de révélations laissant à penser qu'il n'y a pas de vies terrestres successives. On voulait combattre, au moyen des médiums, la notion de réincarnation. C'était un fait fort singulier, qui ne pouvait qu'effrayer au plus haut point les occultistes les plus à droite, ceux qui avaient justement participé à cette mise en place de ce médiumnisme qui s'avérait à présent être au service d'une certaine tendance et non de la vérité impartiale.

Si toutes ces choses pouvaient se faire, c'est en raison de cette forte tendance de l'humanité au matérialisme. Or ce qui se trouve dans le cycle de conférences sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance, en tant que méthode de recherche, n'est conciliable avec aucune forme de vision matérialiste du monde. On peut fort bien, par contre, penser de façon matérialiste et croire ce que les différents médiums racontent à propos de la vie après la mort! Ce n'est au fond qu'une sorte de matérialisme enjolivé, qui a honte d'être matérialiste, et utilise des médiums pour éprouver un peu le monde spirituel. Il fallait donc tenir compte du matérialisme, et ceux qui l'ont vraiment fait ont le mieux réussi dans cette affaire.

À tout cela, autre chose est encore venu s'ajouter. Au cours du XIXe siècle, il s'est produit, même chez ceux qui avaient certaines connaissances du monde spirituel, un grand trouble à propos d'une chose sur laquelle il est indispensable de faire toute la lumière si l'on veut qu'un mouvement spirituel puisse tout simplement continuer d'exister. Cela venait de ce que l'on confondait constamment Ahriman et Lucifer. On ne savait plus les distinguer. On reconnaissait certes un principe du mal, des représentants du mal, mais on ne voulait pas – et on ne pouvait pas – les différencier de façon précise. Souvenez-vous de ce que je vous ai exposé ici à Pâques[40] : Goethe lui-même n'a pas su faire la distinction entre Ahriman, qu'il nomma Méphistophélès, et Lucifer. Il a fait de Méphistophélès une sorte de mélange, une chose intermédiaire entre Ahriman et Lucifer. Au XIXe siècle, les hommes n'étaient pas aptes à faire la différence entre les représentants des courants spirituels, entre Ahriman et Lucifer. Je me contenterai aujourd'hui de vous donner quelques informations, mais je les développerai plus tard, afin que tout cela trouve sa justification.

Lorsqu'on veut voir clair dans le monde spirituel, beaucoup de choses dépendent de ce que l'on puisse différencier correctement Ahriman et Lucifer. C'est pourquoi il faut que soit faite cette stricte distinction que vous retrouvez même figurée dans notre groupe plastique[41] où les deux puissances sont représentées. Beaucoup de choses dépendent de ce que l'on sache bien distinguer ces deux forces. Si l'on n'y parvient pas, cela introduit une curieuse forme de désordre dans la science de l'esprit, désordre que l'on pourrait caractériser de la façon suivante : quand on en reste à cet embrouillamini où Ahriman et Lucifer sont confondus, comme dans le personnage de Méphistophélès, on court sans cesse le danger qu'Ahriman se présente sous l'aspect

de Lucifer, et l'on ne voit pas bien à qui l'on a affaire. On ne sait pas s'il s'agit d'Ahriman ou de Lucifer sous l'aspect d'Ahriman. À travers la vision matérialiste du monde, Ahriman cherche à nous mentir. Mais cette vision matérialiste n'aurait pas toutes les conséquences que nous avons évoquées hier si l'on allait assez loin en se tenant fermement au fil du penser. Sans cet effort de penser conséquent, on ne viendra pas à bout du matérialisme. Mais quand on confond Ahriman et Lucifer, on est amené à adopter ce mensonge qu'est l'image ahrimanienne du monde du fait que, Lucifer venant alors en aide à Ahriman, on est poussé à prendre certaines erreurs pour des vérités.

La situation est tout de même bien singulière ! Un ensemble d'erreurs qui ne pouvaient prospérer qu'à l'époque du matérialisme – disons à l'époque de la tentation ahrimanienne – ont été adoptées par l'humanité grâce au fait que Lucifer a aidé de l'intérieur et qu'Ahriman s'est introduit dans la façon dont les hommes voient les phénomènes extérieurs et leur a menti à ce sujet. Ils pourraient déjouer sa ruse si Lucifer n'éveillait pas en eux certains désirs de consolider leur vision du monde au moyen de ce genre de représentations matérialistes.

Telle était la situation au cours du XIXe siècle. Et ceux qui le voulaient pouvaient exploiter cette situation à leur profit. Quiconque s'en rendait compte pouvait venir et développer une certaine tendance, un certain point de vue exclusif, donc suivre un chemin « de gauche ». Cela eût été certes une autre affaire si, au XIXe siècle, l'humanité n'avait pas été aussi facile à séduire et à tromper du fait de cette confusion entre Ahriman et Lucifer.

Il pouvait arriver que certaines personnes, dont la vision du monde était totalement matérialiste, eussent tout de même suffisamment d'éléments lucifériens en eux

pour ne pas croire au matérialisme, de sorte qu'elles cherchaient, dans le matérialisme, une vision spirituelle du monde. Dites-vous bien qu'il a pu apparaître, au XIX[e] siècle, un type d'hommes dont la tête était entièrement vouée au matérialisme, alors que leur cœur inclinait au spirituel. Dans ce cas, l'homme cherchera le spirituel dans le matériel et s'évertuera à donner une forme matérialiste même au spirituel.

Si quelqu'un de ce genre a derrière lui une individualité qui connaît bien le dessous des cartes, celle-ci aura particulièrement beau jeu avec lui. Cette individualité pourra en effet, si c'est son intérêt, préparer cet homme afin qu'il entraîne les autres à voir le spirituel de façon matérielle, et c'est ainsi que l'on opère lorsqu'on veut mystifier les gens. Cela marche d'autant mieux que l'on agit au bon endroit, que l'on transmet aux gens des choses justes, et qu'on leur ouvre des portes sur ce à quoi ils aspirent. On a donc pu apporter certaines vérités spirituelles à l'humanité et développer en même temps un point de vue très partial. Pour cela, on répandait d'un côté un certain nombre de vérités – avec une coloration matérialiste certes, mais des vérités tout de même – et on y mêlait quelque chose qu'il était difficile de déceler, dans le but d'induire les gens en erreur.

C'est une chose de ce genre, voyez-vous, qui s'est passée lors de la rédaction du *Bouddhisme ésotérique* de Sinnett. Ce livre a bien pour auteur Sinnett, mais derrière lui se tient celui qu'il appelle son inspirateur, et dont nous savons qu'il s'agit d'un masque derrière lequel se cache une individualité de Mahatma. Sinnett était journaliste, donc entièrement plongé dans les tendances matérialistes du XIX[e] siècle. C'est quelqu'un dont la tête était entièrement tournée vers le matérialisme, mais qui aspirait tout de même, au fond de lui-même, au monde spirituel. Il était donc dans la meilleure disposition pour chercher le monde

spirituel sous une forme matérialiste, et c'est pourquoi cette individualité, qui avait intérêt à utiliser le matérialisme de façon spirituelle pour atteindre certains objectifs personnels, eut beau jeu de déployer dans *le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett des idées totalement matérialistes, mais d'apparence spirituelle.

Vous pourriez m'objecter que *le Bouddhisme ésotérique* n'est tout de même pas une doctrine matérialiste! Or ce qui est grave, justement, c'est qu'on ne s'en aperçoit pas! Tout cela est si bien camouflé, enjolivé, qu'on ne remarque rien. Pour s'en rendre compte, il faut s'appuyer sur les éléments que j'ai développés devant vous. Sinnett parle des différents constituants de l'être humain, de la réincarnation et du karma, et tout cela est vrai, bien sûr. Mais son livre mêle à une conception véritablement spirituelle une vision totalement matérialiste, et ceci de telle façon qu'il est très difficile de s'en apercevoir. Pratiquement personne n'était à même de se rendre compte qu'un élément totalement matérialiste avait été introduit au milieu d'idées spirituelles.

On a donc affaire là à des idées qui sont, dans un sens, tout à fait justes, mais dans lesquelles se trouve glissée une représentation de la huitième sphère qui est une véritable tromperie matérialiste. Et cette présentation culmine dans l'affirmation selon laquelle la huitième sphère est la Lune. C'est ce qu'on lit dans *le Bouddhisme ésotérique.* Grâce à son style journalistique et à ses qualités d'écriture, cet ouvrage s'est répandu dans de très larges cercles, et nombreux sont les cœurs qu'il a conquis. Ces gens n'y ont pas trouvé d'idées véritables sur la huitième sphère, mais cette affirmation singulière que la Lune est la huitième sphère.

Nous savons que *le Bouddhisme ésotérique* a été écrit à l'époque où, après tous les événements dont je vous ai parlé, Blavatsky avait été poussée dans la direction des occultistes indiens, ces occultistes de gauche qui poursuivaient leurs

intentions particulières. C'est la raison pour laquelle il y est question des différents constituants de l'être humain, ainsi que de la réincarnation et du karma. Il vient donc en contradiction avec ceux qui voulaient faire disparaître la notion de la réincarnation. Vous voyez combien la lutte était âpre.

Blavatsky, nous l'avons vu, était liée à des spiritualistes américains qui voulaient taire la notion de réincarnation et qui utilisaient à cette fin le médiumnisme. Mais comme elle s'est rebellée, on l'a mise dehors, et c'est alors qu'elle est tombée de plus en plus au pouvoir des Indiens. Elle a été en quelque sorte jetée dans leurs bras. À partir de là, on s'efforça de lancer un courant adverse, si bien que l'on peut parler, en ce qui concerne l'occultisme, d'une lutte entre l'américanisme et l'« indianisme ». D'un côté, on voulait absolument faire disparaître la notion de vies terrestres successives, et de l'autre on voulait apporter au monde ces idées, mais en tenant compte des tendances matérialistes du XIXe siècle.

Cela put se faire lorsqu'on prépara la théorie de la huitième sphère telle qu'elle a été présentée dans *le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett. D'un autre côté, cependant, certains faits sont peut-être assez importants pour qu'il faille au moins les signaler ; non pas que je veuille vous effrayer avec ces choses, mais parce qu'il importe de faire toute la lumière sur le point de vue spirituel auquel nous nous plaçons.

Le fait que *le Bouddhisme ésotérique* contint une « présentation préparée » de la huitième sphère entraîna deux difficultés. L'une vint d'H. P. Blavatsky elle-même. Elle savait que ce que Sinnett avait écrit était faux. Mais d'un autre côté, elle était entre les mains de ceux qui voulaient voir ce faux enseignement se répandre dans l'humanité. C'est pourquoi elle tenta, comme vous pouvez le lire dans

sa *Doctrine secrète*, de corriger d'une certaine façon cette vision de la huitième sphère et tout ce qui lui est lié. Mais elle l'a fait de telle façon que les gens ne purent plus vraiment s'y retrouver, et c'est ainsi qu'une certaine divergence apparut entre *le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett et *la Doctrine secrète* de Blavatsky. À vrai dire, Blavatsky corrigea les choses de telle façon qu'en fin de compte elle défendit la tendance partiale des occultistes de gauche indiens. Comme nous le verrons encore, c'est d'une façon bien curieuse qu'elle s'est efforcée de faire transparaître un peu plus de vérité en face de l'erreur. De ce fait, elle dut à nouveau créer un contrepoids. Car du point de vue des occultistes indiens, il eût été très dangereux de laisser la vérité filtrer ainsi au grand jour.

Pour créer ce contrepoids – nous allons peu à peu le comprendre –, elle s'est engagée dans une curieuse voie. D'un côté, elle s'est approchée plus près que Sinnett de la vérité concernant la huitième sphère, mais d'un autre côté, dans *la Doctrine secrète*, elle s'est répandue en invectives contre tout ce qui est judaïsme et christianisme, en mêlant ceux-ci à une certaine vision de la nature de Iahvé. Ce qu'elle avait fait de bien d'un côté, elle chercha donc à le compenser d'un autre côté afin que le courant indien de l'occultisme n'en souffre pas trop. Elle savait que des vérités de ce genre ne restent pas théoriques et sans effets comme le font d'autres idées qui concernent le plan physique. Ces théories-là, en effet, s'intègrent à toute la vie intérieure et colorent les émotions et les sentiments. Tout cela était calculé pour amener les âmes dans une certaine direction. On avait cherché à introduire là-dedans un îlot d'erreurs inextricables.

Bien entendu, H. P. Blavatsky ignorait que les forces qui agissaient ainsi par-derrière avaient intérêt à cultiver, au lieu de la vérité, une certaine façon de se tromper, et à répandre ainsi une erreur qui était favorable au courant

matérialiste du XIXe siècle, erreur qui, d'ailleurs, ne pouvait se développer qu'à l'apogée du matérialisme. Voilà donc un aspect des choses.

Un autre aspect, c'est que cette affaire a fait une forte impression. *Le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett et, d'une autre manière, *la Doctrine secrète* de Blavatsky, ont beaucoup intéressé les gens qui étaient vraiment en quête du monde spirituel. Mais cela effraya, en revanche, ceux qui avaient des raisons de craindre la réussite d'un tel courant occulte teinté d'orientalisme.

Toutes sortes de polémiques bien peu raisonnables ont été soulevées à l'égard de Blavatsky, de Sinnett, du mouvement théosophique, etc. Parmi celles qui ont visé le mouvement théosophique, certaines venaient certes de gens qui connaissaient bien toutes ces choses, mais ces « connaisseurs » étaient de parti pris. La vie spirituelle anglicane tendait à laisser le moins possible filtrer ce qui venait de l'Orient, et à empêcher que la notion de réincarnation se répande.

Au nombre de ceux qui s'opposèrent aux doctrines orientales parce qu'ils y voyaient un danger pour la culture chrétienne en Europe figurent assurément les ésotéristes chrétiens. Des occultistes européens, des chrétiens ésotéristes proches du parti de la Haute Église[42], se sont ralliés à ce point de vue. De ce côté sont alors venues des publications[43] visant à repousser le courant oriental tel qu'il émanait d'H. P. Blavatsky et de Sinnett, mais aussi à cultiver dans le monde extérieur un ésotérisme propre à dissimuler la notion de vies terrestres successives. L'intérêt de ce groupe qui ne voulait pas tabler sur la notion de réincarnation, bien que celle-ci dût être enseignée, était de rattacher un certain courant à la forme de christianisme à laquelle on était habitué en Europe. On s'engagea ainsi dans une voie semblable à celle de Sinnett.

Ceux qui préparaient tout cela, je dois le signaler encore une fois, n'étaient sans doute pas tout à fait conscients d'être les instruments de l'individualité qui se tenait derrière eux. Ceux qui se sentaient proches de la Haute Église ne savaient pas beaucoup plus que Sinnett ce qui se tramait derrière eux. Ils savaient par contre que ce qu'ils faisaient devait beaucoup impressionner les occultistes, et cela les décida à appuyer l'autre orientation, celle qui voulait effacer la notion des vies terrestres successives.

Après ces considérations préliminaires, si nous voulons caractériser pour l'essentiel l'erreur que l'on trouve chez Sinnett, nous dirons qu'il s'agit surtout de cette affirmation que la Lune est une manifestation de la huitième sphère. Sinnett présente la Lune, avec ses influences et ses effets, comme étant la huitième sphère. Exprimé de cette façon, c'est une erreur. Voilà ce qui importe. Si, lorsqu'on veut faire des recherches sur les influences de la Lune, on part de l'hypothèse de Sinnett, on fait une lourde erreur, erreur que l'on ne peut pas percer à jour si facilement et qui provient en fait de la vision matérialiste. Que fallait-il faire, alors, pour qu'apparaisse la vérité ? Face à la présentation erronée que l'on trouve dans *le Bouddhisme ésotérique,* il fallait attirer l'attention sur ce qu'est vraiment la Lune.

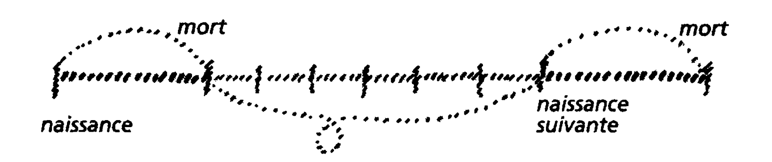
Si vous lisez ma *Science de l'occulte*, vous verrez que j'avais la tâche d'expliquer comment la Lune fut expulsée de la Terre. J'ai pris un soin tout particulier à décrire de façon claire comment la Lune est sortie de la Terre. Il fallait une bonne fois, en face de l'erreur, attirer l'attention sur la vérité. Il était nécessaire, en regard du courant indien, de montrer clairement quelle est la fonction de la Lune dans l'évolution de la Terre. C'était là l'une des choses qui devait se faire dans ma *Science de l'occulte.*

L'autre chose qui devait arriver, vous la saisirez si vous considérez ce qu'ont fait les gens que j'ai évoqués en dernier : les occultistes qui dépendaient de la Haute Église. Eux aussi étaient en quelque sorte guidés. Ils pensaient que les idées de la réincarnation modifieraient la forme de christianisme à laquelle ils étaient habitués en Europe et en Amérique, et ne voulaient donc pas qu'elles soient répandues comme une vérité parmi les hommes. Ils se sont engagés dans une voie bien particulière, voie que nous pouvons étudier si nous regardons la manière dont ces occultistes ont procédé, de leur côté, pour réfuter *le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett et *la Doctrine secrète* de Blavatsky.

Face aux affirmations de Sinnett sur la huitième sphère, cela fit beaucoup de bien, car ils ont nettement mis en évidence les erreurs que contenaient toutes ces déclarations sur la huitième sphère et la Lune. Mais en même temps, cela fut rattaché à d'autres idées : ces gens disaient en effet que l'homme n'est pas lié à la Lune comme Sinnett le prétend, mais d'une autre façon. Laquelle, ils ne l'ont pas explicité, mais on voyait qu'ils avaient pressenti ce qui s'est passé lorsque la Lune est sortie de la Terre comme j'en parle dans ma *Science de l'occulte.* Mais voilà que ces gens insistaient fortement sur une autre idée. La Terre, disaient-ils, n'a jamais été en relation avec les autres planètes du système solaire, et donc l'homme non plus. Pour eux, l'homme n'aurait jamais pu vivre sur Mercure, Vénus, Mars ou Jupiter. De ce côté, on affirmait donc avec force qu'il n'existe aucune relation entre l'homme et les autres planètes du système solaire. Or c'est là le meilleur moyen d'introduire encore une autre erreur dans le monde et de répandre une épaisse obscurité sur l'idée de la réincarnation. La première erreur, celle de Sinnett, est plutôt favorable à l'idée de la réincarnation, mais dans une version

matérialiste. La deuxième erreur, par contre, qui consiste à dire que, pendant son évolution terrestre, l'homme n'a jamais rien eu à voir avec Mercure, Vénus, Mars, Jupiter, etc., cette erreur n'était pas répandue par ceux qui l'avaient publiée, mais par ceux qui se tenaient derrière eux. Ils agissaient sur les âmes humaines de façon que celles-ci ne puissent jamais croire sérieusement à la réincarnation. C'est pourquoi ils affirmaient que l'homme n'a jamais eu affaire à autre chose que la Terre, et que jamais il n'a été en rapport avec les autres planètes.

Si vous considérez l'homme tel qu'il vit entre la naissance et la mort, vous devez vous dire que son évolution est alors régie par les esprits de la forme. Cela aussi est exposé dans *la Science de l'occulte.* Mais si vous ajoutez à cela la vie entre la mort et une nouvelle naissance, il faut alors tenir compte d'un élément tout à fait essentiel, à savoir que la sphère d'activité de ces esprits de la forme se partage d'une certaine manière en sept catégories. Une seule de ces catégories, celle qui concerne principalement la vie sur terre entre la naissance et la mort, est attribuée à Iahvé. Les six autres catégories régissent la vie entre la mort et une nouvelle naissance.



Cela, on ne peut le découvrir que si l'on étudie véritablement la vie entre la mort et une nouvelle naissance. De même que Iahvé s'occupe de la Terre, et qu'il a même fait le sacrifice d'aller sur la Lune pour pouvoir, depuis là-bas, paralyser certaines choses dans l'évolution de la Terre, de même les autres esprits de la forme s'occupent des autres

planètes. Mais cela, il faut le tenir secret si l'on veut que les hommes ignorent qu'ils passent par une succession de vies terrestres ; il faut cacher tout cela *in concreto,* de façon que personne ne s'aperçoive du mystère dont je viens de vous parler. Si l'on parvient en effet à les détourner d'une véritable connaissance de ce qu'est la vie entre la mort et une nouvelle naissance, on aboutit à ce qu'ils considèrent la vie entre la naissance et la mort sans ce mystère, et se fassent alors raconter par des médiums des histoires d'êtres qui continuent simplement cette vie terrestre après leur mort.

Tout ce qui est fait dans ce domaine est soigneusement calculé. Car, bien entendu, l'occultiste qui entreprend ce genre de choses sait parfaitement, s'il suit le chemin de gauche, dans quelle direction il doit conduire les pensées des gens pour entraîner aussi leurs sentiments et les détourner ainsi de certains mystères afin que ceux-ci ne se répandent pas.

Voilà donc ce qui advint de ce côté. Vous retrouverez ces éléments dans les livres qui traitent de ce thème[44]. Vous verrez souvent affirmé que l'homme n'a rien à voir avec les autres planètes de notre système solaire, ce qui sous-entend qu'il n'a rien à voir avec les dirigeants de ces planètes. On affirmait cela avec force, afin que jamais les gens ne puissent accorder la moindre crédibilité aux idées de la réincarnation. Et c'est là, voyez-vous, que se trouve l'autre tâche : là encore, opposer la vérité à l'erreur. Relisez *la Science de l'occulte* et vous verrez comment est mis en évidence le fait que l'homme doit quitter la Terre pour passer une partie de son existence sur d'autres planètes. Dans *la Science de l'occulte*, j'ai développé cela avec précision : d'un côté la relation à la Lune, et de l'autre la relation aux autres planètes.

Pour caractériser brièvement ce à quoi ces gens voulaient en venir, on peut dire qu'eux aussi utilisaient la vision matérialiste de leur époque. Pensez donc, en effet,

que si l'on voit les choses comme je les ai exposées dans mon livre, on confère alors un rôle essentiel, dans la perspective de l'évolution de la Terre, à cette relation des autres planètes avec notre Terre ! Les autres planètes font partie, elles aussi, de l'évolution de la Terre. Pour les matérialistes, les planètes ne sont que des blocs de matière qui gravitent dans l'espace. Mais il fallait remonter jusqu'à leur entité spirituelle et accéder aux esprits de ces planètes, en décrivant les fonctions qu'elles ont dans le développement spirituel de l'humanité.

Vous voyez qu'en tant que mouvement spirituel on était en quelque sorte coincé entre deux tendances qui cherchaient à altérer la vérité, l'une à propos de la Lune, l'autre à propos des planètes. Telle était la situation. Ce sont les faits que l'on rencontre à la fin du XIXe siècle. H. P. Blavatsky, comme Sinnett, voulait déformer la vérité à propos de la Lune ; les autres cherchaient à falsifier le rapport qu'ont les planètes avec l'évolution de la Terre. Ne pensez pas qu'il soit aisé d'être ainsi coincé entre deux courants de ce genre ! Car lorsqu'il s'agit d'occultisme, il faut une bien plus grande force pour saisir la vérité que lorsqu'on a affaire aux vérités habituelles du plan physique. Les possibilités d'erreur et d'illusion sont beaucoup plus grandes, et il faut en tenir compte. D'un côté, la vérité se trouvait donc faussée en ce qui concerne la Lune, de l'autre en ce qui concerne les planètes. Il est certes difficile de s'en apercevoir, parce qu'il faut une bien plus grande force pour percer à jour de telles erreurs. On était pris comme dans un étau entre ces deux erreurs destinées à servir le matérialisme. D'un côté, il fallait compter avec le matérialisme d'origine orientale, qui avait combiné cette affaire avec la Lune pour amener la conception orientale de la réincarnation. Ce qui concerne la réincarnation était certes exact ; mais nous verrons encore à quel point on fit

alors, avec ce prétendu *Bouddhisme ésotérique,* une concession importante au matérialisme. De l'autre côté, on cherchait à sauver une certaine forme de l'« ésotéricisme » catholique face aux assauts venus d'Inde, pour faire disparaître complètement dans le matérialisme tout aspect spirituel relatif au développement du système planétaire. La science de l'esprit était prise entre les deux comme dans un étau. Telle était la situation. Et partout entraient en jeu des forces puissantes qui cherchaient à mettre sur le devant de la scène l'un ou l'autre de ces courants.

Il s'agit maintenant pour nous de comprendre en quoi cette conception erronée de la Lune est une concession très particulière au matérialisme, et comment la correction qu'apporta H. P. Blavatsky n'a fait qu'empirer les choses. D'un côté, elle a certes corrigé les affirmations de Sinnett avec un talent d'occultiste que celui-ci n'avait pas, mais d'un autre côté elle a utilisé un moyen qui ne pouvait, en fin de compte, que conserver l'erreur.

Il importe d'abord de comprendre en quoi la conception que Sinnett donne de la huitième sphère est fausse. Reportez-vous pour cela à la présentation rectifiée de l'évolution de la Terre dans son ensemble, c'est-à-dire au fait que notre planète est passée par les trois phases saturnienne, solaire et lunaire avant de connaître son stade proprement terrestre. Rappelez-vous que l'ancienne Lune était d'une tout autre constitution que la Terre. Le règne proprement minéral ne s'est ajouté aux autres règnes que pendant la période terrestre. Ce qui constitue le monde sensible du plan physique est entièrement imprégné de ce minéral. Dans les règnes végétal, animal et humain, vous ne voyez en fait rien d'autre que le minéral dont ils ont été imprégnés. Votre corps aussi est saturé de minéral. Ce qui est lunaire, solaire, et n'est pas minéral, ne s'y trouve que de façon occulte. De tout cela on ne voit que le minéral, le

terrestre. Voilà ce qu'il faut garder à l'esprit si l'on veut, en partant de l'homme tel qu'il est actuellement sur terre, répondre à la question : quelle est, en l'homme, la part héritée de l'ancienne Lune ?



L'ancien « homme lunaire » se cache bien dans l'homme terrestre, mais de telle façon qu'il ne faut rien nous représenter en lui de minéral. Si vous considérez l'homme terrestre, vous devez ajouter, à l'intérieur de l'enveloppe minérale que vous voyez, l'homme lunaire. Cet homme lunaire n'a rien de minéral, c'est pourquoi il reste invisible aux yeux physiques. On ne peut le découvrir qu'avec l'œil de l'esprit. Je pourrais peut-être mieux dessiner cela ainsi, en hachurant l'homme lunaire à l'intérieur. Certains organes de l'être humain ont à leur base une forme lunaire. Cachée à l'intérieur, elle ne peut être vue que par un regard clairvoyant. Bien entendu, ce qui se trouve là, à l'intérieur, existait sur l'ancienne Lune. Mais rappelez-vous comment cela était vu alors : on le voyait grâce à la connaissance imaginative ! Il s'agit d'images mobiles et fluctuantes. Vous les trouvez encore aujourd'hui ; mais elles ne pouvaient être vues – en tout cas à l'époque – qu'à l'aide de la clairvoyance atavique. L'ancien homme lunaire ne pouvait être perçu qu'à l'aide de la clairvoyance atavique. À l'époque, c'était la vision normale. Finalement, tout ce qui se rapporte à cette ancienne évolution lunaire ne peut être contemplé qu'en imaginations, grâce à l'ancienne clairvoyance visionnaire. On ne peut nullement

concevoir l'homme lunaire comme étant fait de terre minérale. Il ne peut être formé qu'à partir d'une Lune accessible à la clairvoyance imaginative. Car il faut nous représenter aussi qu'à l'époque de l'ancienne Lune, tout l'environnement – donc ce qui correspond aux plantes, aux animaux, aux rivières ou aux montagnes visibles à nos yeux physiques – n'était visible qu'au regard clairvoyant imaginatif des hommes lunaires.

Comme nous le savons, les forces qui résidaient dans cette ancienne Lune ont dû réapparaître et se répéter en quelque sorte dans la phase terrestre de l'évolution. Mais cette phase terrestre aurait abouti à un dépérissement si les forces lunaires n'avaient pas ensuite été expulsées. C'est ce que j'ai montré dans ma *Science de l'occulte.* Pourquoi les forces lunaires ne pouvaient-elles pas se maintenir à l'intérieur des forces terrestres ? Songez que la planète Terre devait prendre en elle le règne minéral ; la planète Terre devait se minéraliser. Tant que la Lune appartenait encore à la Terre, les forces lunaires étaient encore dedans. Mais il fallait qu'elles en sortent, et la Lune a donc dû s'extraire de la Terre. Vous trouvez tout cela exposé dans *la Science de l'occulte.* La Lune a dû sortir, car elle n'aurait pas pu subsister dans une Terre minéralisée, c'est-à-dire que les hommes n'auraient pas pu se développer comme ils l'ont fait. Et maintenant, réfléchissez bien. Je vous ai expliqué que l'ancienne Lune n'est accessible qu'à la clairvoyance imaginative. Si vous vous représentez l'homme tel qu'il s'est développé pour devenir un homme terrestre, jusqu'à devenir capable de percevoir au moyen d'organes sensoriels physiques, vous comprendrez qu'il n'aurait jamais pu voir la sortie de la Lune. La sortie de la Lune, et aussi le fait que la Lune se trouve quelque part là dehors n'aurait pu être perçu que grâce à la clairvoyance. L'homme était ainsi fait qu'il n'aurait pu voir que par clairvoyance la Lune

s'extraire de la Terre, et que les influences de cette Lune auraient été alors semblables à celles de l'ancienne Lune, c'est-à-dire qu'elles auraient suscité en l'homme, entre autres, la clairvoyance imaginative.

Songez donc à la situation dans laquelle l'homme se trouvait alors ! L'« homme » pouvait en effet apparaître sur la Terre, les âmes pouvaient descendre des planètes, etc. Mais la Lune aurait alors agi en tant que Lune, c'est-à-dire de telle façon que les forces avec lesquelles l'homme descendait auraient été les mêmes que celles de l'ancienne Lune qui a précédé la Terre. Et personne n'aurait vu la Lune s'il n'avait été capable de clairvoyance imaginative.

Or cette extraction de la Lune a été accompagnée d'un autre processus, matériel celui-là. Je vous ai parlé de la relation que Iahvé entretient avec la Lune. Eh bien, du fait de cette alliance de Iahvé avec la Lune, celle-ci est devenue matérielle, elle s'est minéralisée, elle aussi, mais avec une matérialité beaucoup plus compacte que celle de la Terre. Il faut donc faire remonter ce que l'on peut voir physiquement quand on regarde la Lune, – dont il faut par conséquent supposer qu'il s'agit de minéral – à l'action de Iahvé. Des éléments minéraux, introduits par Iahvé, sont venus s'ajouter à l'ancienne Lune. Il s'agit bien d'un produit de Iahvé.

De ce fait, les anciennes forces lunaires ont été paralysées, et elles agissent depuis lors d'une tout autre manière qu'auparavant. Si la Lune ne s'était pas minéralisée, en effet, le rayonnement de ses forces aurait toujours suscité chez l'homme l'ancienne clairvoyance atavique, ou bien influencé leur volonté en faisant d'eux des somnambules. Toute cette action a été paralysée du fait que la Lune, elle aussi, s'est minéralisée. Désormais, les anciennes forces ne peuvent plus se développer ainsi.

Il s'agit d'une vérité extrêmement importante, car vous comprendrez à présent que si la Lune a dû être minéralisée, c'est précisément pour qu'elle n'agisse plus de façon lunaire au sens d'autrefois. Quand on dit que la Lune actuelle est la répétition de l'ancienne Lune, il faut préciser qu'il s'agit alors d'un globe invisible au regard physique, qui concerne le monde spirituel, même si c'est seulement le monde spirituel subconscient, perceptible à la clairvoyance visionnaire. Quand on parle de la répétition de l'ancienne Lune, il s'agit donc de quelque chose de spirituel. Quant à ce qui est minéral dans la Lune, cela a été ajouté à ce spirituel ; cela ne fait pas partie de ce qui doit être qualifié de lunaire au sens de l'ancienne Lune.

Comment, au XIX[e] siècle, a-t-on compté avec le matérialisme ? Les gens n'auraient jamais cru que derrière la Lune matérielle se trouvent encore les plus importants vestiges – non minéralisés – de l'ancienne Lune. Personne n'aurait cru cela. Alors on a fait une concession au matérialisme, en ne parlant que de la Lune physique, donc matérialisée. Sinnett a tout simplement oublié l'esprit lorsqu'il a parlé de la Lune. Comme vous pouvez le constater en lisant *le Bouddhisme ésotérique*, il s'est contenté de dire que la Lune est faite d'une matière beaucoup plus dense que la Terre. Elle l'est effectivement, et il faut qu'elle le soit. Mais Sinnett a complètement omis de dire qu'il y a derrière la Lune physique une réalité occulte. Il a fait une concession au matérialisme en ne parlant que de la Lune matérielle et en ignorant la réalité spirituelle qui se cache derrière. Certes, cette réalité n'appartient pas à la Terre ; elle est même beaucoup plus proche de l'ancienne Lune que de la Terre.

Ce camouflage a eu d'énormes conséquences. Car Sinnett a placé ainsi une chose juste – le fait que la Lune ait à voir avec la huitième sphère – sous un jour complètement

faux. Il a ainsi déformé les choses de façon terriblement astucieuse. Il a en effet négligé la partie spirituelle de la Lune ; il a omis de dire que la huitième sphère – dont la Lune est pour lui le représentant – est en réalité *derrière* la Lune, et il a présenté comme étant la huitième sphère ce qui a été donné pour corriger, pour paralyser cette huitième sphère. Car la matière est là, dans la Lune, pour paralyser la huitième sphère et la rendre inopérante.

Les hommes ne savent pas comment la huitième sphère agirait si l'on retirait de la Lune sa matière. C'est toute la nature de l'âme humaine qui deviendrait autre sur terre. Si l'âme est ce qu'elle est, elle le doit au fait que de la matière particulièrement dense a été incorporée à la Lune. Ce qui rend la huitième sphère inopérante – sa matérialité – Sinnett l'appelle huitième sphère. Quant à la véritable huitième sphère – les anciennes forces lunaires – il la dissimule. Il s'agit là d'un artifice souvent utilisé en occultisme : on dit quelque chose qui au fond est vrai, mais on le dit de telle façon que c'est pourtant totalement faux – excusez la contradiction ! Il est faux d'affirmer que la matière de la Lune est la huitième sphère, parce que c'est au contraire ce qui vient guérir cette huitième sphère ! Mais il est tout à fait juste de dire que la Lune est la huitième sphère, parce qu'elle est effectivement là-haut, dans la Lune ! La huitième sphère est centrée sur la Lune ; c'est bien là qu'elle vit. Et maintenant nous en sommes au point où nous pouvons expliciter davantage ce qu'est vraiment cette huitième sphère et montrer ce qui la relie de façon si étroite à la sphère spirituelle de l'évolution du XIXe siècle.

C'est ce point que je reprendrai demain.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 18 octobre 1915

Il est, en fait, extrêmement difficile de parler de ce qu'on appelle la huitième sphère. Les propos de M. Sinnett étant entachés d'une grave erreur, on ne peut même pas les qualifier de communication à ce propos. Vous pouvez facilement comprendre pourquoi il est si difficile de parler de cette huitième sphère. Notre langage, il faut le redire, est fait pour le monde sensible extérieur ; or dans ce monde sensible extérieur, la huitième sphère a été tenue pour un mystère jusqu'au moment où M. Sinnett l'a mentionnée.

C'est pourquoi il n'y a évidemment guère de termes que l'on pourrait facilement utiliser pour caractériser la huitième sphère. Cela vous explique aussi pourquoi l'on a évité si longtemps de parler de cette question. Il faudra d'ailleurs prendre ce que je vais vous dire aujourd'hui – qui prendra un peu la forme d'aphorismes – comme une esquisse provisoire destinée à vous présenter quelques caractéristiques qui ne pourront encore vous donner que peu de choses. J'espère que nous aurons l'occasion de continuer à approfondir ce sujet[45]. Je tenterai de vous donner une idée de cette huitième sphère en m'appuyant sur ce que j'ai dit hier, et en partie aussi auparavant[46], afin que nous puissions, sur cette base, ajouter quelques éléments à propos de l'évolution du mouvement spirituel au XIXe siècle et au début du XXe siècle.

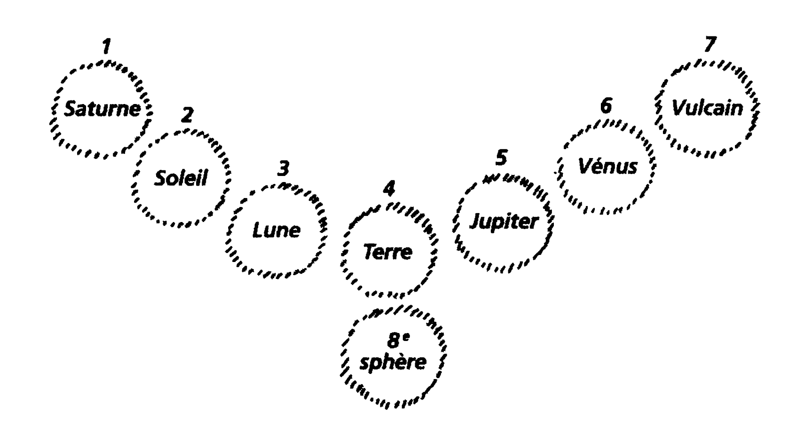
Je vous ai montré que la plus grande erreur, dans ce qu'affirme Sinnett, est de faire croire que la Lune extérieure aurait directement quelque chose à voir avec la huitième sphère. J'ai tenté de vous faire comprendre que c'est la tendance matérialiste, donc le fait d'avoir mis tout l'accent sur quelque chose de physique matériel, qui constitue le fondement de son erreur.

Ce qu'on appelle la huitième sphère – vous l'aurez peut-être pressenti – ne peut avoir à faire avec quoi que ce soit qui existerait dans le monde sensible. Il faut exclure de la huitième sphère tout ce qui peut être perçu grâce aux sens humains ou pensé en s'appuyant sur la perception sensible. Vous ne pourrez la trouver nulle part dans le monde sensible.

Il existe pourtant un moyen de se faire une représentation de la huitième sphère en utilisant certains concepts. J'ai dit que cette huitième sphère avait quelque chose à voir avec le reliquat de l'ancienne Lune et de son évolution, c'est-à-dire avec ce qui, de ce « prédécesseur de la Terre » qu'était l'ancienne Lune, avec toute son évolution, est resté en arrière. Vous pouvez déjà déduire cela des divers entretiens que nous avons eus au cours du temps. Hier, je vous ai expliqué que, sur l'ancienne Lune, l'homme regardait les choses de façon imaginative, visionnaire, si bien que tout élément substantiel que l'on pourrait chercher dans la huitième sphère devra être trouvé là où l'on peut découvrir quelque chose grâce à la vision imaginative. On pourra donc supposer que la huitième sphère doit être découverte au moyen d'imaginations visionnaires.

Et d'abord, pourquoi emploie-t-on cette expression ? Vous connaissez depuis longtemps les sept sphères : Saturne, Soleil, Lune, Terre, Jupiter, Vénus et Vulcain, à travers lesquelles l'évolution humaine progresse comme je vous l'ai souvent décrit. S'il existe encore quelque chose en

dehors de ces sept sphères – c'est l'hypothèse que nous voulons maintenant faire –, et si ce quelque chose a un rapport quelconque avec l'évolution de la Terre, on pourra alors parler d'une huitième sphère. Nous devrons alors nous dire qu'elle réside en dehors des sept sphères, et se trouve pourtant dans un certain rapport avec l'évolution. Voici comment on peut l'évoquer. Nous devons envisager l'existence d'un corps céleste – que nous pourrions dessiner ici – qui ne serait visible qu'à la conscience imaginative, et qui constituerait un huitième globe en plus des sept que nous devons considérer comme le théâtre de l'évolution humaine régulière. Tout dessin de ce genre n'est, bien entendu, qu'un schéma : on représente séparément des corps que l'on ne peut observer que les uns dans les autres.



Après toutes les explications qui vous ont été données, vous avez pu pressentir depuis longtemps que, tant qu'on en reste au monde sensible, tant que l'on se contente d'observer avec les sens et de réfléchir avec sa raison, l'on se trouve dans la quatrième sphère. Mais lorsqu'on parvient, grâce à un développement intérieur, à voir la troisième

sphère, la sphère lunaire, on ne s'envole pas pour autant ailleurs dans l'espace. On observe d'un autre endroit, certes, mais pour ce qui est de l'espace physique, on observe toujours du même endroit. Il faudrait donc en réalité dessiner ces sept sphères les unes dans les autres. Elles représentent des phases successives d'un même développement, et le schéma que l'on dessine de cette façon n'a pas plus de réalité que si l'on disait : « De la naissance à sept ans, on observe une première phase dans le développement d'un être humain, de sept à quatorze ans une deuxième phase, etc. Plaçons donc l'un derrière l'autre l'enfant qui s'est développé pendant les sept premières années et celui qui s'est développé pendant les sept années suivantes. » Ce n'est évidemment pas possible. Eh bien, ce n'est pas possible non plus quand on considère les sept phases successives de l'évolution de la Terre en les plaçant côte à côte !

Vous commencez peut-être maintenant à pressentir que l'on peut observer la huitième sphère à l'intérieur de la sphère terrestre. On ne peut la dessiner ni au-dessus ni au-dessous. Il faudrait la placer à l'intérieur de la Terre. Pour illustrer de façon un peu grossière la présence du spirituel autour de nous, je l'ai souvent comparé à l'air qui nous entoure de toute part. Nous devons chercher tout ce qui est spirituel dans ce qui nous environne, y compris notre monde physique. Il faudrait donc supposer que la huitième sphère se trouve dans ce qui nous entoure. L'homme devrait développer un organe approprié à la huitième sphère comme les sens physiques le sont à la Terre. Il pourrait alors vivre en pleine conscience dans la huitième sphère. Mais, en réalité, il s'y trouve toujours inconsciemment, de même qu'il est toujours dans l'air, même s'il n'en sait rien. La huitième sphère est toujours là et, lorsqu'on a développé l'organe approprié, on prend conscience de sa présence. Si bien que, pour la caractériser, nous devons,

bien entendu, décrire quelque chose en quoi nous vivons continuellement, quelque chose où nous sommes constamment plongés.

Comme je vous l'ai dit, je ne peux, pour l'instant, que vous donner quelques informations susceptibles d'être complétées lors de nos prochains entretiens. En quoi consiste ce qui vit dans la huitième sphère ? Vous pouvez, certes, vous douter que cette huitième sphère qui nous entoure est accessible à la clairvoyance imaginative visionnaire. Il est donc impossible de développer la clairvoyance imaginative sans avoir connaissance de la huitième sphère. Et s'il est difficile, aujourd'hui, de parler de ce genre de choses, c'est surtout parce que bien peu de gens disposent de facultés de clairvoyance vraiment précises et sont capables, par conséquent, de faire des distinctions claires dans ce qu'ils voient. Dans la huitième sphère, nous avons donc des imaginations, et rien, par contre, qui fasse partie intégrante de l'évolution terrestre proprement dite – la quatrième sphère –, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu hier, l'imprégnation du monde par le minéral. Si nous pouvons vivre sur la Terre, c'est parce que ce quatrième corps planétaire est imprégné de minéral ; nous sommes toujours entourés de minéral, et c'est ce qui permet que nous percevions le monde avec nos sens et que nous combinions par notre entendement ce que nous percevons. Or il faut nous représenter que ce minéral n'existe absolument pas dans la huitième sphère. Il en est totalement absent.

Si nous en faisons abstraction, il ne reste alors rien d'autre qu'un stade ultérieur de développement de l'ancienne Lune. D'où pourrait, en effet, venir encore autre chose ? Cependant, l'évolution se poursuit, et quelque chose de cette nature, donc substantiellement perceptible par la clairvoyance imaginative, visionnaire, mais qui ne serait rien d'autre qu'un reliquat de l'ancienne Lune, ne

serait pas encore la huitième sphère. On ne pourrait encore parler que d'un reste laissé par la troisième sphère.

Pour approcher d'une compréhension de ce qu'est la huitième sphère, il faut d'abord bien comprendre ce qui suit. En se développant selon les règles, la troisième sphère – l'ancienne Lune – est devenue la quatrième sphère. Le troisième règne élémentaire – c'est ainsi qu'il faut l'appeler – est passé au stade du règne minéral. Le minéral a fait son apparition. Autrement, il faudrait nous représenter l'ancienne Lune comme faite d'une substantialité uniquement accessible à l'imagination. De sorte que le cheminement régulier de la Lune à la Terre, donc de la troisième sphère à la quatrième, consiste dans le fait que ce qui n'était perceptible qu'à l'imagination devient perceptible aux sens en se minéralisant. L'élément lunaire persiste tout d'abord en tant que huitième sphère, et puis il devient autre, du fait que quelque chose de particulier va encore se produire. Nous savons ce qui doit s'accomplir pour que la quatrième sphère puisse naître de la troisième. Ce processus est clairement décrit dans *la Science de l'occulte*: les esprits de la forme sont venus se joindre aux esprits du mouvement et ont pris en charge toute cette transformation. On peut dire que la quatrième sphère naît de la troisième du fait que les esprits de la forme se sont joint aux esprits du mouvement.

Or, si les esprits de la forme avaient voulu – et pu – accomplir tout ce qui vit dans leur nature, rien d'autre que la quatrième sphère ne serait apparu au moment où la troisième sphère avait rempli sa tâche dans l'univers. Cela va de soi. Mais nous savons qu'il existe des esprits lucifériens et ahrimaniens. Ceux-ci retiennent pour eux quelque chose de la substantialité lunaire. Leur nature consiste précisément à retenir pour eux quelque chose de la substantialité lunaire. Ils l'arrachent en quelque sorte aux esprits

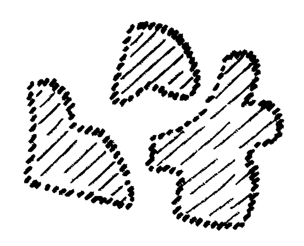
de la forme. Lors du passage de la troisième à la quatrième sphère, il faut aussi tenir compte du fait que Lucifer et Ahriman arrachent quelque chose aux esprits de la forme. Dans cette partie arrachée aux esprits de la forme, ce sont Lucifer et Ahriman qui pénètrent à la place de ces derniers. Ils se joignent donc aux esprits du mouvement, et c'est ainsi que le « huit » naît du « trois ».

Nous avons dit qu'il doit y avoir « autre chose » que la seule ancienne Lune. Eh bien, cet « autre chose », qui naît en plus de la quatrième sphère, vient de ce que l'élément minéral est arraché à la quatrième sphère au moment même où il apparaît. Lorsque le minéral naît de l'activité imaginative, cet élément minéral est arraché par Lucifer et Ahriman au fur et à mesure qu'il apparaît, et se trouve alors introduit dans l'imagination. Au lieu qu'une Terre naisse de ce qui reste de l'ancienne Lune, un globe est alors créé, du fait que cette substance arrachée à la Terre est injectée dans ce qui vient de l'ancienne Lune.

Souvenez-vous de la façon dont j'ai dépeint les conditions qui régnaient sur l'ancienne Lune dans ma *Science de l'occulte.* Ce qui caractérise toute cette étape de l'évolution, c'est qu'il n'y a encore rien de minéral. Si cela avait été le cas, il n'y aurait pas une ancienne Lune, mais une Terre ! La quatrième sphère naît du fait que le minéral apparaît. Mais Lucifer et Ahriman arrachent du minéral de cette quatrième sphère et injectent ce minéral dans la troisième sphère ; l'ancienne Lune se répète alors encore une fois, mais avec le matériau qui appartient en réalité à la Terre.

Au lieu qu'il y ait là de pures imaginations, les imaginations sont comme condensées, durcies, à l'aide de l'élément minéral qui a été arraché à la Terre. Des imaginations densifiées sont ainsi créées. Nous sommes pris dans un monde d'imaginations densifiées qui se

distinguent des imaginations lunaires du fait qu'elles sont durcies par le matériau terrestre. Derrière notre monde, il existe un monde de fantômes créé par Lucifer et Ahriman.



Je pourrais vous représenter cela par un schéma. Sur l'ancienne Lune, il existait certaines images, lesquelles images auraient dû passer sur la Terre et devenir ce que l'on perçoit partout sur notre Terre. Mais Lucifer et Ahriman ont gardé ces images pour eux. Ils arrachent certaines parties à la Terre et emplissent cela avec des imaginations, si bien que ces substances terrestres ne deviennent pas des choses terrestres, mais des choses lunaires. Notre quatrième sphère renferme donc une autre sphère qui, tout en étant une sphère lunaire, est entièrement emplie de matière terrestre, donc une chose tout à fait fausse dans l'univers ! Une huitième sphère, qui vient s'opposer aux esprits du progrès, vient s'ajouter aux sept sphères. Les esprits de la forme sont dans la nécessité de lutter sur la Terre pour que chaque particule de matière susceptible de devenir du minéral ne soit pas arrachée par Lucifer et Ahriman et introduit dans cette huitième sphère.

En vérité, notre Terre, la quatrième sphère, n'est pas du tout telle qu'elle se présente extérieurement. Si elle était vraiment faite d'atomes, comme on le suppose, ces atomes seraient encore imprégnés par les formations de la huitième sphère qui ne sont perceptibles qu'à la clairvoyance

visionnaire. Il existe partout de ces formations à l'intérieur de la Terre, et le contenu de la huitième sphère existe partout de façon fantomatique. Toute l'existence terrestre y est, en effet, plongée. Sans cesse, Lucifer et Ahriman s'efforcent d'extraire tout ce qu'ils peuvent happer pour former leur sphère ; lorsque celle-ci sera suffisamment avancée, elle se dégagera de la Terre et suivra, avec Lucifer et Ahriman, sa propre voie. Et ce ne serait plus, alors, qu'une Terre mutilée qui évoluerait vers le futur Jupiter. L'homme, comme vous le voyez, est totalement engagé dans toute cette évolution de la Terre, car le minéral le pénètre entièrement ; il s'y trouve constamment plongé. Nous sommes partout traversés par le processus minéral, et ce processus est partout engagé dans ce combat, de telle sorte que des particules de matière peuvent sans cesse nous être arrachées. Nous sommes nous-mêmes imprégnés de tout cela. Lucifer et Ahriman luttent contre les esprits de la forme, et de la substance minérale doit partout nous être dérobée.

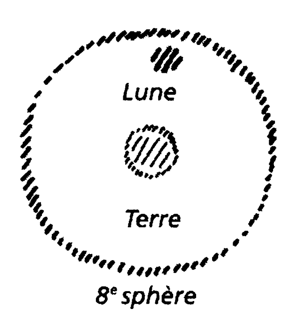
Dans les différentes zones de notre organisme, cela ne se produit pas avec la même intensité. Il y a des différences dans notre constitution. Nos organes n'ont pas tous le même degré d'achèvement. Le plus pleinement développé est l'organe de la pensée – le cerveau et le crâne – et c'est là que la lutte en question est la plus intense. Si elle y est aussi forte, c'est précisément à cause de la constitution si particulière du crâne et du cerveau humains. C'est en effet à cet endroit de notre corps que Lucifer – et aussi Ahriman – ont le mieux réussi à nous arracher de la substance minérale. C'est là que la substance physique est la plus pénétrée d'esprit. Pour que notre crâne ait pu s'édifier, il a fallu qu'un maximum de substance nous ait été dérobé. C'est pour cette raison qu'avec notre tête nous pouvons le mieux nous libérer de notre organisme. Nous pouvons

nous élever dans les pensées ; nous pouvons distinguer le bien du mal. Si Lucifer et Ahriman ont si bien réussi à nous arracher de la substantialité à cet endroit, c'est parce qu'ils ont pu ôter le plus de substance minérale justement à cet organe que l'on considère comme le plus noble chez l'homme. C'est là qu'ils se sont emparés du maximum de substance minérale. Cette alchimie par laquelle de la substance minérale est contrainte de passer dans la huitième sphère se poursuit continuellement dans les coulisses de notre existence. Je vous livre d'abord toutes ces informations telles quelles. Les preuves viendront peu à peu.

Si tout se passait au mieux pour Lucifer et Ahriman et s'ils pouvaient toujours s'emparer d'autant de substance qu'ils le font dans la tête, l'évolution terrestre en arriverait bientôt au point où Lucifer et Ahriman parviendraient à anéantir notre Terre et à faire passer toute son évolution dans la huitième sphère. L'évolution du monde prendrait alors un autre cours. C'est pourquoi Lucifer s'en prend surtout à la partie la plus attaquable de l'homme, à savoir la tête. C'est la forteresse dont il peut s'emparer le plus facilement. Et tout ce qui a une structure minéralisée semblable à la tête – et peut donc être vaincu – se trouve ainsi exposé au danger d'être entraîné dans la huitième sphère. L'intention de Lucifer et Ahriman n'est rien moins que de faire disparaître toute l'évolution de l'humanité dans la huitième sphère, de sorte qu'elle prendrait alors un autre cours.

Le fait est là : depuis le début de l'évolution terrestre, Lucifer et Ahriman ont toujours eu l'intention de faire disparaître cette évolution dans la huitième sphère. C'est pour cela que ceux qui font partie des esprits de la forme ont dû créer un contrepoids. Afin de créer un contrepoids extérieur, ils ont placé à l'intérieur de l'espace de la huitième sphère quelque chose qui contrecarre l'action de celle-ci.

Si je dessine la Terre ici, je peux représenter la huitième sphère ainsi. Elle est ce qui appartient à notre Terre physique. Nous sommes partout entourés des imaginations dans lesquelles du minéral, du matériel, doit être introduit. C'est pour cela que Iahvé – Jéhovah –, dans un acte d'abnégation, a séparé de la Terre les forces de la Lune. Cette séparation a mis en jeu une substance beaucoup plus dense que la substance physique minéralisée qui existe ailleurs. Yahvé a placé la Lune dans l'espace pour qu'elle devienne un obstacle. Elle est faite d'une substance très compacte – Sinnett insiste particulièrement là-dessus –, beaucoup plus physique et minéralisée que tout ce qui existe sur terre, si bien que Lucifer et Ahriman ne peuvent pas s'en emparer pour l'intégrer dans leur monde imaginatif.



Cette Lune qui tourne autour de la Terre est faite d'une matière compacte, vitreuse, dense, difficilement cassable. Vous verrez que même les descriptions physiques de la Lune, si on les lit avec suffisamment d'attention, sont d'accord avec cela. Tout ce qui, sur la Terre, était disponible, en fut extrait pour être introduit là, afin qu'il existe suffisamment de matière physique qui ne puisse pas être arrachée. Quand nous regardons la Lune, nous voyons qu'il existe dans l'univers une matière beaucoup plus minérale, plus dense, physiquement plus dense que n'importe

quelle matière terrestre. Il nous faut donc considérer Iahvé – Jéhovah – comme l'entité qui a fait en sorte que, sur le plan physique déjà, toute la matière ne puisse pas être absorbée par Lucifer et Ahriman. Ce même esprit fera le nécessaire, le moment voulu, pour que la Lune réintègre la Terre[47] lorsque celle-ci sera suffisamment forte pour la reprendre en elle, donc lorsque l'évolution aura progressé et que le danger sera écarté.

Sur le plan humain aussi, il fallait qu'un contrepoids soit créé pour s'opposer à l'intention qui visait la tête humaine. De même qu'au dehors la matière devait être condensée afin que Lucifer et Ahriman ne puissent pas la défaire par leur alchimie, il fallait que quelque chose dans l'homme soit opposé à l'organe qui est le plus en butte aux attaques de Lucifer et d'Ahriman. Jéhovah a dû aussi veiller, comme il l'a fait au plan minéral extérieur, à ce que tout ne puisse pas tomber au pouvoir de Lucifer et d'Ahriman.

Pour que ce qui émane de la tête ne soit pas entièrement pris par Lucifer et Ahriman, il fallait faire en sorte que tout ne provienne pas de l'activité cérébrale et de la perception sensorielle extérieure, car Lucifer et Ahriman auraient alors gagné la partie. Un contrepoids devait être créé sur le plan de la vie terrestre. Il fallait qu'il y ait dans l'homme quelque chose qui soit vraiment indépendant de la tête. Et cela s'est fait grâce au travail des bons esprits de la forme, lorsqu'ils ont implanté dans le principe de l'hérédité terrestre le principe de l'amour. Dans le genre humain se trouve maintenant quelque chose qui, indépendamment de la tête, passe de génération en génération, et s'enracine dans la nature physique de l'être humain.

Ce qui se rattache à la reproduction et à l'hérédité reste indépendant de l'être humain en ce sens que celui-ci ne peut pas y faire pénétrer sa pensée. C'est ce qui, du principe

de l'amour, pénètre la reproduction et l'hérédité ; c'est aussi ce qui est représenté par la Lune sur la voûte céleste. De là vient le furieux combat qu'à travers toute l'histoire, Lucifer et Ahriman mènent contre ce qui vient de ce domaine. Lucifer et Ahriman veulent toujours imposer à l'homme le pouvoir exclusif de la tête, et ils dirigent leurs attaques, par le biais de la tête, contre tout ce qui est parenté extérieure, purement naturelle. Ce qui, sur terre, réside dans l'hérédité est en effet inaccessible à Lucifer et Ahriman. L'hérédité est sur terre, parmi les hommes, ce que la Lune est au ciel. Ce qui provient de l'hérédité et dépend de la nature physique, l'homme ne peut pas le pénétrer par sa pensée. Il s'agit du principe de Iahvé, qui opère surtout là où la nature, le naturel, agit. C'est surtout là que Iahvé a déversé son amour « naturel », pour créer un contrepoids à la sagesse sans amour de Lucifer et Ahriman.

Il faudrait maintenant reprendre à fond certains chapitres que nous avons traités récemment en partant de points de vue tout différents, pour montrer comment, dans la Lune et dans l'hérédité humaine, les esprits de la forme ont dressé des barricades contre Lucifer et Ahriman. Si vous y réfléchissez plus profondément, vous verrez qu'il s'agit là de choses extrêmement importantes.

Pour le comprendre, au moins partiellement, il faut prendre encore un autre point de vue. Si vous considérez une fois encore l'évolution de l'homme telle qu'elle est décrite dans notre *Science de l'occulte*, depuis l'ancien Saturne, en passant par l'ancien Soleil et l'ancienne Lune, vous verrez qu'il ne peut être question, sur ces trois globes, de la moindre liberté. L'homme y est pris dans un réseau de nécessité. Tout y est nécessité. Pour que l'homme devienne apte à la liberté, il a d'abord fallu que la nature minérale lui soit incorporée. Il a fallu que l'homme devienne un être imprégné de substance minérale. L'homme ne peut,

en effet, être éduqué à la liberté qu'au sein du monde terrestre, perceptible aux sens.

Voilà qui attire notre attention sur un aspect de ce qui confère au monde terrestre sensible son extraordinaire importance : ce que l'humanité doit acquérir, la liberté de la volonté, elle ne peut l'acquérir que pendant l'évolution terrestre. Sur les futurs Jupiter, Vénus et Vulcain, les hommes auront besoin de cette liberté. Lorsqu'on envisage la liberté, on pénètre donc dans un domaine extrêmement important, car on se rend compte que c'est la Terre qui engendre la liberté, du fait justement qu'elle imprègne les hommes de ce qui est physique, minéral.

Vous comprendrez alors que ce qui provient de la libre volonté doit être acquis durant la vie terrestre. Ensuite, lorsqu'on développe en soi la clairvoyance, on peut emporter, dans son évolution ultérieure, la libre volonté conquise sur terre. Mais il ne faut pas l'introduire dans les sphères trois, deux et un. Là, ce qui émane du principe de la liberté ne peut pas exister. La nature de ces sphères ne permet pas la liberté. Or Lucifer et Ahriman s'efforcent justement d'entraîner la libre volonté humaine dans la huitième sphère. Tout ce qui voudrait jaillir de cette libre volonté, ils cherchent à empêcher son déploiement et à l'attirer dans leur huitième sphère. Cela signifie que l'homme court constamment le danger que sa libre volonté lui soit arrachée pour être précipitée dans la huitième sphère.

C'est ce qui se passe lorsque l'élément libre de la volonté est, par exemple, transformé en clairvoyance visionnaire. Là, l'homme est déjà dans la huitième sphère. C'est quelque chose que les occultistes n'aiment pas dire, parce que c'est en réalité une vérité terrible : à l'instant où la libre volonté est transformée en clairvoyance visionnaire, ce qui se développe en l'homme devient la proie de

Lucifer et d'Ahriman. Ils s'en emparent aussitôt, et cela disparaît pour la Terre. Vous voyez comment, en bridant ainsi la libre volonté, on crée pour ainsi dire les fantômes de la huitième sphère. Lucifer et Ahriman sont continuellement occupés à enchaîner la libre pensée de l'être humain et à lui faire miroiter toutes sortes de choses pour lui arracher ensuite ce qui a, un instant, miroité devant lui, et le faire disparaître dans la huitième sphère. Beaucoup de gens crédules et naïfs – mais aussi, il faut bien le dire, superstitieux – qui développent toutes sortes de facultés de clairvoyance le font de telle façon que cela s'empare de leur libre volonté. Lucifer s'en saisit aussitôt, et tandis que ces gens croient atteindre quelque chose de l'éternité, ils contemplent en vérité, dans leurs visions, comment un morceau, un produit de leur propre âme leur est arraché pour être emporté dans la huitième sphère.

Vous pouvez, à présent, vous représenter combien ont dû être durement touchés ces gens qui, à la suite d'un compromis, s'étaient entendus pour répandre dans l'humanité, au moyen du médiumnisme, toutes sortes de vérités sur le monde spirituel, lorsqu'ils ont vu que les médiums croyaient entendre parler les morts ! Les occultistes ont alors compris ce qui se passait entre ces médiums et des hommes vivants. En fait, le courant de la libre volonté tombait dans la huitième sphère. Au lieu d'entrer en relation avec l'éternel, ils amenaient au jour ce qui disparaissait au fur et à mesure dans la huitième sphère.

Vous pouvez aussi déduire de tout cela que Lucifer et Ahriman sont avides de faire entrer le plus de choses possibles dans la huitième sphère. Même s'il a entremêlé Lucifer et Ahriman, Goethe a magnifiquement décrit comment une âme peut être arrachée à Méphistophélès-Ahriman ! Si Lucifer et Ahriman réussissaient un jour à s'emparer d'une âme tout entière et à la happer totalement,

ce serait pour eux la plus belle des proies, car cette âme captive de la huitième sphère quitterait l'évolution terrestre. La plus grande victoire de Lucifer et Ahriman serait de pouvoir un jour se vanter d'avoir entraîné le plus grand nombre possible de défunts dans la huitième sphère. Ce serait là leur plus grande victoire ! Ils ont un moyen d'y parvenir. Lucifer et Ahriman peuvent dire : Puisque les hommes veulent savoir ce qui se passe entre la mort et une nouvelle naissance, eh bien, disons-leur qu'ils peuvent apprendre quelque chose des morts ! Ils seront contents et ils se tourneront vers le monde où ils peuvent recevoir des messages qui semblent provenir des morts. Si nous voulons que les âmes des hommes soient entraînées dans la huitième sphère, disons-leur que nous allons leur raconter quelque chose au sujet des morts. Pour attraper les hommes, annonçons-leur que les morts sont chez nous.

Ce plan diabolique – car nous parlons à présent du diable –, Lucifer et Ahriman l'ont mis en avant lorsque l'occultisme est tombé dans le panneau en utilisant le médiumnisme. Ils ont inspiré les médiums avec lesquels ils ont manigancé tout cela, pour entraîner les hommes vers le royaume d'où les morts sont censés parler, et pouvoir ainsi les happer. Devant le cours que prenaient les choses, les occultistes prirent peur et songèrent à abandonner cette voie. Même ceux « de gauche » le comprirent et proposèrent de chercher une autre solution. L'occasion s'en présenta lorsqu'apparut la personnalité si particulière d'H. P. Blavatsky. Pour Lucifer et Ahriman, maintenant que leur plan était percé à jour et que les occultistes de la terre ne leur tendaient plus la main, il s'agissait de parvenir à leurs fins autrement.

Nous avons vu comment le matérialisme s'est développé tout naturellement au cours de l'évolution terrestre. Pour appréhender l'évolution minérale en tant que telle, il fallait

diriger son attention exclusivement sur l'aspect matériel des choses. Et c'est justement cela, le matérialisme ! Les occultistes qui poursuivaient des intentions particulières se disaient : Eh bien, comptons à présent avec le matérialisme ! Tant que l'on en reste au matérialisme terrestre, l'homme qui réfléchit un peu finit bien par découvrir que les atomes n'existent pas. Avec les théories du matérialisme, en effet, on ne fera pas pousser beaucoup de verdure ! Mais on peut, par contre, corrompre le penser humain en rendant le matérialisme occulte. Et pour cela, le mieux est de saisir l'occasion de faire passer la Lune – qui a dû être créée pour s'opposer à la huitième sphère – pour la huitième sphère ! En effet, si l'on peut faire croire aux hommes que la matière qu'il a fallu créer pour faire contrepoids à la huitième sphère est la huitième sphère, on renchérit sur tout le matérialisme terrestre et... pensable. – C'est bien ce que fait Sinnett quand il affirme que la Lune est la huitième sphère. Le matérialisme est alors transporté dans le domaine occulte ; l'occultisme devient matérialisme. Mais les hommes auraient dû, tôt ou tard, découvrir le pot aux roses. H. P. Blavatsky, qui voyait loin dans ce domaine terrestre, se douta de quelque chose lorsqu'elle démasqua les menées de cette curieuse individualité dont je vous ai parlé lors des précédentes conférences. Elle se dit alors que cela ne pouvait pas continuer ainsi, et qu'il fallait s'y prendre autrement. Il faut s'y prendre autrement et faire alors appel à quelque chose qu'il n'est pas si facile de découvrir. Mais elle se dit cela sous l'influence des occultistes indiens du sentier de gauche.

Pour mettre en œuvre, de son côté, quelque chose qui dépassât les propos de Sinnett, elle était entrée dans les propositions des occultistes indiens qui l'inspiraient. En bons adeptes du sentier de gauche qu'ils étaient, ceux-ci n'avaient rien d'autre en vue que leurs intérêts indiens particuliers. Ils

voulaient répandre sur toute la Terre un système – une sorte de sagesse – dont le Christ, ainsi que Iahvé, Jéhovah – serait exclus. Il fallait donc glisser dans la théorie quelque chose qui en éliminât peu à peu le Christ et Iahvé.

Et voici ce qui fut décidé. Tournez-vous donc, disait-on, vers Lucifer. On ne parlait pas d'Ahriman ; on le connaissait si peu que l'on employait le même nom pour les deux. Lucifer, disait-on, est le grand bienfaiteur de l'humanité. C'est lui qui apporte aux hommes tout ce qu'ils doivent à leur tête : la science, l'art, bref tout ce qui amène un progrès. Lucifer est le véritable esprit de lumière ; c'est à lui qu'il faut se référer. Et Iahvé, qu'a-t-il donc fait ? Il a donné à l'humanité l'hérédité physique ! C'est un dieu lunaire, qui a apporté une impulsion lunaire. D'où cette affirmation de *la Doctrine secrète* : Il ne faut pas se référer à Iahvé, qui n'est que le maître de la sensualité et de tout ce qui est bassement terrestre. Le véritable bienfaiteur de l'humanité, c'est Lucifer. Toute la *Doctrine secrète* est écrite de façon à faire transparaître cette idée qui est elle-même exprimée très clairement. Voilà pourquoi H. P. Blavatsky devait être préparée, pour des raisons occultes, à devenir une ennemie acharnée de Iahvé-Christ. Sur le plan occulte, en effet, les affirmations de Blavatsky ont exactement le même sens que celles de Sinnett lorsqu'il prétend que la Lune est la huitième sphère.

On ne vient vraiment à bout d'un problème de ce genre que par la connaissance. C'est pourquoi, lorsque notre revue *Lucifer-Gnosis* a été fondée, il fallut que le premier article fût consacré à Lucifer, afin que l'on pût appréhender cette entité dans un juste éclairage. J'ai dû montrer que, par ce qu'il fit, il est, certes, un bienfaiteur de l'humanité, car c'est lui qui a permis l'activité cérébrale, mais il faut aussi que le contrepoids soit là : et ce

contrepoids est l'amour. C'est ce qui est écrit dans ce premier article de la revue *Luzifer* [48], parce qu'il fallait absolument reprendre ce point.

Vous voyez que ces choses sont assez embrouillées. Ce que l'on cherchait finalement, à travers H. P. Blavatsky, c'était à induire les gens en erreur à propos de la huitième sphère. Et le plus facile pour cela était de leur présenter une fausse idée de la huitième sphère dans la *Doctrine secrète.* Bien sûr, les gens étaient tout de même conduits vers le monde spirituel. La *Doctrine secrète* d'H. P. Blavatsky a, certes, rendu ce grand service à l'humanité. Mais la voie qu'elle a empruntée favorisait des intérêts particuliers et non ceux de l'évolution humaine en général. C'est tout cela qu'il faut impérieusement prendre en considération si l'on veut discerner en toute clarté où est la voie salutaire. Si nous voulons accéder à un véritable occultisme, nous ne devons pas accepter sans preuve des paroles vides. Il faut déjà vouloir y voir clair ! Au stade où en sont actuellement les choses, je devais vous donner ces quelques indications que je pourrai compléter une autre fois par des éléments encore plus significatifs. Je devais évoquer tout ceci parce que, si vous comprenez ce dont il s'agit, vous verrez comment, dès le début de notre mouvement de science de l'esprit, nous avons mené notre barque. Nous avons piloté en tenant compte de toutes les fausses routes où nous aurions pu nous égarer et de tout ce qui menaçait en quelque sorte l'évolution spirituelle de l'humanité.

Il ne s'agissait pas pour nous de chercher à l'aveuglette un chemin vers le monde spirituel en partant de chimères. C'est pourquoi il m'a fallu constamment vous avertir, mes chers amis, de l'impérieuse nécessité qu'il y a à ne pas se laisser enjôler par ce qui entraîne l'homme vers la huitième sphère. Et s'il a été sans cesse rappelé qu'il fallait être plus

prudent à l'égard de la clairvoyance visionnaire et qu'il ne fallait considérer comme valable que la clairvoyance qui écarte Lucifer et Ahriman et conduit dans les mondes supérieurs, on voit que c'était pour éliminer ce qui est susceptible de mettre l'âme en rapport avec la huitième sphère. Lorsqu'apparaît, toujours et encore, la tendance à brider la libre volonté et à l'enchaîner au domaine de la clairvoyance visionnaire, c'est le signe que ceux qui aiment ainsi ligoter la libre volonté en favorisant cette forme de clairvoyance se sont opposés aux efforts que, de notre côté, nous faisons pour rester dans la clarté.

Plus d'un ont été heureux quand ils ont pu ligoter cette libre volonté ! Des brèches ont été sans cesse ouvertes dans ce que nous devions édifier, non pas par Blavatsky, ni d'ailleurs par l'extérieur, mais par nos membres eux-mêmes. Et cela s'est produit, et continue de se produire, parce qu'on ne cesse d'admirer ce qu'apportent les clairvoyants visionnaires ! Cette admiration a vraiment fait des ravages. Elle dénote un amour pervers pour la huitième sphère. Et l'un ou l'autre disait : Le docteur [R. Steiner, (N.d.T.)] a dit qu'il faut faire ceci ou cela –, cela veut dire qu'il voulait abandonner sa libre volonté à une influence étrangère et ne plus diriger lui-même sa volonté, mais s'en remettre à une autre instance ! Il voulait que l'autre cède au penchant, dans le monde physique, de ligoter la libre volonté. De même, chaque fois que les hommes se laissent aller au fatalisme au lieu de trancher en faisant appel à leur propre force de jugement, ils montrent leur penchant pour la huitième sphère. Or tout ce que nous tissons avec la huitième sphère disparaît de l'évolution terrestre et ne progresse plus de façon juste avec la Terre.

Nous sommes arrivés à un point où il nous faut prendre garde à toutes ces choses. C'est pourquoi elles ont été dites. Nous sommes à un moment où nous devons être

attentifs à l'aiguille de la balance qui oscille constamment entre l'exotérisme et l'ésotérisme. Notre pratique de la démarche ésotérique nous montre qu'il est impossible de mettre dans des mots la vie occulte telle qu'elle doit réellement exister. Alors on s'exprime tantôt de façon ésotérique, tantôt de façon exotérique, et il s'agit là de deux dialectes différents d'une *même* langue impossible à prononcer. Lorsque, dans son orgueil, quelqu'un veut voir l'exotérique remplacé par l'ésotérique, il oublie justement que ce sont deux dialectes d'une langue imprononçable, et que le plus important est la manière dont on peut maintenir l'équilibre entre l'ésotérique et l'exotérique. Quant à ce qui se trouve encore entre les deux, gardons-lui son caractère imprononçable! Cela ne peut jamais être exprimé directement.

Quand on publie par exemple quelque chose d'ésotérique, comme ma *Science de l'occulte,* il faut veiller à ce que tout soit dit de façon à pouvoir être compris par la culture de l'époque, dans le monde extérieur qui ne s'occupe pas d'occultisme. Si quelque chose doit rester ésotérique, cela signifie seulement que cela doit rester parmi ceux qui prennent part à tout ce qui est proposé dans la pratique ésotérique. Si ces choses ne sont pas en ordre, des éléments ésotériques sont transportés dans la vie exotérique, ce qui présente toujours un certain danger. Or cela se produit chaque fois que l'on porte dans le monde ce qui doit rester dans un petit cercle, car on perd alors la possibilité de continuer à suivre ce qui se répand ainsi à extérieur. C'est ce qui se passe lorsque des gens qui ont en leur possession nos cycles de conférences[49] se séparent de notre Société et font ensuite ce qu'ils veulent de ces cycles. Nous ne disposons plus alors de ce dont nous devrions disposer. Pensons encore, par exemple, au cas suivant. Au long des années pendant lesquelles nous nous sommes occupés de la

science de l'esprit, je me suis efforcé de présenter les choses de telle façon que toute personne qui approfondit l'ensemble puisse parvenir à une compréhension, même s'il ne dispose encore d'aucune faculté de clairvoyance. Je me suis efforcé de ne rien publier qui, dans le domaine concerné, ne puisse être compris. On peut en déduire que ceux qui ont quelque chose contre ce mouvement ne peuvent être que ceux qui veulent favoriser le passage de l'homme dans la huitième sphère. Quand j'ai traité de la question des deux enfants Jésus[50] – sans doute la plus délicate ! –, la contradiction est venue d'un côté où les gens n'ont rien compris, ce côté où l'on ne veut admettre que ce qui vient des médiums – je peux vous lire l'article en question[51] –, alors que toute personne qui veut bien se pencher un peu sur la Bible peut déjà comprendre, aujourd'hui, en quoi consiste ce problème des deux enfants Jésus. C'est pourquoi l'attitude fondamentale qui doit être la nôtre est d'examiner avec soin les choses qui nous sont présentées et non de dire qu'elles sont simplement admises sur la foi de l'autorité. Jamais il ne faudrait dire que quelque chose est vrai simplement parce que je l'ai dit ! Prétendre cela serait pécher contre la vérité. On peut, bien sûr, s'appuyer sur la confiance ; mais il ne faut jamais en faire un principe. La confiance doit être une base que chacun garde pour soi, car un autre préférera peut-être suivre la voie qui consiste à ne pas accepter les choses en faisant confiance, et à les vérifier.

C'est en mettant les choses à l'épreuve que l'on découvre ce qu'elles sont. Nous avons tellement prononcé le mot confiance entre nous que cela est devenu dangereux. C'est le signe que nous sommes arrivés à un point où des dangers nous menacent. Il faut que nous cessions de nous comporter comme nous l'avons fait jusque-là, car la science de l'esprit ne repose pas sur l'autorité, mais sur la

connaissance des choses. L'époque où il était commode de défendre la science de l'esprit est révolue. Partout, les ennemis vont être aux aguets, et il nous faudra beaucoup lutter. Il faut nous faire à l'idée de ce combat. Et si, ici ou là, certains cerveaux confus se sentent poussés à faire usage de leur cerveau confus, eh bien, cela aidera encore davantage les forces qui s'opposent à notre mouvement à se développer !

Il faut considérer tout cela comme découlant de la nature même de la chose. Il va bien falloir nous décider à en tenir compte. En effet, des mouvements qui défendent un point de vue partiel trouvent des adeptes ici ou là, parce qu'il y a toujours, ici ou là, des groupes humains qui s'intéressent à ce qui est unilatéral. Dites-vous bien que l'humanité n'est faite que de groupes humains, et que si vous les rassemblez, vous avez l'humanité tout entière ! Quand un occultiste se charge d'un groupe, il trouve un soutien, et il peut partir de là, car ce groupe lui apporte une aide. C'est pourquoi ceux qui partent d'un point de vue partiel peuvent toujours compter sur l'approbation et l'amour de quelques adeptes. Mais quand on part de la vérité, on a d'abord toute l'humanité contre soi. La vérité doit d'abord conquérir son domaine, alors que personne encore ne s'y intéresse. C'est pourquoi, en réalité, rien n'est plus haï que la vérité, la vérité sans fard. Et c'est aussi pourquoi il y a, ici ou là, maint adepte qui, au fond de lui-même, est plein de haine. Il n'est donc pas étonnant que cette haine fasse exploser un jour la force opposée qui élève un mur contre elle. Un jour, à cause d'une personne quelconque, la haine longtemps accumulée éclate. Cette personne n'a pas toujours besoin de porter un nom qui indique déjà sa capacité à provoquer des explosions[52] ! Ce genre de haine est bien plus répandu qu'on ne le pense, et il faut compter avec. La vérité suscite au fond toujours la

haine, et c'est pourquoi, lorsque la vérité cherche à se faire jour quelque part, surgit aussitôt une tendance à transformer, à défigurer ce qui veut ainsi se manifester, de telle sorte que cela puisse servir d'une façon ou d'une autre les puissances adverses. Les diverses tentatives dont nous sommes actuellement l'objet visent à inverser ce qui, chez nous, a débuté en tant que vérité, pour l'utiliser d'une autre manière. Le moyen le plus raffiné de le faire est de dire : Les idées sont bonnes, mais le professeur ne vaut rien. On les dérobe ainsi au professeur, en quelque sorte, et on peut ensuite les utiliser pour autre chose. L'idéal suprême de Lucifer et Ahriman serait de pouvoir s'emparer de toute la sagesse divine pour l'expédier dans la huitième sphère.

Comment y parvenir ? Il s'agit, pour cela, de transformer une Société où la liberté peut exister en une Société d'esclaves ! C'est en effet la méthode qui peut servir Ahriman. Il vise à user de telles machinations pour les mettre à son service. C'est là l'aspect plutôt ésotérique de la chose. Mais nous devons aussi considérer avec le sérieux qui s'impose son aspect exotérique, donc parler aussi l'autre dialecte.

Je vous invite à ne pas perdre de vue le fait que nous sommes parvenus à un moment crucial du développement de notre science de l'esprit. J'ai exposé, surtout dans la dernière partie de cette conférence, une partie de ce que je voulais vous dire. S'il s'avère nécessaire d'évoquer encore d'autres éléments, j'y consacrerai encore une demi-heure demain. Comme je ne souhaite pas que les choses dont j'ai parlé pendant ce dernier quart d'heure suscitent toutes sortes de malentendus, il vaut mieux que je continue de parler de tout cela demain.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 19 octobre 1915

Nous avons vu que le courant de la conception du monde de la science de l'esprit a dû suivre un certain cheminement. Si dans votre âme vous jetez un regard rétrospectif global, sans nécessairement entrer dans les détails, sur tout ce que je me suis permis d'évoquer pour vous dans ces dernières conférences, vous verrez que le cours même des choses impose certaines responsabilités, et même de grosses responsabilités, à ceux qui, justement, se sentent responsables vis-à-vis de cette conception du monde de la science de l'esprit. Nos réflexions vous auront certainement fait comprendre à quel point il est difficile de s'y retrouver et de suivre une voie juste sans dévier d'une façon ou de l'autre – et il s'agit là d'une autre sorte de difficultés que celles que nous rencontrons dans notre vie ordinaire.

C'est que, dans la vie sur le plan physique, nous sommes protégés de maintes façons contre les égarements dans l'une ou l'autre direction. J'ai attiré l'attention sur cette protection, il y a déjà plusieurs années, lorsque j'ai donné quelques indications au sujet du Gardien du Seuil, indications qui ont d'ailleurs été complétées au cours du temps. Dans les articles qui ont ensuite été rassemblés dans le livre *L'initiation ou Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs*, on pouvait déjà voir comment l'homme est protégé, sur le plan physique, contre sa tendance à se fourvoyer dans l'une ou l'autre direction en

ce qui concerne sa vie intellectuelle et morale. Nous entrons tout de même dans la vie avec certains principes de conduite qui nous ont été donnés pendant notre enfance et que nous conservons tout au long de notre existence. C'est seulement plus tard, nous le savons bien, que nous nous éveillons jusqu'à pouvoir user librement de notre force de jugement.

Observez donc l'enfant, et comparez sa vie intérieure à celle de l'adulte. Vous verrez qu'il y a une certaine différence : l'homme sort peu à peu de la vie relativement inconsciente qu'il mène durant son enfance pour accéder, à un âge plus avancé, au libre usage de sa faculté de jugement. Il est important de bien comprendre cette nuance.

Si, en considérant l'enfant, on regarde trop la vie humaine dans son ensemble, on ne remarquera peut-être pas suffisamment cette métamorphose de la vie intérieure. Or il est important de s'y intéresser, car c'est à l'époque où notre force de jugement n'est pas encore pleinement éveillée que peut justement venir à nous ce qui ensuite nous guide tout au long de notre vie. Durant nos premières années, notre libre faculté de jugement doit somnoler en quelque sorte pour que certains principes de conduite puissent pénétrer notre intellect, nos impulsions morales, afin que nous ne laissions pas cristalliser trop tôt les forces qui nous sont données pour la vie. Ces forces ne sont pas intégrées à notre corps, mais à notre âme. De ce fait, nous avons en nous des impulsions intellectuelles et morales grâce auxquelles nous nous orientons pendant toute notre vie.

En un certain sens, nous devenons plus libres lorsque nous nous approchons des concepts des mondes spirituels. Nous l'avons souvent dit, et il faut souvent le redire : l'entrée dans les mondes spirituels représente une sorte de nouvel éveil par rapport à l'état de conscience habituel, par rapport aux relations que nous avons habituellement avec

les choses. Nous retrouvons, là encore, une nuance dans les métamorphoses de la vie semblable à celle qui marque le passage de l'enfance à ce moment où l'on met en œuvre sa faculté de jugement.

Mais c'est aussi pourquoi il peut facilement arriver, lorsque nous appréhendons de façon conceptuelle – comme cela doit se faire – les idées de la science de l'esprit, que nous sentions vaciller la solide orientation sur laquelle nous pouvions compter auparavant dans notre vie. Il est donc important, quand on commence à appréhender ce que sont les réalités spirituelles, de fortifier les valeurs humaines qui ont été implantées en nous durant l'enfance, parce que nous avons encore davantage besoin de ce capital de vie pour soutenir notre âme au moment où nous approchons ce qui, depuis l'au-delà du seuil, doit se révéler à nous. Je vous ai montré combien il était facile de s'égarer dans un sens ou un autre sous l'influence des différents courants de notre époque. Une aberration comme celle que l'on trouve dans *le Bouddhisme ésotérique* de Sinnett vient du fait que la puissante impulsion du matérialisme peut agir sur les âmes humaines – je dis : peut agir.

• L'égarement qui consista à nier la nature de la Lune actuelle en répandant une idée fausse à son sujet est dû à certaines influences orientalistes. Mais on peut tout aussi bien s'égarer, d'un autre côté, parce que certaines personnes ont intérêt à ce que la vérité à propos des vies terrestres successives ne se répande pas. Celui qui a intérêt à présenter la vie de l'homme sur terre de telle façon que le matérialisme soit encore comme « sur-matérialisé » – et ici ce n'est pas M. Sinnett qui est en cause, mais celui qui s'est tenu derrière lui –, introduit ce genre d'idées erronées à propos de la Lune dans un ensemble qui, par ailleurs, est juste ; il détourne ainsi ces idées justes.

Depuis quelques siècles, nous le savons, la civilisation occidentale – ainsi que son prolongement américain – subit fortement l'influence du christianisme. J'ai moi-même tenté de montrer que, lorsqu'on parle de « christianisme », on ne doit pas seulement entendre ce que ce terme désigne aujourd'hui. Beaucoup de choses ne pourront être comprises qu'à l'avenir. Nous-mêmes, ici, nous commençons à peine à comprendre certains aspects du Mystère du Golgotha. Mais les impulsions du christianisme sont des réalités ; elles agissent même lorsque les hommes ne les ont pas encore comprises. Au cours de ces derniers siècles, ces impulsions ont dû agir de telle façon que soit éliminée une partie des vérités universelles. Cette partie est, certes, tout à fait conciliable avec le christianisme, mais les gens manquent du discernement qui aurait été nécessaire pour s'en rendre compte ! Tout ce qui concerne la notion de réincarnation a donc été supprimé du christianisme. Et c'est ainsi que la civilisation occidentale et son prolongement américain ont développé un christianisme amputé de certaines de ses parties, notamment l'idée de la réincarnation.

Je vous ai montré comment certains occultistes se sont évertués à prolonger cet état de fait. Ils ont tout fait pour sauver, de façon unilatérale, cette conception d'un christianisme amputé de l'idée de la réincarnation. J'ai attiré l'attention sur certaines tendances occultes qui sont en lien, par exemple, avec la Haute Église. Il s'agissait de personnalités extrêmement savantes ; ces gens s'y connaissaient même beaucoup mieux en occultisme, il faut le dire, que ceux qui dirigeaient la Société théosophique. Mais ils tenaient, avant tout, à ce que les idées de la réincarnation restent cachées. Pour cela, ils niaient le fait que l'homme, au cours de son évolution terrestre, soit en rapport avec les autres planètes de notre système solaire comme je l'ai mis en évidence dans ma *Science de l'occulte.*

Les forces qui sont alors transplantées dans l'âme humaine ont essentiellement à voir avec la participation de l'homme au cosmos extraterrestre ; et c'est justement en ce qui concerne cette participation que ces gens voudraient laisser l'humanité dans le flou. On voudrait empêcher les hommes de savoir que l'âme n'a pas seulement un rapport avec les êtres et les événements terrestres, mais aussi avec ce qui se déroule au-delà de la Terre, dans le cosmos, par exemple ce qui émane des autres planètes de notre système solaire.

Lorsqu'elles agissent sur l'homme, les impulsions qui émanent des autres planètes ont surtout pour effet d'arracher l'âme, en tant qu'âme vivante, à la mort physique. C'est là leur rôle essentiel, comme vous avez pu vous en rendre compte si vous avez lu les descriptions de la vie entre la mort et une nouvelle naissance que j'ai données en diverses occasions, en me plaçant à différents points de vue.

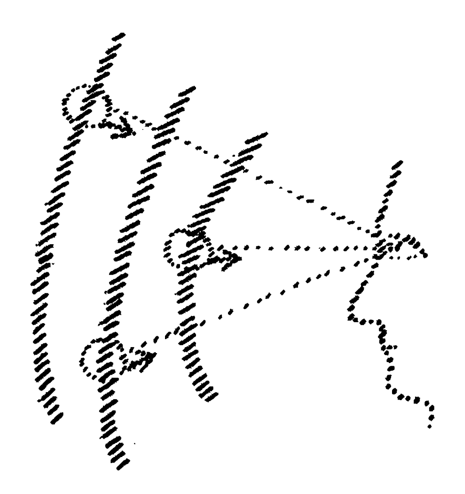
Mais si vous remontez dans l'évolution de l'humanité, vous verrez qu'aux époques où les hommes disposaient encore de certaines connaissances grâce à la clairvoyance atavique, ils tournaient précisément leur regard vers les autres astres de notre système solaire. L'astrologie, qui est devenue aujourd'hui une science pour le moins douteuse, jouait autrefois un rôle extrêmement important.

Pourquoi a-t-elle cessé de jouer ce rôle ? C'est que, pour donner au christianisme le temps de pénétrer l'évolution terrestre, de même que le regard clairvoyant devait être détourné du monde imaginatif, le regard devait être détourné des impulsions émanant des planètes de notre système solaire. Il ne nous reste plus de l'astrologie que d'anciennes traditions. J'ai souvent évoqué cette question. On peut dire que le regard clairvoyant d'autrefois s'est éteint, et avec lui la connaissance des impulsions qui émanent des planètes. L'homme a été renvoyé au seul monde

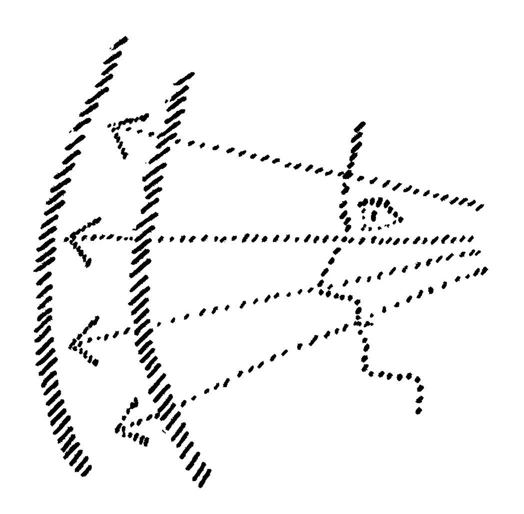
perceptible, à ses sens, avec lesquels il ne peut plus voir que ce qui se déroule sur terre, afin que puissent se renforcer les impulsions du Mystère du Golgotha, que celles-ci puissent s'imprégner dans les âmes, dans les cœurs des croyants, et qu'ainsi les hommes puissent s'intérioriser.

Car la clairvoyance était autrefois une faculté extérieure. On n'avait pas besoin de l'acquérir; on la recevait pour ainsi dire en héritage. On disposait de la faculté de clairvoyance comme on dispose aujourd'hui d'yeux et d'oreilles. Mais les temps approchent où, de plus en plus, on pourra de nouveau l'acquérir. Pour cela, il a fallu être un jour coupé du monde spirituel et réduit au monde minéral extérieur, afin que tout puisse être reconstruit à partir de l'intérieur. Car il faut que soit reconstruit du dedans ce que l'on voyait autrefois au dehors. Je voudrais expliciter cela par un schéma.

Imaginez un homme doué de l'ancienne clairvoyance. Il tournait son regard – je représente le regard clairvoyant par un œil, bien qu'il ne soit nullement lié à l'œil – au dehors, vers le ciel étoilé, et il voyait les différentes impulsions spirituelles qui en émanent.



Au cours des temps, cette clairvoyance s'est éteinte, et le regard des hommes a été limité à la vie terrestre. Il a fallu alors que quelque chose d'autre apparaisse pour remplacer l'ancienne clairvoyance. Ce qui a dû apparaître, on pourrait le dessiner ainsi : ce qui venait autrefois de l'extérieur vers l'intérieur devait maintenant aller de l'intérieur vers l'extérieur. Pour retrouver un lien avec les phénomènes célestes, il fallait que l'homme apprenne, en quelque sorte, à projeter de nouveau à l'extérieur ce que le ciel avait autrefois implanté en lui.



Il fallait donc suivre le chemin exactement opposé. La nature humaine est actuellement dans un processus de réorganisation. Elle est passée, aimerais-je dire, par le point d'obscurcissement le plus extérieur, dont l'une des manifestations a été ce que j'ai appelé le déferlement du matérialisme au XIXe siècle. Mais déjà un nouvel essor se prépare pour l'humanité. Pour caractériser cela sur le plan occulte, on peut dire qu'autrefois les hommes ne percevaient pas et ne pensaient pas seulement avec leur corps

physique, mais aussi avec leur corps éthérique. Ce que l'on percevait dans le corps éthérique, on en prenait conscience dans le corps astral sous la forme de l'astrologie. Aujourd'hui, dans l'astronomie, tout est devenu calcul. Il faut à présent que le corps éthérique soit de nouveau vivifié, et ceci est en relation avec la réapparition éthérique du Christ. Les corps éthériques qui reprennent vie voient le Christ. Il faut, voyez-vous, que le corps éthérique soit réanimé, revitalisé.

Quand on approfondit ces choses, on peut faire de bien curieuses découvertes. Le sentiment que l'homme a un corps éthérique s'est perdu et a été remplacé par le sentiment que l'homme n'aurait plus qu'un corps physique. Mais vous vous tromperiez si vous pensiez que cette opinion est très ancienne. Elle n'est pas si vieille que cela. Si cette limitation au corps physique est vraiment due au déferlement du matérialisme du XIXe siècle, alors vous pourriez vous dire que les hommes devaient avoir encore autrefois une vague idée de ce qu'était le corps éthérique, puis que cette idée s'est effacée, et qu'elle resurgit à présent. Je pourrais, en effet, vous donner de nombreuses preuves du fait qu'autrefois les gens connaissaient l'existence du corps éthérique. Mais cette connaissance a été peu à peu négligée. Je pourrais vous lire maints passages tirés d'anciens ouvrages. Je me contenterai d'un extrait d'un livre paru en 1827. Je lirai lentement afin que vous puissiez voir à quel point on s'exprime différemment, de nos jours, sous l'influence de la vision matérialiste du monde.

« C'est à tort que l'on associe le concept de nutrition à la simple absorption d'aliments et de boisson et à leur élaboration par le système digestif. Ce n'est pas, en effet, par les aliments et les boissons que l'organisme est nourri, mais par le sang, donc le principe vital terrestre et éthérique neutralisé » – l'auteur montre ici qu'il ne parle pas du sang physique,

mais du principe vital, éthérique, qui est à la base du sang –, *«pas avant, toutefois, qu'il n'ait été élevé, et comme sublimé, en devenant souffle vivifiant et modelant* (aura vitalis) *dans les membranes plastiques*[53]. »

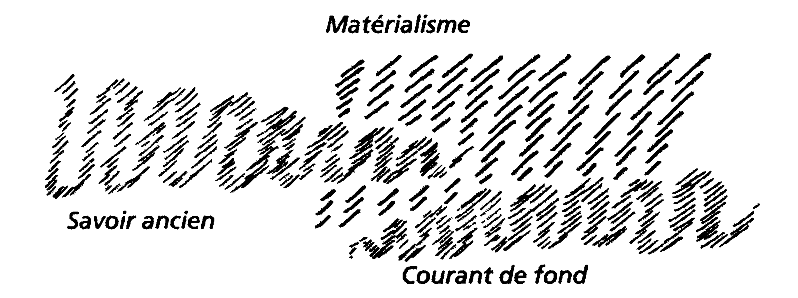
Que veut dire cet auteur? L'absorption extérieure d'aliments n'est pas l'essentiel. Ce qui importe, c'est que, pendant que s'accomplit cette absorption, les aliments envoient dans le sang une part d'eux-mêmes, de telle sorte que certains processus aient lieu dans le principe vital éthérisé qui est à la base du sang. Ce texte date de 1827, et l'auteur précise même que le sang a *« été élevé, et comme sublimé, en devenant souffle vivifiant et modelant* (aura vitalis) *dans les membranes plastiques»*. Ce «plastique» est le même mot que «imaginatif». Je pourrais aussi bien lire: «qu'il n'ait été élevé, et comme sublimé, en devenant souffle vivifiant et modelant *(aura vitalis)* dans les membranes modelées par l'imagination». Entre parenthèses il écrit: *«aura vitalis»*, que vous ne pouvez traduire que par: corps éthérique.

L'auteur de ces lignes était professeur de psychiatrie à l'Université de Leipzig et médecin à l'Hôpital Saint-Georges de cette même ville. Il s'agit du Dr Johann Christian Auguste Heinroth, dont j'ai une fois parlé en lien avec Goethe[54].

Vous pourrez pressentir par là – et on pourrait multiplier par centaines les exemples – combien le ton était différent avant que ne fut totalement noyé dans le matérialisme le savoir qui vivait il n'y a pas encore si longtemps. Il existait autrefois tout un courant de connaissances que l'on pourrait schématiser ainsi:

Ici, le courant s'enfonce et disparaît, et la conception matérialiste prend alors le dessus. Mais en dessous, ce courant de fond dont j'ai parlé se développe dans la nature humaine: un nouveau rapport avec le cosmos s'établit en

partant de l'intérieur. Vous pourriez maintenant me dire : Prouve-nous donc que certains ont bien pressenti, comme tu le prétends, que si, d'un côté, le savoir de l'ancienne signification du corps éthérique ce savoir qui recevait ses impressions de l'extérieur disparaît, il y a aussi déjà des hommes qui, de l'autre côté, ont su que le corps éthérique se vitalise à nouveau de l'intérieur !



Je voudrais vous lire à présent un passage tiré d'un livre encore plus ancien[55], pour vous montrer que certains ont déjà attiré l'attention sur la façon dont l'organisation humaine se modifiera dans l'avenir. Certes, tout cela est dit en termes voilés, mais c'est tout de même écrit. Il est question dans ce livre – que la plupart d'entre vous reconnaîtront – d'un personnage féminin.

Cette femme *« se trouve, avec notre système solaire, dans un rapport que l'on ose à peine se risquer à définir. Non seulement elle le porte, elle le contemple dans son esprit, son âme, son imagination, mais elle en fait pour ainsi dire partie ; elle se voit entraînée dans ces orbites célestes, mais d'une façon toute particulière : depuis son enfance, elle gravite autour du soleil et, comme la science l'a découvert aujourd'hui, en spirales s'éloignant toujours du centre et s'acheminant vers les régions extérieures. »* Il s'agit donc ici d'une âme vivant dans un corps féminin, qui ne suit plus la vie de la Terre, mais celle du Soleil ; au cours de son existence, elle parcourt des

cercles de plus en plus étendus. On peut en effet supposer que les êtres, en tant qu'ils sont corporels, tendent vers le centre et, en tant qu'ils sont spirituels, tendent vers la périphérie. Nous avons là la description d'une âme qui vit avec le cosmos :

« Macarie se trouve, avec notre système solaire, dans un rapport que l'on ose à peine se risquer à définir. Non seulement elle le porte, elle le contemple dans son esprit, son âme, son imagination, mais elle en fait pour ainsi dire partie ; elle se voit entraînée dans ces orbites célestes, mais d'une façon toute particulière : depuis son enfance, elle gravite autour du soleil et, comme la science l'a découvert aujourd'hui, en spirales s'éloignant toujours du centre et s'acheminant vers les régions extérieures.

Si l'on peut admettre que les êtres, en tant qu'ils sont corporels, tendent vers le centre et, en tant qu'ils sont spirituels, tendent vers la périphérie, Macarie appartient à la catégorie spirituelle. Elle semble n'avoir été créée que pour se détacher du terrestre, pour franchir les espaces les plus proches et les plus lointains de l'existence. Cette particularité, si admirable qu'elle soit, lui incomba cependant, dès ses premières années, comme une tâche difficile. Elle se souvient avoir vu, encore tout enfant, son être intérieur comme pénétré d'une présence lumineuse, éclairé d'une lumière, que même la plus brillante clarté du soleil ne saurait donner. » – Elle porte donc en elle une source de lumière, si bien que la lumière extérieure n'a plus d'emprise sur elle. – *« Souvent elle voyait deux soleils, l'un au-dedans d'elle, l'autre dans le ciel ; deux lunes, dont l'extérieure demeurait toujours égale à elle-même dans toutes ses phases, et l'intérieure se rapetissait de plus en plus.*

Un tel don la détachait des choses ordinaires de la vie, mais ses parents, dans leur sollicitude avisée, firent tout pour son éducation ; toutes ses facultés furent stimulées, toutes ses activités eurent leurs applications, de sorte qu'elle put s'acquitter de

tous ses devoirs extérieurs ; et tandis que son cœur, son esprit étaient tout emplis de visions célestes, ses actes, son comportement demeuraient toujours conformes aux principes les plus élevés de la morale. Ainsi grandit-elle, toujours prête à rendre service, infatigablement, dans les grandes et les petites choses, pareille à un ange de Dieu sur la terre, tandis que son tout spirituel se mouvait bien autour du soleil de ce monde, il est vrai, mais en s'élevant en cercles toujours plus étendus vers les espaces supraterrestres.

L'excès de cette plénitude était, dans une certaine mesure, tempéré par ce fait que chez elle, comme dans le monde, il semblait y avoir alternance de jours et de nuits ; quand l'éclat intérieur faiblissait, elle s'appliquait à remplir ses devoirs au plus près de sa conscience, et quand son être intérieur s'illuminait à nouveau, elle se livrait au repos le plus doux. Elle assure avoir observé que des sortes de nuages l'enveloppaient parfois, lui cachant pour un temps la vue de ses compagnons célestes, périodes qu'elle savait toujours employer pour le bien et la joie de son entourage.

Tant qu'elle garda pour elle le secret de ces visions, il lui fallut beaucoup de force pour les supporter ; ce qu'elle en révéla fut ou contesté ou mal interprété ; aussi dans le cours de sa longue vie, fit-elle passer de tels dons pour un état maladif, et c'est ainsi qu'on en parle encore dans la famille. Mais pour finir, sa bonne fortune amena auprès d'elle l'homme que nous y voyons maintenant, également estimable comme médecin, mathématicien et astronome, caractère d'une grande noblesse et qui cependant ne l'avait d'abord recherchée que sous l'effet de la curiosité. Mais quand il eut gagné sa confiance, qu'elle lui eut peu à peu décrit ses états, relié le présent au passé et dégagé une corrélation dans le cours des événements, il prit un tel intérêt à ce phénomène qu'il ne put désormais se séparer d'elle et chercha, jour après jour, à pénétrer plus avant dans ce mystère.

Dans les commencements – il le donna franchement à entendre –, il prenait la chose pour une illusion, car Macarie ne cachait pas que, dès sa première jeunesse, elle s'était passionnée pour l'astronomie et la cosmographie, qu'elle avait reçu d'excellentes leçons et qu'elle n'avait laissé échapper aucune occasion de s'initier à la structure de l'univers, par le moyen des livres et des instruments. Aussi s'obstinait-il à affirmer que c'étaient là choses apprises, qu'il ne fallait y voir que l'effet d'une imagination admirablement ordonnée, l'influence de la mémoire, avec la coopération du jugement, et surtout d'un calcul secret.

C'est un mathématicien, un caractère obstiné par conséquent, un esprit clair et par conséquent incrédule ; il se défendit longtemps, mais tout en observant attentivement ce qu'elle avançait, chercha à confronter les résultats de plusieurs années, découvrit avec surprise la concordance des données les plus récentes avec la position des astres, et finit par s'écrier : "Eh ! pourquoi Dieu et la nature n'auraient-ils pas créé et construit une sphère armillaire vivante, un rouage spirituel qui fût en état de suivre de lui-même, à sa manière, la marche des astres, comme les montres nous l'indiquent jour par jour, heure par heure ?"

Arrivés là, nous n'osons nous risquer plus avant ; car l'incroyable perd sa valeur dès qu'on cherche à l'examiner de près et en détail. Toutefois, nous ajouterons encore que les données sur lesquelles reposaient les calculs de l'astronome peuvent se ramener à ceci : dans sa vision, Macarie voyait notre soleil beaucoup plus petit qu'elle ne le voyait de jour ; en outre, la place inaccoutumée qu'elle assignait à cet astre dans les signes du zodiaque donnait lieu à diverses déductions.

D'autre part, des doutes et des erreurs survenaient du fait que la voyante indiquait tel ou tel astre comme devant se trouver également dans le Zodiaque, alors qu'à l'examen on ne distinguait rien de semblable au ciel. Il se peut que ce fussent des

planètes qui n'étaient pas encore découvertes à l'époque. Car on pouvait conclure, de ses autres déclarations, qu'elle avait depuis longtemps dépassé l'orbite de Mars et qu'elle s'approchait de celle de Jupiter. Elle avait, de toute évidence, contemplé avec étonnement cette planète dans toute sa splendeur – il serait difficile de dire à quelle distance – et observé les phases de ses satellites, puis elle l'avait vue de la façon la plus extraordinaire, à l'état de lune décroissante, mais retournée, avec l'aspect que nous offre la lune croissante. On en déduisit qu'elle voyait l'astre de côté et qu'elle était donc sur le point d'en dépasser l'orbite et de s'avancer dans l'espace infini, à la rencontre de Saturne. Aucune imagination ne saurait la suivre jusque-là, mais nous voulons espérer qu'une telle entéléchie ne s'évadera pas complètement de notre système solaire et qu'une fois parvenue à ses limites, elle refera le chemin inverse pour reprendre, en faveur de nos arrière-petits-enfants, sa vie terrestre et son rôle bienfaiteur.»

Nous avons là une description très explicite de ce que va devenir l'âme humaine: elle retournera vers le monde des astres, mais par l'intérieur. Je vous ai lu la présentation que fait Goethe du personnage de Macarie dans *les Années de voyage de Wilhelm Meister*[55]. Il précise lui-même à ce propos qu'il n'a pas tout dit. Et il ajoute encore ces mots: *« Terminons cette méditation éthérée en comptant sur l'indulgence du lecteur, et revenons à la fable terrestre dont nous avons dit quelques mots au passage. »*

Et avant de nous donner cette description de Macarie, Goethe écrit: *«Arrivé à cet endroit de notre récit, nous ne pouvons résister à la tentation de transcrire une feuille de nos archives»* – il s'agit d'archives spirituelles – *«qui concerne Macarie et les facultés particulières de son esprit. Malheureusement, cet exposé a été rédigé de mémoire, longtemps après que la matière en eut été communiquée; aussi n'est-il pas, comme on aurait sujet de le souhaiter pour un cas*

aussi extraordinaire, d'une complète authenticité. Quoi qu'il en soit, nous en rapporterons assez pour éveiller la réflexion et inviter le lecteur à se demander si l'on n'a pas déjà observé ailleurs et signalé un phénomène semblable ou apparenté. »

Je voulais attirer votre attention sur cet épisode tiré des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, afin de vous montrer qu'avec notre science de l'esprit nous allons vraiment au-devant des exigences de notre époque. La nature humaine change, et elle pourra un jour engendrer en le tirant d'elle-même tout ce qu'elle a perdu de l'ancien héritage qui lui venait du monde préterrestre. Il faudra que les hommes sachent ce qui leur arrive, sinon ils seront totalement déroutés. C'est dans ce sens que doit se répandre, à notre époque, ce que la science de l'esprit nous apporte.

Or, au moment où les hommes prennent conscience de tout cela, il est inéluctable qu'ils en viennent à l'idée de la réincarnation. Ils doivent, en effet, se dire qu'une telle entéléchie venue du monde de l'au-delà – la sphère de Jupiter, celle de Saturne, etc. – pourrait de nouveau avoir quelque chose à faire sur terre et revenir parmi nous. C'est pourquoi les occultistes qui ne veulent pas que l'idée de la réincarnation se répande doivent dresser des barricades contre de telles conceptions. Pour ce faire, ils détournent le plus possible les hommes de tout rapport avec les planètes. Certains ont en effet intérêt à ce que ces choses-là ne viennent pas au grand jour. Quand on s'intéresse de façon unilatérale aux choses – je vous le disais hier –, on trouve toujours un soutien ici ou là. Mais la vérité en général, la vérité en soi, elle, est toujours attaquée, et tout est fait pour empêcher qu'elle puisse s'exprimer au grand jour. Pour se comporter de façon juste dans notre mouvement de science de l'esprit, il faudra savoir que la vérité que nous recherchons sera attaquée de toutes parts. Rien n'est donc plus nécessaire pour nous que d'essayer, afin d'être suffisamment armés, de cultiver dans

toutes les directions des pensées claires. Dites-vous bien que les personnalités qui deviennent des ennemis de notre mouvement ne sont, le plus souvent, que des marionnettes dont les puissances adverses tirent les fils. Nous entrons là dans l'agir de certaines puissances suprasensibles. Ces puissances, dont Lucifer et Ahriman font partie, agissent dans la vie humaine par le truchement d'âmes humaines qui sont leurs instruments.

Il faut donc savoir avec précision à quoi on a affaire dans tel ou tel cas. Mais ce qui est avant tout nécessaire, c'est de ne jamais omettre de se faire des choses les idées les plus claires, les plus exactes possibles. La vie, vous le savez, a ses contradictions. Hegel a bâti toute sa philosophie sur la mise en évidence des contradictions de l'existence. Il ne s'agit donc pas d'éviter les contradictions dans la vie ; elles sont là. Ce qui importe, par contre, c'est de les reconnaître, et de ne pas les perdre de vue.

Ahriman et Lucifer ne peuvent agir que lorsqu'une contradiction reste inaperçue et que nous n'avons ni la force, ni la volonté de découvrir cette contradiction. Partout où nous nous engageons dans une contradiction que nous ne reconnaissons pas comme telle, et que nous la laissons simplement agir dans notre vie comme un contenu vrai, Lucifer et Ahriman ont la possibilité de s'emparer de notre âme.

Prenons par exemple une contradiction assez curieuse, à laquelle nous avons été confrontés ici ces dernières semaines. Sous la pression des faits, j'ai dû vous lire la lettre d'une dame[56] qui écrivait notamment : « Ce que nous voulons, pour notre part, ce n'est pas l'enseignement, ni l'enseignant, c'est l'homme. » Ce que l'on cherche, ce n'est pas l'enseignement, ni même l'enseignant, c'est l'homme. Les idées, on les accepte – et on les présente – en prime, en quelque sorte. Mais ce qui compte, finalement, c'est

l'homme. Voila comment on présentait la chose. Puis est venu exactement l'inverse : l'homme était repoussé avec la dernière énergie, et l'on affirmait qu'il fallait que les idées fussent reconnues comme justes. Vous voyez : d'un côté on affirme ne rechercher ni l'enseignement ni l'enseignant, mais l'homme, et de l'autre côté on dit : Je hais l'homme, je le rejette ; il fait des promesses qu'il ne tient pas, mais ses idées sont bonnes ; j'adhère à son enseignement.

En réalité, cela veut dire : J'ai été pendant quelque temps en rapport avec quelqu'un. L'homme m'intéressait, mais pas son enseignement. Puis je me détourne de l'homme, et maintenant je mets l'accent sur ce qui ne m'intéressait pas. Ce que je repoussais, je le mets à présent en avant. Je n'acceptais pas du tout l'enseignement, mais maintenant je le trouve bon. En m'exprimant ainsi, c'est pourtant clair, je parle d'un néant. Je dis : Je garde ce dont je ne voulais pas, et que je ne peux pas avoir, puisque je l'ai refusé !

Vous avez là un vivant exemple de contradiction tel qu'il s'en trouve dans le monde. Comment pouvez-vous croire que, là où se manifeste une pareille contradiction, il puisse encore y avoir un quelconque lien intérieur avec notre mouvement de science de l'esprit ? Il ne peut y avoir, c'est bien clair, aucune affinité avec ce que notre mouvement représente. Il est important de mettre en évidence ce genre de contradictions qui apparaissent dans la vie. Car si ces choses-là passent inaperçues, nous ne trouverons jamais le chemin juste vers la connaissance du monde spirituel. Certes, beaucoup de choses peuvent nous échapper, mais nous devons avoir la bonne volonté de repérer ce genre de contradictions dans la vie.

D'un autre côté, ces contradictions sont utilisées, justement, pour brouiller la vérité. Imaginez que quelqu'un dise : Voilà un homme qui délivre un enseignement, mais

cet homme est lui-même plein de contradictions, il est immoral, voire possédé par les forces du mal ; son enseignement, par contre, et différentes choses qui en découlent, est excellent et je l'accepte tout à fait. Bien, mais si cet enseignement entraîne précisément que celui qui le représente, ainsi que le mouvement qui en découle, règle ses rapports avec autrui d'après cet enseignement, s'il ne veut être que le porteur de ce qu'il enseigne, alors on exige carrément de lui, en prenant un tel point de vue, qu'il soit quelqu'un d'autre ! Et pendant que l'on exige ainsi toutes sortes de choses de l'homme, et donc que l'on rejette les fruits de son enseignement, on dit : L'enseignement est bon, mais l'homme est mauvais !

Certes, lorsqu'on n'a pas la force de s'attaquer aux idées elles-mêmes, on peut déjà leur nuire de cette façon aux yeux de ceux qui croient ce qu'on leur dit. C'est le meilleur moyen de couler un enseignement que l'on ne parvient pas à réfuter, car on le livre ainsi, comme je l'ai montré hier, aux puissances luciféro-ahrimaniennes.

Combien de fois n'avons-nous pas dit que notre mouvement, que notre enseignement, ne doit pas rester théorique, mais qu'il doit être une réalité vivante ? En en faisant une théorie, on le tue. On le livre à Ahriman, le dieu de la mort. C'est la meilleure méthode pour livrer à Ahriman ce que nous enseignons et l'éliminer ainsi du monde en bonne et due forme. Vous voyez que cette méthode est très semblable à celle qu'ont utilisée certaines individualités qui, dirons-nous, se tenaient derrière Sinnett. Elles lui ont suggéré certaines idées fausses pour l'amener à prendre une mauvaise direction. Elles l'ont incité à dénigrer la vérité. La Lune physique, qui est là en réalité pour paralyser la huitième sphère, est présentée comme la huitième sphère, si bien que celle-ci est dissimulée, effacée. Ensuite, H. P. Blavatsky corrige cela en disant – alors que Iahvé a créé

avec la Lune un remède contre la huitième sphère – qu'il n'a finalement créé en l'être humain que la sphère sensorielle, la sphère vitale inférieure. La méthode consiste donc à répandre la confusion sur la chose de façon à la présenter sous un faux jour. Si vous y regardez de près, vous verrez que ce qui s'est passé ici parmi nous est exactement de la même veine, à plus petite échelle. Il s'agit de dénigrer une vérité qui cherche à se répandre. Comme on se sent trop faible pour réfuter les idées, on s'en prend à celui qui doit les défendre. Tout cela est lié au fait que l'on n'a pas soi-même la force de pénétrer ces idées et de les comprendre.

Il y a là un problème crucial pour ceux qui adhèrent à notre mouvement avec sérieux et dignité, car nous devons envisager ces questions d'un point de vue élevé. Je voudrais prendre encore un exemple. Je m'attarde sur ces exemples parce qu'ils nous touchent de près, mais aussi parce qu'ils nous montrent où nous devons tourner les yeux et comment nous pouvons nous faire, dans l'avenir, un jugement qui parte d'un point de vue plus élevé. Dans notre mouvement, il faut répéter avec la dernière vigueur – et c'est ce qui a été fait toute l'année depuis que c'est moi qui représente ce mouvement – que la clairvoyance atavique doit être vue dans une juste lumière et qu'il ne faut surtout pas se tromper au sujet de cette forme de clairvoyance. Or, pour déformer de façon radicale ce que nous faisons et ce que nous voulons faire, on dit, par exemple, que chez nous on s'attache tout particulièrement à développer la clairvoyance. On laisse entendre que, dans ce mouvement, tout le monde est poussé à cultiver la clairvoyance. Quand on dit ce genre de choses, on brouille les cartes. Car c'est tout simplement le contraire de la vérité, même s'il est tout à fait vrai que nous devons développer la clairvoyance ! Voilà un bon moyen d'inciter les gens à haïr notre mouvement.

Nous disons qu'un mouvement spirituel ne doit plus cultiver aujourd'hui l'ancienne clairvoyance atavique. Ceux qui prétendent que c'est pourtant ce que nous faisons disent comme nous, mais pour nous reprocher de le faire. Ils retournent la flèche contre nous ! Cela se passe tout près d'ici. Dans des prêches et des conférences qui ont lieu dans les environs, on affirme que j'incite ceux qui se rassemblent ici, à Dornach, à développer la clairvoyance, et on insinue, bien entendu, qu'il s'agit de clairvoyance atavique, maladive !

Celui qui prétend cela n'a évidemment pas la moindre idée de ce qu'il dit. C'est un figurant. Mais nous devons regarder les choses en profondeur. Il faut bien voir que nous vivons à une époque où l'on utilise contre nous ce genre d'arguments. Il nous paraîtrait carrément grotesque, n'est-ce pas, que nos propres idées soient utilisées contre nous, et que nous soyons attaqués à l'aide de ce que nous enseignons. C'est pourtant ce qui est arrivé. Dans une publication qui est parue la semaine dernière[56], on a attaqué à l'aide de citations tirées des *Drames Mystères* et de *la Science de l'occulte* ce que j'enseigne. Vous avez partout des forces qui sont mises en œuvre pour que la vérité ne voie pas le jour.

Il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour la vérité elle-même, en particulier quand nous voyons qu'on se sert de nos propres vérités pour nous attaquer, et que l'on utilise donc contre nous ce que nous disons. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de réfuter les idées, mais de ce que nous faisons. Tant que nous n'étions pas attaqués, nous n'avions pas besoin de nous livrer à des polémiques. D'où notre refus, comme je l'ai souvent rappelé, de toute polémique. La vérité a le droit de se répandre dans le monde dans la mesure où elle met l'accent sur le positif. Mais dès l'instant où des affirmations qui n'ont rien à voir avec la vérité circulent, nous devons

être armés, et aptes à nous faire un jugement sur ces choses. Nous ne devons pas nous contenter de réfléchir à ce qui est écrit dans nos livres, mais réaliser dans la vie le principe vivant que contiennent nos idées. Or cela implique que nous jugions la vie selon les principes qui sont dans nos idées, et non pas que nous réagissions face aux attaques extérieures comme nous le ferions si nous avions simplement assimilé nos idées de façon théorique. La polémique ne devient nécessaire qu'à partir du moment où nous sommes attaqués. Mais alors n'oublions pas que nos idées peuvent très facilement être retournées en leur contraire, et qu'il faut par conséquent les protéger et veiller sur elles. Gardons-nous avant tout des points de vue exclusifs !

Parmi les bruits qui ont circulé ici et là, on a pu, par exemple, entendre des choses qui ont tendance à facilement tomber dans des extrêmes. Nous avons dû, parfois, dire quelques mots à propos de certaines idées que l'un ou l'autre se faisait sur ses incarnations antérieures. Il s'agit effectivement là d'un domaine où l'on risque facilement d'être réfuté ... Et si nous poussions les choses à l'extrême jusqu'à en rire chaque fois que cela se produit, nos adversaires pourraient dire : Vous voyez, ils enseignent quelque chose, mais quand ils doivent un peu toucher la chose du doigt, ils en font des gorges chaudes !

Nous n'avons, bien sûr, aucune raison de rejeter des expériences psychiques issues de la clairvoyance ; mais nous avons le devoir de les examiner avec soin quand il s'avère qu'elles sont déformées au service de la vanité personnelle voire quand le cours des événements extérieurs montre qu'elles sont erronées. Mais il ne faut pas, pour prendre une formule un peu triviale, jeter le bébé avec l'eau du bain ! Notre Société ne doit pas se transformer en une simple théorie scientifique.

Or là aussi, voyez-vous, un danger nous guette. Je vous ai déjà parlé d'un livre, écrit de façon fort habile, qui nous a été envoyé ces jours-ci. On ne peut pas attaquer notre mouvement de façon plus crédible, en effet, qu'en disant de nous que nous refusons d'admettre tout rapport entre le monde sensible et le monde spirituel ! C'est pourtant ce qui est écrit dans ce livre ! Dans un ouvrage annexe, on trouve cette étrange question : pourquoi donc la Vierge Marie ne se réincarnerait-elle pas ? – On peut effectivement se le demander. Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne le fasse pas. Mais vous pouvez être sûrs que sa vie exotérique serait alors tout autre, et que sa réincarnation ne ressemblerait pas à ce qui s'est passé lorsqu'elle est apparue non en tant que personnalité, mais en tant que représentante.

Il importe, dans toutes ces choses, de développer ce sur quoi j'insiste depuis de nombreuses années, au point que j'ai même jugé indispensable de l'introduire dans mon principal ouvrage philosophique. Essayez de lire les autres philosophies. Dans leurs théories et leurs formes d'expression, et même dans des écrits antérieurs, vous trouverez beaucoup de choses qui reviennent dans ma *Philosophie de la liberté.* Mais il y a tout de même une chose, dans mon livre – au moins dans la façon dont ce principe éthique, cette impulsion morale s'articule avec l'ensemble – qui est vraiment originale : c'est, en effet, la première fois que le tact moral est présenté comme quelque chose qui ne peut pas être saisi seulement par la force du jugement, mais qui doit être appréhendé par les forces du cœur. Ne pas tomber immédiatement dans des extrêmes en voulant effacer un péché par un autre, alors que la chose demande la plus grande délicatesse, voilà qui est faire preuve de tact moral ! J'ai tenté de le définir le plus clairement possible, ce tact moral, dans ma *Philosophie de la liberté.* Évitons

aujourd'hui de tomber dans l'autre extrême sous prétexte que nous devons faire face à une situation fâcheuse.

Hier, j'ai attiré l'attention sur les différents dangers qui nous guettent. Et si j'ai éprouvé la nécessité d'ajouter certaines choses aujourd'hui, c'est justement pour redire qu'il ne faut surtout pas tomber dans l'autre extrême. Tout ce que nous faisons, l'essence même de notre mouvement, doit consister à mettre en valeur le monde spirituel et à ressentir que notre propre vie est en relation avec ce monde spirituel.

Mais ensuite, si cela est sacré pour nous, nous devons éviter, avec le maximum de tact, d'impliquer dans les événements nos vies personnelles subjectives. Cela ne veut pas dire, encore une fois, qu'il ne faudrait pas rechercher jusqu'à quel point nous sommes la réincarnation d'une telle ou d'un tel. Mais il ne s'agit pas alors de chercher, en partant d'une personne, qu'elle est l'autre personnalité. Il n'y aurait alors aucun effort à faire ! J'ai montré dans une conférence[57] que la recherche consiste d'abord à percer à jour certaines énigmes de notre propre existence. Alors on commence à avancer. Nous nous trouvons, à cet égard, à un moment extrêmement important. Souvenons-nous encore une fois du dicton populaire qui recommande de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain ! Mais d'un autre côté, il faut se mettre sérieusement à l'œuvre pour éviter ce qui serait infiniment néfaste à un mouvement occulte, à savoir que nous plongions peu à peu dans une atmosphère nébuleuse, où règne la confusion. Or qu'y a-t-il de plus confus que de dire : Nous ne recherchons pas l'enseignement, ni même l'enseignant, mais l'homme – et puis, ensuite : L'homme est mauvais, mais son enseignement – ce même enseignement que l'on a d'abord rejeté – est bon ! On est là dans le brouillard le plus épais. Or ce qui doit nous importer, c'est la précision, la clarté. Voilà ce qui

importe si nous voulons considérer la chose du point de vue de notre mouvement. Il se peut que certains aspects pratiques exigent que nous nous comportions avec une certaine dureté. C'est un autre problème. Mais il faut que chacun de nous, à l'intérieur de lui-même, sache toujours bien sûr quel terrain il se trouve. Ne perdons pas de vue que nous nous fondons sur un mouvement spirituel digne et sérieux.

Ces quelques points de vue pourront nous aider à reconnaître quelles sont les conditions d'existence de notre mouvement. Quand on dit que la réalité extérieure est *mâyâ*, il s'agit aussi d'étudier avec soin cette *mâyâ*. On ne doit pas se contenter d'affirmer de façon théorique que la réalité extérieure est *mâyâ* et, quand on la rencontre concrètement dans le monde, se comporter comme si elle était ce qu'il y a de plus important!

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 22 octobre 1915

À l'occasion de nos derniers entretiens, j'ai fait une remarque sur laquelle j'aimerais revenir. Par toutes les conséquences qu'elle entraîne, elle pourrait en effet servir de base à ce que j'aurai encore à dire ces prochains jours. J'ai signalé qu'il était nécessaire, d'un certain point de vue, que soit fondé, avec notre mouvement de science de l'esprit, un mouvement spirituel qui prenne vraiment en compte les exigences du cycle actuel de l'évolution de l'humanité, donc tout ce que le développement de l'humanité exige à notre époque d'un mouvement comme le nôtre. Un mouvement, donc, qui voit dans la clairvoyance atavique – tout comme dans le savoir qui nous est resté de cette forme de clairvoyance – une chose désuète à laquelle on ne peut plus faire appel à notre époque, et ne compte plus, en un certain sens, avec tout ce qui repose sur l'atavisme.

Il s'ensuit qu'il a fallu rejeter, ou ignorer, une grande quantité de savoir qui était donné dans la Société théosophique, pour reconstruire à neuf, en nous appuyant sur d'autres bases. C'est ce qui explique aussi l'ardeur avec laquelle les anciens représentants de la Société théosophique se sont efforcés de nous résister. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Vous pouvez comparer la description du monde de l'âme et celle du pays des esprits qui figurent dans la première édition de ma *Théosophie*, qui fut publiée en 1904, avec ce qui existait auparavant. Remarquez notamment la

distinction précise que j'ai faite en ce qui concerne le monde psychique, l'intériorité de l'être humain. Vous verrez que j'attache une grande importance à ce que les âmes de sensation, d'entendement et de conscience soient bien différenciées. Cette triple nature de l'âme n'avait jamais été décrite dans la littérature théosophique, alors que chez nous, elle est apparue tout de suite.

Eh bien, on s'est appliqué, de l'autre côté, à effacer cette distinction en l'empêchant de voir le jour. Je me souviens encore de la façon dont on cherchait toujours et encore à contrer notre ami Ludwig Lindemann[58] – qui est mort maintenant – tandis qu'il s'efforçait de faire connaître nos idées en Italie, en disant : Mais c'est la même chose, avec d'autres mots, que ce que disent déjà nos enseignements à nous ! Bref, on ne voulait pas laisser voir aux gens qu'il y avait là quelque chose de nouveau ; et il a fallu constamment revenir sur cette triple distinction pour que les gens voient de quoi il s'agit. Et ce fut ainsi pour beaucoup, beaucoup de choses.

Nous nous sommes donc engagés, dès le début, dans la direction qui correspondait aux exigences de notre cycle d'évolution actuel : prendre vraiment en considération tout ce dont j'ai pu vous dire quelques mots – du moins sous forme d'esquisse – ces dernières semaines. Mais pour réaliser cela correctement, il a fallu modifier toute la manière d'agir qui était partout en usage dans la Société théosophique. Et cela entraîna évidemment les pires difficultés. La façon dont j'ai pu moi-même me saisir de la question des livres donne une idée de ces difficultés. Dans les premiers temps, je n'ai pu, bien sûr, exposer certaines choses qu'avec beaucoup de réserves, car il m'a fallu des années pour vérifier certains points, et parce que je tenais, depuis le début, à ne publier – et aussi, pour l'essentiel, à ne dire – que ce dont je pouvais affirmer que je l'avais vérifié.

Or – vous le comprendrez après mes quelques remarques de ces derniers jours –, des confusions étaient apparues parce qu'on avait mené la recherche sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance dans une direction tout à fait fausse. Je vous l'ai montré lors des dernières conférences. Mais il n'a pas toujours été facile de contrôler ces choses directement. Pour pouvoir procéder avec sérieux, et en toute responsabilité, il fallait examiner avec la plus grande précision, afin de le vérifier, tout ce qui se présentait. Or on ne doit jamais provoquer les occasions. Lorsqu'on fait des recherches spirituelles, en effet, il importe de tout « laisser venir », et en aucun cas il ne faut souhaiter que quelque chose advienne.

Le plus problématique, comme je vous l'ai expliqué, ce sont sans doute les prétendues connaissances qui ont été répandues à propos de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Mais alors que, sur le plan physique, on rectifie facilement de faux résultats en les contrôlant par des moyens physiques, et en établissant ainsi qu'ils sont inexacts, il en va tout autrement dans les mondes spirituels. Là, en effet, l'existence d'une représentation fausse à propos d'un certain état de fait trouble toutes les recherches. Lorsque des choses sont divulguées comme l'ont été ces déclarations sur la vie après la mort faites par des médiums, alors qu'il ne s'agissait nullement, en réalité, de communications de défunts, mais de vivants soumis à toutes sortes d'influences, ces prétendus résultats n'en étaient pas moins là. On les trouve encore devant soi. Et quand on entreprend d'étudier ce domaine, ces résultats sont des puissances réelles qu'il faut combattre. Ce qui est dit sur le plan physique, on peut facilement le réfuter. On s'assoit à son bureau, et on le réfute. Mais un faux résultat de recherche dans le monde spirituel est un être vivant. Il est là, et on doit d'abord le combattre, l'enlever, le supprimer.

De même que les pensées sont des êtres vivants, de même les faux résultats de recherche sont des puissances réelles qui sont là dès que l'on franchit le seuil du monde spirituel. On pénètre dans le monde spirituel, et on veut que la connaissance de ce qu'est la vie entre la mort et une nouvelle naissance se montre au grand jour ; mais on a devant soi, tels des êtres vivants, ces pensées erronées dont je vous ai parlé. Elles sont réelles ; elles donnent l'impression qu'elles sont vraies. C'est pourquoi il faut d'abord lutter contre elles, il faut vérifier d'abord si elles ont les propriétés de pensées non vraies ou bien si elles ont les qualités du vrai, c'est-à-dire si elles sont viables.

C'est ce qu'il faut d'abord vérifier, et cela demande parfois longtemps. Si bien que celui qui s'est donné pour tâche d'investiguer ce domaine de la vie entre la mort et une nouvelle naissance se trouve confronté à de grosses difficultés, du fait précisément qu'autant de notions fausses ont été répandues. C'est pourquoi il était nécessaire de s'imposer à cet égard de grandes réserves et de ne dire les choses que lorsqu'elles pouvaient être présentées comme rigoureusement vraies. C'est ainsi par exemple qu'il a fallu beaucoup de travail avant que le cycle de conférences intitulé *Vie intérieure, mort et immortalité* ait pu être tenu.

Quand on en reste aux généralités, la vie entre la mort et une nouvelle naissance est facile à décrire. Après que le défunt a eu la vision rétrospective qui se produit lorsque son corps éthérique se sépare de son corps physique, il vit d'abord dans ce que la littérature de la Société théosophique a coutume de nommer le *kâma-loka*. Mais si vous comparez ce qui est appelé ainsi dans cette littérature et ce que nous avons publié peu à peu au cours des années, vous trouverez bien une différence considérable. Comprenez-moi ; je ne dis pas qu'à l'heure actuelle chacun a le devoir

de tout contrôler. On peut propager beaucoup de choses en raison de ce que l'on porte à l'intérieur de soi. La tâche de l'un n'est pas celle de l'autre. Je considère que la mienne est de ne rien dire d'autre que ce que je peux défendre parce que je l'ai vérifié. C'est, à mes yeux, ma tâche bien spécifique, tout à fait individuelle.

Je voudrais encore soulever certains points qu'il est important de considérer quand on s'occupe des premières années de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. On ne peut finalement obtenir une bonne image, une image positive, de ces premières années, ou décennies, après la mort, que si l'on compare différentes choses. Alors seulement on peut parvenir à se faire une image correcte, et l'image générale que j'ai donnée dans ma *Théosophie* pourra être complétée. C'est comme cela que nous pourrons évoluer. Dans *la Théosophie*, je n'ai fait qu'esquisser les grandes lignes, en quelque sorte, et notre travail devrait ensuite consister à remplir les différentes rubriques, à compléter ce qui est indiqué dans ce plan général. Il s'agit d'apporter différents éléments afin de compléter ceci ou cela, et si vous partez de ce qui est exposé dans *la Théosophie* et que vous passez ensuite à ce qui se trouve dans les cycles de conférences, donc ce qui a été exposé de façon toujours plus intime, et ensuite imprimé, vous verrez qu'il y eu certains progrès; nous avons appris à approcher les choses de façon de plus en plus intime.

C'est ainsi que, si l'on veut se faire une image exacte des premières années ou décennies après la mort, il faut comparer l'existence que mène alors un être mort très jeune, disons dans la toute petite enfance, avec celle de quelqu'un qui est mort vers le milieu de sa vie, puis avec celle de quelqu'un qui a vécu très vieux. Car les choses sont alors très, très différentes. En réalité, la vie après la mort est extrêmement différente selon que l'on est mort jeune ou

vieux, et pour pouvoir se faire une image vraiment fidèle, il faut comparer les expériences de personnes qui sont mortes à des âges différents.

On pourra se forger des convictions justes dans ce domaine si l'on compare par exemple ce qu'il en est pour ceux qui ont perdu la vie dans leur petite enfance et pour ceux qui sont morts vers onze, douze, treize ans. L'existence post mortem est en effet très différente si la mort est intervenue avant huit, neuf ans ou avant seize, dix-sept ans. Cela ressort clairement de diverses expériences que l'on peut avoir avec les défunts. C'est ainsi que l'on peut observer qu'après leur mort des êtres morts très jeunes, dans les premières années, s'occupent surtout de tâches qui incombent à l'humanité à l'époque qui suit cette mort.

Les représentants extérieurs des diverses confessions religieuses ne font rien pour éviter que les hommes se fassent à ce sujet des idées qui n'ont rien à voir avec la vérité. Votre propre expérience de la vie vous l'aura montré : ces représentants des religions ne cherchent guère à empêcher les gens de croire que, lorsqu'un vieillard ou un enfant meurent, ils continuent de vivre dans l'au-delà le premier en tant que vieillard et le second en tant qu'enfant. Et pourtant, la façon dont les âmes vivent ici-bas n'a rien à voir avec la façon dont elles vivent dans l'au-delà. Même lorsqu'un bébé meurt à trois ou six mois, toutes ses vies antérieures entrent en ligne de compte, et c'est tout de même une âme très mûre qui peut entrer dans le monde spirituel ! Il est totalement faux de croire que l'enfant continue de vivre en tant qu'enfant. On s'aperçoit en effet que des âmes qui meurent au cours de la petite enfance sont ensuite chargées de certaines tâches en rapport avec ce dont la Terre a besoin pour recevoir les fonds spirituels nécessaires à ce que le travail puisse s'y poursuivre. Les

hommes ne peuvent pas travailler sur terre, voyez-vous, sans recevoir des impulsions des mondes spirituels. Mais ces impulsions ne viennent pas de façon vague comme les panthéistes se l'imaginent ; elles émanent d'êtres réels, parmi lesquels on trouve aussi les âmes des enfants morts jeunes.

Prenons un exemple concret : pensons à Goethe qui grandit. Bien entendu, Goethe tient une part de son génie du fait que le monde spirituel lui vient en aide. Et lorsqu'on s'intéresse à cet apport, on s'aperçoit que ce génie émane d'âmes d'enfants qui sont morts très jeunes. Le spirituel qui vit autour de nous, dans le monde extérieur, a affaire avec les âmes d'êtres humains qui sont morts en bas âge. Quand des enfants meurent vers neuf, dix ans – avant seize, dix-sept ans –, par contre, on les trouve après leur mort en compagnie d'êtres spirituels. Et ces êtres spirituels sont des âmes humaines qui doivent bientôt redescendre sur terre, des âmes qui sont donc en attente de leur prochaine incarnation. Les êtres humains qui meurent au cours de la petite enfance, avant sept, huit ans, s'occupent surtout des hommes qui sont ici-bas, sur terre. Ceux qui meurent à un âge plus avancé, entre sept, huit, et seize, dix-sept ans, par contre, on les trouve plutôt occupés avec des âmes qui sont sur le point de s'incarner. Ce sont des aides, des soutiens importants – l'on pourrait aussi les qualifier de messagers – pour ceux qui cherchent à s'incarner. Ils leur apportent ce dont ils ont besoin pour se préparer à leur existence terrestre. Il est important de savoir cela si l'on ne veut pas se contenter de parler de ces choses en général, mais pénétrer véritablement dans ces mondes spirituels.

Faire ce genre de recherches est loin d'être facile. On peut se rendre compte de ce qu'il en est lorsqu'on se demande par exemple : Quelle est, finalement, la meilleure façon de trouver les morts ? Il s'avère alors qu'on les trouve

– qu'ils soient morts depuis plusieurs années, voire décennies, ou tout récemment – quand on parvient à s'éveiller à la conscience du monde spirituel pendant son sommeil.

Comme je vous l'ai souvent expliqué, il y a deux manières de s'éveiller. Soit on s'éveille pendant son sommeil, en sachant : À présent, tu ne dors pas ; tu es dans le monde spirituel – vous trouverez des indications sur cet éveil au milieu du sommeil dans mon petit ouvrage *Un chemin vers la connaissance de soi. Huit méditations*, soit on s'éveille au milieu de sa vie éveillée. Or la recherche qui s'applique à l'existence des morts réussit mieux lorsqu'on s'éveille au cours du sommeil, parce que l'activité que l'on mène alors soi-même est plus proche de celle des morts.

On fait alors une bien curieuse découverte. Ici-bas, dans la vie physique, entre le moment où il se réveille et celui où il s'endort, l'homme se souvient de ce qu'il a vécu le jour précédent pendant qu'il était éveillé. Comment l'homme vit-il en fait ? Il se réveille, vit sa journée, s'endort, se réveille, vit sa journée, s'endort, etc. Pendant sa vie diurne, il se souvient de ce qui s'est passé les jours précédents. La vie diurne ordinaire consiste, finalement, à se souvenir de cette manière. Il en est autrement lorsque notre Je est interrompu [par le sommeil] [59], et que ce genre de souvenir cesse. Or ce qui est curieux, c'est qu'alors, durant le sommeil, nous ne nous souvenons que de nos états de sommeil précédents. Seulement, nous n'en avons pas conscience. Dans la plupart des cas, en effet, l'homme ne se souvient pas de ses états de sommeil passés. Et pourtant, toute la vie, ce souvenir subconscient persiste pendant le sommeil.

Considérons la vie qui se déroule entre le moment où l'on s'endort et celui où l'on se réveille : endormissement, nuit, réveil ; endormissement, nuit, réveil, etc. Cette vie nocturne est interrompue par la vie diurne, mais il y a là,

pourtant, un courant de vie continu. Et ce qui est remarquable, dans tout ce processus, c'est que, alors que pendant notre vie diurne nous sommes passifs dans notre mémoire – les images de nos souvenirs sont là ; elles jaillissent tout simplement dans notre mémoire, il est exceptionnel que nous ayons à faire un effort pour nous concentrer sur quelque chose –, dans le sommeil, par contre, lorsque nous voulons nous souvenir de quelque chose, nous devons toujours faire un effort. Pendant notre sommeil, cet effort est la règle. Mais habituellement l'homme n'a pas la force de prendre conscience de cette activité, et c'est pourquoi il ne se souvient de rien pendant son sommeil. Mais lorsqu'il dort, l'homme est en général beaucoup plus alerte, beaucoup plus actif intérieurement que lorsqu'il est éveillé. C'est toujours ainsi. Il n'y a pas de rêve, alors. Le rêve correspond, en effet, à ce que nous avons à l'état de veille lorsque nous faisons un gros effort pour nous souvenir de quelque chose. Mais lorsque, la nuit, nous faisons un léger effort, cela correspond à notre mémoire diurne ordinaire, pour laquelle nous ne faisons aucun effort, parce que les souvenirs jaillissent d'eux-mêmes. Après la mort, le souvenir que nous avons de notre vie diurne se détériore rapidement après le panorama rétrospectif qui suit la vie écoulée. Nous parcourons, par contre, à rebours le souvenir de ce que nous avons vécu pendant les nuits. Pendant le *kâma-loka*, l'homme revit à rebours tout ce qu'il a vécu pendant les nuits.

Pendant cette vie-ci, n'est-ce pas, nous nous occupons de ce que la journée nous apporte, puis de ce que nous vivons, sans le savoir, durant la nuit. Après la mort, nous prenons conscience de tout ce que nous avons vécu pendant les nuits. Une nuit après l'autre, tout nous revient. Et il est important de se rendre compte que le mort commence par revivre ses nuits. On n'y parvient que peu à

peu, et c'est loin d'être facile! C'est, bien sûr, sa vie écoulée que le mort revit ainsi, mais par le détour de ses expériences nocturnes.

J'ai souvent expliqué que ce séjour dans le *kâma-loka* dure environ un tiers de la vie terrestre écoulée. Vous le comprendrez facilement si vous vous dites qu'un homme qui ne meurt pas durant sa petite enfance dort environ pendant un tiers de son existence. Le séjour dans le *kâma-loka* dure autant qu'ont duré les nuits, c'est-à-dire environ le tiers de l'existence.

C'est ainsi, voyez-vous, que les choses se tiennent. Et il est extrêmement important de rassembler ainsi, avec soin, les connaissances concrètes. C'est pourquoi il est tellement choquant – ce mot ne traduit pas exactement ce que je veux dire, mais je n'en trouve pas de meilleur –, lorsqu'on veut parler du monde spirituel en toute responsabilité, de se voir interrogé par le premier venu, à l'issue d'une conférence, sur ceci ou cela. Les gens voudraient tout savoir. Mais d'un autre côté, on aimerait bien ne dire que ce à quoi on a mûrement réfléchi. Et l'on est tout de même obligé de parler d'une foule de choses que l'on n'a pas encore eu l'occasion de vérifier avec soin. On peut bien sûr parler en s'appuyant sur la science de l'occultisme, mais quand on s'est donné pour règle de ne parler que ce que l'on vérifié par soi-même, ce sont des choses que l'on préférerait éviter.

Souvenez-vous de ce que je vous ai dit: lorsqu'on franchit de cette manière le seuil du monde spirituel, on trouve un être humain qui est mort vers l'âge de onze, douze, treize, quatorze ans, relativement peu de temps après cette mort, parmi les âmes humaines qui veulent bientôt revenir sur terre et y accomplir certaines tâches. Il les aide à trouver les bons chemins pour leur incarnation. Cela peut, certes, paraître étrange, mais ce n'en est pas moins ainsi.

Or ceci, là encore, est en rapport avec certains mystères de la vie. En fait, on ne parvient de façon juste à certaines choses que si l'on sait poser la bonne question. Toute question n'est pas forcément bien posée ; il faut d'abord attendre jusqu'à ce que l'on soit jugé digne, en quelque sorte, de poser la bonne question.

Je vais maintenant vous dire une chose que vous trouverez peut-être très bizarre, mais qui n'en est pas moins vraie. Une question se pose, voyez-vous, du fait que l'être humain change une fois de dents. Il a tout d'abord des dents de lait, puis celles-ci tombent vers la septième année, après quoi pousse la seconde denture. C'est là un fait. Mais je ne pense pas que beaucoup de gens s'interrogent sur ce qu'est en réalité cette seconde poussée des dents. Lorsqu'il est question de ces deux sortes de dents entre spécialistes, ils en parlent comme si cette première poussée et cette seconde poussée étaient une seule et même chose. Pourtant, lorsqu'on étudie ce phénomène en tant qu'occultiste, on se rend compte qu'il s'agit en réalité de choses très différentes. C'est ainsi qu'un jour j'ai dû faire à un médecin spécialiste, qui m'interrogeait à ce propos, une réponse tout à fait grotesque qui l'amusa beaucoup. Et pourtant, du point de vue de l'occultisme, elle est juste. Il prétendait que l'on devrait habituer les enfants aussi tôt que possible à mordre avec leurs dents de lait, car c'est pour cela qu'ils ont des dents. Il faut donc les habituer à s'en servir dès que possible. Eh bien, voyez-vous, du point de vue occulte, ce raisonnement ne tient pas. Du moins, il n'est qu'à moitié juste, et il faut donc y regarder de plus près. Les secondes dents, il est hors de doute qu'on les a bien pour mordre. Mais en ce qui concerne les dents de lait, la question se pose autrement, car on les a reçues, en fait, par l'hérédité. On a ces dents parce que les parents, les grands-parents, etc., en ont eu. On en hérite. C'est

seulement lorsque ces premières dents ont été rejetées que les deuxièmes poussent, et celle-ci, par contre, sont une conquête individuelle. Il y a donc une différence, que l'on remarque si l'on observe les choses avec finesse. Il s'agit là, bien sûr, de subtilités, et l'on ne fera pas une erreur monumentale en les négligeant. Mais il est tout de même important de savoir que la première et la seconde denture ont un tout autre lien à l'hérédité. La seconde est en rapport avec toute la santé, avec toute l'organisation de l'être humain. La denture de lait, par contre, a davantage à voir avec la santé des parents et des grands-parents. Cela fait donc déjà une différence, que l'on peut d'ailleurs étudier empiriquement. Tout cela est, certes, fort subtil, mais quand on s'intéresse à cette histoire de dents, on découvre aussi autre chose.

Supposons qu'un enfant meure avant d'avoir formé sa seconde denture ou peu de temps après. L'investigation occulte fait alors une curieuse découverte : il s'avère en effet que, dans le monde spirituel, les choses sont différentes selon que l'enfant avait déjà, ou n'avait pas encore, sa seconde denture avant de mourir. Supposons qu'il ait vécu jusqu'à huit ou neuf ans. On découvre que certaines impulsions qui, sinon, auraient pénétré dans le monde physique, agissent alors dans le monde spirituel. Et on s'aperçoit que les forces qui auraient dû entrer dans la formation des deuxièmes dents sont maintenant à la disposition de l'enfant. On observe cela surtout chez un enfant qui est mort avant que les deuxièmes dents aient poussé. Il s'avère en effet que cet enfant dispose, après sa mort, de certaines forces, et que celles-ci sont tout à fait de même nature que celles qui provoquent la formation et la poussée des dents.

Quand on vit ici, dans le monde physique, il faut mettre en œuvre certaines forces physiques pour pouvoir faire pousser les dents. Si l'on meurt avant d'avoir ces

dents – ou peu après –, l'on dispose encore de ces forces dans le monde spirituel, et l'on peut alors agir, grâce à elles, dans le monde terrestre. Quand on vit dans le monde physique, ces forces se coulent en quelque sorte dans les dents, et ce sont elles qui nous permettent alors d'agir dans ce monde physique.

Cette merveilleuse relation nous fait voir à l'intérieur du cosmos. On se rend compte à quel point ce qui est dépeint dans la première scène du deuxième Drame-Mystère, *l'Épreuve de l'âme*, est vrai : les mondes spirituels, et tous les êtres qui s'y trouvent, travaillent à créer l'être humain ! Lorsque cette idée monte à la tête de Capesius, et qu'il comprend que l'homme est le but de toutes les activités divines, il risque de se gonfler d'orgueil. Mais, en fait, c'est à peine si l'on prend conscience de cette idée grandiose.

Je vous ai dit que les âmes de ceux qui meurent entre huit, dix ans et seize, dix-sept ans, se retrouvaient parmi celles qui veulent se réincarner prochainement. Elles aussi possèdent des forces particulières, qui résultent d'une transformation. À quatorze, quinze, seize ans, l'être humain parvient à la puberté. Or, avant cette puberté, ou lorsqu'elle vient juste de se produire, les forces qui l'induisent se métamorphosent dans le monde spirituel en nouvelles forces grâce auxquelles on peut agir parmi les âmes qui attendent leur prochaine incarnation terrestre, afin de les aider à préparer cette incarnation.

Vous voyez comme ces relations sont profondes ! Les forces de la reproduction sont transformées dans le monde spirituel en forces susceptibles de venir en aide aux âmes qui s'apprêtent à descendre dans le monde physique. Ces relations nous montrent comment le spirituel qui agit au-delà du seuil continue d'agir ici-bas, dans le concret. Finalement, on n'apprend à vraiment connaître le monde physique de façon juste que si l'on suit les choses suffisamment loin.

Lorsque l'être humain perd ses dents de lait et en élabore d'autres, certaines forces sont utilisées. Or on ne prête, en général, aucune attention à ces forces. Et il en va de même lors de l'apparition de la maturité sexuelle : là encore, certaines forces se déploient. Lorsque l'homme est adulte, les forces en question sont devenues tout autres que lorsqu'il était enfant.

Tout ceci nous amène à nous demander : Qu'est-ce qui empêche l'homme, dans sa vie normale, de plonger le regard dans le monde spirituel ? En fait, le monde spirituel est fermé dans deux directions. D'un côté, il est fermé par la nature extérieure. La nature que nous percevons est comme un voile qui dissimule ce qui se trouve derrière. Si l'on peut percer ce voile, on pénètre dans le monde spirituel. Or la vision matérialiste cherche par tous les moyens à empêcher les hommes de comprendre que l'esprit est derrière ce voile. J'ai souvent montré – notamment dans des conférences publiques – qu'il y a là une peur inconsciente. Et c'est la même chose, d'un autre côté, à l'intérieur de l'homme. Chacun perçoit qu'il pense, qu'il ressent et qu'il veut. Mais, là aussi, autre chose se trouve derrière : à savoir toute la nature psychique humaine, qui va d'incarnation en incarnation. Et cette fois, ce sont les communautés religieuses qui ne veulent pas laisser voir ce qui est derrière le penser, le ressentir et le vouloir.

Voilà pourquoi le dernier chapitre de mon livre *les Énigmes de la philosophie*, où j'ai exposé tout cela, va déranger bien des gens. Le chemin qui mène au monde spirituel est barricadé des deux côtés. Tandis que les scientifiques s'efforcent de ne rien dire qui puisse ouvrir un accès au monde qui se trouve derrière la nature, les représentants des communautés religieuses s'efforcent d'empêcher les âmes d'apprendre ce qui pourrait les éclairer sur la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

Pourquoi les scientifiques empêchent-ils que l'on accède à ce qui est derrière la nature ? Pourquoi les prêtres empêchent-ils que l'on accède à ce qui est derrière la vie psychique ? Ces questions sont importantes et valent qu'on se les pose. Car la situation, vous le verrez, deviendra de plus en plus critique. Ceux qui fondent leur conception du monde sur la science seront nos adversaires parce qu'ils ne veulent pas laisser transparaître le monde spirituel qui est derrière la nature. Et les prêtres seront nos adversaires parce qu'ils ne veulent pas laisser transparaître ce qui est derrière le penser, le ressentir et le vouloir, donc ce qui passe d'incarnation en incarnation. D'un côté, le scientifique, à travers la science de la nature, affirme qu'il y a des limites à la connaissance. De l'autre côté, les représentants des religions disent que vouloir aller plus loin est un péché, un acte présomptueux de la part de l'homme. Sur quoi se fondent ces deux sortes d'adversaires ? C'est la question que nous voulons nous poser demain, et nous passerons, en y répondant, à d'autres choses.

HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 23 octobre 1915

Hier, j'ai terminé en vous montrant comment, de façon toute naturelle en quelque sorte, deux sortes d'adversaires s'opposent à notre mouvement de science de l'esprit. Du côté des sciences de la nature, car tout l'appareil scientifique moderne, du moins jusqu'à un certain degré, impose à celui qui passe par une formation scientifique et croit pouvoir – ou devoir – se forger une conception du monde en prenant appui sur cette formation, d'adopter une conception qui, par sa coloration matérialiste, doit forcément s'opposer à ce que notre science de l'esprit veut être. Dans ce domaine, il faut raisonner correctement et bien comprendre que celui qui a été formé selon la méthode scientifique moderne – et nous avons vu que cette méthode matérialiste répondait, par ailleurs, à une nécessité – ne peut pas faire autrement, s'il suit les pensées qu'on lui a inculquées, que devenir notre adversaire. Ceci ne dispense personne, bien entendu, d'avoir à lutter contre cette hostilité lorsqu'elle se présente. Mais on ne saura la combattre de façon juste que si l'on tient compte de ce que je viens de dire.

Une autre sorte d'opposition, nous l'avons vu, vient des représentants des différentes communautés religieuses. Alors que les scientifiques d'aujourd'hui cherchent, pour ainsi dire, à cacher le spirituel qui se trouve derrière la nature, les dirigeants des communautés religieuses, eux, s'efforcent de cacher le spirituel qui se trouve derrière

notre vie intérieure. On peut donc dire que la science de l'esprit ne peut se répandre ni du côté des sciences de la nature, parce que pour celles-ci le spirituel doit rester caché derrière la nature, ni du côté des communautés religieuses, parce que pour celles-là l'esprit doit être tenu caché derrière les manifestations de l'âme. Étant donné ce qu'elles sont, les Églises tendront toujours à combattre ce qui émane de la science de l'esprit et se répand dans le public, parce qu'elles n'ont aucun intérêt à ce que l'on montre l'esprit derrière les manifestations de l'âme. Il faut le savoir, et cela ne veut pas dire, là non plus, qu'il faille ne pas tenir compte des adversaires. Il s'agit de trouver l'attitude juste à cet égard.

Il est extrêmement difficile, voyez-vous, de parler de ces questions. Car on trouve là précisément des choses auxquelles chacun devrait parvenir en lisant entre les lignes les ouvrages qui traitent de science de l'esprit et en ressentant ce que cette science peut lui communiquer. À la base de tout ce que je viens d'évoquer, il y a, en effet, quelque chose de très profond et de très important. C'est qu'il est en réalité dangereux, pour certaines raisons, d'attirer sans plus l'attention sur ce qui est derrière la nature, sous la surface des choses, en quelque sorte. Et c'est parce qu'il y a un certain danger qu'existe ce que j'ai décrit de façon plus ou moins symbolique en évoquant le fait que les sociétés ou les ordres dits occultes ont partout une sorte de « droite ». Il s'agit, comme je l'ai dit, des ésotéristes qui veulent que l'on taise absolument tout ce qui a trait aux mystères supérieurs. Ces ordres ont tous une sorte de « droite », une sorte de « centre » et une sorte de « gauche », ces diverses expressions étant prises, bien entendu, dans un sens symbolique. La gauche a toujours tendance à rendre publics certains aspects de l'ésotérisme. Ceux qui sont à droite, par contre, répugnent à divulguer quoi que ce soit dont ils estiment

que les ordres occultes ont la garde. Ils tiennent, en effet, ce savoir pour dangereux s'il tombe entre les mains de personnes incompétentes, s'il risque d'être propagé dans le public par des gens qui ne sont pas suffisamment préparés à le représenter.

S'il est si difficile de traiter ce thème, c'est parce qu'on est bien obligé, lorsqu'on en parle, de donner certaines indications qui rendent finalement la chose publique. Les ordres occultes qui, à juste titre ou non, estiment avoir la garde d'un savoir supérieur, adoptent évidemment une méthode qui leur permet d'appliquer certaines règles de précaution à la diffusion de ce savoir véritable ou présumé.

Dans ces ordres, il y a généralement des grades : trois grades inférieurs et trois supérieurs. Il est de règle que les trois grades inférieurs n'aient pas accès au savoir dont ceux qui ont atteint un plus haut grade pensent qu'il deviendrait dangereux entre les mains de personnes non préparées. Dans les trois grades inférieurs, on s'évertue donc à revêtir de symboles le savoir véritable ou supposé. J'ai évoqué quelques communications symboliques de ce genre dans mes conférences des semaines passées.

Si ces symboles n'ont pas été défigurés par toutes sortes de machinations pratiquées après coup par des ignorants, s'ils ont été fidèlement préservés depuis l'origine, ils représentent, pour celui qui sait les déchiffrer, une sorte de langage qui peut progressivement être compris. Et quand ce langage est effectivement compris, il communique un savoir. On pourrait dire encore que ces symboles représentent une sorte de mise en scène précautionneuse de certaines communications. On n'en reste donc pas au point de vue égoïste qui consisterait à confiner les trésors du savoir dans les cercles les plus restreints ; on les confie aussi, d'une certaine façon, à ceux que l'on accueille dans des cercles plus larges. Mais alors on les dissimule en les

revêtant de symboles, si bien que seuls ceux qui sont capables de déchiffrer les symboles peuvent accéder à ces vérités. Certains ordres veillent à ce que l'on n'enseigne ou n'exerce que les symboles, sans jamais révéler les explications théoriques qui les sous-tendent. Ceux qui voient que les symboles sont un langage et veulent les déchiffrer doivent alors le faire par eux-mêmes.

On pourrait se demander si cela constitue vraiment une protection. Le savoir ne tombe-t-il pas tout de même, par ce biais, dans de mauvaises mains ? Disons que les ordres qui ont usé de ces symboles jusqu'aux XIVe, XVe et XVIe siècles ont su l'éviter. Mais il en va tout autrement depuis, et je vais tout de suite vous dire pourquoi. Notez bien, tout d'abord, que lorsque des ordres occultes ont été fondés avant les XIVe, XVe et XVIe siècles, les gens qui appartenaient aux trois grades inférieurs – c'est-à-dire le cercle élargi auquel le savoir a été confié sous forme de symboles – ne pouvaient en faire mauvais usage, parce qu'on se limitait à leur donner des symboles justement, le reste étant réservé à ceux qui devaient savoir les déchiffrer. On avait là une protection, car pénétrer les symboles exigeait un certain travail spirituel.

Représentez-vous quelqu'un qui entrait, à un grade inférieur, dans l'un de ces ordres. On se contentait de lui enseigner, ou on lui faisait exercer, certains symboles et on l'incitait à les laisser simplement agir sur lui comme des phénomènes naturels. S'il voulait aller plus loin et déchiffrer le sens secret de ces symboles, il fallait qu'il fasse un travail personnel de recherche, en déployant une certaine force spirituelle. Si on l'avait aidé, il n'aurait pas eu à faire usage de cette force spirituelle. Mais on ne l'aidait pas, et il fallait donc qu'il mette lui-même en œuvre la force spirituelle qui lui permettait de déchiffrer les symboles.

Or il est important de se demander quelle est la nature de cette force spirituelle. S'il ne l'avait pas utilisée pour déchiffrer des symboles, mais pour comprendre des phénomènes naturels, cela l'aurait amené à mettre certaines facultés au service de quelque chose qu'il n'aurait pas fallu utiliser dans ce sens, de sorte qu'il serait devenu quelqu'un de rusé, un intrigant, etc. Une des tâches de toute cette symbolique était en effet de veiller à ce que les forces qui auraient pu devenir dangereuses soient détournées pour déchiffrer les symboles. On empêchait ainsi ces forces de causer des dommages.

Une autre chose à considérer, c'est que la nature humaine est ainsi faite qu'elle considère ces symboles d'une façon morale. Il faut dire, d'ailleurs, qu'ils étaient conçus de façon à devoir être saisis moralement. Quand on est face à des phénomènes naturels, on ne peut pas les considérer de façon morale. On n'ira pas attribuer de valeur morale au lys parce qu'il fleurit! Là, il faut procéder objectivement, et rester impartial. Mais il en va autrement des symboles, car ceux-ci font naître en nous des sentiments moraux. Et les sentiments qui montent ainsi dans l'âme lorsqu'on se lie à ces symboles étaient à même de combattre une mystique malsaine qui tendait à se développer dans cette âme. Cette mystique malsaine était détournée par les effets intérieurs de l'impression que produisaient les symboles. La symbolique avait donc ainsi tout à fait sa raison d'être.

Depuis les XIVe, XVe et XVIe siècles, tout cela ne se justifie plus. Ces raisons ne sont plus vraiment défendables, et c'est pourquoi, depuis cette époque, les ordres occultes n'ont plus l'importance qu'ils avaient alors. Sous bien des rapports, ils se sont transformés en sociétés où l'on poursuit toutes sortes de buts particuliers, où l'on cultive sa vanité personnelle et d'autres futilités de ce

genre. La plupart du temps, on n'y cache plus le moindre savoir, mais tout au plus un système de formules vides.

Le développement qu'ont connu les sciences de la nature depuis l'époque de Galilée, Copernic, etc., est en grande partie responsable de cette situation. Du fait de l'apparition et de la mise en pratique de ces nouvelles méthodes scientifiques, l'âme humaine a, en effet, peu à peu perdu la possibilité de s'adonner à la symbolique comme on le faisait autrefois. Les symboles sont effectivement à même de révéler le spirituel qui se cache derrière la nature, mais la science qui atteint son apogée au XIXe siècle, avec ses méthodes matérialistes, prépare l'âme humaine de telle façon que celle-ci perd tout intérêt pour ce sur quoi la symbolique repose. Pratiquement, cela se manifeste par le fait que celui qui croit pouvoir édifier sa vision du monde sur la science n'a plus aucune envie de s'engager avec sérieux et dignité dans la symbolique. C'est ainsi qu'est apparu un phénomène qui, aujourd'hui, se révèle dans toute son importance.

Les symboles que les sociétés secrètes communiquaient jusqu'aux XIVe, XVe et XVIe siècles à leurs adeptes des grades inférieurs sont l'expression de vérités très, très profondes. Mais ils expriment ces vérités comme on le faisait à l'époque, précisément. Sous l'influence de la façon de penser scientifique, et plus exactement des tendances qui sont nées de cette façon de penser, l'on n'a pas travaillé à faire progresser la forme de ces symboles. Depuis les XIVe, XVe et XVIe siècles, pourtant, il aurait fallu travailler un peu plus librement dans le domaine de la symbolique. L'élaboration des symboles aurait dû progresser. Mais on ne tint nullement compte de tout ce qui s'était passé dans l'humanité, même simplement au plan extérieur. C'est pourquoi ces symboles paraissent tellement désuets à quiconque vit aujourd'hui avec son temps. Ils sont effectivement, pour la plupart, tout à fait désuets! Or voilà qu'une certaine

tendance, que j'ai souvent dénoncée, est apparue chez ceux qui, d'une certaine manière, cherchent à approcher l'occulte : la tendance à exhumer un certain nombre de ces anciens symboles. On est alors ravi quand on peut coller une vieille étiquette sur l'un d'eux. On ne s'attaque pas à la symbolique en tant que telle ; il suffit qu'elle soit apparue quelque part, il y a fort longtemps... Souvent on ne cherche même pas à comprendre, tout content d'avoir dégoté un vieux symbole. Depuis l'époque dont j'ai parlé, on a donc très peu travaillé à faire progresser la symbolique, si bien qu'en fait, lorsqu'aujourd'hui on communique encore certains symboles dans ce qui reste des anciens ordres occultes – car ces ordres ne sont finalement que des attardés –, ces symboles sont généralement désuets, d'autant plus qu'aucun effort n'a jamais été fait pour que la symbolique progresse en fonction des avancées de l'humanité durant ces derniers siècles.

Les idées des hommes ont beaucoup changé, et l'on ne peut plus tenir les choses secrètes comme autrefois. Il n'est, certes, guère difficile d'attraper ici ou là d'authentiques symboles anciens. Notre époque est celle de la publication. Elle ne supporte plus le secret – je veux dire que quelque chose soit fait pour rester secret. Elle ne le supporte plus, et elle veut que tout soit aussitôt publié. C'est pourquoi l'on peut aussi dire, d'un autre côté, que pour celui qui connaît la littérature consacrée aux diverses symboliques, il n'existe pratiquement plus rien, aujourd'hui, qui n'ait été publié. Tout est déjà passé dans les livres. Certains ordres omettent simplement d'indiquer à leurs membres où l'on peut trouver ceci ou cela, si bien que les membres en question croient que leurs supérieurs sont seuls à détenir des secrets qui sont publiés depuis longtemps dans des livres ! Dans aucun domaine, ne l'oublions pas, la duperie n'est plus répandue que dans celui des ordres occultes.

Il n'y a donc plus aucune raison de maintenir plus longtemps le principe du secret et de continuer à se barricader dans la symbolique. Mais pour y voir vraiment clair, il faut essayer de comprendre pourquoi, dans le passé, certaines choses ont été tenues secrètes. Comme je l'ai déjà dit, il est difficile d'en parler, parce que, pour le faire, il faut évoquer certaines choses qui ne peuvent pas se dire comme cela de but en blanc. C'est pourquoi j'essaierai, aujourd'hui et demain, de prendre un autre chemin. Je voudrais aborder des choses qui, si vous en tirez les conséquences logiques, vous permettront de pressentir certains aspects des mystères de l'univers dont il est tout de même préférable, à l'heure actuelle, de ne pas parler ouvertement. J'approfondirai encore tout cela demain. Ce que je dirai aujourd'hui, vous pourrez déjà le poursuivre de façon conséquente en y réfléchissant et en vous efforçant de le ressentir par vous-mêmes. Si vous le laissez vivre à l'intérieur de vous, cela vous mènera loin, si je puis dire. Comme il est temps de parler de ces choses, j'essaierai de le faire dans la mesure du possible, en prenant d'abord un exemple.

Dans un de ses discours, le grand écrivain anglais Thomas Carlyle a parlé de Dante[60], l'auteur de la *Divine Comédie*. Le discours en question traite de Dante et de Shakespeare. On pourrait dire que ce que Carlyle dit de Dante est sans grand intérêt. Mais il dit quand même quelque-chose d'étrange. La plupart des gens ne font pas la différence entre un texte de Carlyle et un vulgaire article de journal, si bien que le lecteur ordinaire n'y verra rien de particulièrement frappant. Mais celui qui a assimilé quelques éléments de la science de l'esprit, non pas de façon théorique, mais en la prenant dans sa vie intérieure, pourra, s'il lit ce passage, faire une remarque intéressante. Carlyle souligne combien il est étonnant qu'à partir de ce qui, extérieurement, ressemble fort à un hasard, ou en tout

cas n'a pas été voulu par l'homme, des choses d'une importance formidable aient pu se produire. Et pour illustrer cela, Carlyle évoque le destin de Dante qui, à cause de ses idées politiques, fut banni de sa ville natale et dut prendre son bâton de pèlerin. C'est ainsi qu'il fut poussé à écrire sa *Divine Comédie* et qu'il devint celui que nous connaissons aujourd'hui. Or – remarque Carlyle – Dante n'a pas souhaité être banni de Florence! S'il y était resté, il serait probablement devenu un notable, un lord-maire ou quelque chose comme cela; il aurait alors eu énormément à faire, et la *Divine Comédie* n'aurait jamais été écrite. Il a fallu que quelque chose dont il se serait certainement bien passé lui arrive. Pour que la *Divine Comédie* puisse être offerte à l'humanité, Dante a dû souffrir. Dante n'a certainement pas lui-même voulu ce tournant de son destin auquel pourtant l'humanité doit de posséder la *Divine Comédie*. Là-dessus, Carlyle a certainement raison. Sa remarque est pleine d'esprit. Si on lit son discours dans un sens ordinaire, on ne le trouvera pas très important; mais celui qui le lit avec attention pourra être frappé par quelque chose, même s'il ne comprend pas bien pourquoi il éprouve alors un sentiment particulier. Même Carlyle ne l'a pas ressenti. Il a fait cette remarque parce qu'il était un homme plein d'esprit, mais il n'a rien ressenti de ce dont je vous parle. Pour vous faire comprendre ce dont il s'agit, je vais prendre un détour.

Imaginons que Dante n'ait pas été banni, et qu'il soit devenu un conseiller, voire un dirigeant de Florence. Il aurait alors atteint tout ce à quoi ses dons le prédisposaient. Il aurait pu devenir prieur. Si cela avait été le cas, ce prieur aurait compté, etc. Bref, beaucoup de choses importantes se seraient passées grâce à lui, mais nous n'aurions pas de *Divine Comédie*.

Or les choses ne sont pas tout à fait aussi simples. Imaginons sérieusement que Dante ait atteint son but, qu'il n'ait donc pas été exilé hors de Florence, mais qu'il soit devenu un des dirigeants de la ville ou de l'Église, ce qui est assez voisin pour ce qui est de l'activité publique. Comme Dante était doué de facultés exceptionnelles – il suffit de lire la *Divine Comédie* pour s'en convaincre –, il serait devenu un lord-maire exceptionnel, un personnage d'une formidable envergure, et toute l'Histoire aurait pris un autre cours. Florence aurait eu un gouverneur, ou un chef d'État, de grande valeur. Et ce n'est pas tout! Imaginez ce que serait devenue Florence si elle avait été dirigée par tous ses conseillers avec les talents qui se sont déversés dans la *Divine Comédie*! Une direction aussi géniale aurait permis que beaucoup, beaucoup de forces qui agissaient alors secrètement fussent jugulées. Il est tout ce qu'il y a de plus stupide, voyez-vous, de prétendre qu'il n'y a pas d'hommes géniaux dans le monde. Il s'en trouve, au contraire, beaucoup. Seulement, ils font presque tous naufrage parce qu'on ne les éveille pas. Or si Dante était devenu homme d'État, il aurait eu un successeur qui serait, lui aussi, devenu quelqu'un d'important, et il y aurait eu encore d'autres successeurs, jusqu'à sept! Sept personnages importants – nous fonderons un jour cette affirmation[61] – se seraient succédés à la tête de Florence. Vous voyez les conséquences! Mais, par contre, pas de *Divine Comédie*. Dante est né en 1265. Eh bien, aujourd'hui encore, sept siècles plus tard, si ces personnalités avaient gouverné Florence, on en ressentirait les effets! Ces sept siècles auraient été tout différents de ce qu'ils ont été. Tout cela n'a pas eu lieu; l'Église catholique est toujours là. Mais la *Divine Comédie* est là, elle aussi.

Je vous ai donné un exemple de la manière dont certaines forces agissent et se transforment au dehors, dans

l'histoire universelle. Cet exemple vous montre à quoi on a, en réalité, affaire dans ce qui régit à l'extérieur le déroulement de l'histoire. Quand on voit les choses dans cette optique, ce que l'on a devant soi, dans le monde, prend un relief prodigieux!

J'ai pris cet exemple pour vous montrer que, dans l'évolution de l'humanité, il est parfois nécessaire que certaines forces soient transformées, qu'elles prennent un tout autre cours que celui qu'elles semblent prendre quand on se fie à l'apparence extérieure. Mon exemple n'a apparemment rien à voir avec ce que je veux vous dire, et pourtant tout cela est très lié. Car si vous réfléchissez sérieusement à cet exemple, vous comprendrez pourquoi il est si difficile de divulguer, de but en blanc, certaines vérités relatives à ce qui se joue derrière la nature extérieure. Il est nécessaire, voyez-vous, de présenter les choses de telle façon que cela réprime certaines forces, afin qu'elles ne puissent pas devenir dangereuses.

Par cet exemple, j'ai voulu faire allusion aux forces qui se développent dans la nature humaine quand l'homme perce le voile des phénomènes naturels. D'autres dangers surgissent quand il cherche à traverser le voile des expériences psychiques en descendant dans les profondeurs de son âme. Là encore, je voudrais vous aider, par un exemple, à comprendre certaines choses que l'on ne pourrait pas expliquer autrement. Je prendrai une histoire qui est connue[62], mais dont on ignore généralement qu'elle possède un sens aussi profond.

Un homme du nom de Paul vint un jour trouver le père Antoine et demanda à devenir son disciple. C'était, selon toute apparence, un esprit simple. Mais saint Antoine prit tout de même ce Paul chez lui. Des années durant, il lui fit faire certains travaux. Je ne pense pas que beaucoup d'entre vous auraient aimé avoir à exécuter des travaux

comme ceux qu'Antoine confia à son élève ! Il devait en effet transporter de l'eau dans des récipients percés, de sorte qu'il n'y avait plus une goutte d'eau quand il arrivait à destination. Et il lui fallut faire cela durant des années. Notre homme devait aussi coudre des vêtements pour ensuite les découdre, porter des pierres tout en haut d'une montagne, puis, de là-haut, les faire rouler jusqu'en bas afin qu'elles rejoignent leur point de départ... Et cela une année après l'autre. Mais il s'ensuivit que chez Paul, cet homme simple, la vie intérieure s'approfondit de façon stupéfiante. Il s'aperçut que des forces prodigieuses montaient peu à peu de son subconscient, et faisaient de lui un sage. Et c'est ainsi que Paul le Simple devint Paul le Sage.

Je ne prétends nullement que ce soit là un exemple à suivre ! Je vous le présente simplement comme un fait. Imaginez qu'Antoine n'ait pas choisi cette méthode et que, au lieu de lui confier ce genre de travaux, il ait rendu à Paul la tâche plus facile. Que serait-il arrivé ? Paul le simple aurait dit un jour : Ton enseignement, Antoine, est très bien, mais toi, tu es un mauvais homme. Je dois maintenant prendre ton enseignement et le répandre dans le monde. Je dois me servir de ton enseignement pour te combattre, car je me suis aperçu que tu es un méchant homme. De plus, tu ne te comportes pas avec moi comme je suis en droit de l'attendre. Tu m'as promis qu'à un certain moment tu dirais que, depuis le début, lorsque je suis venu te voir, je n'étais simple qu'en apparence et que j'étais en réalité bien plus avancé. Ensuite tu m'as promis de dire que c'est moi qui t'ai inspiré tout ton enseignement. – L'élève aurait fort bien pu tenir ce genre de propos. Mais il en a été préservé grâce à la méthode d'Antoine, méthode qui, comme je l'ai dit, ne pourrait, certes, pas être utilisée aujourd'hui, même s'il n'est pas si sûr, finalement, qu'elle ne donnerait pas d'excellents résultats avec certaines natures...

Ces deux exemples, si vous y réfléchissez, pourront vous aider à voir quels dangers menacent l'homme dès qu'il entre dans une certaine relation avec les forces spirituelles qui se cachent derrière la nature extérieure. L'exemple de Dante vous aura montré à quelles perspectives grandioses, prodigieuses même, on est alors confronté.

On peut maintenant se demander pourquoi la science de la nature, malgré l'excellente méthode dont elle dispose, ne parvient pas à saisir certaines choses qui sont derrière la nature. Il est très simple de répondre. Ce qui lui manque, pour cela, ce sont les forces, les forces de connaissance. Et si les choses en sont là, je l'ai souvent souligné, c'est parce qu'on a peur de ce qui se cache derrière les phénomènes naturels.

Mais on pourrait aussi se demander, d'un autre côté, pourquoi ceux qui savent quelque chose du spirituel dans la nature ne consentent pas à présenter dans une plus grande mesure qu'ils ne le font aujourd'hui les méthodes par lesquelles on peut développer les forces de connaissance qui mènent derrière la nature et font franchir le Seuil.

C'est que, voyez-vous, dès que l'on franchit le Seuil qui mène aux entités spirituelles derrière la nature, on entre en relation avec des êtres spirituels. Vous pouvez le déduire de tous les exposés que j'ai fait au cours des dernières semaines. Les phénomènes naturels passifs que la science étudie n'existent en fait que dans le monde physique, car dès que l'on franchit le Seuil, on pénètre dans un monde d'êtres spirituels vivants. Et ce qui est curieux, alors, c'est que tous les êtres que vous rencontrez d'abord vous rendent capables de penser beaucoup plus clairement, etc., que vous ne le pouviez auparavant. C'est vraiment ainsi : si je considère l'ensemble des phénomènes naturels utilisés

par la science matérialiste comme un rideau sur lequel sont écrites les lois de la nature, on a derrière ce rideau, derrière ce voile, un vrai tourbillonnement d'entités spirituelles. C'est à travers cela qu'il faut passer ! Mais avec les facultés dont on dispose pour étudier les sciences de la nature, on ne peut pas percer ce voile. Si on le pouvait, on inclinerait à le faire. Autrefois, c'était différent. Mais aujourd'hui, on ne le peut pas.

Il existe assurément des gens qui, grâce à une véritable interprétation de certains symboles, pourraient amener les autres à percer ce voile de la nature. Les hommes entreraient alors, bien sûr, en relation avec des êtres spirituels, à savoir, ici, des êtres qui ont le plus grand intérêt à rendre l'homme très perspicace, très intelligent, très subtil ; il s'agit d'êtres élémentaires dont tous les efforts tendent à apporter à l'homme des facultés de connaissance qui le rendent vraiment tout autre que ce qu'il est avant d'avoir franchi le Seuil. Ces êtres ont, en effet, la particularité de rendre l'homme très intelligent. Ils lui confèrent certaines facultés de connaissance, mais ils n'ont pas pour autant d'amitié pour lui. Ces êtres sont même, au sens le plus fort du terme, des ennemis de l'homme et des animaux, si bien que, lorsqu'on perce le voile de la nature au sens où nous l'avons évoqué, on perd la bienveillance que l'on éprouve habituellement envers l'homme et les animaux. Quand on n'est pas préparé, il n'est pas facile de traverser ainsi le Seuil sans perdre toute bienveillance à l'égard des hommes et des animaux. On développe carrément une tendance à traiter les êtres humains de façon inamicale, et on acquiert même une certaine habileté dans ce comportement hostile.

Bref, vous voyez qu'il n'est pas très conseillé de laisser, sans plus, les gens percer le voile de la nature. Cela n'est pas sans danger, parce que les êtres que l'on rencontre tout d'abord n'ont rien d'amis de l'homme. Et celui qui percerait

ce voile comme on pourrait le faire en prolongeant l'actuelle méthode de la science de la nature se trouverait confronté à ces ennemis de l'homme. Il ferait connaissance avec des êtres qui ne sont pas seulement hostiles à l'homme, mais aussi à toute la nature, ainsi qu'avec une quantité de forces grâce auxquelles on peut vraiment détruire beaucoup de choses.

Il n'est donc pas souhaitable de laisser les gens qui aspirent encore à user de ces forces destructrices passer ce Seuil, car beaucoup de ces forces destructrices seraient, pour ainsi dire, remises entre leurs mains. Il faut veiller au contraire à ce que ne le fassent que ceux qui, par leur discipline intérieure, sont assez avancés pour ne pas faire usage de l'aide destructrice que ces entités malfaisantes leur proposent. C'est justement dans cette direction que le déchiffrage de symboles avait une action très importante. Il faut dire que l'on épuise, que l'on use alors les forces dont ces êtres auraient pu se servir pour faire de l'homme un destructeur. On avait donc tendance à ne pas laisser les gens se livrer ainsi à ces êtres malfaisants, et ceux qui étaient partisans de garder secrète une certaine partie élevée du savoir ésotérique disaient : Si nous permettons aux gens d'accéder, de but en blanc, à notre savoir et à la méthode de connaissance que l'on pratiquait dans les ordres occultes, ou dans des endroits analogues, en leur épargnant le travail nécessaire pour pénétrer par eux-mêmes les symboles, nous ferons d'eux des rebelles vis-à-vis de la nature, nous en ferons des porteurs de forces destructrices. C'était la tendance. Le savoir que nous possédons – disaient-ils – aurait inéluctablement cette propension, et nous ne pouvons donc pas le rendre exotérique. Restons strictement sur le terrain qui consiste à enseigner d'abord à ceux que nous approchons à aimer véritablement les hommes, les plantes, les animaux ; commençons par les soumettre à une discipline scrupuleuse.

Seulement voilà, nos contemporains n'acceptent plus ce genre de discipline! Et même, ils s'y opposent. L'humanité a progressé. Que fait-elle alors? Imaginez que cette discipline doive être pratiquée: l'on mettrait les gens dans les ordres en question et l'on prendrait vraiment au sérieux ce qui devrait être prescrit à la plupart d'entre eux! Quelle en serait la conséquence? Eh bien, les gens – les femmes surtout – s'enfuiraient au bout de trois mois. Jamais, ils ne supporteraient cela. Pour pouvoir rester en vie, certains ordres ont d'ailleurs renoncé à exiger cette discipline. Voilà pourquoi ce qui était autrefois un profond savoir n'est plus que vide et creux. Mais, d'un autre côté, ceux qui savaient vraiment quelque chose avaient toujours tendance à garder leur savoir secret.

Vous voyez que cela rejoint ce que je vous ai dit à propos de la montée du matérialisme et de cet appel qui a été fait aux médiums. On pensait que, grâce à ces médiums, on *verrait* ce que l'on aurait compris, autrement, en expliquant théoriquement les symboles.

Tout cela vous permettra de comprendre que ceux qui, dans ce domaine, savent de quoi il retourne, avaient bien certaines raisons de ne pas laisser les gens percer comme cela le voile des secrets de la nature. Et vous pourrez en déduire aussi que notre mouvement spirituel ne peut pas avoir pour objet de prendre tel ou tel secret gardé jusqu'à maintenant par des ordres occultes et de le rendre exotérique. Si nous le faisions, si je prenais l'un ou l'autre de ces anciens secrets et que je l'enseigne comme il est convenable de le faire, c'est-à-dire publiquement, nous récolterions toutes sortes de choses bizarres, magiques, dont il ne sortirait rien de bon. Cela veut dire qu'il n'est pas question que, dans notre mouvement, nous révélions d'anciens secrets pour éclairer les énigmes de la nature. Demain, je vous montrerai que nous ne pouvons pas non plus nous

saisir, de but en blanc, des vérités religieuses, car cela présenterait encore un autre danger. Vous comprendrez alors pourquoi nous avons dû nous engager dans une voie particulière. Et c'est justement cette voie qui nous attire tant d'hostilité, du côté de la science comme du côté de la religion. Je développerai cette question demain.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 24 octobre 1915

Si vous vous souvenez de ce que j'ai tenté de vous expliquer hier, vous pourrez vous dire qu'au fond la montée du matérialisme – je ne parle pas de la *vision* matérialiste, mais bien du matérialisme – a ses très bons côtés. Ce qui est funeste, c'est que l'on ait pu en faire le fondement d'une vision du monde. Ce qu'il a de bon, en revanche, c'est qu'il donne une méthode pour étudier les phénomènes du monde physique extérieur, ce monde qui, comme vous l'avez vu, nous est donné en tant que monde minéral pendant l'ère terrestre. Le matérialisme constitue un excellent instrument pour étudier ce monde minéral, ce monde qui a une importance capitale pour l'évolution terrestre. Un autre élément important pour cette évolution, c'est le fait que l'homme s'incarne dans ce monde matériel minéral, et qu'il développe ainsi des facultés que l'on ne peut acquérir que si l'on dispose d'un corps physique minéral : l'intelligence et la libre volonté. Il faut nous saisir de ces facultés, au moins jusqu'à un certain point, pendant notre séjour sur terre. Lors des futures époques de Jupiter, Vénus et Vulcain, l'homme pourra disposer d'intelligence et de libre volonté, mais il est impossible, pour un être d'âme comme lui, de les acquérir autrement qu'en vivant cette période terrestre en étant incarné dans un corps minéralisé.

Il existe un contrepoids à ce développement dans un corps terrestre minéralisé auquel l'homme est assujetti : c'est qu'il passe toujours et encore par une existence entre

la mort et une nouvelle naissance, donc une existence où l'âme n'a pas de corps minéral. On peut dire que l'homme doit prendre part à beaucoup des choses qu'il vit sur terre pour la seule raison qu'il possède un corps minéralisé. Mais tout ce qu'il doit ainsi supporter en venant vivre ici sur terre au détriment de son existence cosmique est compensé par ce qu'il vit entre la mort et une nouvelle naissance lorsqu'il n'est plus « incarné » mais « animé », au sens véritable de ce mot (*anima* = âme).

Ce qui revient à la méthode matérialiste, c'est d'étudier ce que les minéraux, les végétaux, les animaux et les hommes ont pris en eux de minéral ; et en exerçant au cours des siècles cette méthode, l'homme acquiert au fond ce qu'il faut qu'il acquière pendant l'époque terrestre. Les modes de recherche qui précédèrent la méthode matérialiste étaient encore influencés par la clairvoyance dont l'homme recevait des effets liés à son évolution passée. Et quand l'homme, après la cinquième époque postatlantéenne, sera passé par toute son évolution minérale, du moins pour l'essentiel, quand il commencera une nouvelle évolution, il devra avoir retrouvé son lien avec le monde spirituel en ayant acquis sur terre l'intelligence qui lui était destinée. Et il en va de même pour la libre volonté : il devra avoir suffisamment développé cette capacité, sinon il ne pourrait pas venir à bout de son développement.

Dans cette optique, la méthode matérialiste a une grande importance. Mais il faut qu'elle reste une méthode, à savoir un mode d'examen du monde extérieur physique, matériel. C'est là qu'est toute sa valeur. Elle a ceci de bon que l'homme qui perçoit, qui fait des recherches, et qui agit dans le seul monde minéral, développe peu à peu sa libre bonne volonté. Car lorsque l'homme plonge ainsi dans le monde minéral, ce qui est à la base de ce monde physique minéral, ce qu'il est en réalité, lui reste caché.

Nous avons vu, ces semaines-ci, que lorsqu'on en reste aux perceptions physiques sensibles en échafaudant des théories subtiles à leur sujet, on aboutit à l'atomisme. Nous avons vu aussi que cet atomisme n'est finalement qu'une illusion subjective des hommes. Car si l'on sortait dans le monde réel, là où l'homme qui est victime de cette illusion cherche les atomes, on trouverait Ahriman et ses entités. Ces êtres spirituels que l'homme rencontre quand il perce le voile de la nature le pousseront à développer des forces destructrices. Nous avons vu que ce sont aussi des êtres cosmiques.

Voilà qui nous éclaire sur la méthode matérialiste. Elle entraîne l'homme dans une illusion, une *mâyâ*; illusion plutôt bénéfique, car dès l'instant où on la déjoue, on pénètre dans le royaume d'Ahriman et de ses entités, qui cherchent à détruire, à tuer, et font tout pour que des forces destructrices extrêmement raffinées se développent dans la nature humaine. Ces entités favorisent surtout le raisonnement, l'ingéniosité purement extérieurs. À leur contact, l'homme devient extrêmement astucieux. Si on n'a pas suffisamment développé sa perspicacité terrestre pour être à même de percer ces choses à jour, on développe cette extrême intelligence inconsciemment. La vision matérialiste de la nature représente ainsi une sorte d'époque de fermeture pendant lequel l'homme peut mûrir pour pénétrer un jour sans danger dans le domaine d'Ahriman.

On peut donc dire que les scientifiques et les philosophes matérialistes obéissent à un instinct pleinement justifié. Les gardiens des anciens symboles ne se sont pas risqués à rendre exotériques les contenus ésotériques et à livrer leurs secrets aux hommes. Les scientifiques se disent alors – pas réellement, bien sûr, mais on peut l'exprimer symboliquement ainsi –: Nous avons raison de mener les gens jusqu'au voile de la nature et pas au-delà. Les scientifiques font cela par instinct, bien entendu, mais ils le font, et ils rendent ainsi

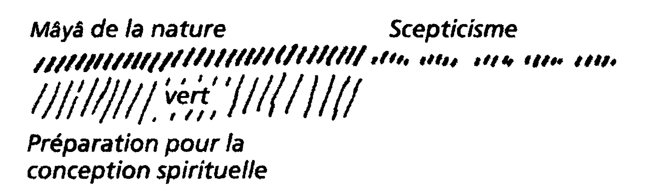
un grand service à l'humanité, car si ces scientifiques parvenaient à percer ce voile, ils feraient connaître aux hommes les forces qui viennent des serviteurs d'Ahriman, ces êtres destructeurs dont je vous ai parlé. Et la conséquence, c'est que les gens non préparés prendraient alors en eux, et même avec le plus grand plaisir, les forces qui viennent de ce côté. Ces forces conféreraient aux hommes d'énormes pouvoirs, mais pour la destruction, l'anéantissement du bien. Ainsi, même l'ignorance dans laquelle la vision scientifique du monde doit laisser l'homme a en un certain sens un bon côté. Mais ce n'est là qu'un aspect du problème. Examinons à présent l'autre aspect.

Pour que l'homme puisse vivre dans ce monde de l'illusion dans lequel les scientifiques le font plonger instinctivement, il faut qu'il y passe un temps long de plusieurs siècles. Cela fait, certes, déjà un certain nombre de siècles que l'homme vit dans cette illusion, dans cette *mâyâ*. Et cela ne reste pas sans effets sur la nature humaine ! Quand l'homme vit dans l'illusion à propos d'une chose, il ne vit pas dans la réalité. Or, depuis des siècles, il est maintenu dans une illusion. Cette illusion ne saisit pas les forces intérieures aussi fortement que le ferait la réalité, et il en résulte que, peu à peu, son âme est prise d'un doute intégral. Des savants éminents ont instauré l'*ignorabimus*. Dès la seconde moitié du XIXe siècle, on a vu les hommes s'installer dans ce que l'on peut appeler le doute intégral. Et le temps n'est pas loin où l'homme vivra toujours plus dans l'illusion en croyant avoir affaire à la réalité. Il adhère toujours davantage au matérialisme, il voit toujours plus le monde de cette manière, mais il éprouve alors toujours plus de doute, et si cette action de la philosophie scientifique se prolongeait encore un peu, il n'y aurait bientôt plus, dans chaque âme humaine, que du doute. Les hommes n'auraient plus aucun appui solide. Tout problème, toute tâche

débaucheraient en eux sur ce doute intégral. Le scepticisme déferlerait comme une vague effrayante qui ne pourrait qu'engloutir l'âme humaine.

La science de l'esprit a pour tâche de faire connaître ce genre de choses ; il faut que l'on sache qu'une immense vague de scepticisme, une manie de douter de tout, menace de déferler sur l'humanité et de noyer l'âme humaine. La science de l'esprit doit élever des digues, afin que cette vague de scepticisme ne puisse pas tout envahir. Ce que j'évoque là adviendra inévitablement si la vision scientifique du monde se maintient telle quelle. C'est l'autre aspect du problème.

Nous approchons là un profond mystère. Dans le monde sensible extérieur, en effet, tout ce qui se manifeste doit prendre l'aspect d'une dualité. Le nombre deux est celui de la manifestation, ai-je dit un jour[63]. Il régit tout ce qui prend une forme sensible. Mais ce nombre deux n'a lui-même de signification que pour ce qui se manifeste dans le monde sensible. Le monde de la manifestation passe toujours par une certaine évolution. Considérons à cet égard l'évolution de cette *mâyâ* de la nature. Ce que je dessine maintenant, je l'appelle la *mâyâ* de la nature. Cette *mâyâ* s'est peu à peu développée depuis l'apparition de la conception scientifique, pour atteindre son point culminant au XIXe siècle. Or vivre dans cette *mâyâ* a une conséquence. Sous l'effet de la conception qui produit cette *mâyâ* de la nature, on se prépare en fait à une autre vision ; on se prépare à entrer dans la réalité.



Cela se passe dans le subconscient, et il faut prendre des précautions pour que l'évolution débouche dans un proche avenir sur la réalité, sinon la *mâyâ* de la nature continuera de nourrir le scepticisme, et la terrible manie de douter de tout noiera l'âme humaine. Si la science de l'esprit ne se répandait pas, nous irions vers une époque où l'homme serait de plus en plus envahi par le doute. Si elle se répand, au contraire, le doute intégral qui risque d'engloutir les âmes fera place à ce dont les hommes ont besoin.

Comme vous le voyez, il y a dualité. La *mâyâ* de la nature continue d'exister, mais dessous il y a une force vive qui prépare à la science de l'esprit. Tout, dans le monde sensible, progresse dans la dualité. C'est pourquoi l'occultiste dit que le nombre deux correspond à la manifestation sensible. Mais dès l'instant où l'on passe du monde sensible dans un autre monde, le deux perd sa signification, et l'on se trompe totalement quand on veut caractériser directement les mondes supérieurs par la dualité. Encore une fois, seule la loi fondamentale du monde physique sensible peut être caractérisée par la dualité. Dans les mondes supérieurs, si l'on veut encore parler de nombres, il faudra partir par exemple de la triade et dire que celle-ci régit tout, comme la dualité le fait dans le monde sensible. Dans les mondes spirituels, on a immédiatement affaire à une triade, alors que dans le monde sensible tout est régi par la dualité. Savoir cela n'est pas sans importance. Il est bon de savoir que tout ce qui a le caractère d'une dualité n'a finalement de réalité que dans le monde sensible. Lorsqu'on dit par exemple qu'il y a deux sortes de magie, la blanche et la noire, on a exprimé une dualité. Or ce genre de dualité n'a finalement de signification que dans le monde sensible. Celui qui parle de ces deux sortes de magie montre qu'il n'a aucune idée des lois fondamentales

du monde spirituel, car là on ne pourrait jamais se fonder sur le nombre deux. Autant il est vrai qu'il faut placer ce nombre à la base du monde physique sensible, autant il est vrai, par contre, que l'on n'a jamais affaire à lui dans le monde suprasensible.

Il existe une parenté entre l'homme et l'ensemble du cosmos. Nous avons souvent souligné le fait que l'homme, tel qu'il vit sur terre, est un microcosme. Il est en lien avec tout le cosmos, si bien que, pour connaître certaines choses, il faut d'abord découvrir cette relation de l'homme et du cosmos. Nous avons vu que, lorsque l'homme perce le voile de la nature et pénètre derrière ce voile, il rencontre des êtres destructeurs : les êtres ahrimaniens. Dans l'ordre du monde, ces êtres sont tout d'abord des ennemis acharnés de la nature humaine terrestre. Lorsqu'on a la faiblesse de se lier à eux – ce qui peut arriver comme je vous l'ai montré –, on se lie à des ennemis de l'homme terrestre. On s'allie vraiment à des ennemis de l'homme terrestre, et cette alliance est grandement favorisée par un certain rapport de l'homme avec le cosmos.

Les entités que l'on découvre ainsi derrière le voile de la nature sont intelligentes. Elles ont leur forme d'intelligence. Je vous ai déjà parlé de l'intelligence humaine. Eh bien, ces êtres-là, pensent, eux aussi ; ils ont leur intelligence ; ils ressentent, même si c'est autrement que les hommes, et ils veulent, même si, là encore, c'est autrement que les hommes. Ils accomplissent certains actes qui se manifestent extérieurement dans des phénomènes naturels, mais dont la véritable nature est derrière le voile de la nature. Or il existe une singulière affinité entre quelque chose en l'homme et les plus hautes facultés de ces êtres. Je voudrais essayer d'expliciter cela. Lorsque l'homme qui franchit le seuil du monde spirituel s'approche de ces êtres – qu'il ait l'impression d'entrer en enfer ou qu'il se représente cela

autrement n'est pas la question ; ce qui importe, c'est de se faire de cette expérience une idée juste –, cet homme doit d'abord être frappé par la haute intelligence, l'extraordinaire intelligence de ces êtres. Ils sont extrêmement sages et avisés. C'est ainsi que la force de leur âme se manifeste. Mais ces forces d'âme qui, chez eux, sont des forces supérieures, sont apparentées aux forces de la nature inférieure de l'homme. Ce que les pulsions sensuelles sont en l'homme, ce sont, chez ces êtres, les forces supérieures qui en imposent tellement. Il existe donc une certaine parenté entre les forces les plus basses de l'homme et les forces les plus hautes de ces êtres. Voilà pourquoi, lorsqu'on pénètre dans ce monde, ces forces cherchent à s'identifier aux forces inférieures de l'homme ; elles aiguillonnent alors ses instincts de destruction et de haine ou d'autres pulsions du même genre, parce que les esprits en question font monter vers eux ce qui est bas chez l'homme. Les forces qui sont chez eux plus élevées agissent à travers les forces inférieures de l'homme. On ne peut pas vraiment s'allier avec eux sans avilir sa propre nature en développant de violents appétits sensuels.

Voilà un fait dont il faut tenir compte, car il montre bien comment nous devons nous représenter notre rapport avec le cosmos. Il y a dans notre nature humaine de bas instincts. Mais il s'agit là de forces qui ne sont de bas instincts que dans l'homme. Dès que ces êtres spirituels disposent de ces mêmes forces, ces instincts sont chez eux des forces supérieures. Mais ces êtres spirituels agissent toujours dans notre nature. Ils sont toujours en nous. L'essentiel du progrès que propose la science de l'esprit consiste en fait à les reconnaître, à savoir qu'ils sont là, de telle sorte que nous puissions dire : Nous avons nos forces supérieures, nous avons nos forces inférieures, et nous découvrons encore une troisième sorte de forces : celles qui

sont inférieures chez nous, et supérieures chez les êtres dont nous parlons. La dualité de notre monde – nos forces supérieures et inférieures – se complète ainsi en une triade. Nous abordons déjà, de cette façon, le seuil du monde spirituel : au lieu de la dualité de nos forces inférieures et supérieures, nous parvenons à cette triade.

Je vous ai dit qu'il était impossible, à notre époque, d'agir comme saint Antoine l'a fait envers Paul le simple. Il est tout aussi impossible d'agir comme le faisaient certains ordres occultes. C'est que l'ancien savoir est tout simplement inutilisable. Car si on l'enseignait aux gens, on provoquerait justement ce dont je viens de parler : on éveillerait en eux de bas instincts. Cela ne fait aucun doute.

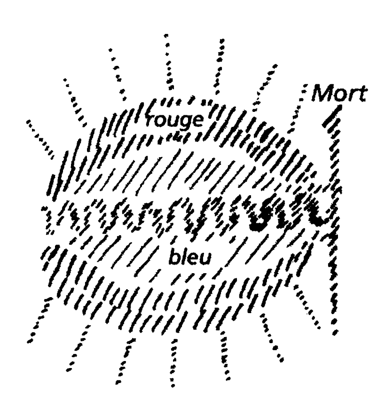
Il existe par exemple un ordre qui fait connaître sans plus de façons aux hommes les êtres mystérieux que je viens d'évoquer. Les hommes en question développent alors en eux toutes sortes d'instincts destructeurs. Cet ordre fait réellement de ses adeptes les porteurs d'instincts destructeurs. Nietzsche a parlé de cet ordre dans ses écrits sans vraiment discerner ce dont il s'agit ni en tenir compte dans ses agissements[64].

Un voile nous cache les secrets de la nature. C'est là une des choses auxquelles je dois vous rendre attentifs. Ce voile est fait de tout ce qui peut être acquis par les méthodes matérialistes. Derrière, on trouve le monde véritable. Y pénétrer n'est pas, tout d'abord, si facile. Retenons bien cela d'un côté. De l'autre côté, on trouve la vie de l'âme humaine : penser, ressentir, vouloir. Telle qu'elle se présente à l'œil intérieur, telle que nous l'éprouvons, c'est tout autant une *mâyâ* que la nature extérieure. Ce n'est pas la forme véritable de notre vie intérieure qui apparaît à notre âme quand nous pensons, ressentons et voulons. Mais derrière notre penser, ressentir et vouloir se trouve, là encore, la vraie réalité.

De la même façon que les scientifiques actuels pensent instinctivement trouver déjà la réalité quand ils parviennent aux atomes, les représentants de certaines Églises s'efforcent de présenter les choses comme si l'âme, avec le penser, ressentir et vouloir, était déjà la réalité, c'est-à-dire comme si, après la mort, elle continuait de vivre avec son penser, son ressentir et son vouloir. De même que les scientifiques nous présentent en fait une *mâyâ* de la nature, les représentants des ces communautés religieuses nous parlent d'une *mâyâ* de l'âme et ils servent ainsi instinctivement, eux aussi, l'évolution de l'humanité.

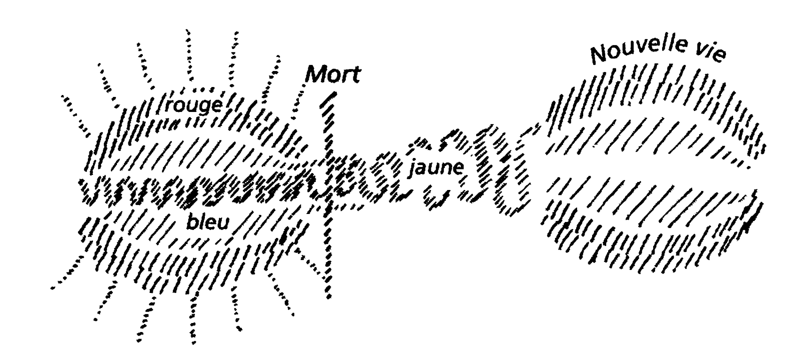
J'ai souvent indiqué, vous le savez peut-être que, dès le Moyen Âge, l'idée d'une triple constitution de l'homme en corps, âme et esprit – ce que l'on appelle la trichotomie – a commencé à devenir une hérésie aux yeux du christianisme, en tout cas du christianisme extérieur. Un concile relativement ancien avait éliminé l'esprit[65], et l'on considéra dès lors que l'homme n'était plus constitué que d'un corps et d'une âme. Au Moyen Âge, parler de l'esprit, de l'âme et du corps, donc d'une triade, était considéré comme une abomination. C'était la pire des hérésies, parce que l'esprit était éliminé. On présentait donc le corps et l'âme comme une dualité. Depuis cette époque, on s'est habitué, en Occident, à ne voir en l'homme qu'un corps et une âme. Cela correspond à l'instinct, pour ce qui est du nombre déjà, de se limiter à ce qui compte pour ce monde d'ici-bas. Vous voyez qu'il existe bien une tendance à maintenir l'homme dans une *mâyâ*. On en reste, en effet, à la *mâyâ* que sont le penser, le ressentir et le vouloir. On n'envisage donc que ce qui, de l'incarnation actuelle, s'épuise et disparaît pendant les premiers temps entre la mort et une nouvelle naissance, sans tenir compte de ce qui se forme dans l'être humain pour se manifester dans la prochaine incarnation.

Je pourrais peut-être représenter cela de la façon suivante. Supposons que je dessine ici le corps humain (rouge). Si je voulais maintenant représenter ce qui est derrière, je devrais le faire ainsi. Il s'agit d'un simple schéma, bien entendu.



Cela se trouve en quelque sorte hors du corps. Je pourrais peut-être le dessiner ici, mais cela ne serait pas visible. Pour le voir, il faudrait dépasser l'extrémité des nerfs. Si l'on ne se représentait pas un monde constitué d'atomes, et que l'on sortait du corps, on parviendrait là où les êtres destructeurs tiennent l'homme en leur pouvoir. Et maintenant, je pourrais dessiner là-dedans la vie de l'âme telle que l'homme la développe tout d'abord dans le monde physique (bleu). Le rouge et le bleu sont donc ce que l'homme perçoit ici-bas : son organisme corporel et sa vie intérieure. Mais lorsque nous vivons ici entre la naissance et la mort, le non-perceptible se développe aussi, en nous restant totalement imperceptible. Puis nous mourons. Après la mort, notre « penser, ressentir et vouloir » cesse. Cela s'épuise et, pendant que tout cela est ainsi consommé, ce qui, ici, est en jaune, le non-perceptible, se développe. Ce non-perceptible, qui devient de plus en

plus puissant entre la mort et une nouvelle naissance, sera le fondement de la prochaine incarnation. Nous nous réincarnons avec un nouveau « penser, ressentir et vouloir », et avec un nouvel organisme corporel.



Lorsque nous parlons de ce qui se manifeste ici et maintenant sur terre, nous parlons donc de quelque chose qui cesse après la mort et ne continue pas dans l'incarnation suivante. Si nous voulons saisir la vie de l'âme dans sa totalité, il faut cesser de parler comme les représentants de certaines religions qui disent : Après la mort, l'homme va au ciel ou en enfer, et nous ne nous soucions pas de lui plus loin. Pour eux, cela suffit bien ; l'homme est assez immortel ainsi, et le reste, ce qui continue jusqu'à la prochaine incarnation, n'a pas vraiment d'importance. Ils veulent cacher le fait que le spirituel pénètre dans les mondes spirituels et continue d'y vivre jusqu'à la prochaine incarnation.

Les représentants des diverses communautés religieuses, voyez-vous, font tout pour que l'homme ne sache rien de ce « jaune » en son être et ne puisse pas s'en saisir. Et ils suivent en cela, eux aussi, un instinct juste, mais il apparaît que cet instinct a encore plus perdu sa valeur, à notre époque, que celui qui mène les scientifiques.

Tout l'effort des représentants des différentes communautés religieuses s'applique résolument à cacher ce fait qu'il existe un monde auquel le noyau le plus intime de notre être appartient, et que ce noyau est destiné à renaître dans une succession de vies terrestres en passant, entre chacune de ces vies, par une existence purement spirituelle. Ils cherchent à cacher ce fait en consolant les hommes avec l'idée que la vie de leur âme, celle qui s'exprime lorsqu'ils pensent, ressentent et veulent, est déjà bien assez immortelle comme cela.

En agissant et en pensant ainsi, ceux qui prennent soin des âmes obéissent à un instinct. Ils évitent, eux aussi, aux hommes d'entrer en rapport avec certains êtres. On ne peut en effet jamais pénétrer dans le monde qui est celui de notre véritable intériorité sans entrer en contact avec certains êtres, de la même façon que l'on entre forcément en contact avec les êtres dont nous avons déjà parlé lorsqu'on cherche – et lorsqu'on parvient – à percer le voile de la nature; sauf que les êtres avec lesquels on entre maintenant en rapports sont de nature luciférienne.

Lorsque l'homme, du fait qu'on lui a communiqué sans la prudence nécessaire certains enseignements, entre vraiment en rapport avec les êtres destructeurs qui sont derrière le voile de la nature, il a tendance à ne plus rien apprécier dans le monde qui l'entoure et il éprouve alors du plaisir à détruire et à anéantir. Ce qu'il détruit n'a pas forcément besoin d'être extérieur. Beaucoup de ceux qui ont été dans ce cas ont trouvé du plaisir à tourmenter, voire tyranniser d'autres âmes. On voit effectivement ce genre de choses. Mais on ne peut pas dire que ceux qui manifestent ce genre de tendances à cause de leur alliance avec des puissances élémentaires ahrimaniennes soient toujours égoïstes. Ils peuvent fort bien ne pas l'être, et même ils ne le sont pas, en général. Ils sont poussés par

une impulsion tout autre que l'égoïsme. Ils agissent par plaisir de détruire, et ils détruisent même lorsqu'ils n'en tirent aucun avantage personnel. Les êtres dans la sphère desquels on entre sont vraiment des ravageurs ; ils vous séduisent et vous poussent à détruire.

Les autres, ceux que l'on rencontre quand on pénètre derrière le voile de la vie intérieure, sont d'une tout autre nature. Ils n'ont aucun goût particulier pour la destruction. En réalité, ils ignorent même ce que l'on désigne par ce mot. Ils ont par contre une véritable rage d'agir, de faire quelque chose, un formidable besoin d'être actifs et de produire. Eux aussi sont dotés de certaines qualités supérieures, mais qui sont moins apparentées à notre penser qu'à notre ressentir et, surtout, à notre vouloir. Nous pénétrons là dans un domaine où vivent des êtres qui ont une grande affinité avec notre vouloir et même, curieusement, avec les aspects les plus nobles, les plus élevés de ce vouloir.

Quand nous pénétrons d'abord dans le monde sans avoir la moindre notion de tout ce que savent les initiés – c'est-à-dire qu'il existe un monde spirituel aussi bien derrière la nature que derrière la vie de l'âme –, et quand nous imprégnons notre vouloir d'idéaux élevés, quand nous purifions ainsi notre vouloir en le spiritualisant, ce vouloir ennobli se lie aux facultés inférieures des êtres auxquels nous nous lions alors. Il y a, en effet, un mystérieux lien d'attraction entre les aspects les plus nobles de notre volonté et les pulsions et les besoins inférieurs de ces entités.

Représentez-vous maintenant une personne à laquelle un représentant de communauté religieuse apporte une certaine consolation en lui parlant de l'immortalité, de la valeur de l'âme humaine, du divin, etc. Il suffira alors peut-être d'un tout petit choc pour que cette personne, notamment s'il s'agit d'une belle âme, perce la fine pellicule de sa

vie intérieure à un quelconque endroit, et parvienne ainsi derrière les mystères du penser, ressentir et vouloir. Mais elle entre alors dans la région de ces êtres de volonté, et la conséquence en est que le côté idéalisé de son vouloir commence à se teinter de sensualité. Dans cette optique, je vous invite à lire les nombreuses descriptions faites par les mystiques, hommes ou femmes. Si vous lisez leurs biographies, vous verrez comment on entre alors dans une atmosphère pesante, où les idéaux les plus élevés prennent un caractère sensuel. Avec quelle ardeur les mystiques évoquent l'époux – ou l'épouse – de leur âme, l'union mystique vécue comme une union sensuelle avec le Sauveur quand il s'agit d'une femme, ou avec la Vierge Marie quand il s'agit d'un homme!

Ces êtres de volonté cherchent à introduire dans notre penser, dans nos idéaux, ce que nous ne trouvons, autrement, que dans la sensualité. Ce que je vous dis là est grave. Les êtres dans la région desquelles on entre alors s'efforcent – et de leur point de vue, c'est très bien ainsi – de faire passer leurs instincts sensuels dans notre vouloir idéalisé. C'est comme si, dans le vouloir de notre tête qui, par ailleurs, reste assez froid, s'insinuait un sentiment voluptueux du monde spirituel qui prend souvent un caractère mystique sensuel. Les représentants des diverses communautés religieuses ont terriblement peur de ce genre de choses. Ils ne craignent rien tant que ceux qui, parmi leurs paroissiens, ont des tendances mystiques.

On tombe vraiment, vous le voyez, de Charybde en Scylla. En voulant percer le voile de la nature, on rencontre Charybde, les êtres d'intelligence ahrimaniens qui veulent nous combler de forces d'intelligence destructrices. En voulant percer le voile de la vie intérieure, on trouve Scylla, les êtres de volonté lucifériens qui veulent déclencher en nous une soif de sensualité spirituelle, des instincts spirituels.

Les divers ordres spirituels qui voulaient cultiver tout spécialement la vie religieuse avaient donc de bonnes raisons de veiller à ce que, lorsque des mystiques les rejoignaient, ceux-ci n'amènent pas avec eux les aspects négatifs de leur mysticisme. C'est pourquoi ils érigeaient, en quelque sorte, des barrières devant l'entrée du monde spirituel. Songez que dans certains ordres – je ne parle pas ici d'ordres occultes, mais d'ordres religieux – on faisait pratiquer aux gens un travail extérieur, qui permettait à leur âme de se réjouir et de s'éveiller au contact de la nature et de tout ce qui vit dans le monde. Quand ces ordres avaient compris ce dont il s'agit, ils faisaient pratiquer à leurs membres un travail manuel. Leurs fondateurs se disaient : Le pire que nous puissions faire, c'est d'isoler les gens et de les laisser mener une vie mystique dans l'oisiveté et la paresse. Si vous lisez les règles des différents monastères – prenez les meilleurs ordres, aux meilleures époques – vous verrez que l'on prend toujours soin de lutter, grâce au travail manuel, contre les brumes de la sensualité mystique. Vous comprendrez maintenant pourquoi Antoine imposa ces travaux à Paul, bien qu'ils n'aient, en tant que tels, aucune utilité. S'il avait pu rester couché en s'abandonnant à la paresse pendant des années, Paul serait sans doute devenu un mystique des plus sensuels.

Nous sommes donc devant une dualité : d'un côté l'occultisme objectif qui, s'il est apporté tel quel à des gens non préparés, fait d'eux des êtres destructeurs ; de l'autre côté, la mystique subjective qui transforme chez ceux qui la cultivent l'idéalisme en égoïsme, cet égoïsme que l'on rencontre chez les mystiques qui n'ont su développer qu'une manie raffinée de s'occuper de leur âme ! Lisez des biographies de mystiques ; vous serez frappés par cet égoïsme qui les habite. La sphère des esprits qui servent Ahriman, cette sphère dans laquelle on entre quand on

cultive non pas l'égoïsme, mais la soif de détruire, c'est Charybde. La mystique subjective des esprits de la volonté lucifériens, c'est Scylla, qui nous entraîne de l'autre côté, car ces esprits développent notre égoïsme intérieur, jusqu'à nous faire prendre notre propre intériorité pour l'univers. Telle est la dualité caractéristique du monde sensible : occultisme objectif – mystique subjective. Les deux peuvent faire fausse route.

Dans tout ce qui s'est développé des siècles durant depuis l'aube de l'époque moderne, nous voyons donc d'un côté l'occultisme objectif. Il est conservé dans les ordres occultes, mais pas vraiment de façon correcte, car tout pousse à ce que ces choses soient rendues publiques. Nous avons vu combien il a été difficile de trouver une issue. Et de l'autre côté, on trouve la mystique subjective.

Que résulte-t-il de tout cela ? Eh bien, si nous voulons fonder une science de l'esprit, nous ne devons nous laisser attirer ni par Charybde ni par Scylla, mais passer entre les deux ; nous ne devons cultiver ni le vieil occultisme traditionnel ni la vieille mystique traditionnelle. Vous comprendrez encore mieux, à présent, ce qui donne sa direction à notre courant de science de l'esprit. Il fallait éviter aussi bien l'occultisme objectif au sens ancien que la mystique subjective au sens ancien, et notre science de l'esprit devait avoir un tel caractère que Charybde soit évité autant que Scylla.

J'aurai maintenant à vous montrer quel doit être le caractère fondamental de notre science de l'esprit pour que ces deux écueils soient évités. Bien entendu, on ne peut guère éviter que s'approchent de nous, dans une certaine confusion, des gens qui cherchent en fait l'ancien occultisme objectif ou l'ancienne mystique subjective ! Les uns comme les autres ne trouvent pas chez nous ce qu'ils cherchent, mais ils croient le trouver en donnant tout

bonnement à notre enseignement des interprétations différentes. Ce que cet enseignement doit être, et comment nous devons l'appréhender pour que notre barque spirituelle passe entre Charybde et Scylla, c'est ce dont je voudrais encore vous parler demain.

DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 25 Octobre 1915

Si nous voulons mieux comprendre ce dont nous allons maintenant nous occuper, il nous faut examiner, d'un certain point de vue, le concept de conscience humaine. Rappelons quelques traits caractéristiques de cette conscience, dont nous avons déjà parlé ces dernières semaines. Nous savons qu'elle est actuellement organisée, tout d'abord, de telle façon qu'elle maintient l'homme dans un domaine fermé. Ce domaine est fermé d'un côté par le voile que les phénomènes naturels tissent devant nous – dans un premier temps, en effet, la conscience humaine ne peut pas percer ce voile –, et de l'autre côté par un autre voile, à savoir celui de notre propre vécu intérieur : penser, ressentir et vouloir. Notre conscience est ainsi faite que, lorsque nous regardons en nous-mêmes, nous sommes en mesure d'éprouver humainement, consciemment, du moins jusqu'à un certain point, notre penser, ressentir et vouloir. Mais, là encore, nous ne pouvons pas percer ce voile. Or derrière tout cela se trouve un monde réel. Lorsque nous tissons d'un côté le voile des phénomènes de la nature et que nous nous représentons la réalité objective derrière, nous pouvons donc dire que notre conscience est orientée vers ce voile qu'il nous est d'abord impossible de percer. De l'autre côté se trouvent les phénomènes psychiques (voir dessin p. 191) et, derrière eux, la réalité subjective. Nous y plongeons notre regard, mais, là encore, sans pouvoir tout d'abord percer le voile.

À l'intérieur de ces limites, entre ces deux parallèles, se trouve notre conscience actuelle. Lorsqu'elle regarde à travers les organes des sens, elle rencontre le monde extérieur ; lorsqu'elle regarde à l'intérieur d'elle-même, elle rencontre le monde psychique. Du monde naturel, elle perçoit ce qui lui apparaît comme un voile ; du monde psychique, ce qui s'offre directement à son regard intérieur. Telle est la forme de conscience dont nous disposons aujourd'hui.

Nous savons que cette conscience se distingue de l'ancienne conscience clairvoyante qui se prolongeait comme une sorte d'héritage. Mais nous savons aussi que cet héritage s'est peu à peu perdu, et que notre conscience actuelle, lorsqu'elle fonctionne normalement sur le plan physique, est bien telle que nous venons de la caractériser.

On peut maintenant se demander pourquoi nous avons justement cette forme de conscience aujourd'hui. C'est que, pendant le cycle actuel de notre évolution, en plus de tout ce que nous avons déjà caractérisé, nous devons saisir le rapport juste qui doit s'établir, dans le monde, entre une âme humaine et une autre. Cette forme de conscience joue donc un rôle tout à fait précis.

Autrefois, comme vous le savez, nous sommes passés par d'autres états de conscience, pendant les époques solaire, lunaire, etc., et nous connaîtrons lors des époques jupitérienne, vénusienne, etc., d'autres états de conscience encore. Nous nous préparons peu à peu à ces différentes consciences. À l'époque actuelle, nous devons développer la forme de conscience qui est la nôtre par la façon dont nous vivons avec le monde ; et à côté de tout ce pour quoi cette conscience doit être formée sur le plan moral, il faut dire que nous pouvons encore, grâce à elle, établir un juste rapport d'âme à âme. Dans les périodes d'évolution qui ont précédé notre Terre, ce rapport n'était pas encore possible,

et nous ne pourrons pas vivre, sans lui, sur les futurs Jupiter, Vénus et Vulcain. C'est donc sur terre que nous devons, grâce à cette forme de conscience, parvenir encore à un juste rapport d'être humain à être humain.

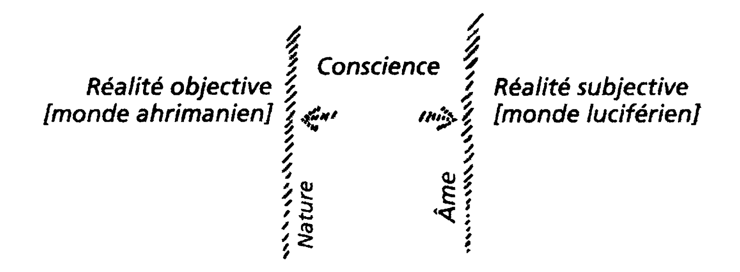
Pendant toute l'évolution qui précéda celle de la Terre, sur l'ancien Saturne, l'ancien Soleil et l'ancienne Lune, l'homme n'était pas encore dans un rapport juste avec ses semblables. Il était, dans un certain sens, trop proche d'eux. Pendant l'époque lunaire encore – vous pouvez le déduire des diverses descriptions que j'ai données de ces faits[66] –, quand un homme voulait quelque chose, sa volonté agissait sur les autres hommes. Ceux-ci ressentaient en quelque sorte sa volonté. Et les esprits des hiérarchies supérieures faisaient en sorte que tout cela se passe de la manière juste.

Si cette régulation par les esprits des hiérarchies supérieures se prolongeait, les hommes ne pourraient jamais accéder à la liberté dans le cosmos. C'est pourquoi il fallait qu'apparût une forme de conscience permettant qu'il se crée une séparation entre un être humain et un autre. Or, du fait que nous ne voyons ni à travers la nature ni à travers notre monde subjectif, le rapport d'une âme à une autre devient tel qu'entre deux âmes aussi, cela crée une certaine frontière. Cette frontière est due à notre forme actuelle de conscience, qui consiste en images-reflets. Et ceci vaut aussi pour nos rapports d'être humain à être humain. Lorsque nous sommes en présence de quelqu'un, du fait que notre conscience se reflète en elle-même, nous ne pouvons pas approcher brutalement cette personne en déversant le contenu de notre conscience dans son âme. Si notre conscience est normalement développée, elle nous empêche d'approcher de trop près la conscience de l'autre. Je pourrais dire aussi que nos forces de conscience et d'intelligence sont organisées de telle façon que nous ne pouvons pas

prendre une trop grande influence sur nos semblables, pas plus qu'ils ne peuvent en prendre une sur nous, et cela parce que nous sommes séparés d'eux par le reflet de notre propre conscience.

Il s'agit là d'une chose très importante, que l'on devrait vraiment prendre en considération pour comprendre l'évolution humaine. Dès que la conscience normale présente un quelconque défaut, vous voyez bien ce qui en résulte. Pensez par exemple à quelqu'un dont la conscience n'est pas développée tout à fait normalement et qui a un peu cette tendance que nous avons désignée ces dernières semaines en parlant notamment d'excentricités mystiques. Supposons que cette personne pas très normale ait un penchant pour toutes sortes de fantasmes qui seraient entretenus par des expériences anormales de la conscience, en tout cas anormales pour notre époque : vous constaterez toujours et encore que ces consciences anormales exercent sur les autres âmes une influence beaucoup plus forte que celles dont la conscience est normale. Quelqu'un d'un peu dérangé – pour le dire crûment – exerce sur ses semblables une influence bien plus forte qu'un homme normal ; et celui qui est normal doit se protéger en renforçant sa conscience pour ne pas subir ce genre d'influences. Tant qu'il n'est pas reconnu, l'anormal présente toujours un certain danger pour ses semblables, parce qu'ils le tiennent trop facilement pour quelqu'un d'exceptionnel. Là où le miroir de la conscience est percé, là où la conscience ne voit plus clair, une influence trop forte s'exerce sur les autres à travers cette sorte de trou.

Notre conscience, nous l'acquérons donc, à l'époque actuelle, pour pouvoir trouver, dans l'univers, un rapport juste d'âme à âme.



De ce que je vous ai expliqué ces derniers jours, il ressort clairement qu'au-delà du voile de la nature se trouve le monde ahrimanien, tandis que le monde luciférien se trouve au-delà du voile de la vie intérieure. L'homme est enfermé, pour ainsi dire, entre le monde ahrimanien et le monde luciférien. Dès qu'il dépasse tant soit peu les limites de sa conscience en direction de la nature, il ne peut pas ne pas rencontrer le monde ahrimanien et toutes ses entités. Dès qu'il franchit les limites de sa conscience en direction de son monde intérieur, il ne peut pas ne pas rencontrer le monde luciférien et toutes ses entités.

Nous avons derrière nous tout un temps où les hommes étaient protégés du danger d'aller trop loin dans l'une ou l'autre direction. Mais nous vivons de nouveau une époque de transition où les âmes ne peuvent éviter de le faire. On ne peut pas empêcher qu'une telle incursion se fasse, aussi bien d'un côté que de l'autre. Il ne peut en être autrement; cela doit être ainsi. L'évolution de notre époque l'exige.

Nous vivons en effet, comme vous le savez, à l'époque du développement de l'âme de conscience, et nous allons vers l'époque où se développera le soi-esprit. Une évolution de ce genre se prépare longtemps à l'avance. Lorsque le soi-esprit sera pleinement développé, à la sixième époque de culture postatlantéenne, la vie de l'âme sera différente, à bien des égards, de ce qu'elle est aujourd'hui.

L'intellect aura une force plus objective qu'aujourd'hui. Il vivra d'une façon beaucoup plus objective. En fait, nous nous approchons déjà de cette vie plus objective de l'intellect. On peut voir cela partout. J'en ai parlé à maintes reprises dans mes conférences. La vie de l'âme humaine deviendra bientôt telle que l'intellect se répandra parmi les hommes comme une sorte de bien public duquel chacun devra s'accommoder, un pouvoir objectif qui agira en dehors des âmes humaines.

À notre époque, un grand nombre de gens se protègent encore de ce pouvoir objectif de l'intellect grâce à une forte élaboration de leur individualité. Mais plus nous irons vers la sixième époque, moins cela sera possible. Un temps viendra où certains phénomènes qui n'en sont encore qu'à leurs débuts se manifesteront de plus en plus fortement. Aujourd'hui déjà, quand on sait apprécier de façon juste ce qui se passe autour de soi dans le monde, on peut se faire quelques idées à ce propos. On peut, par exemple, lire tel ou tel journal dont on sait pertinemment que ceux qui l'ont écrit sont loin de dire simplement ce qui émane de leur âme. Ils reflètent l'intelligence de certains cercles, l'intelligence qui prolifère objectivement, et dont ils ne sont que des porte-parole. Il est extrêmement important d'en tenir compte, car il s'agit là d'un phénomène qui prendra toujours plus d'ampleur.

Cela nous place devant une perspective bien précise. Si l'intelligence de certains s'objective – et c'est le cas depuis qu'il existe une littérature accessible à tous –, Ahriman pourra toujours mieux s'emparer de l'intelligence des hommes. C'est devant cette perspective que la science de l'esprit doit nous placer, car Ahriman aspire toujours avec la plus grande intensité à ôter aux hommes leur entendement individuel et à se l'approprier. Il veut faire passer l'entendement humain en son pouvoir. Comme je vous

l'ai expliqué à propos de ses serviteurs dont les forces d'intelligence supérieures ont un lien mystérieux avec les forces humaines inférieures, Ahriman cherche toujours à s'approprier l'entendement de l'homme et à empêcher ce dernier de découvrir tout ce dont cet entendement serait capable. Prenez la dernière scène de mon Drame-Mystère l'*Éveil des âmes* qui oppose Benedictus et Ahriman. Avant de se retirer, Ahriman dit :

« Il est temps que je m'éloigne au plus vite
De son champ de conscience,
Car dès que son regard
Peut me *penser* dans ma vérité,
Une partie de la force qui, lentement, m'anéantit,
Se crée dans sa pensée. »

Il y a là un profond secret, que ceux qui s'intéressent à la science de l'esprit doivent connaître. À l'avenir, les hommes doivent s'efforcer d'apprendre à utiliser leur entendement de façon individuelle, vraiment individuelle, et de ne jamais le laisser sans surveillance. Jamais ! C'est absolument nécessaire. Il faut savoir avec quelles paroles magnifiques et fortes Ahriman s'approche des hommes – même de ceux qui ne le tolèrent pas ! – et tente alors de s'emparer de leur entendement, comme on tire à quelqu'un les vers du nez, si vous me permettez l'expression...

Il sera de plus en plus nécessaire de faire attention à de tels moments. Car ce sont précisément eux qu'Ahriman utilise pour agir : il attend que l'homme, en pleine conscience de veille, soit pris d'une sorte de vertige, de rêverie éveillée, qui fait qu'il ne se sent plus tout à fait dans le monde physique, commence à s'abandonner à la ronde de l'univers et ne veut plus se tenir sur ses propres pieds, en tant qu'individualité. C'est à ces moments-là qu'il faut être sur ses gardes, car Ahriman prend alors facilement le dessus.

Notre meilleure protection consiste à développer toujours davantage une pensée claire et précise, donc à penser le plus exactement possible, sans glisser immédiatement d'une chose à une autre comme c'est l'usage dans notre société moderne. Ne pas sauter sans cesse du coq à l'âne, mais penser clairement ! Il faudrait même aller plus loin et éviter toujours plus les mots tout faits et les façons de parler machinales. Chaque fois que l'on utilise une expression toute faite, qui ne vient pas de la pensée, mais de l'habitude de parler, cela crée un vide dans la pensée, ne serait-ce qu'un court instant. Ces moments sont particulièrement dangereux, parce qu'on n'y fait pas attention. Il faudrait veiller à ne jamais employer de mots auxquels on n'a pas vraiment réfléchi. Celui qui prend au sérieux les tâches de son époque devrait entreprendre ce genre d'autoéducation avec un maximum d'énergie, en allant jusque dans les détails. Vous pourrez trouver facilement ce qui est nécessaire en rassemblant tout ce dont je vous ai parlé ces derniers jours.

Lucifer, lui, s'attaque à la volonté de l'homme. Il voudrait que celui-ci n'agisse pas d'après des impulsions réfléchies, pénétrées d'esprit, mais suive simplement son tempérament et ses penchants. Là aussi, Lucifer intervient et fait de nous ses proies, des proies qu'il attrape facilement lorsque le plus grand nombre de gens suivent les impulsions de leur tempérament et de tous ces penchants qui s'agitent dans les fonds obscurs de l'âme, à l'écart de la vie individuelle. Quand l'homme laisse monter en lui les impulsions qui le relient à certains groupes humains et lui font donc ressentir son appartenance à une collectivité, il est aussitôt pris dans des remous qui lui dérobent son jugement volontaire individuel. Il ne faut pas que cette faculté de jugement soit arrachée à l'homme, sinon Lucifer prend sur nous une trop forte emprise. Nous devons essayer de nous rendre objectifs à cet égard.

Lucifer, lui aussi, peut profiter des moments favorables où le cœur s'égare plus ou moins en dehors de la sphère de la conscience normale. Cela peut donner lieu à des phénomènes extrêmes. Mais les manifestations les plus intimes sont déjà celles où nous nous laissons déterminer par le sentiment trouble d'appartenir à un groupe, ou d'autres affects de ce genre. Les égarements de la conscience les plus frappants, les plus extrêmes, sont ceux où la volonté personnelle s'affaiblit et s'éteint, si bien que l'homme ne peut que s'abandonner à ce qui s'agite en lui.

La médecine moderne a donné des noms à ces phénomènes extrêmes. C'est ainsi qu'elle parle par exemple d'obsessions. De telles obsessions apparaissent chez les gens dont la conscience souffre de certains désordres dans ses liens avec le plan physique. S'il n'y a pas une dose de volonté suffisante dans la conscience, celle-ci est envahie par des représentations dont elle ne peut plus se défaire, et cela devient obsessionnel. Voici un exemple[67] qui a été observé dans une clinique. Un homme a vu un jour entrer dans une maison quelqu'un qui était atteint d'une tumeur au visage. Il a vu cette tumeur. Or c'est un homme dont la volonté est faible. Ses impulsions volontaires manquent de force. Depuis qu'il a vu ce malade, il croit qu'il y a partout des germes de cancer ; il ne peut pas s'empêcher de voir partout des gens atteints de tumeurs. Il n'a pas la force de laisser plonger dans son subconscient la représentation qui s'est formée en lui. C'est un cas d'obsession. Ce genre de troubles peut prendre des formes variées chez ceux dont la sphère de la volonté est atteinte. Et ces gens-là tombent facilement au pouvoir de Lucifer. La médecine parle aussi d'obsessions dans le cas des gens qui appréhendent tout contact. Ils éprouvent une aversion pour le moindre contact avec une autre personne, voire un objet, et ne supportent pas qu'on les touche. C'est

encore une obsession, une phobie, bien connue de la psychiatrie moderne.

On pourrait citer beaucoup de troubles de la conscience de ce genre. Ils montrent comment notre conscience doit être normalement constituée pour vivre sur le plan physique. Or nous vivons à une époque où il est inévitable que certains êtres se dévoilent à nous, aussi bien derrière la nature que derrière notre monde intérieur. Si ces choses ne sont pas démasquées, si l'on ne prend pas conscience des rapports d'Ahriman et Lucifer avec l'évolution humaine, les hommes sont en danger. C'est en effet quand on ne perçoit pas leur existence qu'Ahriman et Lucifer peuvent le mieux agir. Je voudrais vous montrer grâce à une petite anecdote[68] plus vraie que vraie comment Ahriman procède.

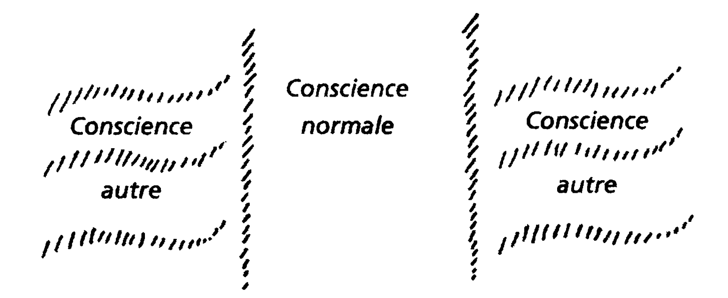
Un jour, un étranger arriva dans un village dont il connaissait le maire. Il était à cheval, et c'est donc à cheval qu'il entra dans le village. Les villageois accoururent de partout pour voir passer cet étranger. Celui-ci mit son cheval dans l'écurie du maire chez lequel il resta samedi et dimanche. Le lundi, il voulut partir et demanda qu'on lui amène son cheval. Le maire lui dit alors : Mais tu n'avais pas de cheval, voyons, tu es venu à pied ! À toutes ses protestations, le maire ne répondit que : Tu n'avais pas de cheval ! Interrogeons donc les villageois, proposa-t-il finalement, ils t'ont bien vu quand tu es arrivé. – Ayant rassemblé les villageois, le maire leur demanda s'ils n'avaient pas vu l'homme arriver à pied. – Tous répondirent : Oui ! – Pouvez-vous me jurer que cet homme est bien venu à pied ? ajouta-t-il. Et tous jurèrent. Si bien que notre homme dut quitter le village sans son cheval. Peu après, le maire le rattrapait en lui amenant son cheval. – À quoi rime cette comédie ? demanda l'homme. – Je voulais simplement te présenter mes administrés ! répondit le maire.

Bien sûr, Ahriman a joué un rôle dans cette histoire, le rôle d'une puissance objective. Il a fort bien mené son affaire. Cette anecdote est plus vraie que vraie, puisqu'elle se déroule constamment parmi nous. La vie humaine, dans son entier, tend à rendre toujours plus nombreux ceux qui jureront qu'il n'y avait pas de cheval.

Nous devons veiller à ce que notre conscience reste aussi concrète que possible. C'est la seule forme de conscience qui convienne actuellement à notre vie terrestre. Si vous rassemblez tout ce que vous trouvez dans ma *Science de l'occulte*, dans les huit méditations intitulées *Un chemin vers la connaissance de soi*, dans *le Seuil du monde spirituel* et dans *L'initiation ou Comment acquérir des connaissances sur les mondes supérieurs,* ainsi que dans maints cycles de conférences, vous trouverez décrits des chemins qui permettent déjà aux hommes de pénétrer de façon correcte derrière la nature et derrière l'âme. Ces livres indiquent les voies grâce auxquelles on peut passer d'une façon juste derrière le voile de l'existence. Or ce à quoi aspirent la plupart des gens ne correspond nullement à ce à quoi l'on devrait vouloir parvenir si l'on comprenait bien les textes en question. Il y est clairement indiqué, en effet, que si l'on veut pénétrer dans les autres mondes, il faut quitter la forme normale de la conscience. Il faut, en partant de la conscience normale, parvenir à une autre forme de conscience.

Il est important de le savoir, car la plupart des gens, et notamment beaucoup de nos amis, ont plutôt tendance à ne pas sortir de leur état de conscience ordinaire, mais à y rester et à ramener tout de même le monde spirituel dans cette conscience, donc à ne pas emporter leur moi dans le monde spirituel, mais à faire au contraire entrer le monde spirituel dans leur moi. Dans la conscience ordinaire, on doit faire entrer la *connaissance* du monde spirituel, mais il

ne faut pas essayer d'y faire pénétrer le monde spirituel lui-même ! Si vous suivez fidèlement les indications contenues dans les ouvrages cités, vous serez transportés dans des états dans lesquels vous ferez l'expérience du monde spirituel, mais vous pourrez toujours ramener cette expérience dans votre conscience normale.



Quand vous êtes dans un autre état de conscience, ce que vous vivez alors n'entre pas dans votre conscience normale ; cela aura peut-être lieu à un tout autre moment. Beaucoup de gens ne veulent pas de cela. Ils veulent vivre une expérience spirituelle tout en restant dans leur conscience ordinaire. Or il faut qu'une telle expérience entre dans la conscience ordinaire à partir d'une conscience différente ! Beaucoup de nos amis aimeraient avoir des visions tout en gardant leur conscience ordinaire et non se souvenir, après coup, d'une autre conscience. Or si vous avez des visions dans votre conscience normale, autrement dit si vous ne voulez pas développer une autre conscience et voir tout de même dans les mondes spirituels, cela veut dire que vous ne voulez pas, au fond, sortir de votre conscience ordinaire et que vous vous attendez, en y restant, à voir des phénomènes qui se présentent alors comme des phénomènes du monde sensible. Beaucoup de gens aimeraient voir des esprits, ou des exploits d'esprits, exactement de la même façon qu'ils

voient les choses sensibles. Ils voudraient bien voir un esprit, mais alors il faudrait que celui-ci soit un homme, une femme ou même un animal, un caniche par exemple. Le caniche, l'homme, la femme... ils sont là, devant notre conscience physique. Mais dans un autre monde, il en va autrement : on ne voit ni femme, ni homme, ni caniche. Il faut que cela soit bien clair : le véritable processus se déroule hors de la conscience ordinaire. Ce qui entre dans cette conscience est tout au plus une image, une image consécutive, qui n'apparaît qu'ensuite. Bref, il ne faut pas chercher à saisir le monde spirituel comme une sorte de monde sensible plus subtil. Il ne faut pas non plus s'attendre à trouver dans le monde spirituel quelque chose qui parlerait à l'aide de mots humains qui émaneraient du monde spirituel. Souvent, nos amis aimeraient entendre des voix leur parler ; des voix qui ressembleraient à celles du monde physique. Elles ne seraient, là aussi, qu'une version plus subtile du monde physique. Ces amis voudraient entrer dans le monde spirituel avec la conscience ordinaire, qui n'est faite que pour le monde physique.

La plupart des visions, ou des voix, dont on nous parle ici et là sont de cette nature. Et il y a à cela une bonne raison : lorsque nous avons ce genre de visions ou que nous entendons ce genre de voix, Lucifer et Ahriman ont beau jeu avec nous ! Ils s'emparent en effet de ces choses et se les approprient aussitôt, car les hommes ont toujours tendance à les interpréter de façon erronée. Si elles sont interprétées correctement, Lucifer et Ahriman n'en ont rien.

Il y a là, comme vous le voyez, des distinctions auxquelles il faut vraiment prêter attention. Nous devons rester conscients du fait que, dès que nous introduisons dans la conscience ordinaire – qui ne convient, encore une fois, qu'au monde physique – quoi que ce soit d'autre, nous tombons de Charybde en Scylla : nous rencontrons

Ahriman et Lucifer. Reconnaître qu'Ahriman et Lucifer sont là des forces réelles, voilà ce qu'il faut parvenir à comprendre. Et c'est pourquoi nous accordons tant d'importance au rapport qu'ont entre elles ces deux puissances. Nous avons, par exemple, modelé ici notre groupe plastique[69] de telle façon que ce rapport soit présenté aussi dans une image juste.

Vous pourriez maintenant dire, les choses étant ce qu'elles sont, qu'il serait peut-être plus judicieux de procéder comme le font les scientifiques. Ils présentent, en effet, les choses de telle façon qu'Ahriman est certes présent dans ce qu'ils disent, mais ils ne veulent pourtant pas l'admettre. Ou bien comme les représentants des religions qui présentent les choses de telle sorte que Lucifer est partout, mais eux aussi sans le dire. Ils trouvent néfaste que l'on s'aperçoive que tout cela ouvre en fait la porte à Lucifer. – Mais parler ainsi à notre époque n'est pas très avisé. Prétendre en effet qu'il vaut mieux se taire, comme le font les philosophes de la nature et les pasteurs des diverses Églises, c'est comme refuser d'avertir quelqu'un qui s'apprête à traverser un précipice sur une planche étroite qu'il se met en danger. Il est indispensable de le prévenir! Sinon, c'est comme si l'on disait: Certes, cet homme est en danger, mais il vaut mieux qu'il n'en sache rien. Lorsqu'on sait les choses – et c'est ce qu'il faudra –, le danger n'en devient ni moins grand ni plus grand.

Il viendra un temps où Ahriman voudra s'emparer de l'entendement des hommes, et où Lucifer voudra s'emparer de leur volonté. Et on ne pourra les combattre que si l'on connaît bien ces choses. Or on ne peut les connaître que grâce à un mouvement de science de l'esprit qui soit adapté. Il est très curieux de voir comment Ahriman et Lucifer procèdent pour ne pas être remarqués. Il est intéressant par exemple d'étudier de ce point

de vue la psychiatrie moderne. Dans ce domaine, on a reconnu beaucoup de choses qui sont du domaine des faits, mais sans toutefois pouvoir les caractériser de façon juste, parce qu'on ne prend pas en considération ces puissances spirituelles qui, d'au-delà du seuil, approchent l'homme. J'aimerais vous lire un passage très intéressant tiré d'un ouvrage de Cullerre. Ce qu'il dit à propos de certaines tendances de la psychiatrie moderne est en effet fort singulier. Tout ce qui, chez l'homme, n'est pas tout à fait normal par rapport à la moyenne, tout ce qui, dans un sens comme dans l'autre, dépasse un certain degré, est assimilé à une maladie mentale. C'est ainsi que de nombreux traités ne voient en Jeanne d'Arc qu'une hystérique. On soutient aussi de plus en plus souvent la thèse selon laquelle Jésus-Christ n'était pas tout à fait normal. Cullerre dit qu'il y a encore des hommes qui sont horrifiés à « *l'idée que la science, qui ne peut pourtant pas profaner ce qu'elle touche, puisse être à même de peser la part de folie qui peut être mêlée à la sagesse d'un Socrate ou au génie d'un Pascal* [70]. » Il existe aussi des études qui démontrent que Goethe était fou [71], ou d'autres choses de ce genre.

Nous avons là de la science carrément ahrimanienne – mais de la science ahrimanienne fausse – qui s'efforce de montrer que, si Goethe était un génie sur le plan moral, c'est uniquement parce qu'il y avait en lui une certaine dose de folie. Socrate connaissait mieux les choses : il parlait de son *Daïmon* ; il savait que son âme entrait en contact avec des puissances spirituelles objectives. Pour lui, c'était clair. Mais le savant – le psychiatre – moderne préfère dire que Socrate ou d'autres avaient un brin de folie. Il faut qu'Ahriman reste caché, et il veut rester caché ! Et il en est de même pour Lucifer.

Si l'on cultivait aujourd'hui tel quel ce qui figure dans certains ordres occultes sous forme de mystères, avec toute

la symbolique qui s'y rattache, l'occultisme qui a été pratiqué jusqu'à maintenant tomberait très facilement entre les mains d'Ahriman. Et si l'on pratiquait la mystique telle qu'elle a existé jusqu'à maintenant, cette mystique tomberait très facilement dans les mains de Lucifer. La barque de la science de l'esprit doit naviguer entre ces deux récifs. C'est extrêmement important. La science de l'esprit doit donc prendre une forme telle que ni les égarements de la mystique ni ceux de l'occultisme ne puissent y trouver place.

Je vous ai dit hier que, lorsqu'on perce le voile de la nature, on entre dans une région où vivent des êtres qui ont soif de détruire, et que cette soif de détruire est en affinité avec l'intellect humain. J'ai parlé aussi de ce que l'homme peut devenir lorsqu'il tombe au pouvoir de ces êtres. Cela ne doit pas arriver. Je vous ai montré d'autre part comment l'homme peut enflammer son esprit en se livrant à une fausse mystique, à des formes religieuses fâcheuses. Ni l'un ni l'autre ne doivent se produire. Je vous ai expliqué que les ésotéristes, parmi les occultistes, se sont particulièrement efforcés d'obliger les gens à se servir de leur entendement pour déchiffrer certains symboles, afin qu'ils ne soient pas propulsés de façon injustifiée dans ce domaine limite où de redoutables puissances s'attaquent alors à eux. On peut éloigner de soi ces êtres si l'on met en œuvre son entendement comme c'est le cas, dans une certaine mesure, quand on déchiffre des symboles. Et c'est ce que l'on faisait autrefois. Mais aujourd'hui, cela ne suffit plus. Ce genre de procédés ne convient plus à l'époque actuelle.

Vous verrez que la façon dont notre science de l'esprit est proposée à l'humanité permet aussi, mais d'une autre manière, de ne pas s'égarer dans le domaine d'Ahriman. Pour cela, il vous faut comprendre une particularité de la

vie de notre Société anthroposophique, pour autant que nous voulons y cultiver la science de l'esprit. On entend très souvent les gens qui entrent en contact avec la science de l'esprit dire qu'ils ne peuvent pas comprendre toutes ces choses avant de les avoir vues grâce à la clairvoyance, mais qu'ils les admettent cependant de bonne foi. – Or ce n'est pas ainsi que cela devrait se présenter, et je l'ai souvent répété. Les facultés intellectuelles sont aujourd'hui suffisamment développées pour que chacun puisse *comprendre* tout ce qui est proposé. Sous la forme où elle est donnée, la science de l'esprit peut être entièrement comprise avec les facultés intellectuelles dont les hommes disposent actuellement. Elle ne peut, certes, être découverte, mais elle peut être comprise. Et dans la science de l'esprit il est souvent fait appel à l'intellect, mes chers amis! Il est là, cet intellect, et il peut être mis en œuvre. Celui qui refuse d'admettre cela se trompe. Quand ce qui est proposé par la science de l'esprit est élaboré de façon à faire aussi participer l'intellect, cet intellect est employé de la façon juste. Il devient alors tout à fait impossible d'entrer de façon illégitime dans le domaine ahrimanien. Il n'y a, en effet, que deux possibilités. La première est que les gens s'efforcent de comprendre la science de l'esprit en utilisant l'intellect – dont les êtres ahrimaniens peuvent abuser – et il ne peut donc pas leur être arraché: l'entendement que les hommes emploient ou qu'ils emploieront pour étudier la science de l'esprit, Ahriman ne l'aura pas, vous pouvez en être certains! La seconde possibilité est que les gens ne cherchent pas à comprendre la science de l'esprit, et ne mettent donc pas en œuvre leur intellect. Ce n'est pas alors la faute de la science de l'esprit, mais celle de la paresse que l'on manifeste ainsi vis-à-vis d'elle.

Vous voyez dans quelle région peuplée d'esprits destructeurs on pénètre ainsi. On le voit très bien quand on

observe une âme qui vient de passer le seuil de la mort. Les entités spirituelles dont nous parlons s'agitent alors en tous sens. Elles sont là en grand nombre, et cela n'a rien d'étonnant, puisque ce sont les esprits de la destruction. Leur activité régulière consiste à œuvrer à la destruction de notre organisme physique. Cela fait partie de leur métier en quelque sorte. Seulement il ne faut pas qu'elles restent là trop longtemps.

Les personnes qui ont acquis une certaine compréhension spirituelle maintiennent ces entités à distance de leur corps. Mais ce genre d'esprits à un grand pouvoir sur les âmes qui pensent de façon matérialiste et ne cherchent pas à *comprendre* le spirituel. Les âmes qui ont refusé, durant leur vie, d'acquérir une certaine compréhension de l'esprit souffrent tout particulièrement d'Ahriman. Dans le mythe de Tantale, les Grecs ont donné une magnifique image de ce refus de comprendre le monde spirituel. Il s'agit de ce roi auquel les dieux servent des mets de façon telle qu'il ne peut pas les attraper ; et puis ces dieux regardent comment il doit alors supporter la douleur.

On peut voir aujourd'hui beaucoup de ces Tantale. Ce sont ces âmes matérialistes qui refusent de s'ouvrir à une compréhension du monde spirituel. Ce sont des Tantale en ce sens qu'après la mort, lorsqu'elles revivent à rebours leur dernière existence terrestre dans le *kâma-loka* – pendant un temps équivalent au tiers de leur vie terrestre, comme vous le savez –, tout leur est enlevé sous le nez en quelque sorte. Quand ces âmes voient dans quoi elles ont vécu, quand elles se demandent pourquoi elles ont fait ceci ou cela, elles voient surgir un de ces esprits destructeurs qui leur escamote tout cela, si bien qu'elles éprouvent : Finalement, j'ai fait cela pour rien ! – C'est une déception, et ces âmes connaissent alors le supplice de Tantale, parce que les esprits de la destruction sont près d'elles. N'ayant

acquis aucune *compréhension* du spirituel, elles ne peuvent pas voir qu'en fait toute notre existence entre la naissance et la mort n'aurait aucun sens si elle n'était pas partout pénétrée par les esprits des hiérarchies supérieures. Mais elles ne peuvent pas percevoir ces esprits lorsqu'elles revivent leur existence, et c'est pourquoi tout leur paraît vide de sens.

L'intellect se développe de plus en plus fortement parmi les hommes. Et si notre science de l'esprit évite le faux occultisme, c'est précisément parce qu'elle utilise l'intellect pour fonder une science qui nécessite plus d'intellect que ce n'était le cas auparavant. Notre science doit être telle qu'elle exige que nous mettions en œuvre encore plus d'entendement que nous n'en avions l'habitude jusque-là. Quand quelqu'un prétend ne pas pouvoir comprendre la science de l'esprit, ce n'est pas faute de capacités intellectuelles, mais c'est parce qu'il ne veut pas utiliser ces capacités ! On préfère, sur ce point, ne pas voir la réalité. Si l'on mettait en œuvre toutes les facultés d'entendement dont l'homme dispose aujourd'hui, on comprendrait la science de l'esprit. La science de l'esprit doit compter avec ces facultés intellectuelles. Il le faut ! Car c'est grâce à l'entendement que l'on peut éviter de tomber dans Charybde. En mettant en œuvre nos facultés intellectuelles, nous vainquons Charybde. Le chercheur en esprit sait pourquoi les gens sont si réticents à s'engager dans le travail spirituel. Ils ne veulent pas mettre en œuvre leurs facultés intellectuelles parce qu'ils sont paresseux. C'est pourquoi j'ai parlé tout à l'heure de la paresse.

De l'autre côté, il faut aussi éviter l'écueil de la fausse mystique. Il importe, pour cela, de ne pas rester blotti à l'intérieur de soi et de surmonter la tendance à ne toujours vivre qu'en ruminant des pensées dans sa propre âme. Il faut que l'âme sorte d'elle-même et se tourne avec amour

vers ce qui, dans la vie extérieure, anime en profondeur les êtres et les événements.

C'est dans cette perspective que les Drames-Mystères ont été écrits : afin de permettre que soient perçues, dans ce que l'on peut voir extérieurement, ces relations profondes. On y voit manifestés les processus qui vivent dans l'âme. Si vous vous efforcez de comprendre, par exemple, ce qui vit en Capésius lorsqu'il se confronte à un événement, puis à un autre, vous mettez en mouvement à l'intérieur de vous une activité créatrice, formatrice. C'est là l'essence même de notre art. Ce principe est aussi à la base de notre bâtiment ; il contribue à faire que les âmes puissent se dégager d'elles-mêmes et ne tombent pas dans une fausse mystique. Il est indispensable de bien saisir cela, et nous éviterons de tomber dans Scylla : la fausse mystique.

Tout ce que nous ferons pour éclairer les relations intimes qui sous-tendent la vie humaine à l'extérieur de nous nous protège de la fausse mystique. Si nous suivons ainsi ce personnage de Capésius, nous plongeons dans les méandres de la vie intérieure, mais sans baigner dans notre propre âme. Nous sortons de nous-mêmes. Nous naviguons aussi dans les zones où va la mystique, mais il faut vraiment qu'en pleine conscience du but, nous dirigions le petit esquif de la science de l'esprit entre les deux écueils. Ce que nous proposons doit éviter autant le faux occultisme que la fausse mystique.

Notre science de l'esprit répond ainsi aux besoins, aux exigences de notre époque. Il est très important de ne pas perdre cela de vue, et c'est pourquoi j'ai souvent dû m'élever contre tout ce qui tend à vulgariser la science de l'esprit en n'exigeant pas d'effort suffisant de la pensée. J'ai dû d'ailleurs m'élever tout autant contre ce qui favorise une mystique fiévreuse, égoïste, en nous tenant des discours du style : « Plonge en toi, et tu trouveras le réel, le

divin, etc. » Ce qui importe, c'est de vouloir chercher le divin à l'extérieur, dans la vie, en observant avec amour les phénomènes.

J'expliquais récemment à quelqu'un comment on pouvait finalement toujours considérer la science de l'esprit comme quelque chose d'utile. Je ne l'ai pas fait pour prôner de façon prétentieuse les mérites du mouvement de la science de l'esprit, mais pour lui montrer que l'on peut vraiment prendre ce qu'il y a de positif dans ce mouvement. Même si chacun ne gardait que le positif, c'est-à-dire ce qu'il peut admettre, et qu'il laissait tomber tout ce qu'il ne trouve pas intéressant, il pourrait tout de même considérer notre science de l'esprit comme extrêmement fructueuse. Regardez comment nous l'avons pratiquée pendant un an et demi : vous constaterez qu'à côté de tout ce que nous avons développé avec la science de l'esprit proprement dite, nous avons aussi mis en évidence nombre de vérités dans le domaine scientifique, en histoire de l'art, et dans une foule d'autres domaines encore. Imaginons même que nous ne proposions plus rien sur le plan de la science de l'esprit et que nous nous limitions aux vérités scientifiques, artistiques, etc., que nous apportons : rien que cela, on pourrait déjà le prendre comme du positif. Or que nous proposions ces éléments positifs est intentionnel et bien réfléchi, car c'est justement une façon d'éviter que l'âme humaine en reste à ruminer ses propres pensées.

C'est ainsi que nous avons essayé de donner à notre mouvement une forme telle qu'il puisse progresser de façon juste. Nous l'avons conçu comme un organisme. Et si nous y voyons un organisme, nous pouvons peut-être penser qu'il devra croître comme un organisme, un organisme humain qui, vers sept ans, fait pousser sa seconde denture. Il devra dorénavant se servir des nouvelles dents dont il dispose : ce sont ses dents individuelles.

Dans les conférences précédentes, je vous ai montré comment nous avons dû nous rattacher d'abord au mouvement théosophique. C'est en effet en 1902 que nous avons fondé la Section allemande de la Société théosophique. Au début, comme je vous l'ai dit, nous pûmes progresser en nous développant de façon autonome tout en restant dans le mouvement théosophique. Mais bientôt il fallut que nous eussions nos secondes dents. Cela devint indispensable. Sept ans plus tard, en 1909, nous avons dû développer nos propres dents. Souvenez-vous : c'était l'époque où l'affaire Leadbeater jetait partout le trouble. Vous voyez bien qu'il fallait développer nos propres dents ! L'année 1916 n'est plus très loin. Nous aurons alors deux fois sept ans derrière nous, c'est-à-dire l'âge où l'organisme humain atteint sa maturité. Et si notre mouvement est un véritable organisme, il devra montrer qu'il est parvenu à maturité et qu'il peut réaliser quelque chose à partir de lui-même. Après tout ce qui lui a été donné, il devrait parvenir à un point où il pourra exister et agir aussi sans son instructeur. C'est cela que l'on voulait préparer. J'ai souvent attiré l'attention sur cette nécessité, et nous devons bien la comprendre. J'en ai parlé autrefois à Berlin : la « Société pour un mode et un art théosophiques[72] » devait pouvoir se détacher de moi et mener sa propre existence. – Cette séparation d'avec moi pour pouvoir mener, autant que possible, une vie indépendante sera de plus en plus nécessaire. Nous devons éviter le danger qui consisterait à ce que les choses ne fonctionnent correctement que si ce que je peux apporter vient s'écouler une semaine après l'autre dans notre mouvement. Nous sommes arrivés à un moment où la Société devrait pouvoir montrer qu'elle est capable de cultiver dans une atmosphère paisible tout ce qui existe déjà, qu'elle peut vraiment en prendre soin, comme si je n'étais plus là.

Voilà une pensée des plus nécessaires. Si elle agissait à présent dans les âmes, beaucoup de choses pour lesquelles on n'a plus besoin de moi pourraient déjà être prises en charge. Cela ne veut pas dire que je ne resterai pas avec vous ! Mais nous n'aurons vraiment réussi que lorsque je serai devenu de plus en plus superflu. Nous devons absolument éviter cette possibilité qui existe : que nos membres ne se reconnaissent plus, qu'ils ne s'estiment plus les uns les autres ! Représentez-vous comme il serait fâcheux que tous vivent en se contentant de répéter : C'est lui le président ; il faut le suivre –, ou encore : C'est le président ; il fera ce qu'il faut ! – Cela ne va pas. Où irions-nous si un jour je ne participais plus ? Notre Société se disloquerait aussitôt. Or nous n'atteindrons notre objectif que si, après quatorze ans, nous avons assez avancé pour que se développe en nous une vie propre, susceptible de créer du nouveau. Ce n'est pas impossible, pour peu que nous fassions appel à notre volonté. Certes, nous vivons actuellement quelques années difficiles ; mais nous devons aussi pouvoir surmonter ce genre de difficultés. Si ce dont je viens de vous parler est effectivement réalisé, nous pourrons mettre à profit tout autrement ce que je puis vous apporter. Je voudrais exprimer par un paradoxe ce qui, actuellement, est si difficile. Il faut bien faire remarquer, en effet, qu'il existe certaines choses dont on ne peut pas parler comme cela, de but en blanc. C'est ainsi. J'aurais préféré, ces quatre derniers jours, pouvoir exprimer dans un cercle plus intime ce que je ne peux pas développer devant tout l'auditoire. Mais j'ai dû, cette fois encore, y renoncer, parce que nous vivons à une époque où il n'est pas possible d'organiser ce genre de choses. Cela ne peut pas se faire.

Pour y voir clair, nous devons vraiment prendre en compte tout ce que j'ai tenté de vous dire ces jours-ci. Il faut aussi nous efforcer de bien mettre en lumière le caractère

intérieur de la science de l'esprit. Nous comprendrons alors pourquoi les savants matérialistes qui transforment en « vision du monde » ce qu'ils savent de la nature seront forcément nos adversaires, comme le seront aussi ceux qui prennent soin des âmes en voulant tenir caché ce qui se trame derrière la vie habituelle de l'âme.

Il faut nous en tenir fidèlement à notre enseignement, mais en cherchant à pénétrer en profondeur ce qu'il a de particulier. Songez par exemple à la manière dont nous avons placé le Mystère du Golgotha au cœur de nos différentes études, en soulignant notamment le fait que le Christ s'est incarné en Jésus de Nazareth. Il est venu d'autres sphères de conscience et a pénétré jusque dans la sphère de conscience qui est celle de l'homme sur terre. Cela implique déjà que le Christ est une puissance cosmique, alors que Jésus-Christ, par contre, est une puissance terrestre, qui continue de vivre dans la conscience terrestre des hommes et dans les événements terrestres en général. C'est pour cette raison que le Nouveau Testament ne peut pas être une science de la nature. En effet, la réalité qui se trouve derrière la nature doit être au-delà de notre conscience. Mais le Nouveau Testament ne peut pas davantage être une science de l'esprit car, là aussi, il faut traverser le seuil et passer de l'autre côté. Ce qui fait la merveilleuse grandeur et l'importance du Nouveau Testament, c'est précisément qu'il ne veut être ni une science de la nature ni une science de l'esprit. C'est d'ailleurs aussi pour cela qu'on ne peut pas l'utiliser pour polémiquer contre la science de l'esprit.

Et cela nous montre aussi pour quelles raisons les représentants des différents groupements religieux s'élèveront toujours et encore contre la science de l'esprit. Ils le feront tout à fait naturellement, parce qu'ils ne veulent pas laisser les hommes pénétrer dans un monde dont ils ont terriblement peur. Ils craignent en effet que l'homme, en y pénétrant, ne

découvre quelle substance éternelle vit au fond de lui. Ils veulent qu'il se contente de croire que la part de lui-même qu'il connaît déjà vit éternellement. Comme je vous le disais hier, si l'on fondait vraiment une vision matérialiste du monde, s'il n'y avait plus qu'elle, si la science de l'esprit ne se répandait pas parmi les hommes, ceux-ci finiraient par sombrer dans le scepticisme, dans la manie de tout mettre en doute. La vision matérialiste engendrerait une sorte de mer spirituelle dans laquelle les âmes se noieraient. D'un autre côté, si l'on continue à empêcher les hommes de percer le voile de leur vie intérieure, on engendrera de l'ignorance. Si tous ceux qui représentent ici et là les différents groupements religieux finissaient par l'emporter, c'est l'ignorance qui se répandrait, et les hommes étoufferaient. Si les savants l'emportaient, une vague de doute submergerait les hommes et ils seraient noyés. Mais si ce sont ceux qui, dans les divers groupements religieux, croient prendre soin des âmes qui l'emportaient, une atmosphère d'ignorance se répandrait et les hommes étoufferaient. Vous voyez combien la tâche qui incombe à la science de l'esprit est sérieuse ! Nous ne devons jamais perdre de vue la gravité de cette tâche et nous considérer comme des hommes que leur karma a pu conduire à la science de l'esprit afin qu'ils mettent leurs facultés intellectuelles et la ferveur de leur cœur à disposition non pas de la science de l'esprit, mais du progrès de l'humanité en général. Le monde en a besoin ; il en a grandement besoin !

Or regardez : d'un côté, la vision matérialiste s'impose partout, et tout ce qui voudrait l'en empêcher reste vain ! Regardez : de l'autre côté, on s'évertue à répandre l'ignorance en effaçant la moindre trace des faits du monde spirituel ! Regardez ces pasteurs des diverses Églises qui s'acharnent avec haine contre toute communication positive émanant du monde spirituel !

J'ai fait ces conférences pour indiquer quelle direction doit prendre la science de l'esprit ; pour que vous preniez conscience aussi de ce qu'il nous faut apprendre à discerner : tous ces savants, nous devons les combattre ; pourtant ils ne peuvent pas faire autre chose que ce qu'ils font, car Ahriman les tient, et voudrait leur cacher leurs véritables mobiles. Les autres aussi, nous devons les combattre ; mais eux non plus ne peuvent pas faire autre chose que ce qu'ils font, car Lucifer les tient. Nous agirons correctement si nous saisissons de façon positive ce que la science de l'esprit peut nous donner. Si seulement certains pouvaient comprendre ce qui fait la spécificité de la science de l'esprit, si l'on pouvait comprendre que la science de l'esprit ne doit pas être confondue avec ceci ou cela, ce serait déjà amplement suffisant, mes chers amis !

On peut beaucoup apprendre grâce aux erreurs, et l'on gagnerait beaucoup à s'intéresser à elles de ce point de vue. C'est encore plus important que de les critiquer, même si cela est aussi parfois nécessaire. Je vous ai dit qu'Ahriman aspire à détruire, à l'avenir, les facultés de l'entendement humain. – Mais comme ses esprits relient leurs forces les plus hautes aux forces les plus basses de l'homme, il veut aussi susciter une alliance entre les forces supérieures et les forces inférieures. Normalement, Ahriman doit régir ce qui, dans le monde, provoque des maladies. Il faut que cela existe aussi, nous le savons. C'est en effet ce qui amène la mort dans le monde physique. Tout ce qui entraîne la destruction dans le monde physique provient d'Ahriman. Mais il faut bien comprendre la relation qui se crée alors. Lorsqu'on élève dans les sphères supérieures ce qui vit dans les sphères inférieures, on l'attache aux êtres destructeurs qui sont derrière, et on livre ainsi, de son propre chef, à Ahriman et à ses cohortes toutes sortes de choses. Et quand on abandonne ainsi à Ahriman et à ses

cohortes toutes sortes de choses, on s'aperçoit bientôt que certaines parties inférieures de l'organisme commencent à agir comme le font normalement les parties supérieures.

Si l'on a peur de penser pour de bon, avec exactitude, et que l'on veut tout de même entrer dans le monde spirituel, voici ce qui se passe. On entre effectivement dans le monde spirituel, on peut vivre dans ce domaine spirituel où se trouvent les puissances ahrimaniennes et y faire certaines expériences, bref on franchit le Seuil. Puis on revient dans son corps. On a alors conclu une alliance avec ces puissances destructrices, mais on n'en sait rien. Si l'on n'a pas développé comme il faut son intellect, on ne peut pas comprendre ce qui se passe vraiment. Mais on ressent ces puissances destructrices à l'intérieur de soi. Et au lieu de penser, au lieu d'entendre avec ses oreilles et de voir avec ses yeux, ce sont toutes sortes de puissances mystérieuses qui commencent à voir et à entendre dans l'organisme inférieur. On ne dispose plus de son corps comme c'était le cas auparavant. Quand on réintègre son corps, on le sent empli de toutes sortes d'ingrédients. Il est devenu pour nous un nouvel être.

Cette non-reconnaissance du corps, cette impression de pénétrer dans son corps comme s'il était habité par quelque chose d'inconnu, voilà ce qui peut arriver à celui qui ne suit pas fidèlement le bon chemin. Car Ahriman cherche à s'introduire dans le corps humain, à s'y fixer, et à transformer certains organes en organes de connaissance.

Lucifer, lui, voudrait que ses esprits, qui échauffent la volonté, nous enlèvent certaines choses pour les rendre indépendantes. Lorsqu'on franchit le Seuil par le côté luciférien, puis que l'on revient, on se sent vide dans certaines parties de soi-même, comme si quelque chose avait été enlevé. Ahriman ajoute à l'homme quelque chose ; il pénètre en lui, le bourre, l'emplit totalement. Lucifer, lui,

dérobe à l'homme ses organes. Il rend indépendant ce qui, sinon, fait partie de l'homme.

Rendre autonome ce qui fait partie de nous : voilà ce à quoi Lucifer aspire. C'est pourquoi ceux qui s'adonnent à ce que j'ai appelé la mystique non justifiée, du fait qu'ils transforment leur libre volonté en clairvoyance visionnaire, apprêtent si facilement leur conscience pour Lucifer, qui peut alors s'en emparer. Car c'est vraiment ce qui se passe : l'homme est là, et Lucifer s'approche de lui pour extraire quelque chose de son cerveau : l'entendement. L'entendement est extrait comme une parcelle de cerveau éthérique, ou alors c'est une partie du cœur qui est ôtée sur le plan éthérique et rendue indépendante. On se sent alors comme vide à ces endroits-là. Quelque chose tend ainsi à s'autonomiser et à se séparer de l'homme. On observe ce phénomène chez des esprits fortement égoïstes, qui ont atteint un haut niveau de développement. On peut voir comment certaines parties de leurs forces sont séparées et répandues à l'extérieur, dans le monde. Lucifer dérobe à l'homme certaines forces grâce auxquelles il va, lui, pouvoir agir ensuite. C'est sa tendance. Il faut bien sûr empêcher cela. Et, là encore, c'est en suivant fidèlement le bon chemin que l'on y parviendra. L'idée que l'on peut toujours prendre l'enseignement de quelqu'un et l'exploiter comme un élément extérieur à lui est une idée luciférienne. Vous voyez dans quelle région il faut chercher des comportements de ce genre... On peut beaucoup apprendre d'une erreur, en particulier de celle qui consiste à croire que l'on pourrait séparer un enseignement de celui qui l'enseigne. En observant ces faits, on peut apprendre encore tout autre chose que ce que peut apporter la critique, certainement justifiée par ailleurs. On peut voir quel danger il y aurait à ce que de telles pratiques deviennent courantes dans l'évolution humaine à venir. Car ce danger existe !

De l'autre côté, l'humanité court le danger, depuis le développement du soi-esprit autonome, qu'Ahriman s'empare de ce soi-esprit. Quand on a une certaine sensibilité à ces choses, on peut déjà voir à quel point les hommes deviennent dépendants : en réalité, c'est Ahriman qui dirige leur main quand ils écrivent ceci ou cela. C'est l'autre danger. Le premier est que les choses soient reprises et réutilisées en croyant qu'on peut les séparer de leur créateur. Les deux dangers existent.

Le bon chemin, le seul correct, sera que les lignes directrices de la science de l'esprit soient reconnues par les hommes : que d'un côté on éclaircisse la nature de façon à pouvoir en percer le voile comme la science de l'esprit permet de le faire. Il faudra que l'on développe une zoologie, une botanique, une agriculture selon les lignes directrices de la science de l'esprit. Tout, y compris la médecine, devra pouvoir être fécondé dans ce sens. Pour pouvoir opérer cette fécondation, il ne faudra pas craindre de percer le voile de la nature et d'entrer alors dans le monde ahrimanien en devant combattre les esprits de la destruction. Pour découvrir ce qui peut guérir les hommes, il faut par exemple pénétrer dans la région des esprits qui, en provoquant la maladie et la mort, défont toute vie humaine. On ne peut chercher le remède que là où résident les causes profondes de la mort et de la maladie.

De la même façon, celui qui veut connaître ce qui porte des fruits dans l'âme humaine ne doit pas craindre d'engager une lutte avec les entités lucifériennes. S'il veut franchir le Seuil, il doit faire preuve de courage moral, en sachant qu'il entre dans une région peuplée d'êtres spirituels où chaque pensée produira en lui comme un léger évanouissement, parce qu'elle doit lui être arrachée, et qu'elle file alors si vite qu'il faut la saisir au vol pour qu'elle n'échappe pas. On n'entrera pas dans cette région sans engager vraiment,

en toute sérénité, un combat contre tout ce qui séduit les hommes en les entraînant vers une mystique subjective.

Mais la science de l'esprit nous conduit de telle façon que, si nous la comprenons, nous trouvons vraiment la force, dans chaque situation, de combattre les puissances ahrimaniennes destructrices. Et si nous appliquons cette science de l'esprit au déroulement de la vie humaine, comme cela est fait dans les Drames-Mystères, si nous l'appliquons à la vie de la nature, cette nature dont nous suivons les forces lorsque nous dessinons les colonnes et les architraves [73] du Goetheanum, si nous appliquons la science de l'esprit aux mystères de l'évolution, notamment en plaçant le Christ face à Lucifer et Ahriman dans notre groupe sculpté [74], bref si nous approchons les choses de telle manière que les puissances spirituelles deviennent pour nous des réalités objectives, nous trouverons la force qui manque aux partisans d'une mystique uniquement subjective: la force de combattre les esprits lucifériens.

Tout ceci nous montre que la science de l'esprit devait être telle qu'elle vous a été apportée, et aussi que ce qu'elle réalise dans telle ou telle direction, à côté de sa présentation théorique, lui appartient nécessairement. Essayons de conduire toujours mieux nos pensées comme la science de l'esprit l'exige. Car c'est seulement en restant libres des préjugés qui règnent dans le monde extérieur que nous pourrons travailler de façon juste dans ce sens.

ONZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 31 octobre 1915

Dans les dernières conférences, j'ai tenté de vous montrer comment une sorte de vague matérialiste sans précédent a déferlé sur l'humanité au milieu du XIXe siècle et comment on a senti, de différents côtés, que la manière dont cela s'est produit avait une certaine signification que nous avons caractérisée. D'un autre côté, j'ai aussi tenté de faire comprendre pourquoi les hommes devaient s'armer intérieurement s'ils voulaient, malgré tout, suivre le chemin d'évolution qui leur a été tracé.

Dans ces conférences, je vous ai surtout montré comment on s'est efforcé, du côté de ceux qui participent en quelque sorte au développement des objectifs de culture humaine qui sont en rapport avec la science de l'esprit, d'introduire dans le cours de l'évolution ce qui semblait nécessaire pour montrer à l'humanité que les anciennes formes devaient absolument se renouveler. On pourrait certainement en parler encore longtemps, et nous aurons l'occasion de le faire. Il faudra notamment que nous apportions des preuves pour soutenir tout ce que, dans un premier temps, je vous ai plutôt raconté. Aujourd'hui, j'aimerais attirer votre attention sur le fait qu'à l'approche du milieu du XIXe siècle, dans la vie de la culture extérieure aussi, on sentait que l'on vivait un moment spécialement important. Dans la vie culturelle extérieure, donc dans ce qui s'exprime à travers les divers mouvements philosophiques, dans la littérature et d'autres choses de ce genre,

un élément que je qualifierai de convulsif s'est introduit dans l'évolution de l'humanité. Comme il y aurait beaucoup trop d'exemples à citer, je ne peux que vous signaler quelques cas isolés.

Afin d'éclairer dans cette optique le cours de l'évolution, je prendrai deux exemples dans la vie littéraire européenne pour vous montrer que les hommes pressentaient qu'il se passait des choses importantes dans les mondes invisibles. Il s'agit d'abord du roman de Gutzkow intitulé *Maha Guru*[75] – le grand gourou –, puis d'un drame paru au même moment, ce drame extraordinaire qui représente, pour autant que je sache, un des sommets de la littérature polonaise du XIXe siècle, et qui s'achève par cette exclamation[76] : « *Galilaee vicisti !* » (Tu as vaincu, Galiléen !)

Il est pour le moins étrange qu'un jeune libre penseur comme Gutzkow – lorsque son livre paraît, dans les années trente du XIXe siècle, il n'a guère qu'une vingtaine d'années – ait choisi un tel sujet pour attirer l'attention sur ce qui se passait à l'époque. Il nous parle en effet d'un homme qui devint dalaï-lama. Je voudrais vous résumer en quelques mots ce roman écrit à l'aurore de l'époque matérialiste, qui nous présente un tableau d'époque plus proche de nos préoccupations européennes que cela pourrait sembler.

Un des principaux personnage de ce roman est « faiseur de dieux » au Tibet. Il s'agit donc de quelqu'un qui produit, qui fabrique des dieux. À partir de toutes sortes de substances – comme on travaillerait aujourd'hui avec de la pâte à modeler – il donne forme à des dieux, en suivant la stricte tradition des canons tibétains. Chaque détail, les proportions du visage, la taille des mains, la pose, tout doit obéir rigoureusement aux prescriptions. Notre héros descend d'une ancienne lignée qui a toujours fabriqué des dieux, et il connaît parfaitement son affaire. Sa réputation

est immense. On achète ses dieux dans tout le Tibet. Or voici qu'un jour, lors de la fabrication d'un dieu très important, il arriva une chose terrible. Il faut, bien sûr, se transporter dans l'âme d'un Tibétain pour pouvoir apprécier ce que veut dire ici le mot « terrible ». Si l'on se plonge dans l'âme d'un pieux Tibétain, ce qui s'est passé est en effet horrible. Pensez donc : chez l'un des dieux majeurs, l'espace entre les ailes du nez et la lèvre supérieure était différent de ce que le canon prescrivait. Une catastrophe ! L'homme s'était écarté de l'antique et vénérable tradition en éloignant un peu trop la bouche du nez. Au Tibet, c'était un terrible péché, une faute gravissime, presque aussi grave que de prétendre aujourd'hui, en Occident, devant une société bien-pensante, qu'il a fallu deux enfants Jésus pour que le Christ ait pu s'incarner, ou encore qu'il existe une possibilité de connaître au-delà de celle dont on a l'habitude. On dit de celui qui fait cela de nos jours qu'il induit ses disciples en erreur, qu'il les entraîne dans toutes sortes d'expériences de clairvoyance et que ses idées sont pure fantaisie. À l'époque où se passe notre roman, avoir fabriqué un dieu avec les ailes du nez trop éloignées des lèvres représentait un délit de même nature, une véritable infamie, mais le châtiment était toutefois différent. Aujourd'hui, on tient tout au plus des conférences bourrées de mensonges, mais on reste dans la limite du convenable, dirons-nous. Au Tibet, autrefois, le fabricant de dieux devait passer devant le tribunal de l'Inquisition, le terrible conseil des inquisiteurs noirs. C'est ainsi que l'on pourrait exprimer les choses avec nos termes européens.

Au Tibet, on n'a pas besoin d'une police, car les gens obéissent d'eux-mêmes. Lorsqu'on leur affirme que l'étranger est arrivé sans cheval ou, en l'occurrence, qu'ils doivent se présenter au tribunal de l'Inquisition, il n'est

pas nécessaire d'aller les chercher. Notre fabricant de dieux se mit donc en route. Il partit avec ses frères et sa fille. Toutes ces dernières années, sa fille l'avait aidé avec beaucoup de dévouement et de compréhension, par sa maîtrise exceptionnelle du canon tibétain. Elle était, en outre, d'une grande beauté. Quant aux frères, ils durent partir avec lui parce qu'ils étaient aussi responsables de son acte.

La caravane partit donc pour Lhassa, afin de comparaître devant le tribunal noir. En chemin, elle rencontra une curieuse troupe de gens qui faisaient grand tapage en jouant du fifre, en dansant et en tapant sur toutes sortes d'instruments. Ce cortège, conduit par un chaman, se rendait, lui aussi, à Lhassa. Or ce chaman était un camarade d'enfance de la fille de notre faiseur de dieux. Il insista sur la gravité de la situation où se trouvait notre homme. Il vaudrait mieux – expliqua-t-il – que le vice-dalaï-lama soit encore là, car si le nouveau dalaï-lama a déjà été trouvé et dirige à présent le Tibet, cela risque d'être pire. Le vice-dalaï-lama pourrait, le cas échéant, user de sa clémence, mais si le nouveau dalaï-lama est déjà nommé, la justice devra sans doute suivre son cours. Et quand on a dérogé au canon, il est clair que la punition est la mort.

Notre homme apprend donc que la nomination d'un nouveau dalaï-lama est peut-être proche. Les Tibétains, voyez-vous, pensent que l'âme du grand bodhisattva, qui règne sur le Tibet, passe d'un corps dans un autre. Quand un dalaï-lama meurt, il faut en chercher un nouveau, et cela doit se faire le plus démocratiquement possible. La conception tibétaine est en effet éminemment démocratique. Il n'est pas question, là-bas, de quelconques valeurs héréditaires qui se transmettraient de père en fils par des voies corporelles. Ce serait en contradiction avec ce qui, aux yeux des Tibétains, fait la dignité du dalaï-lama.

Quand un dalaï-lama meurt, l'assemblée des prêtres doit en trouver un nouveau en examinant chaque jeune garçon, car la grande âme peut s'être incarnée partout, même dans la plus pauvre des familles. Il leur faut donc parcourir tout le pays, rencontrer chaque jeune garçon, dans chaque maison, dans la rue, etc., et selon ce qu'on lui trouve, s'il porte tel ou tel signe considéré comme révélateur des qualités d'intelligence requises, il aura une chance de devenir dalaï-lama. On est sûr que l'enfant qui cumule le plus d'indices est celui en lequel la grande âme est venue sur terre. Dans l'intervalle, pendant que l'on cherche qui est le dieu sous forme humaine, un vice-dalaï-lama dirige provisoirement le pays.

On était donc peut-être sur le point de pouvoir couronner le nouveau « grand gourou » à Lhassa. Et maintenant je dois introduire une petite histoire que Gutzkow raconte en réalité un peu autrement dans son livre, mais nous voulons simplement nous faire une idée de l'ouvrage.

Nous avons dit que la ravissante jeune fille voyageait avec son père. Chez les Tibétains, il existe une sorte de polyandrie. Quand un homme se marie, ses frères épousent aussi sa femme. Les frères du père sont donc aussi les pères. L'un d'eux est simplement le père principal. Voici comment le roman nous décrit la caravane : les pères marchent devant, comme en un cercle, puis le père principal – notre grand pécheur – et la ravissante demoiselle. Or lorsque cette jeune fille était encore enfant et qu'elle commençait tout juste à aider son père, elle avait un camarade de jeu qu'elle aimait beaucoup et auquel elle songe encore très volontiers. Le chaman qui conduisait la troupe bruyante était, lui aussi, ami d'enfance de la jeune fille. Et il se trouve même que c'était un frère du garçon en question. Voilà ce qu'il fallait préciser pour que la suite soit plus compréhensible.

Lorsque la caravane arrive à Lhassa, on apprend que le nouveau dalaï-lama a été introduit dans sa fonction. Le faiseur de dieux et sa famille sont jetés en prison, et des débats seront bientôt organisés pour que soit dévoilée la faute qu'il a commise. Je dois souligner que, jusque-là, il n'avait encore jamais commis la moindre erreur. Mais ce genre de faute, là-bas, était punie de mort.

Le nouveau dalaï-lama est donc introduit en grande pompe dans sa fonction. À cette occasion, nous faisons connaissance avec toutes sortes de coutumes de la cour de Lhassa. Le livre contient là-dessus une foule de descriptions très précises. Il y est aussi question d'un certain dignitaire de la cour, un ambassadeur de Chine, qui occupe un haut poste de mandarin. Il en est au sixième grade et espère monter bientôt à un grade supérieur. Il brigue en effet l'ordre de la plume de paon. Tandis que l'ambassadeur de Chine rêve de ce grade suprême, on installe le nouveau dalaï-lama dans sa fonction. Le dalaï-lama sait que c'est lui qui a créé le soleil, la lune et les étoiles, les éclairs et les nuages, les plantes et les pierres. Il explique à tous ceux qui viennent lui rendre les honneurs comment il s'y ait pris pour créer tout ce qui est visible et tout ce qui est invisible dans le vaste univers.

Au Tibet, comme partout ailleurs, il existe deux partis. Mais là-bas ces deux partis sont encore en étroit rapport avec l'évolution spirituelle de l'humanité telle qu'elle a pu être transmise par les traditions. On a coutume de désigner ces deux partis, dont les prêtres appartiennent à diverses sectes, d'après leurs coiffures. Les uns s'appellent les « bonnets jaunes », les autres les « houppes écarlates ». Ils ne cessent de se quereller. Là-bas, les choses sont encore en rapport intime avec le spirituel ; dans notre langage, nous dirions que les « bonnets jaunes » se relient à l'élément luciférien et les « houppes écarlates » à l'élément ahrimanien.

Cela concerne aussi bien leurs idées que leurs actes. Il s'ensuit – et il serait trop long de vous expliquer pourquoi – que les « houppes écarlates » militent pour que le dalaï-lama de Lhassa soit tenu pour le dieu légitime qui a créé les plantes, les animaux et les hommes. Ils ont intérêt à ce qu'un nouveau dalaï-lama soit trouvé et à ce que tous, dans le pays, croient qu'il est le dieu légitime. Les « bonnets jaunes », par contre, sont furieux quand on trouve un dalaï-lama et qu'on l'installe sur le trône. Il faut dire qu'il existe aussi au Tibet un teschu-lama, surtout reconnu par les Tibétains du nord et les Mongols, qui, toute sa vie, s'efforce de renverser l'autre pour monter sur le trône. Les « bonnets jaunes » sont donc ceux qui soutiennent ce teschu-lama.

La Chine exerçait un certain contrôle sur le Tibet. Au moment où l'on cherche un nouveau dalaï-lama, le teschu-lama cherche à s'emparer du trône, et l'ambassadeur de Chine – celui qui brigue l'ordre de la plume de paon – y voit une occasion d'intriguer. Il organise une sorte d'expédition afin d'apporter un soutien au teschu-lama. Il ne cherche pas, en réalité, à faire monter le teschu-lama sur le trône, mais à resserrer l'emprise de la Chine sur le Tibet. Dans la confusion qui s'ensuit, voilà que la ravissante demoiselle – la fille de notre fabricant de dieux – parvient à s'échapper de sa prison, et ce qui ne devait jamais arriver se produit : dans le jardin où seul le dieu – le dalaï-lama – a le droit de se promener, ils se rencontrent. Et, ô surprise ! le jeune homme n'est autre que ce camarade qui avait un jour disparu et qui, entre temps, avait été éduqué pour devenir dalaï-lama ! Un dialogue fort intéressant s'engage alors. Vous pouvez imaginer ce que peuvent se dire cette jeune fille qui aimait si fort son compagnon de jeu et celui qui est à présent persuadé qu'il a créé le soleil, la lune et les étoiles, alors qu'elle-même ne répugne pas à voir en lui son

dieu... Mais voilà que les prêtres surgissent, découvrent les deux jeunes gens, et jettent encore une fois la demoiselle en prison. Le dalaï-lama, sur ses coussins de soie, reprend alors ses réflexions sur la façon dont il commande aux nuages et aux éclairs et continue de maintenir en vie toutes ces choses qu'il a créées.

La suite du roman nous ramène devant le tribunal noir. Une scène terrible, car notre pécheur, qui n'a rien d'autre à se reprocher qu'un millimètre de trop entre la bouche et le nez de son dieu, est traité en grand criminel. Il faut dire qu'entre-temps, devenu fou dans sa cellule, il a pris ce que nous appellerions aujourd'hui de la pâte à modeler et a fabriqué les dieux les plus bizarres. Imaginez le tribunal tibétain qui doit faire apporter tous ces dieux mal construits ! C'est une horreur, qui provoque des hurlements dans l'assistance, malgré les tentatives qu'il fait pour se disculper. Car il y a là non seulement les juges, mais aussi le peuple dans les galeries ; et les juges sont des moines qui expliquent au peuple quelle doit être la taille du nez, la longueur de chaque trait, la différence entre la grosseur du ventre d'un dieu et celui d'un homme ordinaire, et aussi quelles terribles erreurs cet homme a commises en fabriquant ces dieux épouvantables dans sa prison. Il se fait carrément mettre en pièces par ces juges fanatiques. Finalement, notre grand criminel et sa famille, y compris la jolie demoiselle – dont le charme singulier vient de ce qu'elle a des pieds trop grands, alors que les critères orientaux exigent que les pieds soient minuscules – se retrouvent tous en prison. Mais les partisans de l'homme qui brigue la plume de paon provoquent des troubles à Lhassa. Un incendie éclate, et précisément le bâtiment où la jeune fille est enfermée prend feu. Elle surgit sur le toit, au milieu des flammes, juste au moment où le dalaï-lama et son frère passent dans la rue. Et le cœur

humain du dieu se réveille... Il ne manie plus le tonnerre ni l'éclair, mais il se précipite dans les flammes, sauve la demoiselle, et la ramène en bas. Son frère, le chaman, les aide à fuir dans les montagnes. Le teschu-lama des « bonnets jaunes » monte alors sur le trône. La demoiselle épouse le dalaï-lama et son frère, le chaman, puisque, selon la coutume, quand un homme se marie, son frère épouse aussi sa femme. Mais, un an plus tard, le chaman meurt. Le bon dalaï-lama, quant à lui, vit encore longtemps. Il survit à sa femme de nombreuses années. Devenu un vieux yogi solitaire, il a perdu depuis longtemps l'habitude de commander à l'éclair et au tonnerre. Il ne croit plus avoir créé les montagnes, ni les forêts... Il s'efforce simplement d'accueillir en lui la sagesse pour élever son âme dans les mondes spirituels. Il se tient debout sur une jambe, l'autre enroulée comme un serpent autour de la première, une main dans le dos, l'autre levée vers le ciel. Seules ses lèvres bougent encore. De la vallée, des bras lui portent sa nourriture. Les herbes et les plantes grimpantes s'enroulent autour de lui. Il attend la mort.

Cette dernière scène est écrite de manière étrange. À la fin de sa vie, l'homme que l'on avait fait dalaï-lama a trouvé son dieu ; son âme se dissout dans ces éléments qu'il croyait avoir créés.

Voilà une œuvre bien singulière ; un produit des années trente du XIXe siècle, où un jeune auteur saisit avec une étonnante compréhension les usages de ce curieux pays. Ce sont les restes, en notre cinquième période, l'époque postatlantéenne, de ce qui existait – sous une autre forme – à la quatrième époque de l'évolution terrestre, celle de l'Atlantide. Il est remarquable qu'un tel roman ait pu paraître à un tel moment, et qu'une âme humaine ait éprouvé le besoin de présenter quelque chose qui ne peut être compris, en fait, que si l'on a une certaine connaissance

de l'évolution de l'humanité, notamment du point de vue spirituel. Il y a eu donc au moins quelqu'un, en Europe, qui a pressenti que dans ce pays aux mœurs grotesques, on trouve encore fidèlement conservé – sous une forme caricaturale, certes – ce qui existait sous une autre forme à l'époque atlantéenne. Il est remarquable aussi que ce roman attire l'attention sur ces « bonnets jaunes » et ces « houppes écarlates » où vivent encore des éléments lucifériens et ahrimaniens, éléments que les habitants de l'Atlantide, surtout dans sa quatrième période, connaissaient bien puisqu'ils agissaient et œuvraient avec eux. Et puis il y a encore un autre aspect remarquable, d'un point de vue plus intérieur cette fois, dans ce *Maha Guru.*

Revenons sur la scène qui se déroule devant le tribunal de l'Inquisition. Pour assurer sa défense, notre homme tient un bien curieux discours. Lorsqu'il a fabriqué tous ces dieux en prison, il n'avait plus sa raison. La façon dont la folie se prépare déjà lors de son voyage vers Lhassa puis s'accentue peu à peu jusqu'à la phase finale est fort bien décrite. Lorsqu'il est devenu complètement fou, il fabrique donc toutes sortes de dieux qui dérogent terriblement au canon.

À cette occasion, Gutzkow nous décrit de façon belle et juste ce qu'était le canon tibétain. Mais il nous apprend encore autre chose. Il explique en effet que l'homme avait reçu cette charge « de ses pères et grands-pères » ; c'est ainsi qu'il faut dire au Tibet. Jusque-là, il avait toujours fabriqué des dieux sans défauts. Tout était juste : les proportions, la distance entre le nez et la bouche, etc. Jamais, jamais, rien n'avait cloché. Et puis, un jour, il y a un millimètre de trop entre la bouche et le nez, et il risque la mort. Mais lorsqu'il est devenu fou, donc dans un état où son âme est partiellement sortie de son corps, il utilise ce corps de telle manière qu'il fabrique des dieux totalement

hérétiques. Pour se défendre, cet homme qui n'a jamais connu rien d'autre que les prescriptions du canon fait un long discours au cours duquel il développe des principes artistiques à partir de sa folie. Pour celui qui comprend ce genre de choses, voilà une scène saisissante ! Tandis que, chez cet homme, l'agencement des quatre corps était intact, il pouvait tout au plus commettre la minuscule erreur qui consiste à augmenter d'un millimètre la distance qui sépare la lèvre supérieure du nez, mais maintenant que le corps astral et le corps éthérique se sont dégagés du corps physique, il devient un artiste qui travaille avec des principes grotesques. C'est ce que l'Inquisition ne comprend pas. Elle croit qu'il est lié au mal et qu'il veut détruire l'œuvre des dieux.

Quand on lit ces pages saisissantes devant le tribunal d'Inquisition, on retrouve beaucoup de ce dont je vous ai parlé à propos des égarements de l'âme humaine vers l'un ou l'autre précipice. Le jeune Gutzkow envisageait la venue d'une époque où les hommes ne seraient plus capables de trouver leur équilibre. S'il place ses personnages dans une communauté religieuse tibétaine, c'est pour que les tendances polaires se heurtent brutalement et que l'histoire puisse prendre davantage de relief. Il montre comment l'art jaillit soudain de l'âme humaine qui est tombée dans un abîme en s'approchant de Lucifer pour échapper aux griffes ahrimaniennes des « houppes écarlates ». C'est de ce genre d'oppositions que nous voyons l'art jaillir. Nous avons là une loi merveilleuse, et tellement profonde : l'homme en rapport avec le monde spirituel et ces deux précipices que sont le monde luciférien et le monde ahrimanien.

Avant de poursuivre ces réflexions, j'aimerais faire encore quelques remarques à propos du drame polonais de Zygmunt Krasinski qui s'achève par les mots : « Tu as

vaincu, Galiléen![76] », ce drame dont Mickiewicz donna une traduction partielle en français dans ses conférences parisiennes en 1842 sous le titre *la Comédie non divine* ou *la Comédie infernale*. Je précise que je ne suis pas à même de me faire une opinion sur la valeur artistique de ce drame, puisque j'en connais seulement l'idée et l'intention. En me basant sur la belle version d'Adam Mickiewicz, je ne puis parler que de l'idée et de l'intention de cette pièce. Vous devez faire cette réserve. Ces articles en français sont tellement bien faits que l'on est convaincu, en les lisant, de la grandeur et de l'importance de ce drame. C'est encore plus frappant quand on lit la magnifique préface sur l'esprit de la poésie. Il est clair que l'on a affaire à un drame issu des ultimes profondeurs de l'âme humaine. Les mystères de la vie intérieure y sont décrits de merveilleuse façon.

Le protagoniste de ce drame est un comte polonais. À sa droite, à sa gauche, des anges bons, des anges mauvais lui parlent. Les premiers veulent mener l'humanité dans la bonne direction, les seconds dans la mauvaise. Les scènes concernées, dans la traduction française, montrent avec une simplicité admirable comment le poète polonais s'est appliqué à présenter les rapports que les génies de la hiérarchie des anges entretiennent avec le Comte.

Puis nous apprenons que la vie familiale du Comte a fortement souffert de sa personnalité. Cet homme, en effet, vit entièrement tourné vers le passé, le passé de sa propre existence, le passé de l'humanité, mais aussi tout ce qui lui vient de ses ancêtres polonais, des tableaux de ses aïeux, etc. Il s'intéresse à peine au présent, de sorte qu'il ne peut trouver aucun lien avec sa femme. Mais dans le patrimoine héréditaire qui l'habite, dans le sang affiné par de nombreuses générations, vit aussi une extraordinaire ouverture au spirituel, un sens pour les mondes qui planent loin

au-dessus du terrestre, bref un sens éminemment spirituel. C'est aussi cela qui l'empêche de trouver un lien avec sa femme. Il ne vit que dans l'esprit, si bien que ceux qui l'entourent voient en lui un prophète ayant reçu la grâce divine. Sa femme vient de mettre au monde un fils. On assiste au baptême. Mais le Comte n'est pas là. Il ne peut trouver de lien avec tout ce qui est terrestre. À la suite du baptême et de ce qui s'ensuit, la mère de l'enfant perd la raison. Lorsque le Comte revient chez lui, c'est pour apprendre que sa femme a été conduite dans un asile, une clinique psychiatrique, comme on dirait aujourd'hui.

On a donc affaire, ici aussi, à une personnalité dont les constituants se sont dissociés les uns des autres. On apprend quels mots cette femme prononça lors du baptême de son enfant juste avant de perdre la raison. Au moment où l'enfant va être baptisé, la mère pense au malheur qui plane sur lui du fait qu'elle-même n'est pas à la hauteur de tout ce que son époux vit dans le monde spirituel. Elle se dit que l'enfant qu'elle a mis au monde ne sera pas suffisamment doué pour vivre comme son père dans les hauteurs de l'esprit, et que celui-ci ne pourra pas l'aimer. Avec toute la force de son âme, elle éprouve alors un violent désir d'entrer dans les mondes spirituels, car elle veut y puiser, pour son fils, ce que l'on peut y trouver. Elle voudrait aller chercher dans le monde spirituel ce qu'il faut pour donner à son enfant un talent spirituel. Et c'est cette aspiration qui lui fait perdre la raison.

Le vieux comte lui rend visite dans la clinique où on l'a conduite. Elle lui adresse alors des paroles surprenantes. Elle déclare tout d'abord qu'elle voulait aller chercher pour son enfant, dans le monde spirituel, les forces qui permettront que son père l'aime. Puis elle prononce ces paroles étonnantes : « *Je puis pénétrer tous les mondes. Je fends l'azur de mes ailes et je m'élance dans tous les mondes. Je veux rassembler*

ce qui vit dans la lumière de l'esprit et dans l'harmonie des sphères pour que l'âme de mon enfant devienne celle d'un poète. » Un passage, surtout, nous fait pénétrer les profondeurs où l'auteur pressent le monde spirituel : il fait dire au Comte, lorsque celui-ci apprend que sa femme a perdu la raison : « *Où son âme séjourne-t-elle à présent ? Parmi les hurlements des fous ! Cette âme éclairée, qui vivait dans le respect de l'univers, la voici assombrie. Elle a envoyé ses pensées dans le désert, pour me chercher !* »

Un jour, le père va trouver son enfant. Celui-ci est né aveugle, mais il est devenu clairvoyant, et il parle sans cesse de sa mère qui, entre temps, est morte. L'enfant confie à son père que son âme peut toujours déployer ses ailes et s'élever là où se trouve sa mère, cette mère qu'il n'a jamais connue. L'enfant raconte alors à son père, alors qu'il ne l'avait jamais entendu, le dernier souhait que le père a recueilli de la bouche de sa femme après qu'elle a perdu la raison. Et le Comte prononce ces remarquables paroles, remarquables en tout cas pour celui qui peut comprendre ces choses grâce à la science de l'esprit : « *Est-il donc possible qu'après la mort on puisse garder encore quelque temps, dans le monde spirituel, les dernières idées que l'on a eues sur terre avant de mourir ?* »

Nous voyons comment la mère et l'enfant s'effondrent physiquement et sont transportés dans le monde spirituel de façon anormale, atavique. Auprès du Comte, dont l'esprit vit entièrement dans le passé, ils s'effondrent, mais sont transportés de façon atavique dans le monde spirituel.

Il est difficile de ne pas voir un lien intérieur entre ce transport atavique dans le monde spirituel de cette femme et de son enfant, et l'autre transport dans le monde spirituel dont nous venons de parler, celui du fabriquant de dieux, ce grand pécheur qui parle de son art et, dès lors qu'il s'écroule physiquement et perd la raison, produit

comme par enchantement tout un monde de dieux nouveaux. Plus encore que le *Maha Guru*, le drame polonais nous fait entendre le cri de l'humanité : Que va-t-il arriver si les âmes humaines ne s'ouvrent pas de façon juste aux idées qui leur parlent des mondes spirituels ? Que va devenir l'humanité ? Faut-il que les hommes soient physiquement brisés pour pénétrer dans le monde spirituel ?

Ces graves questions, il fallait que les hommes sérieux les posent au destin. Et quand on lit la préface de cette *Comédie infernale*, on a le sentiment que ces questions vivaient justement dans l'âme de cet auteur polonais. Il n'existe peut-être pas, dans toute la poésie, de description plus fine et plus intense de cette situation tragique. – Par la suite, l'auteur placera en face de ce Comte qui a vu sa famille s'effondrer physiquement, une personnalité qui, elle, s'ancre énergiquement dans le monde et ne veut rien savoir du passé. Intérieurement, c'est un Tatar, un Mongol ; extérieurement, c'est un adepte des thèses de Fourier, Saint-Simon et d'autres : il veut tout faire pour balayer ce qui existe et donner une nouvelle vie sociale à l'humanité. Ce qui existe, affirme-t-il, ce sur quoi le Comte fonde toute sa vie, il faut carrément l'éliminer de la terre. Ce « Meneur » veut tout détruire ; il ne supporte pas que les choses soient ce qu'elles sont. Un combat, un combat acharné, qui est décrit avec beaucoup d'éclat, s'engage alors entre le porteur du passé et le porteur du présent. L'adaptation française de ces quelques scènes permet de s'en faire une idée.

Vient alors un échange entre le Meneur et le vieux Comte, un échange comme seuls peuvent en avoir deux êtres dans les âmes desquels le destin du monde affronte le destin du monde. Au cours de la bataille qui s'ensuit, le Comte et son enfant périssent. C'est le Meneur qui l'emporte. La famille et toute la suite du Comte sont ruinés. Le passé est donc vaincu. Le présent l'emporte.

La description du champ de bataille est grandiose. Et puis vient une dernière scène : après la bataille, le Meneur est là avec un ami. Il regarde le ciel ou, plus exactement, un rocher derrière lequel le soleil descend, et le rocher s'éclaire alors d'une lumière dorée. L'homme a soudain une vision. Son ami ne voit que le rocher rougeoyant. Mais l'autre, qui a tellement chargé sa conscience, mais s'est aussi nourri de l'image du vieux Comte dont l'existence fut riche de tant d'événements, l'autre voit apparaître le Christ sur ce rocher illuminé.

À partir de là, il sait que si le Comte, ce représentant du passé qui n'a pu atteindre l'esprit que de façon atavique, n'a pas pu sauver tout le passé qui s'écroulait, lui, qui vit dans le monde du présent, n'en sort pas pour autant victorieux. Il comprend que dans le combat qui va s'engager, aucun des deux ne devra vaincre : ni le passé, qui ne peut espérer vivre dans le monde spirituel que par le biais de l'atavisme, ni le présent, qui est représenté par le Meneur, l'homme de violence, le présent bâti sur les thèses de Fourier et de Saint-Simon, qui glose sur les anges et l'idée de Dieu. Le Christ Jésus, qu'il voit maintenant dans l'éclat doré du rocher, l'amène à se dire : « *Galilaee vicicti !* » C'est le cri que l'homme pousse avant d'expirer. Cette conclusion tragique est le fait de ce qui surpasse les deux courants qui sont opposés l'un à l'autre de façon si grandiose dans ce drame. Ce chef-d'œuvre nous fait découvrir une précieuse manifestation du messianisme polonais. Nous voyons comment, à l'aube de l'époque moderne, les hommes doivent se poser de graves questions sur le destin de leur espèce.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 1er novembre 1915

Hier, je vous ai parlé de *la Comédie infernale*, le grand drame polonais de Krasinski dont j'ai souligné toute l'importance. Cette œuvre a vraiment été introduite consciemment dans le monde ; elle est le résultat d'un dialogue entre les esprits de l'évolution de l'humanité et ceux qui, au milieu du XIXe siècle, voulaient bien les entendre.

Nous avons vu comment ce qui vit au plus profond de l'évolution humaine tend à s'exprimer dans la culture littéraire extérieure. Prenons un moment pour rassembler les idées que nous avons pu ainsi évoquer. Dans le *Maha Guru* aussi bien que dans *la Comédie infernale* – j'aurais pu prendre beaucoup d'autres exemples, j'en ai simplement choisi deux plus marquants –, nous voyons que des choses importantes se jouent derrière le voile des événements extérieurs, dans la vie culturelle de l'humanité. Nous avons de nombreuses occasions de nous rendre compte qu'il fallait apprendre à ressentir dans quelle phase capitale de l'évolution de l'humanité nous nous trouvons. Nous sommes en effet arrivés à un moment où il est nécessaire que nous entendions ce qui doit s'introduire de nouveau dans notre devenir, et ceci avec la collaboration des âmes humaines qui peuvent en avoir une compréhension. Il existe plusieurs façons de caractériser l'importance de ce moment ; une seule suffira peut-être.

Dans les anciens temps, les hommes ont reçu en héritage une immense sagesse. Celle-ci prenait la forme de la

clairvoyance et de connaissances acquises de façon atavique. Mais cet héritage s'est progressivement restreint à mesure que montait – surtout depuis trois siècles, jusqu'à atteindre un point culminant au XIXe siècle – la grande vague matérialiste. Un voile épais est alors tombé sur toute possibilité de voir dans le monde spirituel, et un nouveau chemin, une nouvelle manière d'accéder à l'esprit, resurgit aujourd'hui avec la science de l'esprit. J'ai souvent montré comment cette évolution entraîne les âmes humaines de façon toute naturelle. Aujourd'hui, il faut encore que les âmes, dans leur grande majorité, apprennent que nous venons de nombreuses fois vivre sur terre. Mais, comme je l'ai souvent dit, quand les âmes qui vivent actuellement se réincarneront, elles n'auront besoin d'aucune théorie pour savoir qu'il y a plusieurs vies ; ces âmes vivront à une époque où ce savoir sera tout naturel. De même qu'aujourd'hui il est tout naturel que les âmes aient des souvenirs qui remontent à un certain moment de leur enfance et que des pensées remontent toujours et encore de l'enfance, de même il viendra un jour où les âmes sentiront tout naturellement monter en elles cette impression : Nous sommes souvent venues ici-bas. – L'âme humaine se développera jusqu'à ce stade comme elle a progressé des premiers stades de son existence jusqu'à celui d'aujourd'hui. Il n'est besoin de rien faire pour cela. Ces choses se produiront de toute façon. Mais alors, qu'avons-nous à faire ?

Les âmes qui, aujourd'hui, n'ont rien appris de la science de l'esprit, mourront, puis reviendront dans une nouvelle existence. Comme elles n'auront rien appris de la science de l'esprit, elles ne sauront que faire des impressions de leurs vies précédentes qui surgiront en elles. Le cas échéant, ce choc pourra même les conduire au désespoir, car les impressions qui monteront à l'intérieur de l'âme ne pourront être saisies qu'à l'aide de pensées ; or les

pensées qui sont nécessaires pour comprendre ce qui monte ainsi de façon naturelle, ce sont précisément celles de la science de l'esprit! Ces pensées doivent, en effet, nous permettre de comprendre l'apparition du moi et nous montrer comment ce moi est contenu dans l'être humain. C'est seulement grâce à la force de ces pensées que l'on pourra comprendre les impressions qui surgiront de l'âme, et dont on aura en quelque sorte le souvenir.

Mais la faculté de comprendre ce souvenir grâce à la science de l'esprit doit être exercée dès maintenant. Il faut pour cela comprendre ce qu'est le moi et quelle est sa relation à l'être humain. Ceux qui ne l'auront pas fait ne pourront en effet que dire, lorsque ces souvenirs surgiront en eux: Je ne me comprends pas moi-même! Et ce sera une expérience terrible. Les hommes, désespérés, ne pourront que s'écrier: Je ne me comprends pas moi-même! Pour que l'âme ne sombre pas dans le désespoir, il faudra qu'elle puisse avoir une connaissance de ce qui doit venir, et ainsi le comprendre. Si bien que, lorsque le moi, qui passe d'incarnation en incarnation, s'annoncera chez les hommes du futur – c'est-à-dire lors de nos prochaines incarnations –, ceux-ci auront la possibilité de comprendre ce moi. Ils le comprendront s'ils ont exercé leur âme grâce aux pensées de la science de l'esprit.

Le Mystère du Golgotha s'est accompli pour que le moi, le Je, puisse devenir totalement compréhensible. Or on ne pourra jamais parvenir à cette compréhension si l'on se contente de cultiver en soi – comme je l'ai caractérisé hier à propos de ce comte polonais – les sentiments les plus sacrés, même si c'est envers les événements relatifs à ce Mystère du Golgotha. Avec un tel état d'esprit, on peut certes admettre historiquement ce qui s'est passé sur le Golgotha, mais on ne le comprend pas pour autant. Le Mystère du Golgotha ne peut être vraiment compris que

si la sentence: « Non pas moi, mais le Christ en moi ! » devient vrai. Alors il sera possible que le Christ continue d'agir dans l'évolution terrestre et qu'Il ne reste pas imperceptible aux hommes. Ce qui peut Le rendre audible aux hommes, c'est ce que la science de l'esprit peut dire sous Son inspiration. L'humanité ne sera pas sauvée par des sentiments qui veulent se rattacher à des souvenirs. L'avenir ne pourra pas plus être assuré par ces « hommes du présent » – les « meneurs » – dont nous avons parlé hier, car le Meneur met certes le moi en valeur, mais il ne met pas en valeur le Christ dans le moi. Il y a là une profonde énigme, bien mise en évidence par le drame polonais.

Deux personnalités se font face. L'une cherche le Christ dans la tradition, les documents, l'histoire, et court ainsi le danger qu'Il lui échappe. Ceux qui l'entourent, sa femme, son fils, retombent dans un lien atavique avec le monde spirituel. C'est là un grand danger pour notre époque : que ceux qui ne veulent pas appréhender d'une façon neuve la connaissance du rapport de l'humanité avec le monde spirituel, lorsqu'ils ressentent tout de même l'esprit en eux, perdent le rapport juste avec ce monde spirituel où se trouvent leurs principes humains. C'est ainsi que certains, comme le Comte, n'ont pu que sombrer dans le désespoir et mourir en restant accrochés au passé, tandis que d'autres, comme la femme et l'enfant, parce qu'ils n'ont pas réellement pris le Christ en eux, sont entrés dans le monde spirituel par le biais de l'atavisme, sans trouver le véritable centre de gravité humain. Les membres de la famille du Comte n'ont pas pleinement développé en eux le moi. Ce sont finalement des vestiges de l'époque qui, en principe, s'est achevée avec le Mystère du Golgotha, mais surtout depuis ces derniers siècles : l'époque où les hommes n'avaient pas encore tout à fait saisi leur moi. Parce qu'ils ne peuvent pas prendre le Christ dans un moi

suffisamment développé, ces hommes-sans-moi perdent le Christ. Le Meneur, lui, a formé un moi qu'il porte en lui avec beaucoup d'intensité, et qui, sans prendre le Christ dans ce moi, veut faire le bonheur du monde. Mais il ne le peut pas. Qu'elle est belle, qu'elle est grandiose, cette dernière parole : « Tu as vaincu, Galiléen ! » Elle jaillit de la vision qu'a le Meneur avant de mourir. Mais il ne la comprend pas, pas plus qu'il ne comprend que l'on puisse se résigner à la mort. Pour ceux qui ont conquis leur moi sans avoir pris le Christ dans ce moi, il n'existe qu'un seul instant où ils peuvent trouver un lien avec le Christ : celui où ils passent de ce monde-ci dans l'autre monde. Et comme le Christ est venu de l'autre monde dans celui-ci pour y trouver le cœur des hommes, ils doivent aussitôt Le perdre quand ils parviennent dans l'autre monde après leur mort. Toutes les impulsions de notre époque qui ont une certaine profondeur vivent dans cette sphère où une expérience grandiose est possible. Je puis seulement dire qu'elle est possible !

Mais nous devons encore entrer plus profondément dans ces choses qui nous sont connues, certes, mais qu'il faut replacer dans un certain contexte pour pouvoir les comprendre au sens de notre époque. L'évolution terrestre, nous le savons, se partage en deux : la période qui précède le Mystère du Golgotha et celle qui le suit. Avant le Mystère du Golgotha, les esprits qu'il faut appeler lucifériens et ahrimaniens ont aussi agi à l'intérieur de l'âme humaine. Il est clair que l'on n'arrive à rien en répétant stupidement : Nous ne voulons rien avoir à faire avec Lucifer et Ahriman ! Eh bien, c'était encore plus vrai avant le Mystère du Golgotha. Si Lucifer et Ahriman ont été autorisés à agir par les entités spirituelles qui progressent normalement, c'est bien pour qu'ils interviennent, avec leur nature à eux, dans l'évolution des hommes sur terre.

Nous savons que certains êtres spirituels qui sont supérieurs aux hommes n'ont pas atteint le degré d'évolution qu'ils auraient pu atteindre pendant la phase de l'ancienne Lune. Ils n'en restent pas moins supérieurs aux hommes. Et quand on considère la situation de ces entités ahrimaniennes et lucifériennes, on peut aussi mieux comprendre ce qu'était l'ancienne sagesse au cours de l'évolution de la Terre, par exemple cette sagesse dont on a fait un mauvais usage à l'époque lémurienne, et qui a sombré avec les habitants de la Lémurie ; cette sagesse dont on a mésusé aussi à l'époque atlantéenne, et qui a entraîné la disparition de l'Atlantide. Qu'est-ce qui vivait là parmi les hommes ? De quoi s'agissait-il ? On reste très abstrait quand on dit simplement qu'il y avait là une immense sagesse, dont on a mésusé en pratiquant la magie noire, car cela ne donne aucune idée précise de ce qu'elle était. Demandons-nous, par exemple, quelle était la nature de cette sagesse aux derniers temps de la Lémurie. D'où venait-elle ?

Nous avons évoqué ces entités spirituelles liées à l'évolution terrestre de l'homme qui, pendant la phase de l'ancienne Lune, ne se sont pas développées totalement. L'homme était déjà là, mais dans un état encore extrêmement primitif. Rien de ce que les hommes ont développé plus tard pendant et après l'Atlantide n'était encore là. Tout cela s'est formé par la suite. À l'époque lémurienne, l'homme n'avait encore pas la moindre intelligence, car cette faculté ne devait apparaître que progressivement pendant la phase terrestre. Il était aussi primitif dans la sphère du vouloir et de l'agir, ainsi que dans toute sa vie psychique, comme un enfant. S'ils n'avaient eu que leur corps, avec les constituants supérieurs tels qu'ils avaient été développés par les entités spirituelles qui progressent normalement, ces hommes de la Lémurie n'auraient pas pu acquérir une sagesse bien remarquable. Or cela n'a pas

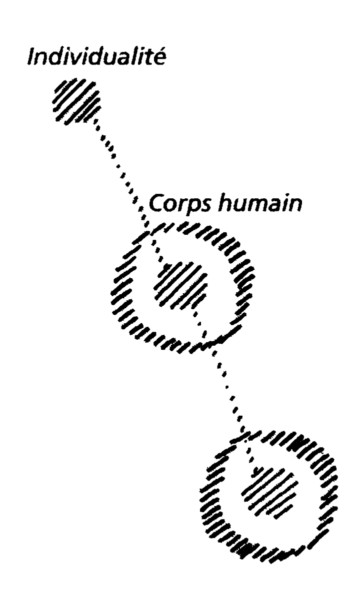
été le cas, au contraire, puisqu'à l'époque lémurienne, précisément, les hommes ont développé une très grande sagesse, une sagesse extraordinaire. Ces hommes primitifs savaient, par exemple, ce qu'il fallait faire avec un enfant de moins de sept ans pour que, par une certaine transformation de son corps éthérique qui agissait en retour sur son cerveau, cet enfant puisse devenir un être tout à fait intelligent. Ce genre de connaissances était très répandu. Aujourd'hui, si l'on veut qu'un enfant devienne quelqu'un d'intelligent, il faut mettre consciencieusement en œuvre certains moyens pédagogiques, et l'on sait que cela ne marche pas à tous les coups, loin s'en faut. En tout cas, cet « art » est bel et bien perdu ; on ne sait plus, en agissant sur le corps éthérique du cerveau, préparer cet organe pour que son propriétaire devienne quelqu'un d'intelligent. Je précise tout de suite que cet « art » ne pourrait de toute façon plus être utilisé aujourd'hui, car s'il se répandait, ne serait-ce qu'à un degré infime, on irait vers d'horribles abus.

Mais comment un art de cette nature a-t-il pu être apporté aux hommes ? Grâce au fait que ces êtres qui, sur l'ancienne Lune, n'avaient pas atteint leur plein accomplissement – ils n'avaient développé que les six premiers de leurs sept constituants – se sont incarnés dans des hommes. Sans cela, les hommes en question seraient restés totalement primitifs. Ces entités spirituelles qui, tout en étant supérieures aux hommes, n'avaient pas pu atteindre leur pleine réalisation sur l'ancienne Lune, ont pris en quelque sorte des corps humains. Elles se sont approprié ces corps humains, puis, avec un art qui dépassait de loin tout ce que les hommes savaient faire, elles se sont mises à l'ouvrage. Vous pouvez imaginer de quoi de tels êtres, une fois dans un corps humain, étaient capables. Leur nature était supérieure à la nature humaine puisqu'ils avaient

développé jusqu'à leur sixième constituant, l'esprit de vie, et ils agissaient dans un corps humain très primitif, encore malléable et mou. C'étaient des magiciens, de terribles magiciens !

Et à l'époque atlantéenne, que savait-on faire ? La sagesse la plus répandue était celle qui permettait de transférer par voie héréditaire les talents des ancêtres à leurs descendants, tout en accroissant ces talents. Là encore, les êtres supérieurs aux hommes qui, pendant la phase lunaire, ne s'étaient pas développés entièrement, étaient maîtres dans cet art. Pour comprendre ce que je veux dire, imaginez que, dans certaines conditions liées par exemple aux positions astrales ou à d'autres choses de ce genre, on puisse transmettre les facultés d'un génie à ses descendants, de telle sorte que non seulement ses facultés spirituelles soient héritées, mais qu'en outre elles s'enrichissent. Ces êtres supérieurs à forme humaine avaient, il faut le dire, de prodigieux pouvoirs ! Tout cela a totalement disparu. Il se rattachait énormément de choses à ces anciens « arts » si particuliers. Par exemple, la possibilité d'observer le cheminement spirituel d'un être humain et de diriger en quelque sorte le courant du spirituel dans le courant de l'hérédité biologique.

À l'époque atlantéenne, on trouvait des communautés dont les chefs étaient des êtres spirituels sous forme humaine de ce genre. Ceux-ci aidaient telle ou telle individualité humaine qu'ils voulaient faire revenir sur terre à trouver toujours et encore des descendants qui se transmettaient certaines facultés par hérédité. Voici comment cela se passait : supposons qu'un être de cette sorte ait conduit une certaine individualité vers un corps humain sur la terre et que celle-ci y ait vécu un certain temps. Quand ce corps meurt, l'individualité concernée retourne dans le monde spirituel. Il s'agit alors de produire, en manipulant de toutes sortes de façons les facteurs



héréditaires propres à l'espèce humaine, un autre corps qui soit tel que cette individualité puisse à nouveau y vivre. Ce corps devait être « fabriqué » en quelque sorte, pour pouvoir être ensuite donné à cette individualité. On maintenait ainsi cette individualité sur terre, dans une succession de corps.

Tout ce savoir s'est perdu, et il le fallait, car l'humanité devait se développer, comme nous l'avons souvent expliqué. Mais Ahriman cherche toujours à conserver, à garder dans le monde, ce qui devrait évoluer et faire place à autre chose.

C'est ainsi qu'il existe une infinité de choses, au cours du développement de l'humanité, qui se justifiaient à des époques antérieures, mais que l'on ne fait plus que conserver. On trouve cela partout, en petit comme en grand.

Gutzkow en a justement donné un exemple « en grand » dans son roman *Maha Guru*. Il a voulu montrer ce qui arrive quand on conserve ce qui, autrefois, avait un sens –

à l'époque atlantéenne, quand les hommes savaient encore réguler l'hérédité – dans une époque et une communauté qui ont certes gardé les traditions, mais sans ne plus rien connaître que cet art mineur appelé « chimie occulte » par les occultistes. Et il a montré que ce genre de choses existaient encore au Tibet. Les prêtres tibétains ne savaient plus, bien entendu, comment, en jouant sur les facteurs héréditaires, on pouvait « fabriquer » un certain corps pour une individualité, mais ils conservaient pourtant les anciennes coutumes. Nous avons là un exemple de la manière dont ce qui existe dans la réalité extérieure vient absolument contredire ce que cela pourrait être selon les conditions existant dans l'évolution de l'humanité. Combien la réalité peut être une *mâyâ* par rapport à ses conditions ! Voilà ce que l'on se sent tenté de s'exclamer en lisant le *Maha Guru.*

Encore un exemple, chers amis. Vous imaginez bien que les hommes de la Lémurie et de l'Atlantide ne ressemblaient pas aux hommes actuels. À cette époque, en effet, c'était la vie intérieure et tout ce qui s'y déroulait qui donnait forme à l'aspect extérieur. L'aspect extérieur tout entier était différent. Le corps était mou, malléable. Les hommes de la Lémurie et de l'Atlantide n'avaient, certes, rien de simiesque ; les ancêtres de l'homme, ses *vrais* ancêtres, ne ressemblaient pas à des singes ! J'ai souvent insisté là-dessus. Il semblerait toutefois que l'évolution ait fait une exception pour quelques personnes qui prétendent pouvoir se souvenir qu'elles descendent du singe [77] ! Mais nous n'avons pas besoin d'examiner cela maintenant. Il est certain que les hommes n'ont jamais ressemblé à des singes. Si vous vous représentez nos enfants actuels, mais avec des caractères plus juvéniles, beaucoup, beaucoup plus juvéniles, avec aussi quelque chose de naturel, d'élémentaire dans tout le corps, vous aurez peut-être une idée

de ce qu'était alors le corps humain. Or comme les êtres restés en retard depuis l'ancienne Lune se sont incarnés dans ces corps extrêmement malléables – vous pouvez relire à ce propos les articles réunis dans *la Chronique de l'Akasha* –, ces derniers ont pris des formes plus animales qu'humaines. C'est ainsi que des formes caricaturales, avec parfois d'étranges déboîtements des membres, sont apparues. Vous avez là l'origine des différentes formes de dieux aux formes bizarres, aux visages inhumains, aux membres immenses, que l'on trouve encore chez tel ou tel peuple. On a dû prendre modèle sur ces corps humains habités par des êtres lunaires.

S'il y avait eu des peintres et des sculpteurs sur l'Atlantide, ils auraient pu reproduire ces formes. Mais au Tibet, cela n'existait plus. C'est pourquoi il fallait toujours s'en référer au canon. Autrement, les artistes auraient fait n'importe quoi. Et si l'un d'eux refusait de s'aligner sur ces règles pour suivre sa fantaisie, il était puni de mort. On peut évidemment se demander s'il était sensé de condamner ainsi quelqu'un à mort pour avoir changé un infime détail à la forme d'un dieu. Cela a-t-il un sens ? Au Tibet, cela n'avait, bien sûr, plus aucun sens. Mais il fut un temps où cela en avait un, car ces formes étaient là, et si on ne les reproduisait pas fidèlement, on s'écartait de ce qui était là et on donnait forme à un mensonge. Et en ces temps-là, un mensonge avait une tout autre puissance que celle qu'il a actuellement. Si l'on devait, aujourd'hui, suffoquer à chaque fois que l'on dit un mensonge... mais je préfère ne pas continuer sur ce sujet, car je crois que la peur d'étouffer serait si forte qu'elle empêcherait les gens de mentir ! J'imagine donc qu'aujourd'hui les gens n'étoufferaient plus en mentant. Mais à cette époque ils l'auraient vraiment fait. Car la pensée, une fois saisie dans la parole, avait la force de modeler l'air dans le larynx, et elle étouffait celui

qui parlait. Si quelqu'un avait mal reproduit, dans une forme terrestre, un de ces êtres spirituels « inachevés », il en serait mort étouffé ! Il serait mort d'un accident naturel, en quelque sorte.

Vous voyez comme les choses sont liées. L'évolution de l'humanité est complexe, et il faut déjà pénétrer assez loin dans la science de l'esprit pour comprendre ce dont il s'agit là. Et si nous voulons rencontrer de la façon juste ce qui, dans l'évolution du monde, s'approche de notre âme, il est indispensable de nous tourner sans crainte vers ce que la science de l'esprit doit dire lorsqu'elle puise aux mondes spirituels. Cette science de l'esprit est, en fait, une première impulsion, que d'autres impulsions devront suivre, toujours et encore, pour que l'humanité puisse évoluer convenablement à l'avenir. Car il s'agit, comme vous l'avez vu, de naviguer entre Charybde et Scylla. Nous devons nous engager, avec la science de l'esprit, dans un chemin bien particulier, et cet engagement est à prendre très, très au sérieux. Nous avons élaboré une science selon les méthodes matérialistes. Ces dernières semaines, j'ai tenté de caractériser devant vous les particularités de cette science matérialiste. Je vous ai montré en quoi la méthode de la science matérialiste est pleinement justifiée. Mais pourquoi faut-il que cette méthode soit là, justement à notre époque ? On peut la caractériser – nous l'avons vu – en disant qu'elle est à même de recouvrir d'un voile la réalité spirituelle qui se cache derrière. Il fallait qu'à notre époque la façon de connaître la nature se renouvelle.

Il fallait qu'un ancien savoir soit remplacé par un nouveau savoir. Je vous ai déjà un peu parlé de cet ancien savoir : grâce à certaines pratiques scientifiques – au sens ancien du terme –, on savait former une tête géniale afin qu'elle soit l'outil d'une âme géniale. Quel savoir prodigieux ! Ou encore, on savait régler l'hérédité de telle sorte

que des facultés géniales soient transmises aux descendants. Ce savoir-là est encore plus extraordinaire. Cela surpassait, dans des milliers de cas, ce qui resurgit aujourd'hui dans la théorie de l'évolution, la physique, la chimie, etc.

Tout cet ancien savoir devait justement être recouvert comme d'un voile par la méthode scientifique moderne. Celle-ci est en effet pleinement justifiée et, dans le domaine strictement physique, elle peut parfaitement être maintenue. Car à l'époque de ce savoir supérieur dont j'ai parlé, l'homme n'était pas libre, mais seulement sur la voie d'acquérir peu à peu la liberté. Il était encore guidé, car sa volonté n'était pas libre, et la plus grande part de ce qui le conduisait venait des hiérarchies supérieures. Seuls quelques-uns se fourvoyèrent et dévièrent de ce chemin en poussant trop loin leur liberté ; ceux-là entraînèrent la chute dans l'abîme et le déluge qui élimina l'Atlantide. Mais au fur et à mesure que la volonté des hommes s'est libérée, ceux-ci n'ont plus supporté d'avoir ce genre de savoir.

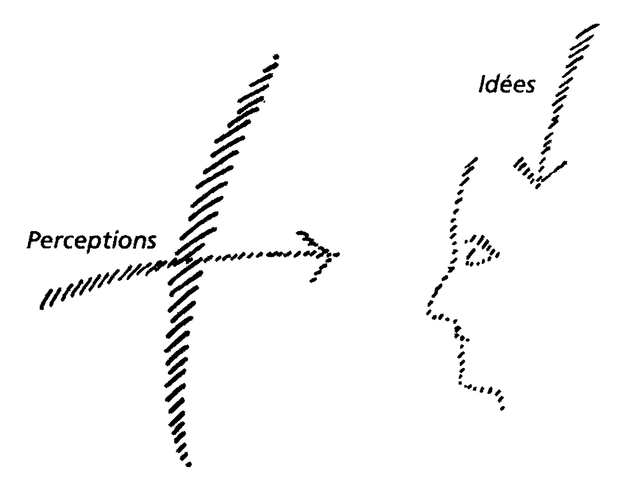
Aujourd'hui, il est impensable de posséder un savoir comme celui qui a un jour existé sur terre, parce que les hommes ont conquis une certaine liberté, liberté dont ils peuvent, bien sûr, toujours faire un mauvais usage. Par quel moyen la liberté dont les hommes disposent est-elle guidée dans de bonnes voies ? Vous pouvez le déduire de ce que j'ai développé ici ces dernières semaines : la volonté libre est conduite dans la bonne voie du fait que l'homme se soumet à la méthode scientifique avec la précision et la rigueur qu'elle implique ; d'un autre côté, c'est aussi un merveilleux moyen pédagogique pour développer une volonté libre.

Nous n'avons vraiment aucune raison de combattre la méthode scientifique moderne. Elle se justifie pleinement à notre époque. Et si vous regardez bien tout ce qui se

trouve dans nos livres et nos cycles de conférences, vous verrez qu'en réalité tout ce que les divers calomniateurs affirment ici et là s'y trouve réfuté, notamment cette idée que nous nous opposerions à la science. Il faut certes parfois s'opposer aux prétentions de certains chercheurs ou savants, mais jamais vous ne trouverez dans nos écrits quoi que ce soit qui contredise les acquisitions de la science. Ce serait de la calomnie de prétendre le contraire. Il ne peut pas être question pour nous d'aller à l'encontre de la science d'une quelconque façon. Il faut seulement être au clair sur le fait que nous pouvons être attaqués par les partisans de la science et que nous devons alors contrer ces attaques quand c'est nécessaire. Mais un véritable adepte de la science de l'esprit aura toujours conscience que nous devons pleinement comprendre la nécessité de la méthode scientifique et préserver cette méthode de tous les concepts non scientifiques comme ceux d'atome, de mouvement d'atome, etc., dont nous avons parlé dernièrement. Car il s'agit là, dans la science, d'idées fantaisistes, et il importe de remarquer la différence.

Il faut s'efforcer de distinguer ce qui est vraiment scientifique et ce qui n'est que fantaisie scientifique. Combien de fois n'entend-on pas dire que ceci ou cela serait établi scientifiquement, alors qu'on a en réalité rien établi du tout et qu'on ne fait que mettre des noms sur les choses. Jamais la foi aveugle en l'autorité n'aura été aussi grande qu'aujourd'hui dans le domaine scientifique, où l'on abandonne à celui en qui l'on croit tout soin de décider des choses. Le Mystère du Golgotha est là pour corriger, d'une certaine façon, ce que Lucifer a introduit dans le monde. La Bible dit aussi, symboliquement, que « vos yeux seront ouverts et vous distinguerez le bien du mal », c'est-à-dire vous distinguerez *de l'extérieur* le bien du mal. Quand on regarde au dehors, dans l'univers des perceptions, il n'est

possible de recevoir de cet univers que des perceptions. Mais sitôt que l'on se met à réfléchir sur ces perceptions, à spéculer à leur sujet et à en tirer toutes sortes d'idées, on est déjà en chemin pour dénicher les tromperies introduites là-dedans par Ahriman et Lucifer. Les idées doivent, en effet, venir du monde spirituel, et nous avons simplement à les relier avec les perceptions : alors les idées sont divines. Alors les idées sont divines ! Dans la vie humaine, nous avons simplement à marier les idées – qui nous sont données à partir du spirituel – avec ce que nous percevons au dehors grâce à nos sens. Cela ne doit se lier ensemble que dans la vie humaine.



Vous pouvez lire dans mon traité *Vérité et science* comment on peut exprimer cela sur le mode scientifique. Que l'on puisse en outre trouver à l'extérieur des idées, des pensées, en les tirant « scientifiquement » des perceptions, repose sur une tromperie, une mystification d'Ahriman et Lucifer. Mais tant qu'étaient tolérées, d'une façon pour ainsi dire justifiée, les puissances du : vos yeux seront ouverts et vous distinguerez le bien du mal – c'est-à-dire :

vous chercherez les idées dans le monde extérieur –, tant que cela était justifié, donc jusqu'au Mystère du Golgotha, tant que Lucifer et Ahriman étaient tolérés, on ne pouvait rien objecter à cela. Mais à présent les choses ont changé. À présent, leur action n'est plus justifiée, surtout lorsqu'il s'agit d'appréhender les perceptions extérieures.

Tout cela se manifesta, au milieu du XIXe siècle, à travers une certaine crise annoncée par de grands exploits scientifiques. La découverte de l'analyse spectrale, par exemple, mit sérieusement de l'ordre dans la méthode scientifique en affirmant que, lorsqu'on lève les yeux vers le firmament, on n'a pas affaire à des entités spirituelles, mais seulement à des substances matérielles semblables à celles qui se trouvent aussi sur terre. Là, on ne peut donc plus faire le vieux mélange des idées et des perceptions : ce genre de découvertes impose que les idées trouvent à nouveau, dans nos âmes, le chemin de l'esprit. C'est la même chose avec le darwinisme. Tant que l'on se contente de combiner les données de la perception extérieure en cherchant les idées dans le monde extérieur, on débouche sur une interprétation strictement matérialiste du monde. Bref, la crise s'annonce partout. Elle est là partout, et partout aussi l'on refuse d'admettre ce fait que, si l'humanité doit progresser, il faut que, des sphères de l'esprit, les idées pénètrent dans l'âme humaine et y grandissent. Cela signifie que nous devons connaître la nature d'Ahriman et de Lucifer afin de pouvoir les percevoir lorsqu'ils veulent poursuivre en nous le : vos yeux seront ouverts et vous distinguerez le bien du mal. Nous devons apprendre à percevoir aussi bien Ahriman que Lucifer, et nous le pourrons si nous imprégnons du Christ notre moi – tel qu'il s'est développé, et ceci de la façon juste.

Mais une autre chose encore résonnait à travers le monde depuis la nuit des temps, et cette autre chose

s'approcha de l'homme après que celui-ci eut acquis la possibilité de distinguer le bien du mal, et appris à saisir des idées en tournant ses yeux vers le monde extérieur, donc en utilisant ses sens. Il a alors entendu aussi ces autres paroles : l'homme doit quitter le monde de l'esprit dans lequel il vivait jusqu'alors, afin qu'il ne mange pas aussi de l'arbre de la vie. – Mais constamment, le Christ donnera à manger à l'homme de l'arbre de la vie, et il faudra que soient éprouvées les idées qui pénètrent directement, du monde de l'esprit, dans l'âme humaine. Elles ne peuvent l'être que si cette âme accueille en elle le Christ. Et là, nous avons tout autre chose que le concept de connaissance : nous accédons au concept de vie. Nous devons avoir Lucifer et Ahriman à l'œil, en quelque sorte, pour qu'à l'avenir, quand ils introduiront une connaissance de l'extérieur, nous remarquions qu'elle vient d'eux. De même, nous devons être au clair sur le fait que, grâce au Mystère du Golgotha, les hommes peuvent désormais prendre en eux des idées qui ne deviennent pas seulement connaissance, mais vie. Et lorsque, de ce point de vue de la vie, nous examinons les diverses religions, nous ne nous demandons absolument pas si ces religions s'accordent ou non avec notre vision du monde. Nous n'avons pas, en effet, à les examiner selon des critères de connaissance, mais selon des critères de vie !

Il existe dans l'humanité de nombreuses formes religieuses. Et nous n'avons pas à nous demander si nous les considérons comme vraies ou fausses, mais si elles sont aptes, par ce qui vit dans leurs cultes, à nourrir les âmes, à les vivifier. Comme les âmes sont différentes, il peut évidemment y avoir différentes formes de nourritures qui les aident à vivre. Si nous comprenons cela, nous verrons qu'il ne saurait être question pour nous de combattre telle ou telle forme religieuse, mais seulement de nous efforcer de

la comprendre, pour autant qu'elle est une source de vie pour les âmes auxquelles elle est dispensée. Non pas source de connaissance, mais source de vie ! Nous verrons en outre que, si la religion commence à se quereller avec la science à propos de ses contenus, c'est qu'il y a confusion des points de vue. Et nous saurons aussi pourquoi la religion ne peut que s'opposer à la science – la science de la nature, comme la science de l'esprit – dans la mesure où cette science progresse. Car les religions ne veulent toujours pas se libérer de leurs vieux démons ; elles ne veulent pas faire appel seulement à ce dieu qui a dit aux hommes : Je veux vous donner la vie, et vous ne devez pas manger vous-mêmes de l'arbre de la vie. – Les représentants des religions ne veulent pas faire appel seulement à Dieu. Ils veulent toujours aussi faire appel à l'esprit luciférien et ahrimanien. Ils veulent que les yeux des hommes soient ouverts grâce à la religion, pour distinguer le bien et le mal. La religion veut être « connaissance ». Mais elle ne le peut pas, parce qu'elle est en fait une substance de vie. Et sous l'emprise de cette tentation, qui chuchote toujours à leurs oreilles, les représentants des religions croient qu'ils dispensent des connaissances ; c'est pourquoi ils combattent les connaissances de la science, alors que les questions de connaissance ne devraient finalement jamais entrer en ligne de compte entre religion et science. Nous n'avons pas la moindre raison de combattre un groupement religieux quel qu'il soit. Nous ne pouvons pas ressentir la moindre hostilité à son égard, parce que nous l'interrogeons sur sa substance de vie et non sur son contenu de connaissance. Mais eux seront toujours tentés de demander à la science – qui va de l'avant – si elle est en accord avec ce qu'ils admettent sur le plan de la connaissance. Et comme la vie est en évolution constante, la science qui va de l'avant ne pourra jamais être en accord avec la religion à tendance conservatrice.

Vous comprenez donc pourquoi le conflit va toujours et toujours resurgir. Mais je voudrais que vous regardiez un peu ce conflit de façon juste, et que vous parveniez à comprendre que les représentants des communautés religieuses – de leur point de vue, parce qu'ils ont cédé à la tentation, justement – combattront toujours la science de l'esprit. Ils la combattront comme ils ont combattu la science de la nature. Mais vous devez savoir aussi que ce combat vient d'un manque de compréhension. Cela ne les excuse en rien, et il n'en faut pas moins, de ce fait, lutter en retour contre eux, mais en sachant bien qu'ils combattent par incompréhension, parce qu'ils ne peuvent pas se placer à un point de vue juste.

Je voudrais vous lire quelques mots qui ont été écrits au XIVe siècle par Pétrarque, un homme qui a vu le temps où la science – la façon de penser scientifique, l'humanisme, etc. –, allait venir, et qui a entendu son ami Boccace lui dire : Ne t'occupe donc pas de ce que tu pourrais savoir si ce n'est pas dans la Bible ou conservé par la tradition de l'Église ! Depuis le XIVe siècle, les choses ont changé à cet égard. La *Divine Comédie* de Dante, cet immense poème, est une œuvre universelle. Mais Dante vivait justement à l'époque où l'on cessa de se limiter au seul christianisme historique. Pour lui, Virgile est carrément banni dans les enfers. Dante connaissait à peine autre chose que le christianisme, qui lui apparaissait dans un grand ordonnancement. C'était déjà différent avec Pétrarque. Un siècle après Dante, au XIVe siècle, quand Pétrarque lit Virgile, il a déjà davantage foi en lui. Quand il se tourne vers le passé, la vie spirituelle qu'il envisage n'est plus exclusivement chrétienne ; elle englobe aussi le paganisme. Et lorsque son ami Boccace lui écrivit un jour qu'un être spirituel lui avait parlé en rêve pour lui dire qu'il ne devait pas s'occuper de tout ce qui, dans la littérature, ne

baignait pas dans le christianisme, il lui fit une réponse des plus significatives. C'était alors l'époque de la science de la nature. À présent, nous sommes à l'époque de la science de l'esprit. Je le souligne parce que cette exhortation à ne s'intéresser qu'à ce que le christianisme de l'époque considérait comme chrétien, cet ami – et donc, avec lui, Pétrarque – l'a reçue même du monde de l'esprit! Pétrarque écrivit alors de magnifiques paroles à l'attention de l'époque qui venait. Elles restent pleinement valables aujourd'hui. Il écrivit à son ami Boccace en termes graves et significatifs, pour lui expliquer pourquoi lui s'intéressait aussi à ce qui s'écartait du christianisme et ce que cela représentait pour lui :

« *Pourquoi devrions-nous fuir les poètes et les auteurs païens sous prétexte qu'ils ignorent le nom du Christ, si leur ignorance vient de ce qu'ils n'ont jamais entendu ce nom ? Les livres des incroyants qui, eux, parlent du Christ, mais pour le dénigrer, devraient nous paraître bien plus dangereux ! Or les défenseurs de la vraie foi les lisent avec empressement. Crois-moi : on présente souvent comme un fruit de la réflexion et de la prudence ce qui n'est au fond que paresse et lâcheté. Les hommes sont enclins à mépriser ce qu'ils ne peuvent atteindre. L'ignorance préfère condamner ce qui lui échappe, et elle ne voudra permettre à personne une quête dont elle-même serait incapable.*

De là toutes ces opinions fausses sur ce que l'on ne connaît pas, lesquelles sont moins dues à l'aveuglement qu'au souci du confort. Ne nous laissons pas détourner des sciences par une admonestation quelconque ou par l'allusion à notre mort prochaine ! Lorsque nous les accueillons avec un sentiment juste, les sciences éveillent en nous l'amour de ce qui est moral. Elles éloignent de nous la crainte de la mort, ou du moins la tempèrent. Renoncer aux sciences pourrait réveiller les soupçons de l'incroyance auxquels on avait justement prétendu vis-à-vis du savoir. Les sciences n'empêchent pas celui qui les possède de

façon juste de se perfectionner ; elles l'aident, au contraire. Elles n'obstruent pas le chemin de sa vie, mais l'aplanissent. Autant un estomac malade et affaibli peut ne pas supporter certains mets qu'un être en bonne santé et qui a faim digère sans peine, autant un esprit clair et fort peut tirer profit de ce qui gâterait une nature chétive...

Je sais bien que certains ont atteint une sainteté sublime sans instruction, mais je sais aussi que la culture n'a jamais empêché quiconque de s'élever à la sainteté... Si tu veux mon avis, le voici : le chemin de vertu qui passe par l'ignorance est peut-être aplani, mais il est bon pour les lâches. Les hommes bons n'ont qu'un but, et pourtant nombre de chemins y conduisent. Ceux qui les empruntent diffèrent les uns des autres : l'un marche lentement, l'autre s'empresse, celui-ci se cache, cet autre fait tout pour qu'on le voie, untel s'incline modestement, alors que l'autre se redresse avec fierté. Toutes ces démarches sont fécondes ; mais la plus belle est sans conteste celle qui se déroule, libre et haute, en pleine lumière. Le savoir qui a surmonté tous les obstacles pour devenir foi est bien supérieur à la candeur, fût-elle des plus saintes, et aucun des fous qui accèdent au royaume de Dieu n'est aussi haut qu'un savant qui conquiert la couronne de la félicité[78]. »

Il en va de même de notre science de l'esprit ! Et l'on pourrait lancer non seulement au pasteur Riggenbach[79] mais à tous ceux qui nous combattent et s'opposent à nous, ces paroles que Pétrarque écrit à son ami : « Autant un estomac malade et affaibli peut ne pas supporter certains mets que celui qui a faim et dispose d'une bonne santé digère sans peine, autant un esprit clair et fort peut tirer profit de ce qui gâterait une nature chétive. »

Si l'on préfère en rester aux contradictions du premier et du troisième Évangile, sans voir que ces contradictions se résolvent dès que l'on admet l'existence de deux enfants Jésus, si l'on pense qu'il faut rester simple, et qu'on n'a

nullement besoin de tout le bazar de « ceux de là-haut[80] », si l'on ne veut pas voir que ce sont des formes de vie qui ont été modelées dans notre bâtiment, et que l'on préfère parler à leur propos de « caricatures fantastiques[80] », alors il faut dire : « Le savoir qui a surmonté tous les obstacles pour devenir foi est bien supérieur à la candeur, fût-elle des plus saintes, et aucun des fous qui accèdent au royaume de Dieu n'est plus haut qu'un savant qui conquiert la couronne de la félicité. »

De telles pensées sont nécessaires pour que nous soyons au moins au clair sur un fait : rien, dans nos principes, ne peut nous amener à combattre une quelconque communauté religieuse, et c'est pure calomnie de nous faire passer pour des ennemis des courants religieux. Ceux qui le font montrent déjà qu'ils ne veulent pas nous comprendre. Nous devons au moins savoir cela et nous opposer à toute tendance agressive envers une confession religieuse, quelle qu'elle soit, comme nous devons nous abstenir de toute agressivité envers la science. Ce sont les groupes religieux et la science qui décideront eux-mêmes de la façon dont ils voudront se situer vis-à-vis de la science de l'esprit ! Nous n'avons nullement besoin de les combattre. En vérité, aucune lutte ne peut partir de nous, car il n'est pas dans notre nature d'attaquer. Nous n'avons aucune intention d'attaquer qui que ce soit. Il faut bien comprendre que cela est un axiome ! Si nous n'avons pas la paix, c'est parce que cela ne plaît pas aux méchants voisins, car il n'est pas dans nos intentions de nous battre. Qu'on essaie donc une fois de nous laisser tranquilles, et on verra si la paix ne dure pas. Qu'on essaie ! Mais nous devons, bien sûr, être pénétrés de cet état d'esprit. Or on pêche encore bien souvent, de notre côté, en combattant tel dogme ou telle forme de culte, souvent même sans les comprendre. Nous devons les comprendre, et quand nous les comprenons de façon juste, ce

que je viens de rappeler reste notre principe. Je voudrais vraiment faire appel à toute votre compréhension de ce principe de paix. De même que j'ai dû vous exhorter à la patience, je dois encore vous exhorter à la vigilance, afin que nous fassions ce qui est nécessaire pour défendre le bien sacré qui nous est confié. Car nous devrons de plus en plus aller dans le monde avec suffisamment de sûreté et de force intérieure pour pouvoir nous tenir fermement sur le terrain où la science de l'esprit veut nous placer.

Le Mystère du Golgotha et le principe du Christ sont étroitement en rapport avec la nécessité de voir le spirituel dans le monde. Même pour seulement comprendre la vérité historique du Mystère du Golgotha, il ne suffit pas de regarder la chose extérieurement. La réalité d'un tel événement ne peut être comprise que spirituellement. Si nous voulons simplement nous adonner à une science qui reçoit tout de l'extérieur, sans tenir compte des nouvelles révélations sur le Mystère du Golgotha qui peuvent encore nous venir, nous ne comprendrons pas ce chant venu d'une autre personnalité au milieu du XIX[e] siècle, en 1838, à propos de ce qui, changeant éternellement et pourtant existant éternellement, traverse l'humanité depuis le Mystère du Golgotha.

Permettez-moi de vous lire un passage qui vous montrera comment ce qui ne peut comprendre le Mystère du Golgotha se confronte à lui.

L'ANATHÈME

Chant IV

« Pour bien fêter la Pâque verdoyante,
Jérusalem s'est parée de rameaux;
Entonnant ses hymnes, la harpe chante.

Une seule demeure, la dernière,
Celle d'Ahasvérus au cœur haineux,
Reste sans ornement et sans bannière.

Des étrangers, en une immense foule,
Affluent sans cesse de près et de loin,
Déferlant sous le vent comme une houle.

C'est alors que, pour accomplir l'ultime,
Le Fils de Dieu, dans son humilité,
Descend soudain sur un ânon infime.

Tout le peuple exulte, face à son calme,
Et déploie des manteaux sur son chemin,
Le jonchant, devant Lui, de vertes palmes.

Seul, l'un d'entre eux, contre lui-même en rage,
Ahasvérus reste assis, renfrogné,
Comme couvant en secret un orage.

" Hosanna ! ", entend-il tout à la ronde.
Par devers lui, il peste tant et plus.
Mais il ne dit rien, tant sa fureur gronde.

À présent, le peuple juif fait silence,
Et partout c'est la nuit, oh ! une nuit
Pleine de tourment, d'amère souffrance !

Ainsi est-il des nuits mystérieuses
Où la nature semble vous tenir
Dans une insomnie des plus douloureuses.

Lors, chez nul être, l'œil ne peut se clore.
Pieuse ou athée, nulle âme ne saurait
Jouir du sommeil qui si bien revigore.

Le Fils de Dieu fut livré au supplice
En une telle nuit, à la merci
Des forfaits du monde et de sa malice.

En cette nuit, Ahasvérus frissonne,
La fièvre le traverse jusqu'aux os,
Et bientôt sa désolation résonne :

“ Où donc un peuple a-t-il, dès l'origine,
Enduré plus que toi, ô Israël ?
Tu l'as voulu, dans ta crainte divine.

Voilà pourquoi tu es si vil, si lâche ;
Car est stupide comme l'animal
Quiconque en esclave à l'Un voue sa tâche.

Nous avons ainsi connu la vie dure
Partout, en Égypte et à Babylone,
Ainsi servi un Dieu outre mesure ! ”

Et comme le soleil au fond des ondes,
Ahasvérus à nouveau se perdit
Dans des peines infiniment profondes.

Mais de même que, par instants, la Terre
Est brisée par des forces telluriques
Jusqu'au cœur, rouge et palpitant – mystère ! –

Il vit soudain, tout au fond de lui-même,
La cause du mal, infinie douleur !
Et reprit alors, plongé en lui-même :

"Pauvre Terre ! Brèves furent les heures
Bénies, où elle eut dans ses bras un Dieu ;
Abandonnée, à présent, elle pleure.

La Terre, trompée par ce Dieu perfide,
A dans l'amour et les larmes, fidèle,
Nourri son pauvre petit, si candide ;

Son fils, l'Homme, qu'elle élève si vite,
Qu'a-t-il à se presser derrière Dieu ?
Pour ce bâtard, la voie est interdite.

Je veux donc en rejeter la mémoire,
Arracher de mon cœur ma soif de Lui,
Pauvre héritage d'un Père de gloire !

L'homme est fait de terre, et il vit sur terre
Et de la terre, de sorte qu'un jour,
Comme sa mère, il redeviendra terre."

Il se tait. Triste comme la fleur blême
Qui porte en elle la sainte Passion,
S'ouvre le jour du martyre suprême.

Et tout le peuple en tourbillon se presse,
Se bouscule à grand bruit au tribunal
Où, en haut, le Sauveur debout se dresse.

Sur la tête, il a couronne d'épines,
Un manteau de pourpre, un sceptre à la main,
Parure de roi qui le discrimine.

Ahasvérus entend crier sans cesse :
" Crucifie-le ! Cloue le roi sur la croix ! "
Et sans fin l'appel au meurtre progresse.

" Il a corrompu le peuple ! Qu'il meure ! "
Entend-il crier de plus en plus fort.
Il arrive alors devant sa demeure.

Dans un ricanement, source de honte,
Comme suppôts du diable surgissant
Du tréfonds de l'enfer, le peuple monte

Pour frapper à mort le Dieu qui avance
Au milieu d'eux, trahi et chancelant,
Et doit porter sa croix dans la souffrance.

" Il a corrompu le peuple ! Qu'il meure ! "
L'appel retentit, horrible, infini :
" Crucifie le roi d'Israël, c'est l'heure ! "

" Mort au Nazaréen, ce dieu des putes ! "
Crie Ahasvérus ; silence de mort :
Devant lui, le Christ a fait une chute.

On le décharge de sa croix en hâte.
Alors le Christ implore Ahasvérus :
" Laisse-moi devant chez toi faire halte ! "

Mais celui-ci a ce mot ironique :
" Ton Père dans le ciel ne t'aide pas
Et tu te dis de Dieu le Fils unique ?

Hors d'ici ! Tu n'entreras pas, qu'importe
Que tu dises vrai, que tu aies menti ;
Pour toi, point de repos ! Point à ma porte ! "

" Pour toi, point de repos, de paix profonde ! ",
Lui répond le Seigneur. " Tu vivras donc
À jamais sans repos en ce bas monde ! "

À peine le Seigneur eut-il, sévère,
Ainsi parlé, qu'Ahasvérus tomba,
L'esprit brisé, la face contre terre.

Mystérieuse nouvelle, maléfice,
Fuis loin d'Ahasvérus ! Fuis loin de moi,
Heure fatidique du sacrifice !

Chant V

Terre et Ciel eurent des larmes amères ;
Lorsque le Christ fut cloué sur la croix,
Le Soleil même éteignit sa lumière.

Et quand le Médiateur – douleur dernière –
Rendit l'âme en disant : " C'est accompli ! ",
Un glaive perça le cœur de la Terre.

La Nature eut un cri de souffrance
Pénétrant jusqu'à la moelle des os,
Inouï, déchirant, sauvage, immense.

On eût dit que la Mort, frappant son âme,
Avait brisé, d'un coup brusque et mortel,
Hélas! le cœur de la Mère et sa flamme.

Une peur, un frisson incoercible,
Dans une épaisse, immense obscurité,
S'empare du vaste monde, invincible.

Et tel un oiseau qu'un vautour emporte,
La Terre, saisie d'angoisse au tréfonds,
Se met à trembler, bouillonne et s'emporte.

Il semble soudain que tout se déchaîne,
La Terre vacille en ses fondements,
Les morts ressuscitent, rompent leurs chaînes.

" Lui qui fut Dieu, fallait-il donc qu'il meure ? "
Murmure Ahasvérus. " Alors que moi,
Il faut qu'à jamais ici je demeure ? "

Mais, comme sur une échelle branlante,
Voilà qu'une force inconnue le pousse
Toujours plus loin dans l'extrême épouvante.

Soudain pris dans les murs d'un grand domaine,
Il va errant, chancelant pas à pas,
Somnambule que ses songes entraînent.

Où qu'il se tourne, où qu'affolé il erre,
Il ne parvient à trouver une issue
Dans ce tombeau immense et solitaire.

Comment est-il entré ? C'est un prodige.
Il n'arrive pas à voir où il est,
Seul et fou en cette heure de vertige.

Cherchant à tâtons une issue propice,
Voilà qu'il heurte une table soudain,
Avec un couteau pour le sacrifice.

" Comment suis-je arrivé dans la maison
De Jéhovah ? ", s'écrie-t-il angoissé.
" Est-ce bien le Temple de Salomon ?

S'il a vécu en Christ sur cette terre,
Choisi la mort dans un destin humain,
Il a laissé au Dieu mort paix entière.

Qui pourrait percer l'effrayant mystère !
Dans le Saint des Saints, Il a bien trôné –
Si j'y risquais un coup d'œil téméraire ? "

Dans la forte excitation de son âme,
Il trouva les marches quasi vivantes,
Qui se mouvaient, comme le sol du drame.

Mais lorsqu'il s'y fut hissé – ô misère ! –
Le voile du Temple se déchira
Du haut en bas, dans un coup de tonnerre.

Et terrible, dans la clarté puissante
De l'éclair, parut l'ange Michaël,
Dressant haut sa stature impressionnante.

Sous ses pieds, les nuées étaient fournaise ;
Levant le bras et son glaive de feu,
Il prononça ces paroles de braise :

“ Qui cherches-tu ? Le démon de colère
De ton peuple, à présent, il est jugé ;
Le Fils de Dieu a gagné cette guerre ! ”

“ Jéhovah ? ”, s'écrie le juif dans l'angoisse.
L'ange dit : “ Lui aussi fut un faux dieu !
Le Dieu de vérité, qu'Il le terrasse,

Il le faut, et toute idole commune,
Pour que tous les hommes ne fassent qu'un
Peuple et qu'en lui la création soit une.

Tu as perdu au jeu de cette vie ;
Qu'il t'échoie ce que tu as désiré :
Sois toujours enchaîné à cette vie !

Les temps passeront pour toi sans effet,
Passeront, pour toi, sans laisser de traces,
Passeront, mais longs : des éternités.

Refusée te soit la mort et sa paix,
Refusé le sommeil, dernier refuge,
Refusé tout repos, oui, désormais ;

Néanmoins, toujours sont ouverts les bras
Du Fils de Dieu au royaume des cieux;
Dans sa grâce, de tous pitié il a.

Il veut donc te rendre, à résoudre ici,
L'énigme de ton destin personnel,
Trois fois aussi de tes enfants la vie,

Jusqu'à ce qu'avec eux tu aies trouvé
La voie qui mène au cœur de Dieu le Père
Et que tu sois de ce poids déchargé.

La première fois, tu peux réussir,
La deuxième, implore un conseil de Dieu,
La troisième fois, tu dois l'accomplir.

Sinon, malheur! Jusqu'à la fin du monde,
Tu devras errer partout ici-bas;
Jusqu'au Jugement dernier, vagabonde!"

Lors s'éteignirent les flammes de l'ange;
Terrible, sombre, angoissante, la nuit
Retomba, dans un tourbillon de fange [81]. »

Voilà un nouvel exemple de la façon dont l'âme humaine se sent poussée à s'expliquer avec ce qui est advenu à son époque. Et maintenant que de telles images ont vécu dans nos âmes, j'aimerais vous le redire: Si nous voulons voir correctement dans le monde spirituel, il faut que nous changions notre manière de voir. Il ne faut pas croire que nous pourrons voir le monde spirituel comme nous voyons le monde sensible. Nous devons même nous

accoutumer à d'autres façons de nous exprimer. Les arbres, les rivières, les montagnes, tout cela, nous le voyons, nous le percevons, lorsque nous sommes dans le monde sensible. Mais lorsque nous faisons l'expérience des entités spirituelles, ce sont elles qui nous voient ; ce sont elles qui nous perçoivent. Si l'on veut vraiment comprendre le Mystère du Golgotha, il est nécessaire de le savoir, car on ne peut vraiment comprendre cet événement que dans le spirituel. Et c'est bien ainsi que nous voulons le faire.

Des temps viendront où une véritable compréhension des paroles : « non pas moi, mais le Christ en moi » permettra aux hommes de s'élever correctement, en le sachant, dans le monde spirituel. Le poème épique *Ahasver* est paru en 1838, et le fait que Julius Mosen ait écrit cette légende montre à quel point il a été saisi par le destin tragique qui l'a frappé. Mosen a en effet passé la plus grande partie de sa vie allongé, le corps presque totalement paralysé. Mais c'est aussi ce qui lui permettait d'accéder à des idées supérieures. Il nous rappelle en cela ce fabricant de dieux dont je vous ai parlé hier, qui a découvert son art après avoir perdu la raison. Il nous rappelle aussi la femme de ce Comte qui a dû, elle aussi, tomber malade pour pouvoir entrer en relation avec le spirituel. Aujourd'hui, la tâche de la science de l'esprit doit être de permettre à l'homme sain et normal de s'élever dans le monde spirituel. Ce sont là autant de signes du sérieux et de la dignité avec lesquels nous devons nous saisir de la tâche du mouvement de la science de l'esprit. Si l'on veut aujourd'hui concentrer et saisir en quelques mots – en une parole de vérité – cette force qui peut inspirer l'homme, on peut dire : Le Mystère du Golgotha nous montre qu'une compréhension spirituelle est nécessaire, autrement dit qu'il faut chercher le Christ en tant qu'esprit. – Alors nous devons dire aussi : Le Christ nous voit ; Il nous perçoit.

Nous voulons graver cela dans les profondeurs de nos âmes afin de toujours le garder en mémoire, pour que notre conscience psychospirituelle puisse le réaliser lorsque nous soutiendrons nos connaissances spirituelles de telle façon que puisse résonner avec bonne conscience en nous : lorsque nous mettons en œuvre la science de l'esprit, le Christ peut nous regarder. – Telle est notre foi, et elle peut nous animer comme les paroles de Bernard de Clairvaux[82] : « Dieu le veut ! » animèrent autrefois les hommes. Ces paroles se sont transformées en actes. Puisse cela se reproduire aussi en nous lorsque nous pensons comprendre véritablement le Christ en vivant sous l'impression de ces mots : Le Christ nous connaît ! Si vous comprenez bien cela, je ne puis rien vous confier de plus ésotérique pour l'âme qui regarde notre science de l'esprit dans le juste éclairage, pour le cœur qui ressent la science de l'esprit dans son juste sens, que ces mots : Le Christ nous voit !

Le Christ nous voit ! Que ces mots vivent dans nos âmes, car c'est ce que nous sommes autorisés à croire lorsque nous comprenons correctement la science de l'esprit : le Christ nous voit !

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 7 novembre 1915

Puisque nous avons la possibilité de poursuivre encore aujourd'hui nos entretiens[83], j'aborderai quelques points relatifs à ce qui nous a déjà occupé tous ces derniers temps. Je voudrais d'abord souligner le fait que ce refus des mondes spirituels – des mondes spirituels vraiment concrets – dont j'ai parlé la dernière fois, est devenu quasi général aujourd'hui dans le monde extérieur. Seule une poignée de gens a encore le souci d'approcher les mondes spirituels pour y puiser de quoi enrichir et fortifier la vie. Je pense que chacun peut s'en rendre compte.

On ne parvient à comprendre cela que si l'on voit combien peu de gens connaissent encore aujourd'hui ce qui pourtant se répandra de plus en plus : la lutte tragique avec la connaissance. Ce sentiment que l'on a besoin de la connaissance des mondes spirituels, mais que l'on ne peut y parvenir que par une approche patiente de l'esprit et qu'il faut donc lutter intérieurement avec la connaissance, ce sentiment ne pouvait pas encore exister autrefois, lorsque la connaissance venait aux hommes sous forme de clairvoyance, de façon atavique.

Je vous ai montré, toutes ces dernières semaines, pourquoi cette lutte avec la connaissance apparaît seulement à notre époque. Or on constate qu'en ce qui concerne la connaissance – l'aspiration à la connaissance –, les gens ne sont que trop enclins, aujourd'hui justement, à se bercer d'illusions. D'un côté, ils voudraient s'affranchir de toute

foi en une autorité, mais de l'autre côté, ils n'ont jamais été autant soumis à l'autorité. Dès l'instant où quelqu'un affirme quelque chose sous le couvert de la science, tout le monde le croit. J'ai souvent soulevé ce point. Nos contemporains ne veulent faire aucun effort pour accéder par eux-mêmes, individuellement, à la connaissance. En réalité, sans s'en rendre compte, ils sont trop paresseux, trop indolents, pour activer en eux les forces qui entrent précisément en jeu lorsqu'on lutte avec la connaissance. C'est pourquoi les gens préfèrent se tranquilliser avec cette sorte de narcotique psychospirituel que constitue l'autorité scientifique. Ils veulent prendre ces vérités toutes faites, pour ne pas avoir à faire un effort de connaissance individuel. Si l'on se cabre comme c'est le cas aujourd'hui devant la science de l'esprit, c'est bien parce qu'elle exige que l'âme fasse appel à ses forces individuelles pour penser et ressentir *avec* les choses. Mais c'est ce que l'on ne veut pas ! On préfère s'en remettre à un savoir tout fait, qui fasse autorité.

À vrai dire, les âmes qui, par toute leur constitution, plongent dans les luttes de notre époque – et « notre époque » veut dire, nous l'avons vu, ces trois ou quatre derniers siècles –, ces âmes pressentent combien il est nécessaire de faire appel à ce qui vit au fond de soi-même pour approcher les mondes spirituels et se relier individuellement à l'esprit qui agit dans le monde. En étudiant des âmes de cette sorte, on peut découvrir ce qu'elles ont vécu en plongeant comme elles l'ont fait dans les luttes de leur époque.

La dernière fois, je vous ai présenté des œuvres littéraires dont l'auteur s'est ainsi lié aux luttes de son époque. Mais les âmes qui ont préféré s'endormir sous l'effet d'un narcotique psychospirituel se laissent simplement porter par la vision du monde dans laquelle elles sont nées ou ont

été éduquées. Et c'est la majorité des âmes d'aujourd'hui. Leur karma – et tout ce qui en dépend – les fait opter pour le matérialisme. Elles acceptent tout ce que cette vision du monde leur propose. D'autres âmes ont une orientation plus spirituelle ; elles se tournent vers le spiritualisme ou l'idéalisme, et s'étourdissent ainsi sans développer, elles non plus, de volonté pour entrer dans les luttes que l'âme doit mener lorsqu'il faut qu'elle pénètre vraiment dans les mondes spirituels.

Je voudrais encore prendre aujourd'hui l'exemple d'une âme en lutte, une âme qui, malgré sa grandeur, est restée humble, et qui a vécu intensément les combats spirituels du XIXe siècle. Cet homme était encore jeune quand la grande vague philosophique a déferlé sur l'époque. Il a participé à toutes les grandes idées amenées par les philosophes idéalistes et naturalistes au début du XIXe siècle, ces penseurs qui, comme Fichte, Schelling, Hegel, ont cru pouvoir, par un intense effort du penser, du penser individuel, pénétrer dans la sphère où les énigmes du monde se dévoilent. Notre homme a suivi ce courant qui voulait reconstruire l'univers tout entier à partir d'une certaine conception exclusive, rigide, du penser. Puis il a participé à cette transition vers l'époque où l'on a cru que toutes ces idées ne valaient rien, et qu'on ne pourrait, de toute façon, jamais déchiffrer de cette façon les énigmes du monde. Il s'est alors lié à ceux qui disaient : Penser est stérile ; tournons-nous plutôt vers le vaste champ de l'expérience extérieure, sensorielle, c'est-à-dire mesurons, pesons, et comparons entre elles les perceptions tirées du monde extérieur. – Il faut préciser que ceux qui croyaient au pouvoir du penser étaient encore présents à son esprit lorsque, dans la seconde moitié du XIXe siècle, la méfiance vis-à-vis du penser prédominait et que l'on ne voulait déjà plus se fier qu'à ce que l'on pouvait observer à l'aide des sens

extérieurs. Ce même homme a fait, par la suite, de très importantes découvertes dans ce domaine extérieur dans une sphère, précisément, qui éclaire beaucoup de choses au niveau de l'épistémologie.

Mais du fait qu'il vécut le passage entre l'époque tournée vers les pensées et l'époque tournée vers les sens, notre homme a remué en lui tout ce qui agite une âme en lutte avec la question : Comment l'homme peut-il, en fin de compte, trouver un lien avec la véritable réalité, avec ce qui, dans l'univers, est vrai ? L'âme connaît alors des moments où elle se sent face à une sorte de mur d'obscurité et se demande : Quelles que soient les pensées que je puis trouver en moi, où puiser l'assurance que tout cela n'est pas tiré de l'âme elle-même, quel critère m'assure que je ne nage pas simplement dans la subjectivité, laquelle perd toute valeur après la mort, et ne mène nullement dans les véritables rouages de l'univers ?

Et puis, à d'autres moments, l'âme se dit : Mais pourquoi faudrait-il essayer de tirer quelque chose de l'âme elle-même ? On ne peut, de toute façon, y puiser aucune certitude ! Quand on examine les choses du point de vue de la physique ou de la chimie, on peut au moins se sentir guidé par le monde extérieur !

Tous ces mouvements intérieurs font osciller l'homme entre l'attrait pour la recherche et le refus de toute recherche. Et quand on observe une âme de ce genre, on constate généralement qu'elle éprouve finalement un vrai désir de connaissance, mais en se plaçant dans le monde de façon curieuse, notamment dans les milieux où l'on aspire à la connaissance, parce que cette âme en vient à se dire : « Comme tout est simple pour ceux qui se contentent de croire ceci ou cela comme si c'était une vérité irréfutable ! Il suffit, en effet, d'ouvrir tant soit peu les yeux de l'esprit pour voir combien cette foi est fragile... »

L'âme dont je parle a pu observer, par exemple, comment les hommes, y compris ceux qui portaient certaines responsabilités, voyaient que l'on claironnait partout l'importance d'une nouvelle découverte, et puis, quelques années plus tard, tout cela tombait dans l'oubli. C'était surtout frappant avec les médicaments, pour cette âme : on découvrait, ici ou là, un nouveau remède, et l'on criait sur tous les toits qu'il guérissait telle ou telle maladie.

Les gens pour qui tout est simple prennent cela pour un événement capital ; mais ceux qui connaissent un peu la vie savent bien que ces choses-là disparaissent comme elles sont venues. Vers les années trente du XIXe siècle, un de ces « connaisseurs » de la vie avait constaté qu'un nouveau médicament, l'iode, faisait ce que l'on pourrait appeler une brillante carrière. Mais il ne pouvait pas souscrire au tintamarre que l'on faisait à son propos, car il savait trop bien avec quelle paresse les gens acquièrent en général leurs connaissances. C'était en 1821. L'iode – l'iodine comme on l'appelait – avait donc connu un franc succès, et il écrit, dans la deuxième édition d'un petit ouvrage[84] dont la deuxième édition parut en 1832, que la Lune est faite d'iode et que l'on pourrait donc se soigner grâce à elle.

« *La première édition de cet opuscule parut en 1821, à l'époque où l'iodine [l'iode] commença à faire sensation en tant que médicament. En réalité, il était prévu qu'il éveille un intérêt temporaire et en partie local ; je laisse en suspens le fait que l'on puisse encore s'y intéresser.*

L'iodine est un médicament d'une efficacité extraordinaire. Très naturel. Cela ne fait pas un an qu'elle a commencé à agir contre le goitre, et elle n'a donc encore rien perdu de sa prime force. Car il s'avère que chaque médicament, dans les débuts de son utilisation, a des effets inégalables et rend absolument superflus tous ceux que l'on administrait auparavant contre la

même maladie, mais que, dès qu'il a passé un certain temps dans l'armoire à pharmacie de la Matière médicale, il devient une marchandise défraîchie et sans force, tels des enfants qui font preuve dans leurs jeunes années d'une grande intelligence et deviennent par la suite des imbéciles. Avec la racine de ratanhia, nous en avons eu un exemple frappant il y a quelques années. Ne menaçait-elle pas, dans sa témérité, d'éjecter des armoires de pharmacie tous nos toniques et astringents, et ne faisait-elle pas même honte au quinquina, qui par ailleurs sait toujours se faire respecter grâce aux cures miracles dont il se vantait ? Maintenant, le ratanhia voudrait se guérir lui-même avec du ratanhia, car, comme il en est des médecins, qui sont le plus fréquemment contaminés par les maladies qu'ils guérissent le plus souvent, il souffre d'une faiblesse chronique telle qu'il oublie toutes ses fanfaronnades et s'assoit tranquillement à côté de la tormentille et de columbo, *devant lesquelles, sinon, il se donnait de grands airs ; et alors qu'aucun écoulement de mucosité ou de sang n'eût autrefois tremblé devant le seul nom de ratanhia, nous voyons maintenant ces maladies effrontées rire au nez de ce grand maître et afficher une rétivité qu'il n'avait jamais rencontrée dans ses débuts. Après tout cela, on ne peut assez conseiller aux médecins d'administrer aussi souvent que possible l'iodine pendant qu'elle est encore dans la force de sa jeunesse, avant que le marasme sénile la rende inutilisable à son tour.*

Actuellement, il ne devrait en effet y avoir guère de goitre que l'iodine ne guérît ; et ce n'est pas tout. Un médicament nouveau attaque d'abord l'homme en un point faible, et puis il se répand comme un cancer. C'est ainsi que l'iodine a déjà attaqué les scrofules et les maladies de l'utérus et elle va sans aucun doute aller voir encore plus loin. Il en est des remèdes comme des gens intelligents : de longues années peuvent s'écouler avant que quelqu'un songe à en avoir besoin. On sait à peine qu'ils existent. Mais dès qu'ils se sont montrés habiles

dans une affaire, on les comble, peu à peu, de tant de fonctions, honneurs et dignités – qu'ils y soient bons ou pas – que, puisqu'ils ne peuvent pas tout réaliser à la fois, ils ne réalisent alors plus rien du tout et ne vivent plus que de leur ancienne renommée. Certes, l'iodine n'en est pas encore là. Elle doit encore être vaillante et se remuer avant qu'à son tour elle puisse prendre sa retraite. Qu'on l'y soutienne, et on aura d'autant plus tôt le plaisir de passer à un autre remède! Par contre, il est inutile de faire pour cela des exhortations particulières, puisque, de toute façon, l'on fait actuellement tout son possible pour l'aire passer un remède à travers toutes les maladies jusqu'à ce que, finalement, il se désiste, mort de fatigue. De plus, on a maintenant l'avantage d'aboutir deux fois plus vite qu'avant, car lorsqu'un remède est prescrit par l'allopathie contre la moitié des maladies, on l'utilise en homéopathie contre les maladies de nature opposée, si bien qu'aucune maladie ne risque de lui échapper. Nous verrons certainement bientôt que les uns recommandent l'iodine contre l'obésité parce qu'elle fait maigrir, et que les autres la recommandent contre la phtisie, pour la même raison. Et puisque l'iodine est capable de produire deux effets carrément contraires, je ne saurais pas quel effet, au ciel et sur terre, l'iodine ne devrait pas pouvoir produire parce qu'elle fait maigrir.

D'ailleurs, je serais heureux que l'iodine se dirige d'abord contre la phtisie, Cela faisait vraiment déjà trop longtemps que Herz, dans le Journal de Hufeland, assigna à l'œnanthe aquatique sa place au chevet des malades comme symptôme de la phtisie, et l'on peut parfois y reconnaître la phtisie même en l'absence des autres symptômes – dans ce cas, la cure sera particulièrement heureuse! Il peut bien, tout de même, céder maintenant sa place à l'iodine, et celle-ci lui cédera volontiers, en revanche, une autre maladie. Il suffit certainement de cette suggestion pour décider un médecin à réaliser la chose.

Mais ces propositions et d'autres, semblables, ne resteront que des vœux pieux si nous ne savons pas trouver le moyen de dégager beaucoup plus d'iodine que cela n'était possible jusqu'à présent. Il est vrai que, dans l'homéopathie, le problème n'est pas tant de savoir comment obtenir beaucoup d'iodine, mais comment en obtenir très peu, car, si nous faisons cadeau d'un grain d'iodine à tous les homéopathes réunis, ils s'agiteront comme les fournis autour du Chimborazo dans le désespoir de jamais pouvoir l'enlever et le concasser en doses suffisamment infimes. Mais les allopathes, moins faciles à satisfaire, veulent guérir des malades, eux aussi. Et il serait en effet très souhaitable pour eux qu'on découvre une carrière qui fournisse la quantité de quintaux nécessaire à la consommation annuelle. Toutes les espèces de fucus de l'océan ne suffisent plus, en effet, pour couvrir les besoins en iodine. D'autant plus qu'on en utilise encore que la teinture. Qu'en sera-t-il quand elle aura produit toute une progéniture de pommades, emplâtres, pilules et autres mixtures, en polygamie avec d'autres remèdes, qui ne peut être absente pour un remède si fort. Puisque, jusqu'à présent, on n'a pas encore décelé la trace d'une telle carrière, voici ce que je propose pour la trouver. Qu'on ne fasse dorénavant travailler dans les mines que les mineurs atteints de goitres et de scrofules, et les femmes souffrant de dysménorrhée. Si l'on trouve alors que tel goitre s'affaisse, telle glande disparaît, ou que chez telle femme les menstrues reviennent, on aura, de ce fait, une preuve que la mine contient de l'iodine, et l'on pourra hardiment utiliser la terre de cet endroit, dans des combinaisons convenables, pour soigner lesdites maladies. C'est d'une façon semblable que l'on a découvert l'efficacité du bioxyde de manganèse contre la gale. Sauf que j'inverse la conclusion, en espérant ne pas enfreindre les règles logiques.

J'en viens à présent à la tâche principale de cet opuscule en éclairant brièvement les voies coutumières par lesquelles on

avait l'habitude, jusqu'à présent, de détecter et de prouver la présence d'iodine, et en montrant en même temps dans quelle mesure elles pouvaient mener à des résultats utiles ou non.

Un pharmacien du nom de Courtois découvrit d'abord l'iodine dans les cendres du varech, une plante marine. On soupçonna aussitôt tous les habitants de la mer de cacher ce remède ; on fouilla l'océan de fond en comble, et les Espagnols avides d'argent ne peuvent pas avoir fait pire aux pauvres Indiens que ce que nous avons fait subir aux créatures marines. Quelle torture, quelle épreuve de l'eau ou du feu n'a-t-on pas tenté, dans nos laboratoires, pour extorquer aux malheureux produits marins l'aveu qu'ils cachaient de l'iodine ! On considérait alors généralement comme telle une vapeur rouge *qu'on avait l'habitude d'obtenir d'eux avec de l'acide sulfurique bouillant. Ce genre de vapeur rouge était suffisante, tout comme les yeux rouges d'une sorcière, pour condamner au bûcher tous les individus de l'espèce. Avec un acharnement impitoyable, on les tirait de leur réduit pour dégager l'iodine de leurs cendres. C'est encore maintenant la manière la plus courante d'extraire l'iodine, et tout être marin qui sait ne pas contenir cette dangereuse marchandise peut donc remercier Dieu. Certes, on découvrit bientôt que, par cette voie, on n'eut qu'un maigre rendement, et dans le courroux dû au fait qu'on obtenait si peu des enfants de l'océan, on s'attaqua au vieil océan lui-même. On le versa dans un alambic (en effet, on examina l'eau de mer en vue de sa teneur en iodine) et l'on chercha à le contraindre à avouer ses richesses en le faisant bouillir et rissoler. Mais jusqu'à présent, il a stoïquement enduré la torture.*

Que faire alors ? Il fallait de l'iodine aux médecins, et les pharmaciens n'en fournissaient point. On trouva alors une manière plus ingénieuse de détecter la présence d'iodine, et l'on avait vraiment aussi la chance d'en trouver dans des corps où le chimiste, avec ses réactifs, n'en pouvait pas déceler la

moindre trace. Comment les gens s'y prirent-ils ? Eh bien, ils congédièrent la chimie et firent de la logique leur compagnon d'atelier. Celle-ci jeta tous les alambics et cornues par la fenêtre, s'installa au soufflet, chauffa un moment avec des syllogismes et des sorites, et en peu de temps il y eut là, à partir d'une quantité de substances, un beau grain brun d'iodine, comme on n'aurait pas pu l'espérer plus beau. […]

Puisque nous avons posé comme base de nos études le principe que toute substance guérissant le goitre contient de l'iodine, nous allons maintenant énumérer les remèdes censés avoir cette capacité à un degré remarquable. Ce sont : le champignon brûlé, dont il a déjà été question, l'extrait de cicutaire, la digitale, l'antimoine cru, mercurius dulcis, *les coquilles d'œuf brûlées, le cuir de Russie, les chiffons de toile. Il est hors de doute que tous ces remèdes contiennent de l'iodine, qui d'ailleurs, selon notre méthode d'analyse, se présenterait très facilement. Et même le bistouri qui extirpe un goitre ne peut le faire autrement que grâce à sa teneur en iodine.*

Cependant il est à craindre qu'à notre époque de plus en plus sujette à la scrofule, tous ces remèdes ne suffiront plus, et pour prévenir ce manque, je me suis demandé si l'on ne pouvait pas découvrir un autre corps qui contiendrait l'iodine dans une mesure encore plus ample, et voici que j'ai fait une découverte magnifique, dont jamais aucun médecin, chimiste ou physicien n'aurait rêvé et qui – je peux le dire avec fierté – figurera dans les annales de la science comme un météore brillant. Écoutez et soyez stupéfaits : la Lune, oui, la Lune n'est rien de plus qu'une grosse masse d'iodine ! Authentique produit marin, elle flotte là-haut dans l'océan bleu du ciel pour chasser les goitres sur cette Terre, comme toute vieille femme le sait, et par là, elle illustre si bien que rien n'est mis en place sans utilité ni but. Certes, on pourrait alors demander à quoi servent les petites taches d'iodine, les étoiles. Eh bien, sans doute quand même à guérir les verrues, petits

goitres des mains et du visage, dont on mettait sinon à tort l'expulsion sur le compte de la Lune. Quelle source prodigieuse d'iodine s'ouvre tout à coup à nous grâce à cette vue des choses, combien tous les phénomènes concernant la Lune et dans la Lune concordent avec cela, et vers quels résultats brillants elle va encore nous mener, si bien que je puis prétendre que le siècle entier n'a pas à son actif de découverte plus riche de conséquences et plus importante pour la science!

D'ailleurs, je n'aurais, à présent, pas besoin de citer d'autres preuves de l'iodinité de la Lune, puisque celle-ci, confrontée à la pierre de touche de notre principe, supporte si bien l'épreuve; mais je veux montrer au monde que je n'ai pas à craindre même une étude serrée de ma trouvaille, et attirer, en même temps, l'attention sur les conclusions importantes qui en résultent.

À présent seulement, nous sommes en mesure d'expliquer le fait que la Lune décroît périodiquement; car, puisque nous trouvons que la Lune ne guérit le goitre que lorsqu'elle est décroissante, ne s'ensuit-il pas très naturellement que c'est précisément cette grande consommation en faveur des goitres qui provoque la perte de substance sur la Lune, qui se régénère tous les mois d'une manière qui nous est encore inconnue, ce que, certes, nous ne pouvons pas mieux expliquer que le fait que le crabe régénère ses pinces?

Grâce à cette vue des choses qui est la nôtre, une opinion déjà ancienne regagne de la probabilité, celle qui estime que la Lune est un excrément, un sputum *[crachat] de la Terre que, probablement à la suite d'une surcharge, celle-ci aurait rejeté. Cela explique tout au moins pourquoi l'on ne trouve plus que si peu d'iodine sur la Terre: quand on a vomi beaucoup de bile, l'estomac est nettoyé.*

Nous pouvons aussi comprendre, enfin, quelle est l'origine de ce qu'on appelle les pierres de lune. Jusqu'à présent, on les a souvent prises pour une sorte de déserteurs et de

transfuges de la Lune vers la Terre. Mais, si elles étaient réellement nées de la chair et des os de la Lune, elles devraient contenir de l'iodine, ou plutôt, elles devraient consister entièrement en iodine. Or, puisque ces deux possibilités n'ont pas encore été prouvées par les partisans de la provenance sélénienne, une des deux opinions suivantes est beaucoup plus probable à mes yeux: ou bien, elles sont à considérer comme une sorte de concrétions de la goutte qui se forment dans l'atmosphère, cette synovie entre deux corps universels, qu'on n'a pas tord de comparer à des os de l'univers; ou bien elles sont une masse coagulée caséeuse de l'éther, laquelle, comme le lait, se condense grâce à des processus électriques et galvaniques. [...]

Mais si le clair de lune n'est pas une véritable lumière, qu'est-il alors? – Rien d'autre, bien sûr, qu'un écoulement d'iodine! – Mais il apparaît jaune? – Voyons, cela ne vient que de la dynamisation différente que l'iodine a subie ici. C'est ma réponse, et j'espère avoir répondu clairement et de manière compréhensible à un philosophe de la nature; et puisque je n'écris qu'à l'intention de personnes intelligentes, tout philosophe de la nature devinera que je suis déjà satisfait s'il a seulement compris. Cela explique d'ailleurs aussi pourquoi le clair de lune provoque la fraîcheur, qui apparaît toujours là où une substance se volatilise, donc aussi lors de cette volatilisation de l'iodine.

Après tout cela, je conseillerais vivement qu'un chimiste recueille le clair de lune dans un récipient et le soumette à une analyse chimique. [...]

À la caractéristique de la Lune, masse d'iodine, je me contenterai d'ajouter que si la Lune a ce teint de la jaunisse, cela vient du caractère de l'iodine, à savoir de jaunir la peau, ce qu'elle a essayé en premier sur sa propre peau. Le crépuscule et l'aube au firmament s'expliquent aussi très bien par le fait que la Lune transpire probablement le soir et le matin plus

qu'à d'autres périodes de la journée, ce qui repose peut-être sur un état hectique de la Lune, puisque souvent elle y décroît si étonnamment. Il est bien connu que l'iodine prend une belle teinte rouge ou violette lorsqu'elle chauffe.

Quant aux chimistes ordinaires, qui parfois, à la lecture de cet écrit, pourraient ne pas avoir été tout à fait contents de moi, j'espère les avoir réconciliés avec moi par ces deux dernières vues, puisque les conclusions sur lesquelles les preuves reposent, dédaignant toute spéculation, ne s'appuient que sur des faits.

Je quitte donc tous dans le calme et la paix, et il ne me reste plus qu'à souhaiter à l'iodine une jeunesse plus longue que je n'ai pu la lui prophétiser dans mon pronostic. »

Voilà quelque chose que tout homme éclairé trouvera sans doute absurde, et ce à juste titre. Or cela ne l'empêchera pas, tout éclairé qu'il soit, de faire à chaque instant la même erreur. Dès qu'il s'agit de quelque chose qui fait partie de ce à quoi il croit, en effet, il ne s'en aperçoit pas. Le professeur qui a écrit ce texte en 1821 – il prit pour cela le pseudonyme de Dr Mises – est connu dans la littérature scientifique sous le nom de Gustav Theodor Fechner. C'est lui qui tenta, dans les années cinquante, de fonder une esthétique non pas en allant du haut vers le bas – en partant des idées et des émotions –, mais en partant du bas vers le haut[85], donc en partant des expériences sensorielles. Cet homme a connu toutes les souffrances de la lutte pour la connaissance au XIXe siècle. C'est lui aussi qui entra en conflit avec le botaniste Schleiden à propos de l'action de la Lune sur différents phénomènes terrestres. Je vous ai raconté[86] comment il a fallu faire appel à mesdames Schleiden et Fechner pour déterminer lequel de ces deux messieurs avait raison. C'est encore lui qui tenta, sous l'effet de toutes ces luttes intérieures, de bâtir une

sorte de vision idéaliste-spirituelle du monde. J'ai parlé de cette tentative dans les pages de mon livre *les Énigmes de la philosophie* consacrées à Fechner.

On aimerait dire : Une âme comme celle-là nous fait entrevoir combien l'homme peut ressentir la réalité de ce dans quoi il vit avec son aspiration à la connaissance, s'il prend cette aspiration vraiment au sérieux. Mais la science de l'esprit est probablement la seule à pouvoir faire la lumière sur l'importance et la gravité de tout cela. Quand un Fechner écrit son petit livre *Preuves du fait que la Lune est faite d'iodine*, c'est en quelque sorte pour nous montrer comment des pensées vite expédiées ne parviennent pas jusqu'à la réalité et en restent même très loin. Les hommes n'éprouvent pas toute la gravité et toute la signification de l'évolution humaine. Et c'est précisément pourquoi la science de l'esprit veut élargir notre horizon sur l'être humain plus que la science officielle d'aujourd'hui ne peut le faire. La science de l'esprit veut, par exemple, attirer notre attention sur des époques très reculées de l'humanité, comme l'Atlantide, et nous décrire ce qu'étaient alors les hommes et dans quels processus de métamorphose l'humanité était impliquée.

Rappelons-nous ce que nous avons appris au sujet de cette ancienne Atlantide. À cette époque, les animaux et les hommes étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. C'est seulement pendant cette époque atlantéenne que les âmes humaines, revenant de leurs pérégrinations dans les différentes planètes, sont redescendues sur terre. Elles se cherchèrent alors à nouveau des corps humains faits de matière terrestre. Vous savez aussi combien ces corps humains étaient différents de ceux que nous connaissons. J'ai souvent expliqué – et vous pouvez le lire dans mes livres – que ces corps étaient mous, souples, malléables, si bien que les âmes qui descendaient des mondes célestes pouvaient encore former les corps.

Imaginez qu'une femme – ou un homme ... il faut que nous restions impartiaux! – se fâche aujourd'hui, et qu'elle – ou il – se jette méchamment sur quelqu'un d'autre avec des pensées injurieuses. Son visage n'en sera pas pour autant déformé; un peu, certes, mais pas vraiment. Aujourd'hui, les gens peuvent devenir très méchants sans que cela s'exprime trop fortement sur leur visage. À l'époque de l'Atlantide, c'était différent. Quand quelqu'un pensait des méchancetés, son visage exprimait complètement ce qui vivait en lui; il se transformait totalement, et l'on aurait pu dire, à l'époque: Il a tout l'air d'un chat! La femme, ou l'homme, avaient vraiment l'air d'un chat ou d'une hyène lorsqu'ils devenaient méchants. L'aspect extérieur d'un être humain était l'expression de son intériorité, et le corps était capable de se transformer dans une grande mesure.

Chez les animaux, ce pouvoir de changer de forme, quoique moindre, existait aussi. Leur corps physique était déjà beaucoup plus durci que celui de l'homme, et il ne se transformait que très progressivement. Les espèces animales aussi se transformaient. Ce n'était pas comme actuellement où les caractères se transmettent de façon stéréotypée aux descendants. Depuis l'époque atlantéenne, donc, tout s'est peu à peu durci, figé, dans des formes immuables. Aujourd'hui, l'homme peut encore bouger la main; il développe encore un certain jeu dans sa mimique, mais la forme de son corps s'est, pour ainsi dire, fixée. Les formes animales, elles, se sont totalement fixées, au point que même leur physionomie est devenue immuable. Ce n'était pas le cas, pour eux non plus, à l'époque de l'Atlantide.

Pour caractériser l'homme, on peut donc dire qu'aujourd'hui son corps est durci dans une grande mesure et que son corps éthérique est resté légèrement mobile. Le

corps éthérique se déforme encore selon ce que l'homme est intérieurement. Quand quelqu'un devient méchant, son visage ressemble un peu à celui d'une hyène, et son corps éthérique se rapproche beaucoup du corps éthérique de la hyène. C'est que le corps éthérique est métamorphosable ; il est encore capable de se transformer. Pourtant lui aussi est en train de se figer, comme le corps physique l'a fait. Entre l'époque atlantéenne et notre époque postatlantéenne, le corps physique a progressivement fixé sa forme. De la même façon, entre notre époque et la prochaine, la sixième période de culture, le corps éthérique prendra, lui aussi, des formes plus fixées, plus durcies ; et comme le corps éthérique pénètre le corps physique, son impact sur ce dernier sera beaucoup plus fort. Nous sommes actuellement à la cinquième époque postatlantéenne. Puis viendront la sixième et la septième. Et là, le corps éthérique, qui sera complètement figé, aura une grande influence sur le corps physique, dont il fera son fidèle reflet.

Cela aura des conséquences importantes. À la sixième époque, les hommes naîtront avec des corps qui porteront nettement la marque de leurs qualités morales. Quand on rencontrera quelqu'un, on saura immédiatement, en le regardant, quel est son niveau moral. Ce qui, aujourd'hui, s'exprime dans la physionomie, s'effacera pour faire place à une physionomie morale. À présent, la physionomie est fortement marquée par l'hérédité : un homme ressemble à ses parents, ses grands-parents, son peuple, etc. À la sixième époque cela n'aura plus la moindre importance. Chaque homme portera sur ses traits la marque de ses incarnations successives. Les hommes se distingueront nettement les uns des autres. On saura si celui ou celle que l'on rencontre est bienveillant ou malveillant. De même qu'aujourd'hui on sait si celui que l'on croise est un Italien ou un Français, on

saura si l'on a affaire à un être bienveillant ou malveillant, avec toutes les nuances intermédiaires. La moralité s'exprimera de plus en plus sur les visages.

Mais c'est aussi la physionomie extérieure de tout l'environnement qui se modifiera, et cela de la façon la plus variée. Les animaux que les hommes aiment encore manger aujourd'hui, par exemple, auront disparu. On chantera les louanges de la nourriture végétarienne, et le fait que les ancêtres mangeaient autrefois de la viande ne sera plus qu'un vieux souvenir. Tous les animaux n'auront pas disparu, mais surtout ceux qui ont pris les formes les plus figées. Vous voyez que l'aspect extérieur de la Terre aura un peu changé, lui aussi.

Le fait d'être ainsi marqué par une physionomie morale immuable sera pour l'homme une sorte de fatum, un destin inéluctable imprimé à tout son être. Il ne pourra rien faire pour s'y opposer. Pensez à quel point ce sera tragique ! L'homme devra se dire : À la cinquième époque postatlantéenne, certains matérialistes pensaient qu'un homme dont le lobe occipital du cerveau ne recouvrait pas correctement le cervelet[87] devenait forcément criminel. Pour eux, c'était une théorie, mais maintenant, le corps éthérique qu'ils pensaient non malléable a *effectivement* pris une forme figée. La vision matérialiste a tendance à se réaliser. Aujourd'hui, elle n'est pas encore une réalité, mais elle va le devenir. Nous sommes arrivés à un curieux moment de l'énigme de la conception du monde, car ceux qui refuseraient le plus vigoureusement qu'on les qualifie de prophètes – ceux qui affirment aujourd'hui que l'on naît criminel lorsque le lobe occipital ne recouvre pas totalement le cervelet – ceux-là sont devenus les vrais prophètes. Ils apparaîtront comme les annonciateurs d'une vérité. Cela arrivera ! Les matérialistes d'aujourd'hui, même s'ils s'en défendent, sont les pires prophètes.

Aujourd'hui, il est encore possible de paralyser une malformation du corps physique en créant un contrepoids par l'éducation, mais à la sixième époque postatlantéenne, on ne le pourra plus. Les corps éthériques ne seront plus assez malléables. Il faudra des moyens différents, beaucoup plus forts, pour parer à ce genre de choses.

Et si l'on n'y pare pas, ce que les matérialistes pensent aujourd'hui deviendra réalité demain, et nous connaîtrons la situation que vous trouvez dépeinte de façon si accablante et douloureuse dans les poèmes de Marie Eugenie delle Grazie qui ont été lus tout à l'heure[88]. Ces poèmes s'appliquent à un temps dont on peut déjà avoir le pressentiment, et qui deviendra réalité à la sixième époque postatlantéenne. On peut facilement le percevoir, en les entendant: l'âme qui s'y exprime sent bien que la connaissance à laquelle elle a aujourd'hui accès la plonge dans une sorte de néant. Elle voudrait avancer, mais elle n'entrevoit pas encore le remède qui est pourtant là, et il lui vient alors l'image de ce qui adviendra si le matérialisme se prolonge! Si l'on ne corrige pas la tendance de l'évolution vers laquelle l'homme se dirige à grands pas quand il puise aux forces qu'il trouve en lui, il se pourrait bien que l'humanité n'ait plus d'autre souci, à la sixième époque postatlantéenne, que ceux dont delle Grazie nous parle aujourd'hui.

Tous les systèmes religieux du monde n'auront pas empêché qu'à la sixième époque, si l'homme laisse les choses rester ce que l'actuelle vision du monde veut qu'elles soient, cet homme sera soumis au terrible destin de devoir porter ses qualités morales inscrites sur son visage, sur toute sa physionomie corporelle, sans qu'il puisse rien faire pour s'y opposer.

Ce sont là des réflexions graves, extrêmement graves. Il y aurait, certes, un bon moyen d'exaucer le rêve des matérialistes, ce serait que triomphe la conception de ceux qui

disent : « La science de l'esprit se figure qu'à l'avenir l'humanité verra des êtres éthériques, d'abord le Christ, puis d'autres êtres encore, sous forme éthérique. La science de l'esprit rêve de cela ! Ses adeptes sont des fous, bons à enfermer. » Ceux qui parlent ainsi sont des gens intelligents, et pourtant, si leur vision des choses triomphait, il arriverait ce que je vous ai dit. Mais cette vision du monde *ne doit pas* l'emporter ; cela doit être pour nous une conviction inébranlable ! Pour que les corps éthériques deviennent vigoureux et puissent corriger les erreurs des corps physiques, il faut en effet que les hommes parviennent à prendre au sérieux ce qui, du monde éthérique, est venu à leur rencontre, et à en saisir toute la vérité. Alors, cela agira toujours davantage, en apportant la guérison. Mais nous devons d'abord assimiler la science de l'esprit, afin de nous préparer à voir la figure éthérique du Christ lorsque celle-ci s'approchera de nous, et afin de savoir prendre cette vision suffisamment au sérieux.

On pourrait tirer un grand trait et partager en deux l'évolution de l'humanité. Autrefois, l'éthérique agissait dans l'homme et modelait encore le physique. Mais le temps viendra où le physique et l'éthérique seront durcis. Il faut que l'homme s'habitue à voir l'éthérique au dehors, dans la multiplicité des formes qui l'entourent, pour pouvoir s'orienter d'après cet éthérique comme il peut le faire d'après les perceptions sensorielles. Un temps viendra où nous trouverons d'abord le Christ et, à sa suite, toujours davantage d'éthérique. Et cet éthérique aura la force de tirer de chacun de nous ce qui, en lui, est encore individuel.

Il y a beaucoup de mystères cachés derrière le voile du devenir ; des mystères bouleversants. Homère a un jour existé. Demandez-vous, en songeant à ce que j'ai dit dans plusieurs cycles de conférences et aussi dans mon petit livre *les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, comment

Homère a pu devenir Homère. C'est qu'il était encore guidé par un esprit supérieur. Il le savait bien, et c'est pourquoi ses épopées ne commencent pas par « Je chante... », mais par : « Chante, ô Muse... » Il faut prendre cela au sérieux. Homère savait qu'un esprit supérieur l'inspirait. C'est seulement à notre époque que l'on ne voit plus là qu'une formule poétique, comme d'ailleurs dans les vers de Goethe :

« Au cœur des fraternelles sphères
Le soleil résonne sans fin
Et son pas grondant de tonnerre,
Accomplit l'antique chemin[89] ».

Et ainsi de suite. Dans la mesure où Homère se réincarne, c'est l'« homme » qui revient sur terre, et non l'esprit qui le guidait. Mais on rencontrera cet esprit dans l'éthérique, de même que celui qui inspirait Socrate ou Platon, pour autant du moins qu'ils étaient inspirés. Il faut que nous commencions à comprendre le monde spirituel grâce à la science de l'esprit. Le reste viendra tout seul. Mais si nous ne nous mettons pas au travail, nous allons vers un temps où un destin terrible s'abattra sur l'humanité.

La vision matérialiste n'a pas besoin d'être vraie pour contenir tout de même une certaine vérité, à savoir : si cette vision triomphe, l'image qu'elle donne de l'homme deviendra une réalité ! Et il dépend des hommes – grâce à une autre vision du monde – de ne pas laisser triompher le matérialisme. On ne peut pas dire que la vision matérialiste soit fausse. Les choses ne sont pas si simples. Ce que l'on peut dire, en revanche, c'est qu'il revient aux hommes de vaincre ce matérialisme, non pas en se contentant de le réfuter de façon théorique, mais par des actes. Et plus nombreux sont ceux dont les yeux s'ouvriront au spirituel, plus nombreux sont ceux qui comprendront que la réalisation du matérialisme peut être jugulée, plus elle pourra effectivement l'être.

Aujourd'hui, l'homme peut encore s'asseoir, pressentir telle ou telle chose – s'il est poète, artiste – et dire : Je sens en moi mon génie. Et cela durera encore un certain temps. Mais cet état d'âme va disparaître. Il va totalement disparaître. À l'avenir, les hommes se diront : À un certain moment, un être éthérique m'est apparu et m'a communiqué ceci ou cela. Je suis l'instrument au moyen duquel cet être spirituel agit dans ce monde. – Il faudra que l'on prenne toujours plus conscience de la réalité du monde spirituel.

Bien sûr, le monde spirituel est là ; mais les hommes peuvent s'en détourner. On pourrait qualifier la vision matérialiste de grande conspiration contre l'esprit. Ce n'est pas seulement une erreur, c'est une conspiration ; une conspiration contre l'esprit.

J'espère que vos âmes saisiront cela, même si je n'ai pu qu'esquisser certains points. Et j'espère aussi que vous travaillerez dans le sens de ces pensées. Il est très possible que beaucoup viennent encore me dire : Ce n'est pas comme cela, ça ne va pas, ce n'est pas chrétien, le christianisme dit autre chose, etc. Mais si nous avons saisi en profondeur, avec sérieux et dignité, grâce à la science de l'esprit, ce qui anime le monde – les adeptes de la science de l'esprit, je le répète, doivent connaître les impulsions qui conduisent l'évolution de l'humanité – nous pourrons pressentir, dans notre vie méditative, que des lois éternelles sont ici à l'œuvre. On peut bien nous traiter de gens bizarres ou de tout ce qu'on voudra, nous n'en savons pas moins comment le monde et l'humanité évoluent. Et Celui qui, pour les hommes, est passé par le Mystère du Golgotha, voit aussi comment l'évolution du monde s'exprime en nous. « Le Christ nous voit », c'est à cela que nous voulons nous tenir.

NOTES

Origine des textes: Ces conférences ont été prises en notes par différents auditeurs pour la plupart inconnus. Par rapport au premier texte publié en 1939 d'après un certain manuscrit, certaines erreurs et imprécisions ont pu être corrigées grâce à d'autres manuscrits. Malgré cela, il subsiste certains manques. Mais le contenu est si important que Marie Steiner, déjà, s'était décidée à le publier. On pourra compléter les passages qui concernent l'histoire de la Société théosophique et de sa Section allemande – plus tard Société anthroposophique – en faisant appel aux ouvrages suivants:

Rudolf Steiner: *Autobiographie*, GA 28, É.A.R.

Rudolf Steiner/Marie de Sivers: *Briefwechsel und Dokumente 1901-1925*, GA n° 262.

Rudolf Steiner: *Die Geschichte und die Bedingungen der anthroposophischen Bewegung im Verhältnis zur anthroposophischen Gesellschaft*, GA 258.

Hella Wiesberger: *Marie Steiner de Sivers, Une vie pour l'anthroposophie*, É.A.R.

Œuvres de Rudolf Steiner: celles qui ont paru dans l'édition des œuvres complètes en allemand (GA) figurent avec leur numéro bibliographique. Éditions en français citées: É.A.R. = Éditions anthroposophiques romandes, N = Novalis, T = Triades.

(1) Cette remarque se rapporte aux conférences qui furent faites immédiatement avant celles-ci, et lors desquelles la brochure de F. von Wrangell, *Wissenschaft und Theosophie* (Science et théosophie), Leipzig, 1914, fut présentée et discutée. Voir: *Der Wert des Denkens für eine den Menschen befriedigende Erkenntnis. Das Verhältnis der Geisteswissenschaft zur Naturwissenschaft*, GA 164.

(2) À propos des quatre Kabires, voir: *Mystères; Centres initiatiques: origines, influences*, GA 232, É.A.R., ainsi que: *Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes Faust*, Band 2: Das Faust-Problem. Die romantische und die klassische Walpurgisnacht, GA 273.

(3) Surtout dans les débuts du travail anthroposophique autour de 1904-1905. Voir *Zur Geschichte und aus den Inhalten der ersten Abteilung der Esoterischen Schule 1904-1914*, GA 264.

(4) Cette remarque se rapporte à des rencontres internes à la Société, qui se tenaient parallèlement aux conférences.

(5) Selon Moriz Benedikt, *Anatomische Studien an Verbrechergehirnen* (Études anatomiques de cerveaux de criminels), 1878. Rudolf Steiner avait longuement parlé de ce thème dans sa conférence de la veille, le 9 octobre 1915 (voir note 1). Voir Moriz Benedikt, *Manuel technique et pratique d'anthropométrie cranio-céphalique (méthode, instrumentation), à l'usage de la clinique, de l'anthropologie générale et de l'anthropologie criminelle,* Lecrosnier et Babé, Paris 1889.

(6) Voir note 1.

(7) En septembre 1904, à l'invitation de Rudolf Steiner, Annie Besant fit avec plusieurs amis une série de conférences dans différentes villes allemandes.

(8) Voir *la Chronique de l'Akasha*, GA 11, É.A.R.

(9) Il s'agit de Bertram Keightley, théosophe anglais.

(10) *The Story of Atlantis*, 1896. *L'histoire de l'Atlantide, esquisse géographique, historique et ethnologique,* Éditions Adyar, Paris, 3e édition 1924.

(11) *The Secret Doctrine*, 1888, *la Doctrine secrète. Synthèse de la science, de la religion et de la philosophie,* Éditions Adyar, Paris, 1991 à 1994.

(12) Mot indo-théosophique qui signifie « maître ».Voir *Zur Geschichte und aus den Inhalten der ersten Abteilung der Esoterischen Schule 1904-1914*, GA 264.

(13) Cela ne s'est pas fait.

(14) Par exemple en 1911 *in: Der irdische und der kosmische Mensch* (1ère conférence), GA 133; en 1912 *in: Der Mensch im Lichte von Okkultismus, Theosophie und Philosophie* (7e et 8e conférences), GA 137; 1912-1913 *in: Aspects spirituels de l'Europe du nord et de la Russie*, GA 158. Plus tard encore, Rudolf Steiner a parlé des arrière-fonds de cette affaire Blavatsky, par exemple en 1916, *in: La liberté de penser et les mensonges de notre époque*, GA 167, dans les

cinq volumes de *Kosmische und menschliche Geschichte*, GA 170-174 (GA 170 à 172 sont traduits), et en 1923 *in: Die Geschichte und die Bedingungen der anthroposophischen Bewegung im Verhältnis zur anthroposophischen Gesellschaft*, GA 258.

(15) Rudolf Steiner parle à nouveau cette captivité occulte de Blavatsky dans la troisième des conférences de Berlin : *La liberté de penser et les mensonges de notre époque*, GA 167.

(16) Helena Petrovna Blavatsky avait coutume de se désigner elle-même par les trois lettres H.P.B., et il était habituel de la nommer ainsi dans la Société théosophique.

(17) Ce livre parut en 1875 à Hartford, USA.

(18) Blavatsky appelait Mahatma ou Maître Koot Hoomi, l'un de ses premiers maîtres. Une autre personnalité prit ensuite sa place, sans qu'elle le sache. Rudolf Steiner avait déjà évoqué ce fait lors d'une conférence, le 1er août 1915 (GA 162). Voir aussi l'allocution pour les Russes, Helsingfors, le 11 avril 1912, *in: Aspects spirituels de l'Europe du nord et de la Russie*, GA 158.

(19) Dans la première édition anglaise, p. 453, on peut lire : «*After knowing this remarkable lady, and seeing the wonders that occur in her presence so constantly that they actually excited at length but a passing emotion of surprise, I am almost tempted to believe that the stories of Eastern fables are but simple narratives of fact; and that this very American outbreak of spiritualistic phenomena is under the control of an Order, which while depending for its results upon unseen agents, has its existence upon Earth among men.*» En français : «Depuis que je connais cette intéressante dame, vu les miracles qui se produisent si souvent en sa présence, et le fait qu'ils n'éveillent finalement plus qu'un léger étonnement, je ne suis pas loin de penser que les histoires de miracles orientaux ne sont finalement que les descriptions de faits, et que cette apparition très américaine de phénomènes spiritualistes se trouve sous le contrôle d'un ordre qui, s'il dépend pour ses résultats d'agents invisibles, n'en existe pas moins parmi les hommes.» Après une remarque intermédiaire, Olcott poursuit : « *The first evening I spent in Philadelphia, I had a very long conversation through rappings with what purpoted to be the spirit who calls himself "John King". Whoever this person may be, whether he was the Buccaneer Morgan or Pontius Pilate, Colombus or Zoroaster, he has been the busiest and most powerful spirit, or what you please to call it,*

connected whith this whole Modern Spiritualism. In this country and Europe we read of his physical feats, his audible speaking, his legerdemain, his direct writing, his materializations. He was with the Koons family in Ohio, the Davenports in N. Y., the Williams in London, and the mediums in France and Germany. Mme de B. encountered him fourteen years ago in Russia and Circassia, talked with and saw him in Egypt and India, I met in London, in 1870, and he seems able to converse in any language with equal ease. » En français : « Le premier soir que je passai à Philadelphie, j'eus une longue conversation, au moyen de coups frappés, avec un esprit qui disait s'appeler John King. Qui que soit cette personne, le pirate Morgan, Ponce Pilate, Christophe Colomb ou Zarathoustra, c'était l'esprit le plus actif et puissant au sein de tout ce spiritisme moderne. Dans ce pays (Amérique) et en Europe, on parlait de ses tours de force, ses manifestations vocales, son art de la magie, ses messages écrits et ses matérialisations. Il était chez les Koon dans l'Ohio, les Davenport à N. Y., les William à Londres, et les médiums de France et d'Allemagne. Mme Blavatsky l'avait rencontré 14 ans plus tôt en Russie et Circassie (Caucase). Elle s'entretint avec lui et le vit en Égypte et en Inde. Moi-même, je le rencontrai à Londres en 1870, et il semblait parler chaque langue avec la même facilité. »

(20) Le mot « précipité » a ici un sens bien particulier. Voici comment Sinnett décrit ce processus : Le maître écrit une lettre de la façon habituelle, après quoi celle-ci est volatilisée et la substance volatilisée dirigée par la force de volonté à l'endroit de destination où elle se condense à nouveau et est comme précipitée à partir de l'air.

(21) *The Occult World,* Londres, 1881 (*Le monde occulte,* Librairie théosophique, Paris, 1901) ; *Esoteric Buddhism,* 1883 (*le Bouddhisme ésotérique,* Éditions Adyar, Paris, 1993).

(22) Une version augmentée de ce livre parut en 1914 sous le titre : *les Énigmes de la philosophie,* GA 18, É.A.R., p. 222 à 224, 228 *sq*, 234 à 237.

(23) Extrait de : *System des transzendentalen Idealismus,* Tübingen, 1800 *le Système de l'idéalisme transcendantal,* traduit par Christian Dubois, Peeters, Louvain, 1978, pp 8 *sq.*

(24) Goethe : *Sprüche in Prosa, 1. Abt., Das Erkennen. Voir Goethes Naturwissenschaftliche Schriften, in* « Kürschners Deutsche National-Litteratur », Nachdruck Dornach, GA 1a-e, Band V. *Maximes*

et réflexions, traduites par Geneviève Blanqui, Gallimard, 1943, p. 35 : «L'homme ne conçoit jamais à quel point il est anthropomorphiste ».

(25) Ernst Haeckel : Voir *Welträtsel,* Volksausgabe, Bonn 1903, p. 11. *Les énigmes de l'univers,* trad. par Camille Bos, G. Reinwald, Paris, 1903, pp 13 *sq.*

(26) Julius Frisch, *in : Der Freidenker,* Vienne, N° 24, 9. Jg., 15 décembre 1901, sous le titre : « Ein Jahrhundert deutscher Philosophie ».

(27) Michael Bauer appartenait à l'époque au Comité directeur de la Société anthroposophique.

(28) Cela n'a pas eu lieu.

(29) Il s'agit d'une Balte, Nina Gernet, qui fut active dans la Société théosophique. Voir : Hella Wiesberger : *Aus dem Leben von Marie Steiner-von Sivers,* Dornach 1956.

(30) Le 11 janvier 1911, G. S. Arundale fonda à Benares l'*Order of the Rising Sun,* réorganisé, environ en juin, par Annie Besant en *Order of the Star of the East* (Ordre de l'Étoile d'Orient), notamment pour présenter le jeune Indien Krishnamurti comme le porteur de la nouvelle naissance attendue du Christ. Rudolf Steiner s'opposa à cette « sottise occulte », ce qui entraîna, quelques années plus tard, l'exclusion, par la Société théosophique, de toute la Section allemande qu'il dirigeait. Dans les années trente, Krishnamurti a pris lui aussi ses distances par rapport au rôle qu'on voulait lui faire jouer.

(31) La fondation de la *Theosophical Society* eut lieu le 17 novembre 1875, l'entretien en question le 17 novembre 1901.

(32) On ne sait rien de plus à ce propos.

(33) À la fin de la conférence, Rudolf Steiner fit encore les remarques suivantes : « Je ne souhaite pas poursuivre sur ce sujet, et je voudrais maintenant céder la parole à Monsieur Bauer pour qu'il réceptionne ce qu'il y a lieu de dire par rapport à la lecture, hier, d'un document provenant d'un côté qui, effectivement, ne connaissait rien et ne voulait rien connaître de tout le sérieux et de toute la dignité de notre mouvement, mais qui voulait uniquement introduire ses intérêts personnels, égoïstes, dans celui-ci. Je ferai savoir si je vais

pouvoir poursuivre les considérations d'aujourd'hui dans un délai plus ou moins court. »

(34) Voir note 1.

(35) Rudolf Steiner: *Théosophie du Rose-Croix,* 14 conférences, 1907, GA 99, É.A.R.

(36) Louis-Claude de Saint-Martin: *Le Nouvel Homme,* Paris 1792, reprod. en fac-sim. dans: Ecce homo; Le Nouvel Homme, G. Olms, Hildesheim–Zurich–New York, 19886, chap. 28, p. 155. Voir aussi la conférence du 19 septembre 1915, *in* GA 64, parue en français dans: Rudolf Steiner, *Les deux voies de la clairvoyance,* T, 1998.

(37) Voir note 4.

(38) Dans les conférences qui ont précédé cette série. Voir note 1.

(39) Rudolf Steiner: *Vie intérieure, mort et immortalité,* GA 153, T.

(40) Rudolf Steiner, conférence du 11 avril 1915 in *Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes Faust, Band I:* Faust, der strebende Mensch, GA 272.

(41) Cette remarque se rapporte à la maquette de 2 mètres de haut, en plastiline, tout juste achevée en octobre 1915, du futur groupe en bois sculpté montrant le Représentant de l'humanité entre Lucifer et Ahriman. Voir: *Le langage des formes du Goetheanum,* É.A.R., ainsi que: *Le Goetheanum, l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture,* É.A.R.

(42) La « Haute Église » *(High Church)* apparaît au début du XIXe siècle au sein de l'Église anglicane. En 1830, un petit groupe d'ecclésiastiques et de laïcs appartenant au milieu universitaire d'Oxford lance un mouvement de réveil spirituel notamment en diffusant des *Tracts for our Time*; parmi diverses prises de position, il préconise la restauration de certaines pratiques spirituelles proches du catholicisme que n'avait pas rejetées l'anglicanisme à ses origines (communion fréquente, confession auriculaire, culte de la Vierge et des saints, etc.) Le leader du mouvement, Henry Newman (1801-1890), prêtre anglican et professeur à Oxford, pousse plus loin sa réflexion : approfondissant sa connaissance des origines du christianisme à travers les Pères de l'Église, il en vient à la conviction que

la fidélité à la doctrine chrétienne se trouve dans l'Église romaine. Malgré la réprobation du monde anglican, il poursuit sa recherche, très éprouvante pour lui, qui le conduit à sa conversion au catholicisme en 1845. En 1847, il reçoit la prêtrise catholique. En 1879, Newman est nommé cardinal. Mais finalement, la tentative de rapprochement avec Rome échouera, et en 1896, le pape Léon XIII déclare nulles les ordinations anglicanes pour absence d'authentique succession apostolique. Voir *Theo, L'Encyclopédie catholique pour tous*, éd. Droguet et Radant, Fayard, 1993, L'Anglicanisme, p. 159b-c.

(43) Voir C. G. Harrison, *The Transcendental Universe*, 6 lectures on occult science, theosophy and the catholic faith, Londres 1893. Temple Lodge Press, Londres, 1993.

(44) Voir note 43.

(45) Au cours des années suivantes, cette occasion ne s'est plus présentée, du moins pas sous la même forme. On trouve de brèves allusions à la huitième sphère dans la conférence du 11 septembre 1916 *in: Geisteswissenschaftliche Erläuterungen zu Goethes Faust*, Band II, GA 273, celle du 27 novembre 1916 *in: Le karma de la profession*, GA 172, T, et de façon plus développée, mais d'un autre point de vue, dans la conférence du 8 septembre 1918 in: *la Polarité entre l'éternel et l'éphémère dans l'être humain*, GA 184, É.A.R., et celle du 23 novembre 1919, in: *la Mission de Michael*, GA 194, T.

(46) Par exemple dans les conférences d'octobre 1904 réunies dans le volume: *Die okkulten Warheiten alter Mythen und Sagen*, GA 92.

(47) Voir la conférence du 13 mai 1921 *in: Perspektiven der Menschheitsentwicklung*, GA 204.

(48) L'article intitulé «Lucifer» fut publié dans le premier numéro (juin 1903) de *Lucifer*, revue pour la vie de l'âme et la culture de l'esprit, la théosophie (1903-1908) fondée et éditée par Rudolf Steiner. Voir *Lucifer-Gnosis*, GA 34.

(49) Au début, les cycles de conférences étaient publiés en tant que manuscrits privés, réservés aux membres de la Société anthroposophique. Mais à maintes reprises ce principe n'ayant pas été respecté, Rudolf Steiner supprima cette réserve lors de la fondation de la Société anthroposophique universelle, à la Noël 1923/1924.

(50) Dans *les Guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, GA 11, É.A.R.

(51) Il n'a pas été possible de retrouver l'article en question.

(52) Cette remarque se rapporte à la principale instigatrice des « excentricités mystiques » dont il est question à plusieurs reprises dans ces conférences, notamment à la fin de la deuxième. Cette personne s'appelait, en effet, Alice Sprengel. Or en allemand *sprengen* signifie faire exploser, dynamiter...

(53) Le passage cité est tiré de *Die Psychologie als Selbsterkenntnislehre*, 2e tome, chap. 2, « Der Leib in seiner Wirksamkeit für sich selbst und für die Seele, oder das organische Leben », Fussnote zu dem Worte Ernährung, p. 208, Leipzig 1827 (note de bas de page à propos du terme « nutrition »).

(54) Voir Rudolf Steiner : *Goethe et sa conception du monde*, GA 6, É.A.R.

(55) Goethe : *Wilhelm Meister*, Les années de voyage, 1821, 15e chapitre. Traduction de Blaise Briod, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1990, pp. 1342 à 1345.

(56) Il s'agit là encore des affaires internes à la Société qui ont déjà été évoquées à plusieurs reprises.

(57) Voir Rudolf Steiner : *Réincarnation et karma*, GA 135, É.A.R.

(58) Ludwig Lindemann fonda à Milan et à Palerme les petits centres du mouvement anthroposophique de l'époque. Voir la nécrologie le concernant dans *Unsere Toten*, GA 261.

(59) Les mots « par le sommeil » manquent dans les manuscrits. Ils ont été ajoutés lors de la première édition. Ce passage et le paragraphe qui suit n'ont visiblement pas été bien compris par les personnes qui ont pris les notes.

(60) Thomas Carlyle : *Über Helden, Heldenvehrung und das Heldentümliche in der Geschichte. Dritte Vorlesung: Der Held als Dichter. Dante, Shakespeare.* Première traduction an allemand par von J. Neuberg, Berlin 1853. *Les héros*, Maisonneuve et Larose : Éd. des Deux mondes, Paris, 1998, III Le héros en tant que poète : Dante, Shakespeare, pp 113 à 156.

(61) Cela n'a pas eu lieu.

(62) Un des manuscrits dit effectivement une histoire « qui est connue ». Dans les autres figure : « qui *vous* est connue ». À l'époque, cette histoire pouvait pourtant difficilement être connue, à moins que Rudolf Steiner n'en ait parlé un jour, ce que l'on ignore. Jusqu'à maintenant, en effet, on n'a pas trouvé d'autre source littéraire qu'un récit sur Paul le Simple dans l'écrit *La vie des saints* de Pallade d'Helénopolis. Or la traduction allemande de cet ouvrage n'est parue qu'en 1912 (« *Bibliothek der Kirchenväter* »), 5e tome « *Des Palladius von Helenopolis Leben der heiligen Väter.* Traduit du grec par Dr. St. Krottenthaler, Kurat, Munich, 1912 ». On trouve dans ce récit un passage correspondant à ce que Rudolf Steiner raconte dans sa conférence : « ...Et Antoine adopta en ces jours-là un régime de vie plus strict qu'il n'en avait jamais suivi dans sa jeunesse. Après avoir fait tremper des feuilles de palmiers, il lui dit : "Prends ta tresse comme je fais." Jusqu'à la neuvième heure, se donnant beaucoup de peine, le vieillard [Paul le Simple] tressa quinze brasses. Antoine examina le travail et n'en fut pas satisfait. »" Tu as mal tressé, dit-il, défais tout et recommence !" Il imposa cette tâche répugnante à ce vieillard qui était à jeun pour que celui-ci, cédant à l'impatience, s'enfuie loin de lui. Mais Paul défit son ouvrage et tressa à nouveau les mêmes feuilles bien que ce soit beaucoup plus pénible parce qu'elles étaient froissées. Antoine observant qu'il ne murmurait, ni ne se décourageait, ni ne s'irritait, fut touché de componction. » Pallade d'Helénopolis, *Histoire Lausiaque,* trad. du Père Nicolas Molinier, Abbaye de Bellefontaine, Bégrolles-en-Mauges, 1999 (Spiritualité Orientale n° 75), 22 Paul le Simple, 4,5, p. 127.

(63) Voir les conférences des 13 au 16 septembre 1907 et des 26 au 29 décembre 1907 publiées dans : *Signes et symboles occultes. Mythes et légendes,* GA 101, É.A.R., ainsi que la conférence du 4 juin 1910 dans : *Wege und Ziele des geistigen Menschen,* GA 125.

(64) Rudolf Steiner se réfère visiblement ici au même passage chez Nietzsche que dans son ouvrage : *Friedrich Nietzsche, un homme en lutte contre son temps,* GA 5, É.A.R., I, 3. Dans : *la Généalogie de la morale,* (troisième dissertation, chapitre 24) on lit :
« [...] Lorsque les Croisés chrétiens se heurtèrent en Orient à l'invincible ordre des Assassins, cet ordre d'esprits libres *par excellence* dont les grades les plus bas vivaient dans une obéissance qu'aucun ordre monastique n'a jamais égalé, ils reçurent par

quelque voie une indication sur le symbole et la devise qui étaient réservés aux seuls grades supérieurs comme leur secret: "rien n'est vrai, tout est permis"... *Voilà*, par exemple, qui était de la *liberté* de l'esprit, *cette formule congédiait* la foi même en la liberté...» (traduit par Éric Blondel, Ole Hansen-Love, Théa Leydenbach et Pierre Périsson), Flammarion, Paris 1996 (GF Flammarion 754), p. 169.

(65) Le huitième concile œcuménique de 869 à Constantinople. Voir à ce propos, par exemple, la 1[re] conférence du cycle: *le Mystère du Golgotha, in* GA 175, T.

(66) Surtout dans: *la Science de l'occulte*, GA 13, É.A.R., N, T.

(67) L'exemple est probablement tiré de l'ouvrage d'Alexandre Cullerre: *Les frontières de la folie*, J.-B. Baillière, Paris, 1888.

(68) Anecdote tirée probablement de Moriz Benedikt: *Aus meinem Leben. Erinnerungen und Erörterungen*, Vienne 1906.

(69) Voir la note 41.

(70) Voir la note 67.

(71) Paul Möbius: *Goethe*, 2[e] tome, Leipzig 1903.

(72) Voir l'allocution faite par Rudolf Steiner à Berlin le 15 décembre 1911 *in: Zur Geschichte und aus der Inhalten der ersten Abteilung der Esoterischen Schule 1904-1914*, GA 264.

(73) Voir: *Le premier Goetheanum, témoin de nouvelles impulsions artistiques*, GA 287, É.A.R..

(74) Voir le note 41.

(75) Karl Gutzkow 1811-1878. Écrivain allemand. Ami de Büchner et animateur du mouvement de la Jeune Allemagne, il est l'auteur de plusieurs romans, critique violente et ironique de l'Église, de l'État et de la morale *(Maha Guru, histoire d'un dieu* – son premier roman paru en 1833 –, *Wally la sceptique, Les Chevaliers de l'esprit).*

(76) Zygmunt Krasinski (1812-1859), est un des grands noms de la littérature polonaise. Ayant publié sous le pseudonyme de «poète

anonyme de la Pologne» son premier roman *Agaj-Han* (1833), il écrivit son œuvre maîtresse, *Nie-Boska Komedia* (La Comédie non divine) en 1834. Rudolf Steiner n'en connaissait pas la traduction allemande. Il se réfère expressément aux conférences qu'Adam Mickiewicz (1798-1855) – le célèbre poète polonais – fit au Collège de France où il enseignait les littératures slaves, entre 1842 et 1844, et qui furent publiées dans la revue *Les Slaves* en 1914. Dans sa conférence du 23 janvier 1843, Mickievicz traduit partiellement et interprète à sa manière *La Comédie non divine* sans en nommer l'auteur. *La Comédie non divine* de Krasinski a été traduite en français par Paul Cazin et publiée aux éditions Noir sur blanc, 2000.

(77) Allusion à Annie Besant et C. W. Leadbeater *in*: *Man: Whence, How and Whither,* Adyar 1913.

(78) Pétrarque (1304-1374), poète et humaniste italien. Le passage cité est tiré d'une lettre à Boccace: *Epistolae seniles* I, 5. Il n'a pas été possible de retrouver la traduction allemande utilisée par Rudolf Steiner. Pour l'édition de 1939, le passage a été nouvellement traduit du latin en allemand par J. W. Ernst, Dornach.

(79) Le pasteur Riggenbach officiait à Reinach, le village voisin de Dornach. Dans un article de journal, il attaqua les anthroposophes de façon fortement tendancieuse.

(80) Il s'agit des formules du pasteur Riggenbach à propos des anthroposophes et du bâtiment du Goetheanum sur la colline de Dornach.

(81) Julius Mosen: *Ahasver,* poème épique (1838). La traduction française publiée dans le présent volume est de Mireille Delacroix.

(82) Les prédications enflammées de Bernard de Clairvaux, avec l'appel «Dieu le veut! », entraînèrent la deuxième Croisade.

(83) Rudolf Steiner devait partir pour un voyage de plusieurs semaines en Allemagne, mais la date du départ fut probablement reculée à cause des circonstances de la guerre.

(84) Dr Mises: *La preuve que la Lune est constituée d'iodine*, 2e édition, Leipzig 1832. La traduction en français pour le présent volume est de Gudula Gombert.

(85) Gustav Theodor Fechner (1801-1887), Physiologiste et philosophe

allemand. Se fondant sur les travaux de Weber, il crut pouvoir établir la formule exacte de la relation entre la sensation (psychique) et l'excitant (physique), loi selon laquelle la sensation varie comme le logarithme de l'excitant.

(86) Voir la conférence du 6 septembre 1915 *in: Zufall, Notwendigkeit und Vorsehung*, GA 163, ainsi que « Quelques indications au sujet de la Lune » *in: Expériences de la vie de l'âme, in* GA 58, É.A.R.

(87) Voir note 5.

(88) *Gedichte von* (poèmes de) *M. E. delle Grazie,* Leipzig 1902. Il n'a pas été possible de retrouver de quels poèmes il s'agissait ce soir-là.

(89) Goethe: *Faust I,* Prologue dans le ciel. Traduction Jean Malaplate, Flammarion.

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES

Extrait de : Rudolf Steiner, Autobiographie (1925, chapitre XXXV),

Mon activité anthroposophique eut deux résultats : d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite : anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était ; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive « réservé aux membres ». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle ; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci : édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche : apporter aux membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Évangiles et la Bible ; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés avec les fondements de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à

des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais *dû* modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes propres luttes et recherches; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur; de cette communion active résultent la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne *au minimum*: la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant « l'histoire vue par l'anthroposophie », puisés dans le monde de l'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner
en langue française
(1999)

Ouvrages parus aux Éditions Anthroposophiques Romandes (É.A.R.), aux éditions Novalis (N), aux éditions Triades (T), et aux éditions Les Trois Arches (T.A.).
La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

In GA 1 Introduction et notes à la « Métamorphose des plantes » et au « Traité des couleurs » de Goethe, 1883, 1891, 1895 (T).

GA 2 Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É.A.R.).

GA 3 Vérité et science, 1892 (É.A.R.).

GA 4 La philosophie de la liberté, 1894 (É.A.R.), (N).

GA 5 Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É.A.R.).

GA 6 Goethe et sa conception du monde, 1897 (É.A.R.).

GA 7 Mystique et anthroposophie, 1901 (É.A.R.).

GA 8 Le christianisme et les mystères antiques, 1902 (É.A.R.).

GA 9 Théosophie, 1904 (É.A.R.), (N), (T).

GA 10 Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É.A.R.), (N), (T).

GA 11 Chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É.A.R.).

GA 12 Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É.A.R.).

GA 13 La science de l'occulte, 1910 (É.A.R.), (T).
GA 14 Quatre Drames-Mystères, 1910-1913. (T). L'épreuve de l'âme, 1911 (T. A.).
GA 15 Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (É.A.R.).
GA 16 Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É.A.R.).
GA 17 Le seuil du monde spirituel, 1913 (É.A.R.).
GA 18 Les énigmes de la philosophie, 1914 (É.A.R.).
GA 21 Des énigmes de l'âme, 1917 (É.A.R.).
GA 22 L'esprit de Goethe, 1918 (É.A.R.).
GA 23 Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É.A.R.).
In GA 24 Treize articles commentaires, 1919-1921 (É.A.R.).
GA 26 Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël, 1924-1925 (N).
GA 27 Données de base pour un élargissement de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).
GA 28 Autobiographie, 1923-1925 (É.A.R.).
In GA 40 Le calendrier de l'âme, 1912 (É.A.R.), (T. A.).

Dumas-Titoulet Imprimeurs
42004 Saint-Étienne
dépôt légal : octobre 2002
N° d'imprimeur : 37927

Imprimé en France

Dans ces 14 conférences, Rudolf Steiner parle essentiellement des courants occultes aux XIXe et XXe siècles, et de la place que le mouvement anthroposophique occupe parmi eux.

En s'efforçant de rétablir la vérité à propos de ce qu'on appelle la 8e sphère, Steiner encourage ses auditeurs à rester vigilants sur les mensonges spirituels qui sont propagés consciemment ou inconsciemment et «créent des îlots de mensonge dans l'âme». Il permet aussi de comprendre les dérives de certains occultismes actuels et les dangers d'une adaptation trop simpliste de la science de l'esprit.

On retrouve, tel un leitmotiv à travers toutes ces réflexions, l'épineux problème que pose la diffusion du savoir occulte. D'un côté, c'est une exigence de l'évolution ; d'un autre côté, cela crée d'énormes difficultés. Dans ce contexte, Steiner éclaire les arrière-plans du développement du spiritisme et de l'action des médiums, en montrant l'importance d'un penser lucide.

ISBN : 2-85248-231-2

9 782852 482319

25,00 €